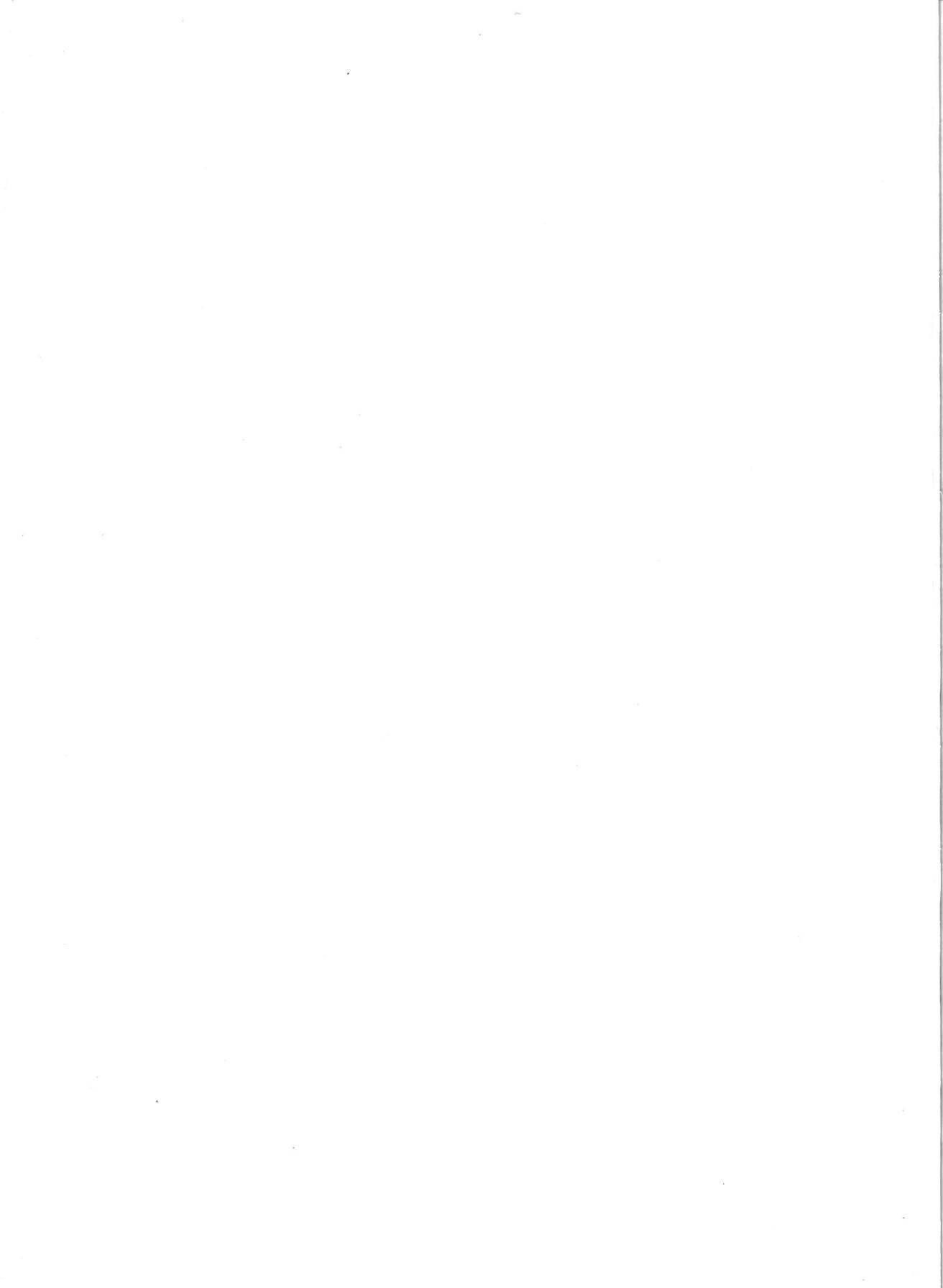


**PSYCHANALYSTES**  
**SOUS LA PLUIE DE FEU**

**Julia Kristeva**  
**François Dachet**  
**Jacques Lacan**  
**André Pézard**  
**Mayette Viltard**  
**Jean Allouch**







*Direction de la revue* : Mayette Viltard  
*Comité de lecture* : Jean-Paul Abribat, José Attal, Françoise Jandrot,  
Xavier Leconte, Christine Toutin  
*Alliés pour ce numéro* : François Dachet, Eric Legroux, Roland Léthier, Isabelle Mangou  
*Direction de la publication* : Jean Allouch

*Correspondance - Rédaction - Administration* : L'Unebévue - Éditeur  
29, rue Madame, 75006 Paris - Télécopie 01 44 49 98 79  
Email [unebevue@wanadoo.fr](mailto:unebevue@wanadoo.fr)

*Abonnement* : pour trois numéros et trois suppléments : 90 €  
+23 € hors Communauté Européenne  
Bulletin d'abonnement en dernières pages

*Vente au numéro en librairie* : 22 € le numéro

*Distribution - Diffusion* : L'Unebévue - Éditeur  
29, rue Madame, 75006 Paris - Télécopie 01 44 49 98 79  
Email [unebevue@wanadoo.fr](mailto:unebevue@wanadoo.fr)

Revue publiée avec le concours du Centre national du livre.

**Paris**, hiver 2003-2004

ISSN : 1168-148X  
ISBN : 2-914596-09-X

*0 L'Unebévue - Éditeur, association loi 1901.*

**PSYCHANALYSTES**  
**SOUS LA PLUIE DE FEU**



N° 21- Hiver 2003-2004

# PSYCHANALYSTES

**SOUS LA PLUIE DE FEU**

## SOMMAIRE

### 9 « Un p'tit filet de voix ». *Entretien de Bernard Pivot avec Julia Kristeva*

A rage de 24 ans Julia Kristeva est arrivée de Sofia à Paris avec 5 dollars en poche. Elle a fait toute sa carrière d'écrivain, de psychanalyste et de professeur, en France et en langue française. Elle a même épousé un écrivain français, Philippe Sollers. Peut-on mieux s'intégrer ? Et pourtant c'est aux États-Unis, dans les universités américaines qu'elle jouit de la plus grande notoriété.

A la parution de son livre, *Polylogue*, en mai 1977, elle est interpellée par Lacan qui termine son séminaire *Linsu que sait de l'une-bévue s'aile d mourre* : « J'aimerais bien qu'elle me dise si ce Polylogue est une polylinguistique, si la linguistique y est plus qu'éparse, est-ce que c'est ça que par polylogue elle a voulu dire ? Elle agite la tête d'une façon qui paraît m'approuver mais si elle avait encore un p'tit filet de voix ? »

### 26 Conversation Denfert. *François Dachet*

Mais enfin, la linguistique, est-ce que tu en es plus content aujourd'hui que de la linguistique ? Parce que j'ai l'impression qu'il y a eu les retours de bâton. Tiens, à l'université, enfin... ça a drôlement chauffé dans les dix-quinze années après ta mort. Maintenant ça s'essouffle, mais la linguistique, est-ce que ça n'a pas aussi servi d'excuse pour prendre dans mes textes sans même en suivre la rigueur, oui, la rigueur poétique justement. A cet endroit-là, linguistique, cuistrerie... C'était pas ce que tu voulais, mais est-ce que ça n'est pas ce qui s'est produit ? ... Oui, c'est l'écart entre ce que je fais et ce que tu fais... Pour ma part c'est de séparer la poétique de la linguistique qui ne me paraît pas convenir. Mais toi, comment disais-tu déjà ? Ah, oui : la parole sur la poésie est scabreuse. Mais pas en poétique bien sûr. En psychanalyse...

### 47 linsu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre. *D'après Jacques Lacan*

(*brouhaha*) — Je vous l'ai déjà dit, ça m'ennuie beaucoup qu'il y ait tant de monde... (*brouhaha*) — Est-ce que vous entendez ? (*Dans le brouhaha, quelqu'un dit : Non !*) — Ça n'marche pas ? (*Certains disent : Si si !*) — Ça n'marche pas ! Hein ? ... pas ? (*a parte*) : Vous n'y pouvez rien ?... (*Gloria et Lacan se parlent*) — Ce, ce micro marche ou ne marche pas ? (*Certains disent Non ! Quelqu'un, devant, dit avec ironie : Il marche !*) — Quoi ?... Est-ce qu'il marche maintenant ? (*Le public : On entend rien !*)  
*Est-ce que quelqu'un entend quelque chose ? Comment ? (Quelqu'un crie : C'est pas assez fort !)*  
— Non mais, si l'micro est là c'est pour que le, le fond entende. Est-ce que le fond entend ? (*pas de réponse, quelques vagues oui ! non !*) *Il hurle* : Est-ce que là-bas on entend ? (*Le public en chœur : Ouiii !!!*)  
— Voilà il y a ... une affiche comme ça, (*il déplie un papier*) grotesque... (*grand bruit dans le public et rires*) (*Une voix* : — *Elle est d'envers!*) — Est-ce que vous avez su la lire ? Qu'est-ce que ça donne pour vous euh l'insu qu'il a, quand même, ça fait... ça fait bla-bla ! Ça équivoque... 'insulte... Et après j'ai traduit l'*Unbewußte*. J'ai dit qu'il y avait au sens de l'usage en français du panic... du partitif qu'il y avait de, de l'une-bévue. C'est une façon aussi bonne de traduire l'*Unbcwußte* que n'importe quelle autre, que l'inconscient en particulier qui... qui en français et qui en allemand aussi d'ailleurs équivoque avec inconscience.

### 129 Album de photographies de Einsu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre.

Accumulées au fond d'un tiroir, des photos de divers états de lecture des traces de ce que Lacan avait dessiné au tableau.

### 153 « Nomina sunt consequentia rerum ». *André Pezard*

Il n'est parmi tant de noms propres qu'un nom de chose sur lequel Dante se plaise également à diriger sa raisonneuse rêverie : Amour. Mais est-ce un nom commun ? La traditionnelle majuscule, qu'il ne saurait lui refuser, et surtout le rôle que joue Amour dans le drame de sa vie, n'en font-ils pas un person-

nage vivant ? Quoi qu'il en soit, le poète ne disserte pas sur ce nom d'Amour comme sur un terme ordinaire du langage moral ; il ne s'attarde pas à son propos dans l'analyse d'une racine et l'interprétation d'une idée abstraite ; il se hâte de nous faire partager une intuition du sentiment et presque une pure sensation de l'oreille et des fibres profondes ; «Le nom d'Amour est si doux à ouïr, qu'il me semble impossible que sa propre opération... soit autre que douce. » Et c'est ici qu'il invoque, pour se justifier, le lieu commun : « ...CON cld sta cosa che lt nomi seguitino le nominate cose, si come é scritto Nomina sum consequentia rerum ».

163 De la pluie de feu au nouvel amour, *la Comédie* de Lacan. *Mayette Viltard*

Il faut bien supposer à Lacan un guide pour sortir de l'Enfer du signifiant. Il ne voulait pas des philosophes, de ceux qui donnaient des leçons publiques à la psychanalyse, volontairement ou non, et les philosophes ne voulaient pas de lui, mais pourquoi pas un ami « aussi illisible que lui » disait-il, un ignifié, un (otage, qui comme lui, s'exposait en clown dans le concert des grands textes, en route pour la chute, le figuratif, la parole, le paradis ? Alors pourquoi pas Sollers en Virgile ?

Au seuil du Paradis, oui, Lacan chute et écrit « malgré lui » les lettres d'un nouveau discours analytique qui (ont obstacle à ce que les quatre discours tournent en rond. Voilà Lacan, nous voilà nous-même également, avec un nouvel amour. Et il conclut en disant : « Que j'aie réussi enfin j'ai pas fait exprès qu' j'aie réussi à pousser jusqu'au pomo, c'est quand même c'qu on appelle un succès a.

187 Du meilleur *aimé*. *Jean Allouch*

Le transfert amoureux fût, dans l'analyse, une entrée imprévue. Il aura suffi que Sigmund Freud se soit positionné à l'endroit de l'hystérique comme ne sachant pas, tout en lui offrant un dispositif où se présentait à l'horizon un possible, singulier et salvateur savoir (précisons : salvateur quant au symptôme, car, pour ce qu'il en est de rame...), pour que l'amour y trouve un champ favorable à décocher ses flèches. Il aura fallu quelques lustres, ensuite, pour que la question de l'amour ainsi posée dans l'agir (*l'Agieren* de Freud) soit référée, non pas, comme on pouvait l'attendre, à ce non savoir, pas non plus au savoir entre-temps accumulé, mais au *sujet suppose savoir*. Je tiens qu'on n'a pas mesuré le décisif de ce pas.

'CD

Cahiers de L'Unebêvue

*Anne S. Garréta, Jacques Roubaud, Marcel Bénabou,  
Dominique de Liège Jean Louis Sous, Jacques-Alain Miller  
Jean-Claude Dumoncel, Eric Legroux*

**L'AMOUR DE LOIN DU DR L.**

en vente en librairie  
supplément gratuit pour les abonnés à la revue



# «Un p'tit filet de voix»

JULIA KRISTEVA

**France 2, jeudi 26 juin 2003 en fin de soirée. Au cours de l'émission *Double je*, Julia Kristeva accorde une interview à Bernard Pivot.**

Bernard Pivot. A l'âge de 24 ans Julia Kristeva est arrivée de Sofia à Paris avec 5 dollars en poche. Elle a fait toute sa carrière d'écrivain, de psychanalyste et de professeur, en France et en langue française. Elle a même épousé un écrivain français, Philippe Sollers. Peut-on mieux s'intégrer ? Et pourtant c'est aux Etats-Unis, dans les universités américaines qu'elle jouit de la plus grande notoriété. Retour sur un parcours atypique : Julia Kristeva, chez elle, à Paris, dans le sixième arrondissement.

---

«Un p'tit filet  
de voix»

*Intermède musical*

**B.P.** Julia Kristeva vous avez déclaré un jour que la question de vos origines en France vous était rarement posée, alors que en Amérique au contraire on s'y intéresse beaucoup. Comment expliquer cela ?

Julia Kristeva. La France est un pays d'une grande culture qui accueille des étrangers, qui s'intéresse à eux quand ils réussissent mais beaucoup moins quand ils font des efforts pour y parvenir. Donc une fois qu'on est intégré, on ne pose plus de questions.

**B.P.** Ce qui est plutôt une bonne chose finalement peut-être ?

---

• Version écrite de l'interview de Julia Kristeva par Bernard Pivot, établie avec Julia Kristeva à partir de la transcription de François Datchet. 17 Novembre 2003. Nous remercions Bernard Pivot pour son aimable autorisation.

J.K. D'une certaine façon. J'ai publié un livre il y a quelques années qui s'appelle *Étrangers a nous-mêmes*, dans lequel j'ai écrit une phrase que je pourrais répéter aujourd'hui : « Nulle part on n'est plus étranger qu'en France, et nulle part on n'est mieux étranger qu'en France ». Il y a une certaine méfiance à l'égard de l'étranger, mais une fois intégré, la question ne se pose pas en effet, « on » est comme les autres. Et l'envers de la médaille c'est que les français s'intéressent peu, je crois, à la douleur de l'expérience de l'étranger. Il y a peut-être moins de souci de soutien et de solidarité que je sens au contraire aux États-Unis, d'où ces propos que vous avez cités en commençant votre émission.

B.P. Et vous avez aussi déclaré que parfois on vous a fait sentir, par un geste, par une parole, que vous n'étiez pas tout à fait des nôtres.

J. K. C'est vrai.

B.P. Et ça c'est douloureux, non ?

J.K. C'est très douloureux. Surtout pour quelqu'un comme moi qui se croit vraiment française puisque j'ai été élevée dans cet esprit. Mes parents m'ont inscrite très tôt à l'école maternelle des dominicaines, ensuite j'ai suivi des cours de français. Et aussi parce que à l'étranger on me considère souvent comme une représentante de la culture française. Je sais profondément que je ne suis pas comme les autres français, mais je me laisse souvent succomber à l'illusion d'en être, et quand on me signifie d'une manière ou d'une autre que je n'en suis pas, je le vis assez douloureusement.

B.P. Et comment vous le signifie-t-on ?

J.K. Par diverses façons... notamment dans l'expression de la douleur. Je trouve que la douleur n'est pas... française. A la publication de mon essai sur la mélancolie, on m'a dit que c'était un livre trop noir, et que la mélancolie est pour les slaves et les scandinaves, tandis que les français sont dans l'excellence et la jouissance... A la mort de mon père, qui fut assassiné dans un hôpital bulgare, j'ai écrit un roman, *Le vieil homme et les loups* : la réaction n'a pas manqué, « trop noir ». Ce sont des signes d'incompréhension et de rejet par rapport à une certaine sensibilité, qu'on ne considère pas autochtone.

B.P. Oui, c'est-à-dire que vous êtes restée telle que vous étiez au départ, et vous n'avez pas adopté tout à fait les...

J.K. le code

B.P. le code français

J.K. le code culturel, oui

B.P. *et* donc vous êtes un petit peu trop noire, un petit peu trop pessimiste, un petit... c'est ça...

J.K. Voilà, voilà, ça tranche, ça détonne dans le bon goût.

*Durant tout ce dialogue, comme à chaque fois que la transcription ne mettra pas de majuscule en début de ligne, les parties se répondent voire se chevauchent.*

B.P. Alors on va parler donc de la Bulgarie, de votre enfance à Sofia. Qui sont vos parents ?

J.K. Mon père était d'origine modeste, orphelin très tôt. Son père est mort à la guerre balkanique de 1912, je garde cette idée d'orphelinat parce qu'elle a accompagné toute mon enfance. L'orphelin est devenu séminariste, un homme très croyant, et il a fait ensuite des études de médecine.

B.P. Orthodoxe ?

J.K. Orthodoxe. Ma mère était au contraire une âme, une dame extrêmement rationnelle et scientifique. Elle a fait des études de sciences naturelles, était darwinienne, ce qui suscitait beaucoup de discussions à la maison, des discussions toujours très culturelles, très intellectuelles, et qui nous soutenaient beaucoup, ma soeur et moi. Mes parents étaient tous les deux épris de littérature, et tout particulièrement de littérature russe et française. Et très tôt, on parlait chez moi de Dostoïevski, mais aussi de Diderot, de Rousseau, de Voltaire, de Stendhal, de Hugo, donc j'ai vécu dans cette atmosphère de...

---

«Un p'tit filet  
de voix»

B.P. très culturelle

J.K. très culturelle, oui, et très francophile.

B.P. Oui, et pourquoi francophile ?

J.K. Je crois que c'étaient des gens qui avaient un esprit libre et modeste, et qui ne voulaient pas se mettre en difficulté avec le pouvoir politique, le communisme, mais qui voulaient marquer aussi leur différence. Puisqu'ils étaient contre les allemands avant ma naissance et dans ma toute petite enfance, et contre les russes après, l'allemand et le russe ne pouvaient pas être à notre table, et le français s'imposait comme culture et comme culture universelle.

B.P. Oui. Votre père a été victime du communisme et pendant sa vie et lors de sa mort. Vous l'avez d'ailleurs raconté dans *Le vieil homme et les loups*.

J.K. Il était victime en ce sens que il n'a pas pu exercer sa médecine, et donc il était obligé de faire un autre métier, de comptable, dans les services de l'église préci-

sément. C'était très mal vu évidemment, quand quelqu'un est croyant, ça ne passe pas dans ces pays-là, ça ne passait pas. Il nous emmenait à la messe très tôt le matin pour qu'on ne nous voie pas. Et nous évidemment, moi et ma soeur, on était élevées à l'école dans cet esprit de l'athéisme que je considère d'ailleurs comme une grande acquisition de l'humanité. De quoi déclencher des débats fort houleux, entre mon père et moi en particulier, des débats qui troublaient immanquablement les réunions familiales, on s'en souvient encore,... mais qui m'ont conduite par la suite à m'intéresser à l'histoire de la religion... J'étais, en raison de cette situation de mon père, assez mal perçue à l'école, et tout en étant une excellente élève, je n'ai pas eu le droit de faire des études en sciences que je souhaitais poursuivre à Moscou ou à Doubno, les hauts-lieux de l'Académie des sciences soviétique où l'on se spécialisait en physique nucléaire ou en astronomie, mes rêves d'adolescente...

B.P. Oui

J.K. donc j'étais rejetée de la hiérarchie.

B.P. Vous avez été victime indirectement de la position politique de votre père,

J.K. tout à fait

B.P. et surtout sa politique religieuse.

J.K. On n'envoyait, pour faire des études avancées dans ces sciences de pointe, que les enfants de l'oligarchie communiste... J'ai donc dû bifurquer vers la littérature et le français.

B.P. Et ce fut une grande douleur pour vous de n'avoir pas pu enterrer de manière chrétienne votre père quand il est mort ?

J.K. Ça s'est fait quand même de la manière chrétienne, mais par l'incinération. C'était donc au mois de septembre 1989, trois mois avant la chute du mur de Berlin. Des médecins pratiquaient des expérimentations sur les vieillards, ce qui explique qu'une opération banale a tourné mal. Et quand j'ai voulu éviter l'incinération qui était contraire à la foi de mon père, et l'enterrer dans une tombe, il m'a été répondu qu'on ne donne de tombe qu'aux communistes, pour empêcher les rassemblements religieux. L'incinération s'est faite, mais on a quand même permis qu'il y ait des représentants de la religion et une messe orthodoxe a été célébrée.

B.P. Alors, donc... vos parents francophiles vous mettent très tôt dans une école maternelle française, chez des dominicaines, et...

J.K. oui

B.P. et donc après vous n'avez pas pu suivre ce cursus de langue française ?

J.K. Je n'ai pas pu être inscrite dans le Lycée français, qui n'acceptait que les enfants de la *nomenklatura* rouge. Après la maternelle, j'ai continué à étudier le français dans les cours de l'Alliance française parallèlement à l'école bulgare.

B.P. Ça prouve quand même que vous aviez, évidemment encouragée par vos parents, une envie vraiment d'apprendre le français, et de...

J.K. Absolument, mais je ne vivais pas vraiment cette situation comme une épreuve. Plutôt comme un *challenge* comme on dirait aujourd'hui. Je veux dire que je ne me vivais pas comme une victime, c'était le combat, la vie. Il y avait quelque chose de très stimulant aussi dans cette compétition avec les gens privilégiés dont je ne faisais pas partie, dans le fait d'être mise à l'écart. Je veux croire que ça m'a beaucoup formée pour faire de moi quelqu'un qui ne s'incline pas devant les difficultés.

B.P. Apprenez-vous le russe et l'anglais à l'époque ?

J.K. Le russe était la seconde langue. Mon père la parlait couramment parce que dans ses études au séminaire il était initié au slavon, la langue de l'église orthodoxe primitive, qui est une langue plus proche du russe que du bulgare. Je parlais fort bien le russe à l'époque.

B.P. Finalement sur quoi portent vos études universitaires ?

---

«Un p'tif filet  
de voix»

J.K. Je voulais être astronome et physicienne, c'était le grand moment des premiers spoutniks, de l'exploitation de l'énergie atomique, etc. N'ayant pas été admise dans cette filière, je me suis inscrite à l'université de Sofia, dans le département de langues romanes et de littérature comparée. Mes études ont porté sur le français et l'anglais, la littérature française et anglaise.

B.P. Oui, parce que vous apprenez le français, mais finalement vous ne pouvez pas aller dans le pays dont vous avez appris la langue, ça doit être insupportable !

J.K. Non, non. On vivait cette situation comme le destin, il n'y avait rien à faire. J'avais une correspondante avec laquelle j'écrivais en français, qui m'a mise en contact avec, figurez-vous, Pierre Daix et Vercors, avec lesquels j'ai engagé une petite correspondance. Parce que je lisais beaucoup les *Lettres françaises*, qui était une fenêtre sur le monde, c'était le seul journal qui arrivait à Sofia, et c'était l'époque où les *Lettres françaises* commençaient à être quand même autre chose que l'orthodoxie du parti communiste français. On y parlait des avant-gardes, des surréalistes, du nouveau roman, des « écrivains maudits » pour le « réalisme socialiste ». Par l'intermédiaire de Pierre Daix, Vercors, et quelques autres, je commençais à recevoir des livres introuvables, des livres de Barthes, de Blanchot, du nouveau roman...

B.P. Que vous ne trouviez pas à Sofia ?

J.K. Que je ne trouvais pas à Sofia.

B.P. Donc on peut dire que les *Lettres françaises*, qui était l'hebdomadaire culturel du parti communiste, vous a initiée à la modernité culturelle.

J.K. Tout à fait, tout à fait.

B.P. Alors est-il vrai que c'est, indirectement bien entendu, que c'est grâce à de Gaulle que vous êtes finalement venue en France ?

J.K. Je le dis volontiers parce que de Gaulle, comme vous savez, est un visionnaire et il voyait déjà l'Europe de l'Atlantique à l'Oural. Il offrait des bourses aux jeunes qui parlaient le français. Or le gouvernement bulgare les donnait aux vieux qui ne parlaient pas français. Et l'ambassade généralement ne les envoyait pas, l'ambassade française à Sofia. J'avais entrepris une thèse de doctorat sur le nouveau roman. Alors mon directeur de thèse m'a conseillé d'aller à l'ambassade de France pour essayer d'obtenir la bourse quand même. L'ambassade de France m'a fait passer un examen et m'a donné le feu vert. C'était à la veille de Noël 65. La bourse commençait fin janvier.

B.P. Alors vous arrivez donc à l'âge de 24 ans à Paris, à la veille de Noël 1965, vous avez raconté ça d'ailleurs dans votre premier roman qui s'appelle, qui s'intitule *Les samourais*. Et alors il faudrait nous raconter quand même cette arrivée à Paris d'une bulgare qui a 24 ans, qui parle très bien le français déjà mais enfin qui découvre Paris.

J.K. Personne ne m'attendait à l'aéroport, mon père n'avait trouvé que cinq dollars...

B.P. Vous aviez cinq dollars en poche ?

J.K. Oui. Une connaissance, le correspondant d'un journal bulgare devait m'accueillir à l'aéroport. Il n'était pas là. Je me demandais ce que je pouvais faire avec mes cinq dollars. J'ai trouvé une dame qui était de l'ambassade et qui m'a dit : « venez, peut-être que ce monsieur n'a pas pu arriver à l'aéroport, on va voir s'il n'est pas à l'ambassade ». Je suis arrivée à l'ambassade avec mes cinq dollars, le correspondant n'était toujours pas là. Et je n'avais pas d'argent pour me payer le billet de retour non plus.

B.P. avec quelques sourires. Mais vous laissez entendre dans ce roman que Paris finalement vous a déçue.

J.K. Bien sûr. D'abord parce qu'il y avait ça, il y avait cene histoire malencontreuse de pas... de ressources matérielles. Mais j'ai découvert aussi une ville de Paris complètement décevante. J'avais connu le vieux Paris de Victor Hugo (*sourires de Bernard Pivot*), et le Paris moderne des magazines de mode. Mais Paris sous la neige, parce qu'il neigeait ce jour-là, et les français ne sachant pas déblayer la neige, ça m'a paru complètement désobligeant. Ce n'était pas à la hauteur de ce que j'imaginai être la France.

B.P. Vous savez très bien qu'une ville dont on rêve, et... le jour où on la découvre elle ne correspond pas du tout au rêve qu'on a porté en soi pendant si longtemps.

J.K. Oui, mais vous savez, quand vous arrivez dans un pays que vous avez porté dans votre coeur pendant des années, vous préférez quand même que la réalité corresponde à votre rêve.

B.P. Vous avez connu la solitude, l'angoisse, la déprime ?

J.K. Pas vraiment. A côté de ce décor malencontreux, boueux et enneigé, j'ai rencontré une vie culturelle à Paris qui était extraordinaire.

B.P. Tout de suite ?

J.K. Oui. Grace à mon ami Tzvetan Todorov qui était arrivé quelque temps avant à Paris. Il m'a fait connaître l'équipe de l'École des Hautes Études. Un milieu très différent de l'Université française de l'époque, très différent de la Sorbonne : des esprits extrêmement ouverts, très intéressés par les recherches mondiales, notamment par le formalisme, qui est l'ancêtre du structuralisme et qui se développait dans ces pays de l'ex-union soviétique. J'ai connu aussi R. Barthes et J. Genette et par leur intermédiaire le groupe *Tel Quel*.

#### *Intermède*

B.P. A Paris vous ne devez pas retrouver ce qu'on... ce qui est toujours admirable chez les slaves, c'est-à-dire une sorte d'amitié, d'effusion, de chaleur dans les contacts. Là vous êtes chez des intellectuels, à Paris, il fait froid. Ça ne doit pas être tout à fait la même chose quand même.

J.K. Non. Ah non, ça n'a rien à voir. J'avais l'impression que les français, y compris les plus pauvres, étaient des paquets cadeaux, enrobés de cellophane, avec un petit ruban dessus (*sourire de B. Pivot*), tout nets, tout sobres, et sans contact avec l'extérieur, avec autrui. Vous voyez le paquet cadeau, vous ne savez pas ce qu'il y a dedans. C'est beau et c'est indifférent...

B.P. C'est ça que vous ressentiez à l'époque ?

J.K. Oui, oui. Cette impression était cependant compensée par la curiosité intellectuelle qui me semblait animer ce Paris de la fin des années soixante. Parce que j'ai eu la chance de découvrir dans ce milieu des gens absolument intenses dans leurs recherches et dans l'accueil de la pensée de l'autre.

B.P. Oui.

J.K. J'ai eu une chance inouïe, à l'âge que vous signalez, 24 ans, d'avoir été invitée par Barthes à parler dans son séminaire. Barthes était un personnage extraordinaire, un des seuls qui s'intéressait à la pensée de ses étudiants. Je dis un des seuls peut-être au monde, y compris aujourd'hui.

B.P. intégrée !

J.K. intégrée...

B.P. oui mais...

J.K. Non pas en tant qu'étrangère ou femme. Tout naturellement comme quelqu'un qui est une collègue.

B.P. Ça prouve tout simplement aussi qu'il jugeait que vous étiez capable de jouer votre propre partie dans ce concert des intellectuels.

J.K. Sans doute, sans doute, mais je pense qu'un tel accueil fait partie aussi de cet esprit français que j'avais porté aux nues et qui existe, et que j'admire toujours malgré les déceptions. Il s'agit de cette honnêteté intellectuelle qui tente de reconnaître l'universalité de l'individu — notion bien française, cette universalité, n'est-ce pas — quels qu'en soient l'origine, le sexe, la croyance...

B.P. Philippe Sollers donc, que vous rencontrez au groupe *Tel Quel*, et que... vous épouserez, a-t-il joué un rôle capital essentiel dans votre intégration intellectuelle, et si j'ose dire quotidienne ?

J.K. Philippe Sollers comme vous savez est, est l'écrivain français par excellence, à la fois par son style et par ses références. En même temps c'est quelqu'un qui est animé par une curiosité tout à fait exceptionnelle pour l'étranger, et notamment pour la réalisation des femmes dans leurs domaines respectifs. Je lui dois énormément. Une héroïne de « ma » Colette — je dis « ma » Colette parce que je lui consacre une étude qui est évidemment une interprétation bien personnelle — une héroïne de Colette dit que l'amour, le vrai, commence à partir du moment où elle peut dire à son partenaire « Je ne suis pas de ton avis ». Il n'y a pas beaucoup d'homme qui supporte que leur femme ou leur maîtresse lui dise : « je ne suis pas de ton avis ». Et j'ai eu la chance de trouver cela chez Sollers.

B.P. Vous croyez qu'il y a si peu d'hommes que cela qui... ?

J.K. Ah, Oui. Oui, l'homme fait la castration tout de suite.

BP Non !

J.K. Ah, si !

B.P. Vous croyez ?

J.K. Ou alors il faut dire «je ne suis pas de ton avis » avec des fleurs, des sourires, toutes sortes de précautions.

B.P. *sourires de B. Pivot*

J.K. Non, non. Il y en a très peu. Il y a Sartre, il y a Sollers, pas beaucoup d'autres, non, peut-être vous-même ?

B.P. Et alors vous allez donc épouser Sollers. Mais... vous allez donc vous l'étrangère, épouser le jeune écrivain le plus brillant, le plus prometteur de sa génération. C'est un hold-up.

J.K. Ça a été perçu *comme ça*.

B.P. Oui.

J.K. Moi, je ne me rendais pas du tout compte. Encore prise dans l'Universalisme français, Diderot, Rousseau, Voltaire, je trouvais que c'était normal. (*Rires de B. Pivot*) Mais c'était pas du tout perçu comme ça...

B.P. Oui.

J.K. Ah, et ça a donné des bagarres dont on trouve la trace encore dans la presse.

B.P. Oui, vous avez ressenti un certain étonnement, une certaine jalousie à votre égard à ce moment-là ?

J.K. Il m'a semblé percevoir que je n'étais pas directement visée, mais indirectement. Que c'était Sollers qui était la cible.

B.P. Ah, oui, oui. *Rires de B. Pivot*. En tous cas, étrangère, femme, vous ne percevez pas ce double handicap au départ. Parce que par exemple dans le groupe *Tel Quel*, de Sollers, Jean-Edem Hallier, vous êtes la seule femme.

---

«Un p'tit filet  
de voix»

J.K. Avec Jacqueline Risset

B.P. Ah, oui. Il y avait Jacqueline Risset, c'est vrai. C'est pas un double handicap pour vous, pour vous intégrer ?

J.K. Je me suis sentie pas du tout brimée en tant que femme ou étrangère, au contraire.

B.P. Qu'est-ce que vous a apporté de décisif dans votre intégration, Freud que vous découvrez en France, Lacan dont vous allez suivre les cours, et puis la psychanalyse et votre propre analyse ?

J.K. Pour moi c'était la chose tout à fait nouvelle que je ne connaissais pas du tout en venant de l'Est. Mon éducation là-bas était de style allemand et russe, c'est-à-dire avec une très bonne connaissance de la philologie, de la philosophie, des recherches en linguistique et en théorie littéraire, mais pas du tout de psychanalyse. La nouveauté c'était la découverte de Lacan. Et de la psychanalyse à travers lui, qui m'a conduite après, en dehors de Lacan, dans une expérience clinique plus freudienne. Mais la révélation c'était en effet l'inconscient. Et aussi une certaine manière de penser, que ce soit Barthes, ou Derrida, ou Deleuze, de manière littéraire. C'est-à-dire de marier le concept avec le style. D'insuffler de la sensibilité dans l'abstraction. Ça c'est quelque chose de très spécifique je crois à la France de cette époque-à, et qui me paraît être la véritable « exception française » qu'on sous-estime un peu aujourd'hui.

B.P. Mais, à quel moment avez-vous décidé finalement de ne pas rentrer en Bulgarie ?

J.K. Au fur et à mesure que j'avais l'impression d'accomplir ma réalisation intellectuelle en France... Que ce n'était pas simplement un stage d'étudiante, mais que je pouvais travailler dans le contexte français. Quand j'ai rencontré une affection saris précédent, la possibilité de me marier, d'avoir un foyer avec Philippe Sollers, j'ai décidé que ma vie était ici.

B.P. Oui. Si, vous rentrez en Bulgarie, adieu Barthes, adieu Sollers,

J.K. voilà

B.P. adieu Genette, adieu... Lacan

J.K. Désormais ma vie affective était ici, également. Je faisais rire mes amis avec deux formules à ce moment là : « une femme comme le prolétaire n'a rien à perdre sauf ses chaînes », et « je voudrais aller au plus loin possible de ma substance grise ». Et bien les deux conditions étaient réalisées désormais à Paris.

B.P. Oui, mais vous laissez quand même en Bulgarie, votre père, votre mère...

J.K. Je laissai mes parents, oui.

B.P. et ça c'était douloureux ?

J.K. C'était très douloureux, d'autant plus qu'ils ne pouvaient pas venir en France. À cette époque vous savez que les gens de l'Est ne pouvaient pas voyager. Moi je ne pouvais pas y aller non plus parce que il n'était pas sûr que je puisse retourner à Paris. Beaucoup de démarches auprès des autorités françaises et bulgares étaient nécessaires pour que mes parents puissent être autorisés à venir tous les trois ans, pour quelques jours.

B.P. Française est-ce que vous êtes fière de vos origines bulgares ? Et d'origine bulgare, êtes-vous fière d'être française ?

J.K.... fière, je ne sais pas. Je crois qu'on ne peut être fière que de ce qu'on a fait soi-même. Je ne pense pas qu'on puisse être fière des origines. C'est un donné, c'est un destin, on n'y est pour rien. Ce qu'on en fait, c'est de ça qu'on peut être plus ou moins fier, ou au contraire avoir le sentiment d'avoir manqué, échoué.

B.P. Diriez-vous que vous êtes une... au fond, une européenne d'origine Bulgare et de nationalité française.

J.K. Je suis une européenne, d'origine Bulgare, de nationalité française, et d'adoption américaine. Parce que je crois que mon travail a fini par être reconnu en raison de cette adoption par les universités américaines.

B.P. Est-ce que finalement votre vraie patrie, votre vraie identité, ne se trouve-t-elle pas justement dans cette migration ? dans cet exil ?

J.K. J'aime une phrase de saint Augustin que je me remémore quand je suis dans les avions, parce que je me sens finalement chez moi dans les avions.

B.P. Ah oui ?

J.K. Je peux vous la dire ? Elle est très courte. *In via, in patria*, « sur le chemin, dans la patrie ».

B.P. *légèrement en écho : patrie..*

J.K. Bon, il y a toujours une patrie, du moins au départ et à l'arrivée. Pour l'instant, maintenant, et je pense que jusqu'à la fin, ma patrie c'est quand même la France.

île de Ré finalement, mes rosiers à Pile de Ré, les huîtres, les mouettes, les marées, voilà mes racines maintenant, des racines refaites, mais qui me tiennent...

B.P. Et alors, quand, comment, avez-vous compris que le français, votre deuxième langue devenait la première ?

J.K. Je me souviens quand j'apprenais mes leçons de français dans le jardin de ma grand mère, sous les cerisiers, à côté des pivoines,... je ne voyais pas ce qui m'entourait, j'étais dans mes cahiers. Et dans les textes de Colette ou de Diderot. Peu à peu cette langue s'est imprégnée en moi. Mais il y a eu quand même un moment décisif, radical, c'est la psychanalyse. Quand j'ai décidé de faire une psychanalyse pour des raisons qui me paraissaient essentiellement intellectuelles, parce que je voulais savoir quels sont les états limites de ceux dont j'étudiais le langage, soit les poètes, soit les enfants, je pensais qu'il me fallait passer par ce défilé psychanalytique. Dès lors, puisque mon analyse s'est faite en français, et quelle qu'ait pu être mon intention intellectuelle initiale, le français est devenu ma langue d'enfance.

P.B. Oui, mais attendez alors, vous racontez en français des souvenirs d'enfance qui sont tous en langue bulgare.

J.K. Je rêvais déjà en français, et mon analyste était une personne de langue allemande, d'origine allemande, donc étrangère comme moi dans le français. Par moments, lorsqu'un mot me venait en bulgare, je le disais en bulgare et je le traduisais. J'étais déjà assez intégrée dans la langue française, bien que de manière plutôt conceptuelle que sensitive. La psychanalyse a fait ce raccord, je pense, qui me manquait entre un français abstrait et un français sensible.

B.P. Mais est-ce que ça n'est pas trahir votre intimité bulgare, et notamment l'intimité de votre enfance, que de raconter cela dans une autre langue ?

J.K. Je ne comprends pas votre notion de trahison, elle me paraît tout à fait déplacée. Je parlerai plutôt, dans cette aventure, de passage. Je ne pense pas qu'on ait une « origine » qui serait notre « authenticité ». Je pense que notre authenticité est dans le passage.

B.P. Mais à aucun moment dans votre vie, le français et le bulgare ne se sont dressés l'un contre l'autre ?

J.K. Non, non.

B.P. Jamais ?

J.K. Non. Peut-être est-ce en raison de ce long parcours ? Parce que j'étais inscrite à l'école maternelle à l'âge de trois ans, et j'ai incorporé une référence précoce au

français dans la révérence même que la sœur dominicaine apprenait à la petite fille que j'étais, à dire l'heure, à saluer, à apprendre des petites comptines, les fables de la Fontaine dans cette langue seconde qui est devenue peu à peu la première. Donc ça s'est fait progressivement.

B.P.: Et comment le corps réagit-il lorsque la personne décide finalement de changer de langue

J.K. D'abord le français a libéré mon corps d'un certain type d'inhibitions qu'imposent les parents. La langue maternelle, contrairement à ce qu'on croit, n'est pas forcément le meilleur chemin vers la sexualité refoulée. Parce qu'elle véhicule les interdits. Et je pense que le français, le fait de parler le français, dans des relations sexuelles de la jeune fille de 24 ans, et après dans la psychanalyse, m'a fait être plus libre que je n'aurais pu l'être peut-être dans le bulgare. Le français m'a donné un accès sans culpabilité à l'obscène, à la libération sexuelle, un accès probablement plus direct, plus rapide, que je n'aurais eu en bulgare...

B.P. oui, oui.

J.K. La nouvelle langue a accéléré une sorte de résurrection sensuelle.

B.P. Vous venez d'employer un mot là qui m'intéresse beaucoup, c'est le mot résurrection. Vous avez eu l'impression qu'en passant d'une langue à l'autre vous avez... muté certainement, mais ressuscité peut-être ?

---

«Un p'tit filet  
de voix»

J.K. Oui, parce qu'il y a une sorte de mort... Je vous ai parlé très rapidement parce que je n'ai pas envie de m'appesantir là-dessus, mais cette mort est inscrite dans mes livres. Il s'agit de la mort d'un ancien corps, d'une ancienne mémoire, d'une ancienne manière d'être, qui se solde par une certaine douleur, particulièrement intense dans ces premières années, premiers mois, qui a été pourtant assez vite transmuée dans l'intégration dont on a parlé tout à l'heure. La mort est déjà dans la perte d'une langue natale. Et ensuite, pour des raisons qui ont fait que je suis privilégiée quand même en France, j'ai vécu une résurrection heureuse, qui m'a permis, par la littérature et par la psychanalyse, de retrouver un corps, je dirais assez complexe, et... tel que j'ai pu l'admirer et l'acquérir dans la langue française et dans la littérature française.

B.P. C'est la première fois que quelqu'un emploie ce mot de résurrection, mais peut-être l'employez vous parce que justement vous vous allez au fond de choses, parce que vous êtes psychanalyste ?

J.K. Beaucoup d'étrangers utilisent la langue étrangère comme un pansement, comme une sorte d'onguent, de crème sur des anciennes blessures, et ce pansement devient souvent une barricade. Cette construction peut être un refuge, une consola-

tion pour certains. Ils s'en défendent de leurs malheurs, de leurs blessures. Pour d'autres, c'est une sorte de défense extrêmement pernicieuse. Pourquoi ? Parce que certains étrangers développent à partir de cette carapace artificielle une incapacité d'entrer en contact avec leur for intérieur. Il en résulte beaucoup de maladies psychosomatiques auxquelles sont exposés les étrangers, parce que ils sont réfugiés dans ce vernis de la langue seconde, tandis que le fond reste douloureux. Et le fond éclate sous la forme de la migraine, quand ce n'est pas le cancer. Il faudrait essayer de percer cette peau artificielle qu'est la langue étrangère pour entrer en contact avec le sensible et pouvoir moduler la sensualité, les passions, dans la seconde langue. J'ai été aidée dans cette voie par la psychanalyse et par la littérature.

B.P. Qu'est devenu en vous le bulgare ?

J.K. Très longuement une souffrance, un désir de rencontrer ma mère. J'étais une fille du père qui est passée très vite dans le savoir, dans la maîtrise. J'adorais aussi ma mère, mais très vite je me suis séparée d'elle pour aller vers ce monde... on va dire des intellectuels. L'analyse m'a permis de la retrouver, de retrouver aussi la maternité, je suis devenue mère moi-même, et c'est une expérience essentielle dans ma vie.

B.P. Qu'avez vous fait du bulgare, quel usage en avez-vous aujourd'hui ?

J.K. Presque aucun. Je parlais avec maman quand elle venait en France. Je retrouvais un bulgare quotidien, ordinaire. Quand j'ai reçu le titre de docteur *Honoris Causa* de mon université d'origine, l'université de Sofia, l'année dernière, au moment de la visite du pape en Bulgarie, j'ai dû prononcer un discours en bulgare. J'en étais incapable. Donc je l'ai fait traduire, et je l'ai présenté à moitié en bulgare, à moitié en français.

B.P. Là, ça veut dire donc, cette langue aujourd'hui, elle est enfouie en vous, elle est...

J.K. La langue première est devenue une langue seconde...

B.P. elle a été submergée par tout le reste.

J.K. En tous cas, sur le plan intellectuel, je ne pourrais pas m'en servir. Je peux parler des fleurs, de la pluie, de la mer, de la cuisine, mais pas du reste, même pas des enfants.

B.P.: Au fond, c'est une langue minoritaire qui est la victime de deux... deux langues majoritaires que vous... évidemment que vous employez avec maestria...

J.K. le français et l'anglais

B.P. elle est la victime, cette langue...

J.K. Je ne dirai pas cela. Est-ce qu'on est victime quand on est le sensible ? Je ne crois pas. C'est une autre face de la vie, sa doublure.

B.P. Là, vous n'avez pas mauvaise conscience vis-à-vis aujourd'hui des bulgares, de dire, oui, malheureusement ma langue maternelle, je suis pas capable de la parler aussi bien que le français ou l'anglais ?

J.K. Je pense qu'il n'y a pas que la langue dans la trajectoire d'une vie, et même que la langue n'est pas la seule composante des origines. Je pense à ce que cette langue par exemple a laissé chez moi comme musique. Je retrouve cette musique y compris dans mon accent en français, quand vous m'écoutez maintenant. Ou dans l'écriture de mes phrases en français qui sont, notamment dans les romans, plus lourdes, plus longues, plus essouffées que ne le sont les phrases de quelqu'un qui a son bachot français. La langue natale a laissé une trace. Une trace aussi peut-être dans mon attention à la souffrance d'autrui. Je ne suis pas la française qui se plait dans l'excellence, la performance, la jouissance. Je suis attentive à ce qui passe à travers la langue, mais qui n'est pas fixé dans la langue.

B.P. Mais vous avez quand même d'une certaine manière abandonné votre langue maternelle, « abandonné » entre guillemets...

J.K. Ah ! vous n'allez pas me culpabiliser là, n'insistez pas...

B.P. oui, oui attendez. Si, un petit peu...

J.K. J'ai abandonné, mais elle ne m'a pas abandonnée.

B.P. Elle ne vous a pas abandonnée mais quand même... la Bulgarie est je crois le seul pays au monde qui fête l'alphabet.

J.K. Ça, oui.

B.P. Et bien, quand même ?

J.K. Mais l'alphabet,... ah ! Vous tombez bien ! Vous savez, quand on tressait des couronnes à Colette : « Madame, vous êtes le plus grand écrivain français », elle refusait le compliment : « Comment, un grand écrivain, moi ? » Je ne vois pas que de la coquetterie dans ce refus, car Colette était persuadée qu'elle ne faisait pas de la littérature, mais un alphabet. Parce que l'alphabet, c'est la langue passée par le corps, et traduite en traces, dans lesquelles se recueillent des mémoires diverses. L'alphabet ce n'est pas que la langue. Mon alphabet à moi, qui est ma constitution, ma construction, celle de la femme, de l'écrivain, de la psychanalyste que je suis aujourd'hui, ça joue avec la langue bulgare, mais avec beaucoup d'autres composantes aussi. Mais l'alphabet slave, je vous remercie de me donner l'occasion d'en parler, parce que sa

fête est en effet unique au monde. J'ai été une enfant qui tous les 24 mai défilait les bras chargés de roses et de pivoines, une grande lettre de l'alphabet accrochée à la poitrine. Parce que j'incarnais, chacun de nous incarnait l'alphabet en défilant dans les rues...

B.P. Chacun présentait une lettre.

J.K. Chacun présentait une lettre !

B.P. C'est magnifique comme fête ?

J.K. C'est magnifique. Le corps lové dans la culture !

B.P. Oui. Mais... je rêve de voir une fête comme celle-ci trouver sa traduction en France.

J.K. Est-ce que les français s'identifient à leur alphabet ? Pour nous, les français, l'alphabet est un héritage latin, n'est-ce pas ?

B.P. Vous avez dit « pour nous les français », et vous avez subitement baissé la voix quand vous avez dit ça.

J.K. Je me demandais si vous me preniez pour une française ?

B.P. Quand même, attendez...

J.K. J'ai toujours cette idée que les gens savent que je n'en suis pas, et je devance le soupçon.

B.P. Non mais c'est incroyable ça quand même. Ça m'a beaucoup surpris.

J.K. Pourquoi ? Je suis consciente de ma différence, de ses conséquences.

B.P. Il y a toujours... c'est une hésitation ?

J.K. Absolument.

B.P. Une sorte de..., pas de peur, mais enfin de...

J.K. Je préfère dire : de modestie !

B.P.... modestie ?

J.K. oui.

B.P. « nous français », vous avancez sur la pointe des pieds ?

J.K. «nous français », entre guillemets...

B.P. vous avancez sur la pointe des pieds...

J.K. oui.

B.P. Encore ?

J.K. Toujours

B.P. Mais alors diriez-vous que le français est devenu, mais alors d'une manière totalement anachronique... votre deuxième langue maternelle ?

J.K. Tout à fait.

B.P. Mais, alors ça, c'est... expliquez-nous là un peu, parce que, on... j'ai du mal à comprendre.

J.K.: Dans la mesure où j'ai redécouvert ma mère dans l'analyse, j'ai redécouvert aussi mon désir d'être mère, et je suis devenue mère d'un enfant qui a le français comme langue maternelle. J'ai parlé le langage des bébés français... avec les comptines, les chansons, et tout le reste. Puis en écrivant, en essayant d'écrire, de la fiction en français, ce qui est une manière de parler des petites choses du quotidien, j'ai l'impression de m'être réincarnée en français. Mort et résurrection. Et je sais en même temps que cette réincarnation ne sera jamais tout à fait complète, puisque la musique du bulgare revient, de manière inconsciente. Et que par ailleurs je serai toujours en France une étrangère acclimatée, mais une étrangère quand même... Pourtant c'est dans la langue française que je me sens le plus à l'aise. Mais j'aime tout aussi bien manquer un peu d'aisance, car cela permet de se regarder de côté, et d'être vigilant sur soi-même.

B.P. Merci beaucoup.

*Moment musical*

**Fin de l'interview**

---

«Un p'tit filet  
de voix»

Au milieu de la nuit, le préposé à la surveillance de la maison de l'ambassadeur d'Espagne à Vienne est réveillé par le retentissement répété de la sonnette du palais. Lorsque finalement, il se décide à ouvrir, il se trouve face à deux gentilshommes l'air digne et bien soignés qui répètent sans cesse une phrase : *Wir syn zwa Spanische Granden* (« *Nous sommes deux grands d'Espagne* »). Le Viennois n'en revient pas de les entendre répéter ces mots, prononcés dans un Yiddish indiscutablement authentique. Il comprend finalement que les deux hommes lui demandent de réveiller d'urgence l'ambassadeur à qui ils apportent un important message d'Espagne. Lorsque l'ambassadeur enfin se présente, il salue les deux hommes avec un grand respect : ce sont en réalité deux nobles d'Espagne et du plus haut rang, ils apportent un message diplomatique de la part du roi. Le préposé viennois les entend discuter avec l'ambassadeur en pure langue castillane. Il apprend aussi que les deux hommes, qui ne parlent pas l'allemand, se sont trouvés par hasard en face d'un Juif polonais dans le train express entre Vienne et Madrid. Ils lui ont fait comprendre qui ils étaient, qu'ils arriveraient à Vienne pendant la nuit, et lui ont demandé ce qu'ils devraient dire pour faire parvenir leur message à l'ambassadeur.

Freud ne trouva pas seulement cette petite histoire très bonne, mais il la jugea aussi digne d'une interprétation analytique. Il y parvint en mettant les deux Grands d'Espagne en relation intime avec le Juif polonais qu'ils avaient rencontré. Il m'affirma que le sens caché de l'anecdote devenait transparent lorsqu'on supposait que les deux nobles d'Espagne pouvaient être juifs. Ce qui voulait dire qu'on devait envisager le contexte de l'anecdote d'un point de vue historique. Il y eut une longue période dans l'histoire des Juifs espagnols et portugais, au cours de laquelle ils devinrent effectivement des nobles, ils entrèrent au service des rois d'Espagne qui leur confièrent de hautes fonctions : ils furent diplomates, hommes d'État, etc... Les Marranes, Juifs baptisés et descendants de Juifs, jouèrent un rôle très important à la cour d'Espagne. Le sens secret de l'anecdote se révèle donc à la lumière de l'histoire : il existe un lien sous-jacent entre les deux nobles espagnols et le Juif polonais, ce lien est représenté par la tradition et l'origine, c'est aussi ce lien qui rattache les Ashkenazim aux Sephardim. Ce n'est pas par hasard que les deux Grands d'Espagne furent confondus avec des Juifs par le préposé viennois, déconcerté par ce qu'ils lui dirent.

Théodore Reik,  
*Trente ans avec Freud.*

# Conversation Denfert

FRANÇOIS DACHET

Place Denfert, une fin d'après-midi presque comme les autres, pas très loin de l'entrée du R.E.R. A proximité d'un groupe de cabines téléphoniques j'attends, seul, mon tour. Sur le terre-plain qui me fait face, l'entrée du Conservatoire des sous-sols parisiens. Sur le côté s'ouvre le boulevard qui conduit de Denfert à Italie.

... toi-même ça t'a préoccupé de savoir si un jour on pourrait te reprocher d'avoir péché, et par quel côté. Et à ce moment-là, ce n'était pas à moi que tu pensais. Mais à ce que tu étais en train de faire avec le travail de Peirce, alors qu'il était mort depuis longtemps déjà.

Quant à ce qui me concerne, sans commentaires : je relisais pas plus tard qu'hier soir une sténotypie de ton séminaire ; écoute un peu : « Sur l'originalité du passage de Monsieur Janson... (comment se fait-il qu'en 62 ta sténotypiste ne connaissait même pas encore mon nom ?) sur l'originalité du passage de Monsieur Janson, je compte en effet la plus forte référence. Il faut dire que dans ce cas je crois avoir commencé à pousser en avant la métaphore et la métonymie dans notre théorie quelque part du côté du discours de Rome qui est paru... C'est en parlant avec Janson Codson (remarque, phonétiquement elle s'améliore) qu'il m'a dit : « Bien sûr cette histoire de la métaphore et de la métonymie, nous avons tordu cela ensemble, souvenez-vous, le 14 juillet 1950 ». Je te vouvoyais alors ?

.....

Tu es bien sûr que nous l'avons tordu ensemble comme tu dis ? Enfin... comme tu me le fais dire plutôt. Remarque bien, ça ne me gene pas. Mais comme assez souvent, lorsque tu dis que tu as trouvé quelque chose... Tiens, chez Freud il n'est pas rare que tu viennes de le lui coller. Alors je me demande...

.....

Comment ?

.....

---

*Conversation  
Denfert*

J'exagère ?

.....

Peut-être. Mais j'ai eu la curiosité d'aller voir. J'ai pas trouvé. D'accord, tu parles de métaphore. Mais tu ne parles pas de métaphore et de métonymie, pas des dimensions du langage dont tu vas parler lorsque tu citeras mon texte sur les aphasies. Je sais bien, désormais c'est compliqué de se référer à ce que tu as dit à cause de la multiplicité des versions... mais dans le recueil des discours de Rome édité par les... les... les bénédictins... comment ? les dis ce coudre homme... ah ! les disques ourdrommes... j'entends mal, très mal...

Un flot de véhicules s'engage brusquement sur le Boulevard Saint-Jacques en direction d'Italie. L'invasion sonore me sort de l'espèce d'hébétude dans laquelle j'étais en train de tomber. Depuis quelque temps je m'attache indiscrètement à cette conversation qui me parvient par bribes de la cabine téléphonique la plus proche et me retient au fur et à mesure qu'elle avance.

Je balance d'un pied sur l'autre attendant qu'une cabine se libère. Comme personne ne semble pressé de terminer rapidement sa conversation j'envisage d'aller voir un peu plus loin. Mais le flot des véhicules s'atténue et le cours de la conversation interrompue se reforme et me reprend dans ses rets. Le vacarme a dû gêner aussi l'interlocuteur qui est obligé de se répéter.

.....

mais non... C'est toute cette circulation. Ça devient infernal... On ne s'entend plus. Les téléphones publics deviennent inutilisables. Dans ces conditions Culioli a forcément raison : la communication n'est qu'un cas particulier du malentendu.

.....

Ah, écoute, tu ne vas pas recommencer ! Est-ce que j'ai eu tort d'aborder la poétique par les fonctions du langage ? et d'ouvrir mon trop fameux article en distribuant les fonctions en question, dont la fonction poétique, la plus importante quand-même... je le dis... autour du schéma de la communication ?

En fait ça ne s'est pas passé comme cela. Aujourd'hui c'est ce qu'il y a de plus vulgarisé dans mon oeuvre, c'est un vrai paillason : le moindre site Web consacré au langage ou à la linguistique y fait référence. Quand on ne me plagie pas purement et simplement sans me citer. C'est bien la preuve que ce qui se commet là sous mon nom en fait ne m'appartient pas. Tu avais deviné, toi, que la linguistique allait devenir la proie d'ingénieurs en communication et d'adaptateurs de comportements industriels et politiques qui n'auraient jamais lu, je ne dis même pas Klebnikov... qui a lu Klebnikov ?... mais même pas Maïakovski ! J'ai commencé par la poésie, même pas par la poétique, et a fortiori pas par la communication. Mais la fonction...

.....

Comment ça, « aussi ma faute » ?

.....

Mais enfin souviens-toi ! Avant que ça ne devienne «Linconscient du sujet, c'est le discours de l'Autre », ta formule c'était bien : « Le sujet reçoit son propre message sous une forme inversée » ? Enfin, le message, le message, dix ans après, et même

encore aujourd'hui, c'est toujours, absolument toujours, entendu en référence au moins implicite, si ce n'est à la théorie, du moins à l'idée de communication. Lorsque tu disais « message », tu crois qu'il y avait plus de place pour l'inconscient que pour la poésie ?

.....

Oui, bien sûr. A l'époque, la conjoncture, le contexte, étaient bien différents. C'est pour ça que toi aussi tu t'en servais de ces termes pour sortir tes auditeurs de leurs catégories psycho-dynamiques ou littéraires. Il fallait bien mettre un frein à la jouissance de la bouche pleine. Parce que la parole pleine, ce n'est pas la bouche pleine... C'est aussi une méthode. La mienne, ou celle de Freud, comme tu veux. Il suffit de choisir son rapport au langage. Il y a eu un temps où la communication comme le message, c'était ça : un peu de méthode dans un univers qui ne reconnaissait pas plus l'an de ses poètes que l'élaboration inconsciente, faute de méthode justement.

.....

Plus que ça ?

.....

Peut-être, mais à l'époque les linguistes étaient tous des littéraires, même s'ils n'étaient pas tous des poètes. Ils n'étaient pas encore figés dans les sciences humaines... Il y avait les écrivains. Et surtout les agrégés. Et pour que la linguistique ne soit pas toujours et uniquement la grammaire, pour qu'elle cesse d'être normative en fait, il était indispensable de proclamer que tenir séparées linguistique et poétique, c'était un abus. Et pourtant, dire cela, c'était aussi une opération de séparation. Dire en quoi, dans la linguistique, la grammaire était un des ressorts de la poétique me faisait levier pour constituer la poétique autrement que dans la dépendance de la grammaire. On n'a plus idée de ces choses là aujourd'hui. Il y a des racines jusque dans l'histoire du *prolethult*.

D'ailleurs, ce schéma des fonctions du langage avec la communication... je ne sais plus si je l'avais déjà fabriqué à l'époque. Mais quand tu distinguais ce qui relève du code de ce qui relève du message pour construire ton graphe... et même avant pour lire... comment s'appelle-t-il déjà ? Je l'ai croisé l'autre jour...

.....

Comment dis-tu qu'il s'appelle ?... Oui, Schreber, c'est ça... et bien je ne vois pas la différence. En quoi la distinction code/message que tu reprends pour le lire diffère-t-elle de ce qui dans mon schéma place la poétique dans ses rapports à la linguistique et va devenir la pâte de la masse médiatisation ? Il s'agit de savoir par quel bout on attrape le langage. A moins que *ce* ne soit par quel bout il vous attrape, par quel bout il vous parasite... Enfin, c'est toi qui dira ça plus tard... D'ailleurs est-ce que tu n'étais pas bien plus fonctionnaliste que moi à cette époque. C'est même ce qui t'a joué des tours avec Claude : la femme, c'est l'avenir du célibataire...

.....

Toujours est-il que, pour toi, le délire à l'époque, ça ne pouvait pas être poétique... Comment disais-tu cela déjà ?... là, oui, à propos de ton président écrivain ?

.....  
C'est ça : «...il est assurément écrivain, il n'est pas poète, il ne nous introduit pas à de nouvelles dimensions de l'expérience », il ne soutient pas un certain rapport fondamental « qui assurément est la poésie, qui s'appelle création, par un sujet qui assume un nouvel ordre de relations symboliques au monde ». Quand je lis des passages comme ça, je comprends pourquoi tu ne m'as jamais reproché ouvertement mes précoces lectures de Husserl. Après tout...

.....  
Et l'amour ? Est-ce que les formalistes russes étaient amoureux ? Lili Brik... sa sœur... Évidemment, à côté de Béatrice, ça semble un peu tiède...

.....  
La poésie, *ce* n'est pas une affaire qui commence sur le versant de la langue, même si c'est toujours par là qu'on a l'air de l'aborder...

Bien sûr, moi par exemple, j'ai commencé par traduire Mallarmé lorsque j'étais au Lycée de Moscou, avant la révolution. Alors c'est ce que j'ai rendu public d'abord. C'est ce qui concernait la langue. Ça m'a immédiatement confronté aux problèmes théoriques et pratiques du rapport entre son et sens. Parce que c'était Mallarmé, et que le symbolisme a occupé une place de premier plan dans mes passions de jeune poète, comme la phénoménologie plus tard dans mes prémisses de linguiste.

Mais surtout, il s'agissait de traduction. Il y avait un jeu entre les langues, avec ses règles, ses échappées... et j'en rajoutais parfois. C'est quelque chose que tout le monde sait : comme je l'ai dit une fois, je parle peut-être vingt langues, mais toutes en russe. Simplement, personne n'a vraiment fait le rapprochement avec la poésie... C'est tout de suite la question de l'universel qui arrive...

.....  
Oui, peut-être bien que l'indo-européen c'est quand même un problème... on a tendance à ne plus tenir compte de l'incomplétude de chaque langue... elles se bouclent toutes par leur appartenance à la série... alors qu'il ne s'agit pas d'un ensemble... D'ailleurs tout le monde a un peu tendance à oublier la dépendance — logique, pas historique — de l'indo-européen comme conjecture à l'affirmation de l'arbitraire du signe.

Un bref instant le ballet des voitures et des piétons me frappe par son avancée ordonnée autour de la place et détourne mon attention. Mouvements coordonnés au rythme des feux rouges et verts, multiplicité formant une unité quasi organique. Un bougé *dans* cet effet me ramène à la conversation.

.....  
C'est que j'avais d'autres possibilités. Le folklore par exemple. Ni toi, ni tes amis de langue française vous ne vous êtes demandés pourquoi et quelle importance mes travaux de jeunesse sur le folklore avaient pu avoir ; et même dans mes travaux plus récents. Pour vous, en français, le folklore, c'était du folklore. Alors que pour l'ancien élève de l'Institut Lazarev que j'étais, c'était un peu de son monde, celui où il vivait, celui dont la langue maternelle n'était pas le français, ni l'anglais, mais une langue slave qui dansait et chantait comme dans Borodine. Sans compter une certaine façon

d'aborder ces questions étant donné la multitude des langues dans l'empire russe. Le russe n'est qu'une des langues slaves. L'intelligentsia, comme on disait au début du siècle, ne parlait pas forcément la même langue en son sein, avec les paysans ou les ouvriers, avec les apparatchiks, avec les diplomates. Et avec Staline, ça a fait des bulles : Man, la superstructure,...

Remarque bien, les histoires de ta vie que j'ai lues ne disent rien sur ce qui motivait ton rapport à l'allemand. Tu as dit pas mal de choses dans ce domaine. Que les catholiques sont inanalysables, ou que l'anglais ou le japonais ne sont pas affines à l'analyse, ou quelque chose comme ça. Mais tu n'as rien dit de ton rapport à l'allemand. Tu as traduit Heidegger, et tu te référais à Freud dans le texte d'origine. Mais tu n'étais pas vraiment un germaniste. Ça s'entend bien : ta philologie est plus sonore, plus poétique en fait, qu'érudite...

.....

Ce n'est pas ce que je veux dire... Ne fais pas semblant d'être vexé. Bien sûr que tu gardais une grande partie de ton érudition pour toi. Mais il n'empêche que ce ne sont pas d'abord les savoirs que draguait ta philologie dont tu faisais tes merveilles. Ne pas comprendre trop vite... C'était la résonance des termes qui... qui portait ces savoirs dans le champ de ton érudition. Ça te va comme ça ?

.....

C'est ce que je disais : l'importance que le folklore avait pour manier mes autres concepts, poétiques ou linguistiques, ça ne t'a pas intéressé... Pourtant tu as eu ça à portée de main, et en plus c'était presque sur ton terrain. C'était lu, et même souligné dans les travaux qui commentaient mes textes. L'oeuvre d'art est une production, alors que la fonction sociale et donc le statut du folklore sont différents. Le folklore répond, va dans le sens d'un état donné du lien social, tandis que l'art questionne cet état... Tu vois : même si la fonction est une cheville importante de ma théorie, ça ne me fait pas oublier la critique...

---

Conversation  
Denfert

Un groupe de touristes quémandant le chemin des catacombes détourne un instant mon attention. Ils hésitent à traverser comme s'ils attendaient un improbable nocher ou craignaient que le lion ne se métamorphose en Cerbère. Un frémissement d'exaspération dans la voix qui s'échappe de la cabine téléphonique me ramène au fil interrompu de la conversation.

Tu n'avais pas besoin du folklore ? Tu avais les mythes ! Parlons-en, tiens des mythes. Psychanalystes et mythologues vont bien les recueillir dans des langues étrangères ? Ou alors ils vont les lire dans des langues mortes. Regarde ce qu'a fait Claude, après notre rencontre à New York pendant la seconde guerre mondiale. A l'opposé de la poésie, il affirme qu'un mythe c'est ce qui n'est pas affecté par le proverbe *traduttore, traditore*. Moyennant quoi, forcément, les langues n'ont plus d'importance. Ça ouvre à coup sûr sur une psychologie. Lorsque Claude transcrivait les mythes pour constituer les différentes versions des mythes, il les inscrivait dans la grammaire, fut-elle minimale, d'une seule langue. Pour procéder à l'analyse structurale, les différentes versions issues de différentes langues sont toutes rapportées à la langue du mythologue. Mais alors : il produisait un universel ou il réduisait à la

langue colonisatrice ? Et la grammaire de cette langue, il n'en tenait absolument pas compte. C'est pourtant bien elle qui donne forme et sens aux mythes définis comme relations.

.....

Toi-même tu dis bien que lorsque le mythe est transmis par l'informateur, c'est que la jouissance qui y est appendue est perdue. Tu avais fait remarquer qu'il suffit d'être pris dans l'aire de la culture occidentale — une culture dominante — pour que les coordonnées subjectives s'orientent de façon oedipienne. Et c'est bien ça : l'exemple princeps de l'analyse structurale que donne Claude, c'est le mythe d'Œdipe dans ces différentes versions.

.....

Je comprend que tu aies voulu t'en débarrasser ensuite... à partir du moment où tes apprentis philosophes t'ont mis le doigt sans le vouloir sur ce que cela implique d'impassé formaliste. Avec en plus les rabâchages qui méconnaissent complètement l'objectif structural. C'est étonnant que tu ne t'en sois pas rendu compte avant puisque ta pratique de lecture était en fait très différente. Quand tu lisais Dora, ou le petit Hans, ou le président Schreber, toi tu allais lire le texte de Freud en allemand.

.....

Tu crois qu'il avait quand même raison ? C'est ce qui t'a retenu au début ? Oui, c'est ce que tu essayais de faire avec le petit Hans. Mais tu n'es pas allé jusqu'au bout. C'était bien pourtant tes mathèmes ! Et ça tient encore largement le coup... Enfin, tout dépend un peu comment on les attrape. Si ça mène tes lecteurs ou tes élèves à se faire enterrer avec tes séminaires, ça devient un problème. Tu crois qu'ils vont trouver un moyen de faire autrement que de lire tes mathèmes comme des filtres ou de les employer comme des formules incantatoires ? Après tout, même les mathématiques ne se transmettent pas de façon identique selon les langues et les cultures !

.....

C'est étonnant quand même. Toi tu étais allé chercher un cas de Freud, cette phobie du fils d'un musicien musicologue et d'une analysante de Freud. Et tu décomposes les fantasmes du jeune Herbert Graf à partir de ce que Claude rassemblait pour traiter des mythes. Claude, de son côté, il lui a ensuite fallu une mise en forme musicale pour réussir à faire tenir ses *Mythologiques*. Et en plus le livre de photos souvenirs qu'il vient de publier il y a quelques années, il l'a intitulé *Saudades do Brasil*. C'est le titre d'un morceau de musique que Darius Milhaud avait composé dans les années 20 je crois, lorsqu'il travaillait à l'ambassade de France à Rio. C'est bien qu'il doit y avoir quelque chose à entendre dans ces photos.

Mais enfin, tout ce cadre musical, Claude a bien du mal à en dégager la nécessité. Ça sent un peu la mise en forme. Pourquoi pas d'ailleurs ? Mais l'usage en devient alors délicat...

Regarde ce que tu as été obligé de faire à la fin du séminaire sur le petit Hans. Pour que ça ne se referme pas sur toi, tu ouvres sur Léonard. Mais cette ouverture, elle s'est refermée sur combien d'autres derrière toi qui en ont conclu que l'affaire était bouclée ?

.....  
Je dis ça parce que je suis linguiste ? Bien sûr que je suis linguiste. Et alors, est-ce que ça va devenir une insulte dans le troisième millénaire ? Eapproche linguistique, ça ne t'a pas gêné tout de suite. Tiens, tu te souviens en 57, après que tu aies introduit métaphore et métonymie, comme dimensions du langage cette fois... Tu disais à tes élèves que la linguistique et la psychanalyse c'était la même chose. Enfin ce n'est pas tout à fait ce que tu disais... Mais est-ce que ceux qui t'écoutaient pouvaient entendre autre chose dans ce que tu disais ? Sauf peut-être ceux qui avaient déjà une idée bien précise, et un minimum satisfaisante pour eux, de la psychanalyse. Mais ceux-là forcément, ils n'allaient pas devenir tes élèves.

.....  
C'est pas vrai ? Ce n'est pas ce que tu disais ?  
.....

Attends. Il faut s'entendre... Tiens, j'avais noté ça sur le cahier qui ne me quitte pas. Tu venais de parler de... de ce que tu avais trouvé chez moi d'analyse des permutations concernant le jeu des signifiants. Attends, je le retrouve... là tiens... d'ailleurs juste à cet endroit, tu ne me cites pas, tu me mets en référence, et après tu dis : « Or vous verrez, cette analyse linguistique — donc *ce* que je fais, ou ce dont nous venons de parler ensemble pas longtemps avant, peut-être chez Sylvia — a le rapport le plus étroit avec ce que nous appelons l'analyse tout court. Elles se confondent même... Elles ne sont pas, si nous y regardons de près, autre chose ».

.....  
C'est le mot analyse qui est important ? Peut-être, mais tu n'as pas l'impression d'avoir introduit là une drôle d'embrouille ? Et autant concernant la linguistique que la psychanalyse. Pourquoi est-ce que tu avais appelé ça *analyse* linguistique ?

.....  
Parce que... parce que chacun des éléments signifiants du groupe minimum est *analysable* en fonction de ses relations avec les autres éléments du groupe ?  
.....

Donc pas d'analyse sans système. Il faut faire tenir un système, le boucler, pour qu'il soit analysable. Sans système, pas d'ensemble, et pas de permutations possible. Et l'analyse dépendra de la façon d'opérer le bouclage, de définir le système, *a priori*. C'est exactement ce que propose Claude dans *La structure des mythes*. Il boucle sans le dire sur la langue française notre immortel. Alors à la fin le résultat peut être égal à zéro. Mais où est l'analyse, la tienne ? Ça ne doit pas être pour rien que la langue comme système chez Saussure, tu n'as pas trop souligné... alors, un *système de pensée*, tu ne dois pas trop t'y retrouver non plus...

.....  
Comment ça tu trouves que j'exagère !... j'ai raison et j'ai pas raison... Tu as mis du temps pour comprendre ? Oui, comme tout le monde... J'ai pas tort ? Ah, ça s'inscrit sur un tore ? C'est tout ! Ah ! y'a un trou ?

La lumière baisse. Indifférence à mon attente dont font preuve ceux qui abusent du temps qui leur est imparti pour utiliser les téléphones m'agace. Je consulte ma montre. Déjà ?

.....  
Tu veux dire que c'est ton erreur qui t'a instruit. Enfin, plutôt l'erreur que te renvoient tes élèves... Ça, si tu le dis... mais est-ce que ça n'est pas un peu commode ? J'ai déjà entendu plusieurs de tes élèves pratiquer comme ça. Simplement, il n'est pas certain qu'ils s'en rendaient compte.

.....  
C'est une question de temps ? Ah, tu veux parler de la scansion... je croyais que c'était tombé aux oubliettes ?

.....  
Ça, j'ai l'impression qu'aujourd'hui je comprends un peu mieux qu'autrefois... Dans une psychanalyse, au lieu que la consistance soit comme en linguistique celle qu'assure la constitution d'un corpus, c'est-à-dire sa limite, son vide propre, il s'agit de celle qu'assure un dispositif. Quoique peut-être, c'est un concept que tu n'aurais pas utilisé... alors disons une situation : un temps, un lieu. Ce qui permet l'analyse, la tienne, c'est qu'au départ l'analyste pose qu'elle se terminera, de telle sorte que le trou qui assure sa consistance, ce soit bien le rapport au langage, et non pas la limite temporelle. Il y a de la raison dans la façon dont ceux qui faisaient l'objet de tes sarcasmes, les freudiens orthodoxes, attachaient tant d'importance à leur durée de séance fixée en *vitam aeternam*. Simplement ils ne savaient pas pourquoi. Alors, pour que cette durée fasse un bord, une limite, il fallait qu'elle soit fixe. C'est-à-dire arbitraire. Tu vois, on revient vite en terrain balisé. Les tirages au sort, l'alphabet, le hasard, ont souvent servi comme ça...

.....  
Et chaque analyse est relative à la façon dont, pour elle, cette terminaison est posée, hein ? Ecoute, moi je m'en tirais avec la poésie. Jouir des langues (c'est presque un pléonasme) il n'a que les poètes en somme pour qui ça ne soit pas traumatique...

.....  
Et les psychanalystes ?

.....  
Mais les linguistes, qui ne sont pas comme moi poète, et soucieux de poésie, s'ils ne bouclent pas sur la poésie, il leur faut une épistémologie pour traiter ça. Et alors forcément commence l'embrouille philosophique... Eontologie arrive à grands pas.

.....  
Bien sûr, certains de tes élèves, et ceux de Freud auparavant d'ailleurs, ont fabriqué la poésie en ontologie de l'analyse ? Et d'autres ont mis l'art à ce poste de commandement.

.....  
Même la poésie implique une ontologie ? Bien sûr, mais c'est quand même différent. Est-ce que ça n'en serait pas le paradigme ? Faire de la poésie le paradigme de l'ontologie, ça nous changerait de Descartes. Mais c'est autre chose que de faire de la poésie l'ontologie de l'analyse. Avec en plus les dégâts du côté de l'université. Ça pourrait s'envisager pour la langue : la langue, c'est la poésie. C'est un peu ce que je fais presque sans le dire et qui t'a retenu. Et encore, même là... Toi même, hein... *le blanc nuage des seins*. \_ . comment ça pointe à l'horizon ce que tu appelles le discours

de la science ? Il n'y a qu'à voir la façon dont beaucoup d'écrivains se sont emparés de *L'interprétation des rêves*. C'est là que l'analyse peut soit dérapier, soit se maintenir. Parce que la métaphore, avec ou sans la métonymie, elle est première... C'est la langue...

.....

Un petit tas ?

.....

Oui. Il n'y a rien de moins poétique que l'analyse ? Même s'il vaut mieux en *même temps* que l'analyste soit assez poète...

.....

Assez... tassez... j'entends mal...

.....

Et puis il y a déjà eu de l'analyse avant ?

.....

C'est ce que tu avais commencé à dire au moment de la fondation de ton école. Là Chomsky t'aura bien servi de repoussoir, parce qu'il te permettait de dénoncer le formalisme qui n'épargne pas tes premières propositions sur le langage.

.....

Qu'est-ce que tu dis ? Après tout Noam Chomsky est mon élève ? Bien sûr, on a même écrit ensemble avec Halle. Mais enfin, chaque fois que tu as critiqué Chomsky, c'est toujours en prenant appui sur *ce* que j'en avais dit. Regarde encore dans mes essais, avec le poème de Dell Hymes : d'incolores idées vertes peuvent tout à fait dormir furieusement. Ça te sert drôlement dans ton séminaire *Les problèmes cruciaux... Mais c'est vrai* que cet article sur les *shifters* ça a été publié en français dans les *Essais de Linguistique générale*, pas dans les *Questions de Poétique*.

---

Conversation  
Denfert

.....

Est-ce qu'on ne peut sortir de la grammaire que par *la* poésie ?

.....

Dell Hymes, non ce n'est pas un poète ! Aujourd'hui il est rangé parmi les ethnologues de la communication... Bon, d'accord... c'est que je soulignais une divergence dans le camp des générativistes. Mais l'important de ce texte où tu avais très bien compris la critique que je portais à la position de Chomsky concernant la grammaticalité, c'est sa dernière phrase, l'aboutissement de ma démonstration : « Le pouvoir contraignant du modèle grammatical, reconnu par Boas, et qui contraste, comme il l'avait bien vu, avec la liberté relative qui règne dans le choix des mots, est mis en pleine lumière par une recherche sémantique dans le domaine du non-sens ».

.....

Toi, tu disais ça autrement. Tu parlais du mot d'esprit, enfin, du Witz. Parce que j'ai bien remarqué que le mot allemand était en train d'entrer dans la langue française par le biais de ton enseignement. Il arrive que ce soit beaucoup moins visible. Regarde *affect*, tu sais depuis combien de temps c'est entré au dictionnaire ? Depuis la seconde guerre mondiale. Avant il y avait affecté, mais dans un tout autre sens. Et c'est certainement un effet de la traduction de Freud, de *Affeht* dans les textes de Freud, qui a fabriqué *affect* en français. Moyennant quoi les emplois antérieurs de

*affecté* faute d'être repris sont refoulés. Et c'est une bévue parce que ce serait bien plus proche du concept de Freud, qui comporte le dynamisme des investissements : investi/désinvesti, affecté/désaffecté.

.....  
Les analyses font revivre tout ça ?

.....  
Mon attention se relâche un bref instant. Me vient à l'esprit la politique de traduction unique des textes de Freud qu'imposent les P.U.F... sous prétexte de ne pas égarer les lecteurs... Staline au pays des conseils d'administration !  
Soudain, un groupe d'américains — ingénieurs ? hommes d'affaires ? — s'échappe de la station du RER en provenance de CDG ou d'Orly. Leur nationalité se laisse deviner à leur accent, et peut être aussi à cette intonation un peu prononcée qui caractérise la double certitude que la vérité peut se dire sans ambages et que le mal finira par être écrasé. Très loin de l'accent slave auquel j'ai à faire depuis quelques minutes. Et pourtant... Ce n'est qu'une impression... il y a maintenant pas mal d'années, assez longtemps avant que Berlin ne devienne capitale de la Germany. Cette même intonation, dans des langues bien différentes... ça devait être au cours d'échanges avec des scientifiques venus je ne me souviens plus d'on, de Bulgarie, de Roumanie, d'URSS peut-être... Des hommes et des femmes de la lune...

.....  
On t'avait dit en 1997 ? Il y a un colloque à Lausanne : *Jakobson entre l'est et l'ouest, 1915-1939*. C'est le titre qu'ils avaient donné. Tu te rends compte ! Ils n'ont même pas mis de point d'interrogation : *Jakobson entre l'est et l'ouest ?* tu ne crois pas que ça aurait été plus juste quand même avec un point d'interrogation ?

.....  
Personne ne s'en est vraiment rendu compte. C'est étonnant pour un pays comme la France dans lequel le clivage droite/gauche, USA / URSS a été si longtemps hégémonique. Parce qu'il allait de soi que la linguistique qui s'installait en France dans les années cinquante avec ton ami Benveniste...

.....  
Comment ça c'est pas ton ami ! Pas plus que saint Augustin ? C'est bien avec lui pourtant que tu as entamé la critique des positions de Saussure, la linéarité de la phrase, etc.

.....  
Oui, mais à cette époque-là, les stoiciens, ils étaient assez loin de tes préoccupations. Par contre il y avait ce que représentait à sa façon la tradition de Benveniste.

Une linguistique de langue française adossée à l'étude des lettres classiques essentiellement, et en particulier au latin. Pas à cause de Benveniste qui n'avait pas méconnu les études slaves, loin de là. Mais parce que c'était ce qui pouvait être reçu en dehors du cercle des spécialistes à l'époque. Alors qu'en fait il y avait déjà eu un réel développement des études slaves et de... de belles batailles théoriques. Je suis sûr que pour la plupart de ceux et celles qui ont suivi ou lu tes séminaires, la phonologie, ma phonologie, le phonème, ils pensent que c'est toi qui les a fait connaître en France. C'est vrai que ton enseignement n'est pas pour rien dans leur diffusion. Mais

le phoneme était déjà un enjeu très déterminé depuis presque trente ans lorsque tu as commencé à avancer les premiers éléments de ta doctrine de la lettre.

.....

Oui, mais Troubetzkoy, qui a quand même planté de solides points de repère dans ce domaine, il était membre de la Société de linguistique de Paris des 1921. Et moi, quand penses-tu que j'y aie été reçu ? En 1926. C'est pas parce qu'on dit *Le cercle de Prague* que j'étais absent du débat qui se déroulait en France à Paris. Ma brochure *Pour une caractérisation de l'union eurasiennne des langues* est éditée à Clamart en 1931. Et à l'époque même où tu rédigeais ta thèse en lisant les écrits de Pfersdorf et le bouquin de Delacroix sur le langage, j'étais en train d'établir et de défendre les bases de la phonologie contemporaine. Il y avait des débats assez saignants à la Société linguistique de Paris. Et quand je dis débats... Est-ce qu'il ne faudrait pas plutôt parler de guerre ? Regarde ce qui s'est dit de cette période dans les actes de *Jakobson entre l'est et l'ouest* : « Désormais, Meillet mort, deux camps s'affrontent en France : les maîtres, parisiens surtout, Mazon, Vaillant, et les phonologues, appuyés sur l'étranger. Les français, sous l'égide de Martinet, se sont organisés en 1938 en une société française de phonologie [elle] entreprend une description phonologique du français dans le cadre qui a été fixé en 1938 par Troubetzkoy et Jakobson. Il sera plus tard utilisé dans l'enquête sur la prononciation réalisée à l'Oflag par Martinet ».

.....

la phonologie, tu vois, en 38 c'était le camp de l'étranger. Alors qu'il y a aussi une tradition qui a perduré du côté de l'Université : celle des langues romanes. Ce que tu as construit avec ma phonologie, le ah/oh du petit fils de Freud, l'opposition phonématique avec la bobine, etc. l'origine du symbolique pour l'essentiel... qu'est-ce qui venait de moi et du formalisme qui est mon héritage ? Enfin certains diraient comme pour Troubetzkoy, ma tradition. Mais c'est bien s(r un héritage essentiellement slave. Pas un héritage anglo-saxon, ni latin... Peut-être est-ce pour cela que tu as été sensible surtout aux oppositions phonologiques, et non pas aux continuités qui faisaient tout autant partie de mon projet. Regarde mon article de 31 dans *Le monde slave* : « Les unions phonologique de langues », ou mon intervention de 36 au Congrès International des linguistes de Copenhague : Sur la *théorie des affinités phonologiques entre les langues*. Enfin, c'est plus compliqué que cela, parce qu'une affinité n'est pas forcément une continuité, et elle n'annule pas non plus l'opposition en tant que constituante de la phonologie. Et sans connaître mes conceptions concernant les aires de langues... C'est un peu comme pour la barre de Saussure : on voit trop bien qu'elle sépare. Du coup, ça rend plus délicat de discerner ce qu'elle unit...

.....

C'est qu'après la guerre, la latinité a fait en partie oublier les travaux slavophiles qui ne s'étaient vraiment développés en France qu'avec la venue de Troubetzkoy. Dans le fil de la résistance et de la conjoncture politique de la guerre froide ce sont plutôt les études germaniques qui se sont développées, en tous cas qui ont occupé le devant de la scène. Et toi, en plus, tu prendras ça avec ton miroir et ce que tu avais rencontré dans la tradition philosophique allemande.

.....

Mais enfin, l'allemand, le latin, le français, te viennent plus facilement, c'est bien normal : génitif subjectif et objectif, *ne* explétif... C'est un groupe de langues plus qu'une langue isolée. Remarque bien, Damourette était membre de la Société de phonologie dès avant la guerre...

.....  
Si je m'en tiens à ce que tu as dit plus tard à ce sujet, que la linguistique est une science mal orientée si elle ne fait pas comme moi, et si elle lâche la main de la poésie, et bien à cet endroit, le fait d'avoir pris appui sur le mécanisme des aphasies comme schéma formel dégageant les dimensions du langage, ça a peut-être bien contribué à faire prendre la tangente à ton enseignement. Parce qu'alors, le lien à la poésie, à la poésie slave qui était le terreau, la langue vulgaire de ma théorie, disparaissait. Alors il ne restait plus que les deux axes, qui valent pour toutes les langues alphabétiques. Et comme même les hiéroglyphes freudiens ont été lus à partir de ces deux axes... C'est pour cela que tu as été obligé d'en rajouter une troisième qui ne soit pas la profondeur de Jung et dont moi je n'ai pas vraiment besoin puisque je tiens la poésie justement, qui est ma... comment dis-tu depuis ?... dit-mansion ? Mais si : c'est comme ça que tu positionnes la topologie au démarrage de ton école : comment couper les lignes d'une partition musicale afin que soit préservée une place qui maintienne l'altérité d'un possible sujet à venir ?

.....  
Oui, bien sûr, mais Freud n'avait pas que Shakespeare ou les anciens. Et même pour Sophocle : si ça faisait si bien mansion, entre Breuer, Freud, Bertha Pappenheim, les Bernays, Gomperz, etc. est-ce que ça ne tiendrait pas au fait qu'il y avait là un ensemble d'études dans plusieurs langues liées, associées autour de la lecture de la bible, et donc prises dans un rapport à la fois aux autres religions de l'écriture, aux cultures qui se sont construites avec, et aux formes d'Etat qui les accompagnent ? Et le yiddish qui viendrait pour lézarder les langues du fait de son rapport à l'allemand, un peu à la façon dont Max Kohn en explore les effets et la résonance dans les premiers écrits de Freud. Pense à la bible de Phillipson... Mais comment traiter du yiddish, pas en général, mais à cette place pour Freud ? langue ? dialecte ? Vois l'Autriche à l'époque de Freud. Ce sont des aspects qui ont été beaucoup soulignés déjà, mais de façon peut-être un peu trop... folklorique justement... c'est-à-dire que leur folklore a été négligé, et que du coup leur abord est peut-être loin d'être épuisé.

.....  
Par exemple : le vautour qui n'en est pas un... C'était dans les conditions d'une famille juive. Mais était-ce très différent, toutes choses égales par ailleurs, pour un Champollion ? Bien sûr, ce « toutes choses égales par ailleurs » est déjà trop pour toi, c'est un peu un mensonge de la théorie, qui va produire un trop de savoir dans les analyses. J'aime bien ton exigence de motérialité. D'ailleurs, si Freud emploie la comparaison avec les hiéroglyphes, c'est pour des raisons de structure grammaticale et de présentation typographique des caractères sacrés égyptiens, mais aussi pour des motifs moins immédiatement saisissables : l'exploration des langues, des écritures encore non déchiffrées... Tu ne parlerais pas de transfert à cet endroit ?

.....  
Freud avait d'abord Lessing, et pas seulement Emilia Galotti, la raison, la tolérance entre les religions — lit *Nathan le sage* — la sensibilité esthétique, et Goethe. Et puis Heine et Ludwig Bôme. Deux écrivains franco-allemand, bilingues, républicains, exilés en France. Forcément, chacun à leur façon *Comment devenir un écrivain original en trois jours ? ça* ne sonne pas pareil si c'est lu comme le mécanisme psychologique de l'inspiration ou comme l'accent porté sur quelque chose qui échappe toujours entre des langues. Dans Freud, ce sera créateur si l'inhibition qui permet à la concordance de s'effectuer, aux langues d'accorder leurs violons, peut être levée. Or elle n'est pas levée au même endroit pour le poète, le professeur ou le psychanalyste...

.....  
Oui, si tu veux, affaire de discours.

.....  
Les autres langues étaient tissées dans ce réseau. Il n'est dit nulle part que Freud a appris le français. Pourtant, un de ses premiers articles sur la comparaison entre symptômes hystériques et organiques, il n'y a pas de texte allemand. Il semble avoir été écrit directement en français. Et puis Freud a traduit Charcot, suivit ses cours, etc... Il avait traduit Stuart Mill pour Gomperz. Tout le monde y cherche des sources d'idées, «d'influences». Pourquoi pas ? Mais qu'il s'agisse de rencontres de langues, de croisements de langues, de traduction, ça n'est mis qu'au compte de la culture et du génie de Freud, pas tellement au crédit de l'invention de la psychanalyse. Moi ça ne me dérange pas vraiment. Qu'on prenne la question comme cela laisse la poésie et une poétique possibles. Mais toi ?

---

Conversation  
Denfert

.....  
L'opposition, le formel qui fondaient une universalité dans le différentiel phonologique même si les constituants n'étaient pas communs d'une langue à l'autre, te permettaient de ne pas méconnaître la traduction, mais sans rester dans le sens. Simplement, détaché de la poésie avec laquelle je l'ai pensé, en tous cas conçu, parlé, écrit, ça devient la métalangue d'une hoiné. Même si ça... si ça tient bien aussi au principe différentiel de ma phonologie... dans ces conditions, ce sont les frontières de langues qui deviennent hégémoniques, pas les infinies connexions et interpénétrations de langues. Peut-être est-ce le prix pour n'avoir guère tenu compte de la valeur chez Saussure ?

.....  
Le vacarme devient vraiment infernal quelques instants.

.....  
Quoi, arraisonner, ou assaisonner ? Encore les mythes ? J'entends mal...

.....  
C'est certain. C'est ce que je viens de te dire. Un universel séparé de ses langues et qui est tombé en France... il n'y avait pas que les Hautes Etudes ou Benveniste. Et l'internationalisme, ça n'était pas toujours leur fort... C'est pour ça que ce que répondait Julia Kristeva à Bernard Pivot il y a quelques mois à...

.....  
Mais si. Tu ne te souviens pas ?... tu l'avais sollicitée de glapir un ou deux mots de son petit filet de voix... mais si, à ton séminaire de 76-77, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre...* enfin c'est ce qu'on m'a raconté, parce que je n'étais pas là le jour où... tu sais bien... le jour où... l'interview que je t'avais demandé d'accorder à un journaliste... celle qui n'a pas eu lieu.

.....  
Pour elle aussi...

.....  
En fait ça ne m'a jamais laissé tranquille. Tu n'étais pas en forme à ce moment-là. Je me suis toujours demandé depuis si... si ça n'avait pas pu se faire ou si... si tu avais refusé. Je crois que c'est un peu pour ça que je t'appelle aujourd'hui. J'aimerais bien savoir où on en était alors. Comme maintenant on n'est toujours pas dans le même cercle, j'ai peu de chances de te rencontrer. Enfin bon, le téléphone... s'il n'y avait pas ce bruit d'enfer, ça serait plus commode...

.....  
N'empêche elle le dit : elle vient en France avec son histoire, sa formation : pas l'allemand, seulement la philosophie allemande, mais le russe, et le français, la langue de liberté et d'opposition. Et avec ça, ce qui lui vient de ton séminaire, sur le moment ça lui va comme bague au doigt. Le bulgare, c'est une langue slave ou une langue romane ? Le roumain, c'est une langue romane. Mais le bulgare, c'est une langue slave...

.....  
La grande Catherine, les lumières... alors maintenant la psychanalyse aussi... Le neveu de...

.....  
Et Jakobson ?

.....  
Eh oui, bien sûr, et Jakobson ! On a publié ensemble dans *Change*. Il y avait Jacques Roubaud aussi. Et Tzvetan Todorov. Et pas mal d'autres. Et puis les commencements de *Tel Quel*. Mais enfin, tu peux difficilement me mettre là malgré tout. Ma phonologie, disons que c'est d'abord dans ces eaux-là qu'elle va être critiquée. Ce que tu vas en reprendre sera bien sûr entendu par certains de tes auditeurs, mais pas forcément par tes élèves. D'ailleurs Kristeva elle-même... Elle le dit, c'est plutôt aux U.S.A. que ses travaux ont trouvé un accueil, alors que les miens c'est plutôt en France qu'ils ont produit leurs premières résonances. C'est bien pour cela que j'étais obligé de critiquer Chomsky : *linguistique cartésienne*, quel titre !

.....  
Ta question concernant la métalangue, c'était une façon d'évacuer tout formalisme de ta théorie ? Parce qu'après tout, la logique, tout dépend de la place précise qu'elle vient occuper. S'il n'y a pas de métalangue, et dieu sait si à l'époque ça fleurissait, c'est qu'il y a des langues, plusieurs... Tu ne dirais pas : c'est parce qu'il n'y a pas de rapport ? Souviens-toi, ça t'avait plu le bouquin qui était sorti à peu près à la même époque. Comment c'était déjà ?... le mauvais outil ?... la langue est un mauvais outil ?

.....

De l'autre côté de la place, une manifestation pour... ou contre... les banderoles sont trop loin pour que je parvienne à lire. Mais le concert de klaxons qui la salue fait encore une fois irruption. Je regarde ma montre qui à nouveau semble tout à fait arrêtée.

.....

Tu crois ? Jakobson *entre l'est et l'ouest, 1915-1939*, ce sont les dates qui seraient trop restrictives. Ce ne serait pas seulement lorsque j'ai glissé comme ça, d'exil en exil, vers Prague, vers Copenhague, vers les U.S.A., dans l'entre deux guerres ?

.....

Le formalisme était révolutionnaire, c'est certain, surtout par rapport aux conditions de la société russe. Mais pour des parlant français ce formalisme ne pouvait être que latent dans ta lecture de mes textes. Surtout que, pour ceux qui s'intéressaient aux oeuvres russes... à ce moment-là... s'il leur arrivait de les lire... ils ne voyaient pas quoi en faire, dans ce champ là du moins. Enfin, Vitez, *Le don paisible*, ça courait pas les rues... Ou *action poétique*... des poètes toujours des poètes...

Sans doute ton enseignement a été reçu avec les mêmes présupposés qui ont nourri la pensée en langue française pendant des années, et en particulier la pensée dite de gauche... Et puis il y a eu le structuralisme... C'est pas tout à fait la même chose... Qui est-ce qui disait : le chien du structuralisme nous a filé entre les jambes ?

.....

C'est à ce moment-là aussi que ma place dans ton enseignement s'est modifiée ?

.....

C'est vrai qu'au début tu n'as pas seulement pris appui sur ma phonologie. Tu en avais fait ta vérité. Sauf, bien sûr c'est important, la réserve élocutoire dans laquelle tu restais toujours... Tes circonlocutions, ta façon de tenir le panier pour ne pas casser les oeufs jusqu'au moment où tu rassemblais tout ça dans une formule... tu faisais une omelette...

.....

comment ça avec un h ? Ah ! J'entends mal... tu sais les h en français...

.....

Tu faisais une hommelette, ça... ça plaisait beaucoup à ton auditoire. Ça faisait des formules... où est-ce que tu avais acquis cet art lapidaire ? Dans ce domaine tu es vraiment devenu l'égal des aphoristes viennois.

.....

Tu sais ce qui me vient à l'idée : tu as gardé l'hommelette, mais tu as été obligé de rappeler qu'il fallait quand même des oeufs pour la faire. La ritournelle ne suffit pas.

.....

On pourrait reprendre la discussion sur la métaphore, mais de toute façon ça n'est pas un moyen d'enseignement ou de transmission théorique...

.....

Alors tu as décidé de me laisser la linguistique... Si, si... C'est à ce moment-là. Je m'en souviens bien puisque j'étais présent quand tu l'as dit. C'est ce que tu appelais me faire hommage de parler bêtement du langage. C'était à cause de la science. Enfin... pour que tu précises plus tard que la linguistique te paraissait une science

bien mal orientée, c'est bien que tu avais renoncé à ranger ce qui existait de linguistique du côté de ce que tu avais appelé un jour les sciences conjecturales...

Tu m'accordais aisément que tout ce qui concerne le langage relevait de la linguistique et était donc bien l'objet du linguiste, parce que je l'avais avancé à propos de la poésie... mais tu précisais quelque chose comme : « Mais si on prend tout ce qui s'en suit du langage, et nommément ce qui en résulte, dans cette fondation du sujet, si renouvelée, si subvertie que c'est bien la le statut dont s'assure tout ce qui de la bouche de Freud s'est affirmé comme l'inconscient, alors il me faudra forger quelque autre mot pour laisser à Jakobson son domaine réservé et, si vous voulez, j'appellerai ça la linguisterie»...

.....  
Sûrement pas ! Je n'ai jamais très bien saisi ce que tu appelais sujet. Ça doit être a cause de ça qu'ils disent... mon côté hégélien... Mais enfin, la linguisterie, est-ce que tu en es plus content aujourd'hui que de la linguistique ? Parce que j'ai l'impression qu'il y a eu les retours de bâton. Tiens, à l'université, enfin... ça a drôlement chauffé dans les dix-quinze années après ta mort. Maintenant ça s'essouffle, mais la linguisterie, est-ce que ça n'a pas aussi servi d'excuse pour prendre dans mes textes sans même en suivre la rigueur, oui, la rigueur poétique justement. A cet endroit-là, linguisterie, cuisinerie... C'était pas ce que tu voulais, mais est-ce que ça n'est pas ce qui s'est produit ?

.....  
Oui, en somme c'est autre chose que la linguistique. Et ça ne suppose pas forcément les mêmes concepts. Tu as bien vu que ça avait patiné. La preuve : ce que tu avais dit en 72 tu l'as répété dans ton séminaire *L'insu...* le même jour, celui de l'interview qui n'a pas eu lieu : « la linguistique est quand même une science que je dirais très mal orientée. Si la linguistique se soulève, c'est dans la mesure où un Jakobson aborde franchement les questions de poétique. La métaphore et la métonymie n'ont de portée pour l'interprétation qu'en tant qu'elles sont capables de faire fonction d'autre chose ».

.....  
Oui, c'est l'écart entre ce que je fais et ce que tu fais... Pour ma part c'est de séparer la poétique de la linguistique qui ne me paraît pas convenir. Mais toi, comment disais-tu déjà ? Ah, oui : la parole sur la poésie est scabreuse. Mais pas en poétique bien sûr. En psychanalyse...

.....  
Can I?

.....  
Ah !

.....  
Pourtant, n'est-ce pas aussi comme ça que tu définis le transfert ? non ? C'est ce qui fait la différence : la psychanalyse serait « une escroquerie », mais « qui tombe juste quant au signifiant».... Précision importante...

Nouveau brouhaha. Cette fois un chapelet de cars de police se dirigeant vers la prison de la Santé débouche sur le Boulevard toutes sirènes hurlantes. Les suivant du regard au moment où ils s'éloignent, ma fantaisie poursuit des murs de la Santé à ceux de Sainte-Anne si proches... Sainte-Anne, la santé...

Ça sonne bien n'est-ce pas. ?

.....

Lamour que veux-tu... Je ne suis pas comme Freud ? Après tout c'était un fils de Jacob, lui. Mais l'amour. La poétique ne traite pas de l'amour de la poésie. Peut-être que c'est la poétique l'amour de la poésie ? Uamour de la langue ce serait plutôt autre chose...

.....

En fait, tu as bien modifié ta position. Quand tu dis que l'amour c'est la résonance de ton dire, rien de plus, on est assez loin de ton commentaire du *Banquet*. D'ailleurs dans ton passage de Platon à Dante, comment fais-tu jouer la disparité subjective ? C'était essentiel dans ta lecture du *Banquet* ?

.....

C'est vrai qu'à ce moment-là, tu aurais pu me lâcher. Pourquoi est-ce que tu ne l'as pas fait ? Pour n'avoir pas à changer de langue ? Toujours à cause de la poésie ? Tu crois vraiment que ça m'évite de bouffonner ?

.....

C'est à la poétique que tu tiens, pas à la phonologie. Oui le plus souvent la poétique vient à la place de la philosophie. Comme ça l'amour, l'amour chrétien... parce qu'aujourd'hui il n'y a d'amour que chrétien, même si...

.....

Si, si. Ça lui évite de s'avouer du côté du politique...

.....

Je n'ai qu'à lire tes phrases jusqu'au bout ? Celle que je viens de citer ? Attends, je la retrouve...

.....

« ce par quoi s'unissent étroitement le son et le sens ». J'y suis. Après il y a : « C'est pour autant qu'une interprétation juste éteint un symptôme que la vérité se spécifie d'être poétique. Ce n'est pas du côté de la logique articulée — quoiqu'à l'occasion j'y glisse — ce n'est pas du côté de la logique articulée qu'il faut sentir la portée de mon dire, non pas bien sûr qu'il n'y ait pas quelque part quelque chose qui mérite de faire deux versants. Ce que toujours nous énonçons, parce que c'est la loi du discours, ce que toujours nous énonçons comme système d'oppositions, c'est cela même qu'il nous faudrait surmonter et la première chose serait d'éteindre la notion de beau. Nous n'avons rien à dire de beau. C'est d'une autre résonance qu'il s'agit, à fonder sur le mot d'esprit. Un mot d'esprit n'est pas beau, etc. »

.....

Déjà, surmonter ce qui s'énonce comme système d'oppositions... Système d'oppositions, ça concerne ce que tu appelais le symbolique, non ? Mais alors, tu demandais à tes élèves de se redéfinir. Le symbolique n'était plus lacanien, c'est bien ça ? Ça n'était plus le pivot de l'interprétation ? Et en plus, c'est certain, on ne peut pas soutenir pour la poésie que...

.....

Donc tu gardes le rapport au non sens... Mais tu glicc\_s de la poésie au mot d'esprit. Il y a les sonorités, et il y a la construction. Celle-là, si tu repousses la grammaire, elle te tire vers la logique. Ça me rappelle lorsque que tu disais que... bien sûr, le rêve et son

interprétation, Freud en avait profondément renouvelé l'abord, mais que... que bien d'autres avant lui en avaient exploré le champ, tandis que... son rapport au délire, ses analyses grammaticales des délires... ça... ça n'avait jamais été fait. Pour le mot d'esprit, c'est pareil. Tu as varié sur la traduction d'ailleurs, mot d'esprit, trait d'esprit... mais de toute façon tes élèves avaient adopté le mot allemand Witz.

.....  
D'ailleurs c'est justifié : le Witz, c'est un objet codifié de la tradition esthétique allemande. Ça n'a pas d'équivalent en français ou en anglais. Wit, ce n'est pas Witz, pas plus que *joke* d'ailleurs. A l'époque de ton séminaire il y en a qui n'étaient pas de tes élèves mais qui travaillaient à ça... *La langue introuvable* : ça a du paraître l'année de ta mort. Et l'esprit, en langue française, qu'il vienne ou non aux filles, ce n'est pas non plus un strict équivalent du Witz. D'autant qu'en plus, c'est le même pour la Pentecôte. Attention aux langues de feu... C'est pour ça que tu as inventé *L'une-bévue* ? Pour pouvoir faire l'hommelette avec les oeufs qu'on a cassés ? C'est seulement alors qu'il y a un rapport... Comme entre les générations qui se suivent.

.....  
C'est étonnant de voir comment ceux qui ont un peu fréquenté tes séminaires, qu'ils y aient été ou qu'ils se soient contentés de les lire, flottent autour du Witz. Ils s'efforcent de suivre Freud... Freud qui avait quelques difficultés à faire rentrer une catégorie clairement esthétique et son histoire, dans un moule qui était pour lui au départ complètement langagier, plutôt rhétorique... ou logique... c'est qu'il y avait aussi les cours de Brentano en arrière-plan. D'où la difficulté du dernier chapitre... comment réintroduire du corps et par l'image ? C'est pourquoi les lecteurs s'arrêtent avant en général. Ils préfèrent sauter tout de suite sur le rajout concernant l'humour. Ça manque un peu d'ironie... malgré les exagérations de l'Auguste.

.....  
Tu ti hérites de ces problèmes alors que dans l'ensemble les objets de mes différents registres sont homogènes... Enfin, si on garde mes principes de phonologie avec peut être aussi l'indo-européen. Après tout, c'est ce que je disais tout à l'heure. C'est une hypothèse fructueuse, mais c'est à quoi elle sert qui est important...

.....  
Quoi, quelle citation ?

.....  
Éteindre la notion du beau ? Oui ?

.....  
Forcément ! En poétique il y a chevauchement entre sonorité, beauté, et poésie. Les assonances, la rime, les allitérations, le rythme, la prosodie... Ce qui est produit, c'est ensemble poésie et beauté, effet de beauté.

.....  
Tu veux dire que la résonance dont il serait question en psychanalyse il faudrait la chercher ailleurs ? Parce que la poésie, quand même, ça reste pris dans une certaine conception esthétique, une idée du beau de la langue par exemple... Le public n'est pas placé de la même façon ?... que les mathématiques remplacent l'esthétique ? En tous cas une solution mathématique...

.....

Oui, ça chiffre, mais le chiffre n'est pas tout. Ça chiffre... en même temps. Ça faisait les beaux jours de la mystique que Freud s'était mis en tête d'assumer. Et puis aussi ce qui turlupinait Saussure avec ses anagrammes. Et encore ce que tu avais recherché avec tes alpha, bêta, gamma,... et tes mathèmes peut-être aussi... non ?

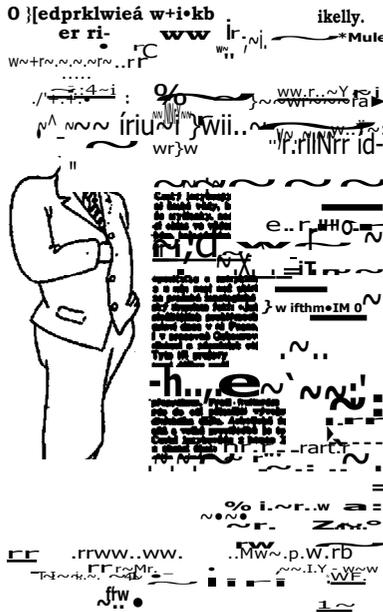
Mais je ne suis pas sûr que ça suffise à ceux que tu as lancés sur ces pistes. Ils semblent un peu écartelés entre l'intuition (tu ne crois pas qu'ils disent « la clinique » avec une grosse bouche pour ça : ils pensent qu'il y a un bâtiment et un échafaudage) et la logique. Ce que tu évoques de la poésie chinoise conserve bien la poésie. Tu parles de modulations... Moi j'en avais parlé il y a longtemps... Mais c'est vrai que ça ne tenait pas la même place...

.....

En tous cas, ça doit quand même laisser la possibilité de dire comment les analystes que tu as formés, ou qui se sont formés à l'école de tes séminaires, en sont affectés... la passe... ça...

Un éclair déchire le ciel et de grosses gouttes commencent à tomber au moment où la procession d'un enterrement s'engage sur la place créant cette fois un embouteillage monstre. Un nouveau concert de klaxons s'élève au milieu du capharnaüm pendant que les passants se précipitent dans l'ouverture de la bouche du métro ou sous les arbres qui bordent le boulevard. Je songe quelques instants à Brassens, à Fauré, à Berlioz... Grandiose... Lorsque la tête du cortège s'est éloignée et que mon regard revient vers la cabine téléphonique elle est vide. Une silhouette finit de se fondre dans un rideau de pluie tandis que le ciel s'assombrit encore plus.

Conversation  
Denfert





# I insu *que sait de l'Une-bévue* *s'aile à mourre*

D'APRÈS LE SÉMINAIRE DE JACQUES LACAN

16 NOVEMBRE 1976

*(brouhaba)*

— Je vous l'ai déjà dit, ça m'ennuie beaucoup qu'il y ait tant de monde...

*(brouhaba)*

— Est-ce que vous entendez ?

*Dans le brouhaba, quelqu'un dit : Non !*

— Ça n'marche pas ?

*Certains disent : Si si !*

— Ça n'marche pas !

Hein ?... pas ?

a parte : Vous n'y pouvez rien ?... *Gloria et Lacan se parlent*

— Ce, ce micro marche ou ne marche pas ?

*Certains disent Non ! Quelqu'un, devant, dit avec ironie : Il marche !*

— Quoi ?... Est-ce qu'il marche maintenant ?

*Le public : On entend rien !*

Est-ce que quelqu'un entend quelque chose ? Comment ?

*Quelqu'un crie : C'est pas assez fort !*

— Non mais, si l'micro est là c'est pour que le, le fond entende. Est-ce que le fond entend ? *(pas de réponse, quelques vagues oui ! non !)*

*Il hurle : Est-ce que là-bas on entend ?*

*Le public en chœur : Ouïii I!*

Voilà il y a... une affiche comme ça, *(il déplie un papier)* grotesque... *(grand bruit dans le public et rires)*

*Une voix : — Elle est d'envers !*

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile d mourre*

— Est-ce que vous avez su la lire? Qu'est-ce que ça donne pour vous euh l'insu qu'sait, quand même, ça fait... ça fait bla-bla Ça équivoque... l'insuksé... Et après j'ai traduit l'*Unbewußte*. J'ai dit qu'il y avait au sens de l'usage en français du partitif... du partitif qu'il y avait de, de l'une-bévue. C'est une façon aussi bonne de traduire l'*Unbewußte* que n'importe quelle autre, que l'inconscient en particulier qui... qui en français et qui en allemand aussi d'ailleurs équivoque avec inconscience. L'inconscient ça n'a rien à faire avec l'inconscience, alors pourquoi, pourquoi n'pas traduire tout tranquillement par l'une-bévue, d'autant plus que ça a tout de suite l'avantage de, de mettre en évidence certaines choses. Pourquoi est-ce qu'on s'oblige dans l'analyse des rêves qui, qui constituent une bévue comme, comme n'importe quoi d'autre comme un acte manqué... à ceci près que y'a quelque chose où on se r'connait, on se r'connait dans le trait d'esprit parce que le trait d'esprit tient à ce que j'ai appelé lalangue, on se r'connait dans le trait d'esprit on, on y glisse..... ... et là-d'ssus Freud a fait quelques considérations qui n'sont pas négligeables, j'veux dire que l'intérêt du trait d'esprit pour l'inconscient est quand même lié à cette chose spécifique qui, qui comporte l'acquisition d'lalangue. Pour le reste est-ce qu'il faut dire que pour l'analyse d'un rêve il faut s'en t'nir à ce qui s'est passé la veille. Ça n'va pas de soi. Freud en a fait une règle mais il conviendrait quand même de, de s'apercevoir que, qu'il y a bien des choses qui non seulement peuvent remonter plus haut mais qui tiennent à ce qu'on peut appeler le tissu même de l'inconscient. Est-ce que l'acte manqué aussi c'est une affaire qui doit être analysée étroitement selon le... c'qui s'est passé non pas la veille mais cette fois-ci dans la journée, c'est... c'est vraiment quelque chose qui pose question. Cette année disons que... avec cet *Insu que sait de l'une-bévue*... j'essaye d'introduire quelque chose qui... qui va plus loin, qui va plus loin que... que l'inconscient.

---

Jacques  
Lacan

Quel rapport y a-t-il entre ceci qu'il faut admettre que nous avons un intérieur... qu'on appelle... comme on peut, psychisme par exemple... (*soupire*). Oh ! On voit même Freud écrire endo, endopsychique. Ça n'va pas d'soi que la psulthe ce soit endo, ça n'va pas d'soi qu'il faille endosser c't endo... Quel rapport y a-t-il entre c't endo, cet intérieur et c'que nous appelons couramment l'identification ? C'est ça en somme que sous ce titre qui est comme ça fabriqué pour l'occasion... c'est ça qu'Tvoudrais mettre sous ce titre parce que il est clair que l'identification c'est

une voix : *On entend pas !*

— c'est c'qui s'cristallise dans une identité. D'ailleurs ce fication dans, dans le français est en allemand autrement énoncé : *Identifizierung* dit Freud, dit Freud dans un endroit où j'ai été le retrouver parce que j'me souvenais pas que j'avais fait un séminaire sur l'*Identifizierung*. (*quelques rires dans le public*) J'me souvenais pas, j'me souvenais quand même de ce qu'il y avait dans le chapitre, je ne savais pas que j'y avais consacré une année. Mais je me souvenais qu'il y a pour Freud au moins trois modes d'identification à savoir l'identification auquel il réserve je ne sais pas bien pourquoi

*Quelqu'un : On n'entend pas !*

— la qualification de amour, amour c'est la qualification qu'il donne à l'identification au père. Qu'est-ce que c'est que d'autre part ce qu'il avance d'une identification faite de, de participation, (*soupire*) il appelle ça il épingle ça de l'identification hystérique. Et puis il y a une troisième identification qui est celle qu'il fabrique d'un trait, d'un trait que j'ai autrefois comme ça j'avais... j'en avais gardé quand même le souvenir sans savoir que j'avais fait tout un séminaire sur l'identification d'un trait que j'ai appelé unaire. Ce trait unaire nous intéresse parce que, comme Freud le souligne, c'est pas, c'est pas quelque chose qui... qui a affaire spécialement avec une personne aimée une personne peut être indifférente et un trait unaire choisi comme constituant la base d'une identification. C'est pas indifférent puisque c'est comme c'est la que Freud croit pouvoir rendre compte de l'identification à la p'tite moustache du *Führer* dont chacun sait que elle a joué un grand rôle. C'est une question qui a beaucoup de, d'intérêt parce que il résulte de certains propos enfin qui ont été avancés que la fin de l'analyse serait de s'identifier à l'analyste. Je ne... Pour moi, je n'le pense pas mais enfin c'est ce que soutient quand même Balint. C'est très surprenant. (*fort*) Balint, j'ai dit ! A quoi donc s'identifie-t-on à la fin d'analyse ? (*tourne les pages de ses notes*) Est-ce qu'on s'identifierait à son inconscient ? C'est c'est que je ne crois pas. Je n'le crois pas parce que l'inconscient reste, je dis reste, je n'dis pas reste éternellement parce qu'il n'y a aucune éternité, reste l'Autre. C'est de l'Autre avec un grand A qu'il s'agit dans l'inconscient, je n'vois pas que on puisse donner un sens à l'inconscient si c'est de le situer dans cet Autre porteur des signifiants qui tire les ficelles de c'qu'on appelle imprudemment, imprudemment parce que c'est (*soupire*) c'est là qu'il se soulève la question de ce qu'est le sujet à partir du moment où il dépend si entièrement de l'Autre. Alors en quoi consiste ce repérage qu'est l'analyse ? Est-ce que ça s'rait ou ça n's'rait pas s'identifier, s'identifier en prenant ses, ses garanties une espèce de distance s'identifier à son symptôme ? J'ai avancé que le symptôme ça peut être c'est monnayable c'est courant ça peut être le partenaire sexuel. C'est... c'est dans la ligne de ce que j'ai proféré, proféré sans qu'ça vous fasse pousser des cris d'orfraie, c'est un fait, j'ai proféré que, que le symptôme pris dans ce sens c'est, pour employer le terme de connaître, c'est c'qu'on connaît, c'est même c'qu'on, c'qu'on connaît l'mieux sans que ça aille très loin. (*soupire*) Connaître n'a strictement que ce sens c'est la seule forme de connaissance prise au sens où l'on a avancé que il suffirait que, qu'un un homme couche avec une femme pour qu'on puisse dire qu'il la connaît, voire inversement. Comme malgré qu'j'm'y efforce c'est un fait que je nsuis pas femme je n'sais pas c'qu'il en est de c'qu'une femme connaît d'un homme, il est très possible que ça aille... ça aille très loin. Mais ça n'peut tout de même pas aller jusqu'à ce que la femme crée l'homme même quand il s'agit d'ses enfants euh il s'agit d'un... quelque chose qui se présente comme un parasitisme, dans l'utérus de la femme l'enfant est, est parasite et tout l'indique, jusques et y compris le... le fait que ça peut aller très mal entre ce parasite et ce ventre. (*une voix au fond et des réactions du public d cette voix*) Alors qu'est-ce que veut dire connaître ? Connaître veut dire savoir faire avec ce symptôme, savoir le débrouiller savoir le manipuler, savoir, ça a quelque chose qui correspond à c'que l'homme fait avec son *image*, (*cogne le micro en tournant les pages de ses notes*) c'est imaginer la façon dont on se (*toussse*) débrouille avec ce

---

L'insu que sait  
de l'Une-bevue  
s'aile a mourre

symptôme. Il s'agit ici bien sûr du narcissisme secondaire, le narcissisme radical, le narcissisme qu'on appelle primaire étant dans l'occasion exclu. Savoir y faire avec son symptôme c'est là la fin de l'analyse il faut r'connaître que c'est court ! Ça n'va vraiment pas loin. Comment ça s'pratique c'est bien entendu c'que j'm'efforce comme ça de

*Des voix : Plus fort! Plus fort ! Plus fort*

(fort) — c'est bien entendu c'que j'm'efforce de, de véhiculer dans cette foule, (soupire) je n'sais pas avec quel résultat. J'me suis embarqué dans cette navigation enfin,... comme ça parce que, parce que dans le fond on m'y a provoqué c'est c'qui, c'est c'qui résulte de c'qui a été publié par je n'sais quelle série spéciale d'*Ornicar* sur la scission de 53. J'aurais été certainement beaucoup plus discret si la scission d'53 n'avait pas eu lieu... Ouais!

La métaphore en usage pour c'qu'on appelle l'accès au réel c'est c'qu'on appelle le, le modèle. Il y a un nommé Kelvin qui, qui s'est beaucoup intéressé à ça, Lord même qu'il s'appelait Lord Kelvin il considérait que la science c'était quelque chose dans l'quel fonctionnait un modèle et qui permettait à l'aide de c'modèle de prévoir quels s'raient les résultats... les résultats du fonctionnement du réel. On recourt donc à l'imaginaire pour se faire une idée du réel. Écrivez alors se faire se faire une idée j'ai dit écrivez-le sphère pour bien savoir c'que l'imaginaire veut dire. C'que j'ai avancé (*consulte ses papiers*) dans mon noeud borroméen de l'imaginaire du symbolique et du réel m'a conduit à distinguer ces trois «se-phères» et puis ensuite à les renouer. Il a fallu donc que je passe de ces, de ces trois boules... il y a les dates j'ai énoncé le symbolique l'imaginaire et le réel en 54 j'ai intitulé une conférence inaugurale de ces trois noms devenus en somme par moi ce que Frege appelle nom propre. Fonder un nom propre c'est une chose qui fait monter un p'tit peu votre nom propre. Le seul nom propre dans tout ça c'est... c'est l'mien, l'extension de Lacan au symbolique à l'imaginaire et au réel c'est c'qui permet à ces trois termes de consister j'n'en suis pas spécialement fier mais j'me suis après tout aperçu que consister ça voulait dire quelque chose, c'est à savoir qu'il, qu'il fallait... qu'il fallait parler de *corps*, qu'il y a un *corps* de l'imaginaire un *corps* du symbolique c'est lalangue et un corps du réel dont on ne sait pas comment il sort. (*soupire*) C'est pas simple, non qu'la complication vienne de moi mais elle est dans ce dont il s'agit. C'est parce que j'ai été comme dit l'autre confronté avec l'idée qu'supporte l'inconscient d'Freud que j'ai essayé non d'en répondre mais d'y répondre de façon sensée, c'est-à-dire en n'imaginant pas que cette avision, c'dont Freud s'est avisé c'est ça qu j'veux dire, qu'cette avision concerne quelque chose qui serait à l'intérieur de chacun, de chacun de ceux qui font foule et qui croient être de ce fait une unité. On a traduit cette notion d'foule que veut bien dire *Massenpsychologie* on l'a traduit *Psychologie collective et analyse du moi*. Rien n'y fait ! (*monte le ton petit à petit*) Freud a beau prendre expressément son départ de c'que Gustave Le Bon a appelé nommément *Psychologie des foules* on traduit par *Psychologie collective*. Une collection ! Une collection de perles sans doute, (*quelques rires*) chacun en étant une ! Alors... alors qu'ce dont il s'agit c'est de rendre compte de l'existence... de l'existence dans cette foule de quelque chose qui se qualifie :

moi. Qu'est ce que ça peut être que ce moi ? C'est c'que pour essayer d'vous l'expliquer j'ai (va *dessiner au tableau et revient*) j'ai essayé d'imaginer cette année (*soupire*) l'usage de c'qu'on appelle une topologie. Une topologie comme vous pourriez saisir rien qu'a ouvrir quoi qu'ce soit qui s'appelle topologie générale, une topologie ça s'fonde toujours sur un tore... même si ce tore est à l'occasion une bouteille de Klein car une bouteille de Klein est un tore un tore qui se, qui s'traverse lui-même j'ai parlé d'ça il y a bien longtemps. (va *dessiner au tableau*) Voilà, ici (*revient au micro*) vous voyez dans ce tore il y a quelqu'chose qui représente un intérieur absolu. Quand on est dans le vide, dans le creux que peut constituer un tore, ce tore peut être une corde sans doute mais une corde elle-même se tord et y'a qu'que chose qui est dessinable comme étant l'intérieur d'la corde vous n'avez à cet égard que à déployer c'qui s'énonce comme noeud dans une littérature spéciale. (va *dessiner au tableau*) Alors il y a évidemment deux choses, il y a deux espèces de trous (*revient*) le trou qui s'ouvre à c'qu'on appelle l'extérieur. Ça met en cause c'dont il s'agit quant à l'espace, l'espace passe pour étendue quand il s'agit de, de Descartes mais le corps nous fonde l'idée d'une, d'une autre espèce d'espace. Ça n'a pas l'air tout de suite d'être c'qu'on appelle un corps ce tore en question mais vous allez voir qu'il suffit de l retourner non pas comme se r'tourne une sphère parce qu'un tore ça se retourne d'une tout autre façon. Si ici par exemple je me mets à imaginer (va *au tableau*) que c'est une *sphère (tapote sur le tableau)* qui est à l'intérieur d'une autre sphère je n'obtiens rien qui ressemble a ce que je vais essayer de vous faire sentir maintenant. Si j'fais un trou dans l'autre sphère... (*dessine*)

Qu'est-ce qui s'passe ? (*problème de fentre*)

— Réponse de Gloria inaudible

— Si j'fais un trou dans l'autre sphère cette sphère-là va, va sortir comme un grelot mais c'est un tore! C'est un tore, c'est-à-dire que il va s'comporter autrement. (*revient au micro*) Il suffirait que vous preniez (*soupire*) une simple chambre à air, une chambre à air d'un petit pneu (*repart*) que vous vous appliqueriez a mettre a l'épreuve, vous verrez alors que (*dessine*) le pneu prête à cette façon vous voyez comme j'ai d'la peine à le manipuler, prête à cette façon de s'enfiler (*revient*) si j'puis dire, dans ce qu'offre (*repart*)... ce qu'offre à lui d'issue la coupure... la coupure que nous avons pratiquée ici (*dessine*) et que si vous pouvez poursuivre, (*dessine*) à supposer que la coupure vienne ici... vienne ici (*revient*) se rabattre s'inverser si l'on peut dire, ce que vous allez obtenir est ceci, ce qui est différent, différent en apparence, du tore car c'est bel et bien un tore tout de même quoique vu cette fois-ci en coupe. C'est bel et bien un tore, exactement comme si nous coupons ici le tore dont il s'agit, je pense qu'il ne vous échappe pas que à rabattre ceci (*repart dessiner*) jusqu'à c'que nous bouclions (*revient*) le trou que nous avons fait dans l'tore c'est bel et bien la figure qui suit que nous obtenons. Ça n'semble pas ravir si j'puis dire votre consentement. (*brouhaha*) C'est pourtant tout à fait sensible, il suffit d'y faire un essai. (rires car *l'essai ne semble pas très réussi*) Vous avez ici deux, deux tores dont l'un représente c'qui est advenu alors que l'autre est l'original. Si vous, sur un d'ces tores (*brouhaha ; va au tableau*) sur un d'ces tores (*revient ; silence dans le public*) couplés d'la même façon, ceci va nous conduire à autre chose, sur un de ces tores couplés vous prati-

---

L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile d mourre

que la manipulation que j'vous ai indiquée (*repart*) ici à savoir (*revient*) que vous y fassiez une coupure, vous obtiendrez (*repart et dessine*) ce quelque chose (*léger brouhaha*) qui se traduit par ceci à savoir que les tores étant couplés vous avez (*revient*) à l'intérieur d'un d'ces tores un autre tore, (*repart*) un tore qui est d'la même espèce que celui qui est dessiné ici ce qui désigne, désigne ceci : c'est qu'ici vous voyez bien (*dessine*) que c'est du premier tore, que ce qui est du premier tore a ici ce que j'appelle son intérieur. (*léger brouhaha*) Quelque chose dans le tore s'est retourné qui est exactement en continuité avec ce qui reste d'intérieur dans ce premier tore, (*revient*) ce tore est retourné (*repart et dessine*) en ce sens (*revient*) que désormais son intérieur est ce qui passe à l'extérieur. Alors (*repart*) que pour désigner celui-ci comme étant celui autour duquel se retourne celui qui est ici, nous nous apercevons que celui (*revient*) qui, que j'ai désigné ici (*repart revient*) est lui resté inchangé c'est-à-dire qu'il a son premier extérieur son extérieur tel qu'il se, se pose dans la boucle il a son extérieur (*repart*) toujours à la même place. Il y a (*revient*) donc eu de l'un d'entre eux retournement. Je pense que quoique ces choses soient fort incommodes, soient fort inhibées à imaginer je pense quand même vous avoir véhiculé... véhiculé c'est dont il s'agit dans l'occasion. J'veux dire que je me suis fait j'espère entendre pour ce dont il s'agit. Il est tout à fait remarquable que (*repart*) c'est qui est ici n'ait pas quoique ce soit littéralement un tore, (*revient*) n'ait pas la même forme à savoir qu'ça s'présente comme une trique. C'est une trique qui n'en reste pas moins pourtant un tore (*repart*) je veux dire que comme vous l'avez déjà vu ici ce qui... (*revient*) ce qui vient à s'former... c'est quelque chose qui n'a plus rien à faire avec la première présentation celle qui noue les deux tores. Ça n'est pas... ça n'est pas la même sorte de chaîne du fait du r'tournement de c'que j'appelle (*repart*) dans l'occasion le premier tore. Mais par rapport (*revient*) à c'premier tore, (*déambule devant le tableau*) par rapport au même, c'que vous avez c'est quelque chose que je dessine (*dessine*) comme ça, par rapport au même, le tore-trique, si nous nous souvenons du même, (*revient*) le tore-trique vient ici. C'est-à-dire que pour appuyer les choses le trou qui est à faire dans l'tore, (*repart*) celui que j'ai désigné ici, (*revient*) peut être fait en n'importe quel endroit du tore jusques et y compris (*repart*) couper le tore ici car alors il est tout à fait manifeste (*revient*) que ce tore coupé (*repart*) peut s'retourner de la même façon et que ça s'ra en joignant (*revient*) deux coupures que nous obtiendrons (*repart*) cet aspect. En d'autres termes en coupant ce tore ici on obtient c'que j'ai appelé la présentation en trique (*revient*) de la même façon. C'est-à-dire que quelque chose qui se manifestera dans le tore par deux coupures permettra un rabattement exactement tel que c'est en joignant une coupure et non pas en fermant (*repart*) la coupure unique celle que j'ai faite ici, c'est en joignant donc deux coupures que nous obtiendrons cette trique que j'ai appelée (*revient*) de c'terme encore que ce soit un tore.

Voilà ce que aujourd'hui et je conviens que ça n'est pas nourriture facile mais c'que j'aimerais la prochaine fois à savoir dans le deuxième mardi de décembre, c'que j'aimerais entendre la prochaine fois de quiconque d'entre vous, c'est la façon dont, (*repart*) de ces deux modes de repliement du tore (*revient*)... y étant adjoint un troi-

sième (*repart*) qui lui, est celui-ci : supposez que nous ayons un tore dans un autre tore, la même opération est concevable pour les deux tores, à savoir d'une coupure faite dans celui-ci et d'une coupure autre, distincte puisque c'n'est pas l'même tore, faite dans celui-là. (*revient*) Il est dans c'cas tout à fait clair, je vous Naisse à concevoir, que (*repart*) le repliement de ces deux tores nous donnera (*revient*) une même trique mais à ceci près que dans la trique il y aura un contenu analogue, (*repart*) à ceci près qu'pour les deux cas cette fois-ci, l'ext... l'intérieur sera à l'extérieur et de même pour celui-ci j'veux dire pour le tore (*revient*) qui est à l'intérieur.

Comment, vous poseraï-je la question, comment identifier car c'est distinct comment identifier l'identification hystérique, l'identification amoureuse dite au père, et l'identification que j'appellerai neutre celle qui n'est ni l'une ni l'autre qui est l'identification à un trait particulier à un trait que j'ai appelé c'est comme ça que j'ai traduit le *einziggen Zug* que j'ai appelée

*On n'entend plus! Plus fort !*

— à n'importe quel trait ? Comment répartir ces trois inversions de tores, homogènes donc dans leur pratique et en plus qui maintiennent la symétrie si j'puis dire entre un tore et un autre ? Comment les répartir ? Comment désigner d'une façon homologue l'identification paternelle, l'identification hystérique, l'identification à un trait... qui soit seulement *le même* ? Voilà la question sur laquelle j'aimerais la prochaine fois que vous ayez la bonté de prendre parti. (*applaudissements et brouhaha*)

14 DÉCEMBRE 1976

L'insu que sait  
de l'Une-bevue  
s'aile d mourre

(Brouhaha)

Voilà ! Je ne vais pas donner de commentaires. Bon !

Comme la dernière fois (*le brouhaha s'éteint peu à peu*) je vous ai parlé de quelque chose comme ça qui n'est pas une sphère dans une autre, qui est c'qu'on appelle un tore, il en résulte c'était c'que jé voulais vous indiquer, vous indiquer par là mais c'était allusif, qu'aucun résultat d'la science n'est un progrès. Contrairement à c'qu'on s' imagine la science tourne en rond et nous n'avons pas de raison d' penser que les gens du, du silex taillé avaient moins d' science que nous. La psychanalyse notamment n'est pas un progrès puisque (*se racle la gorge*) ce'que j'veux vous indiquer puisque malgré tout je reste près de ce sujet la psychanalyse notamment n'est pas un progrès. C'est un biais pratique pour mieux se sentir. Ce mieux se sentir il faut l' dire n'exclut pas l'abrutissement.

Tout indique, avec l'indice de soupçon que j'ai fait peser sur le tout, en fait il n'y a de tout que criblé et pièce à pièce. La seule chose qui compte c'est qu'une pièce a ou non valeur d'échange, c'est la seule définition du tout, une pièce vaut dans toute circonstance, ceci veut dire que... *ceci ne* veut dire que circonstance qualifiée comme toute, pour valoir. Homogénéité de valeur. Le tout n'est qu'une notion de valeur, le

tout c'est c'qui, c'est c'qui vaut dans son genre, c'qui vaut dans son genre un autre d'la même espèce d'unité.

Nous avançons là tout doucement vers la contradiction de c'que j'ai appelé l'une-bévue. Lune-bévue est ce qui s'échange malgré qu'ça n'vaille pas l'unité en question. Lune-bévue est un tout, faux. Son type si j'puis dire c'est l'signifiant, le signifiant type, c'est-à-dire exemple. Y'en a pas d'plus type que le même et l'autre, j'veux dire qu'il y a pas de signifiant plus type que ces deux énoncés. (*soupire*) Une autre unité est semblable à l'autre. Tout c'qui soutient la différence du même et de l'autre c'est qu'le même soit le même matériellement. La notion de matière est fondamentale en ceci qu'elle fonde le *même*. Tout ce qui n'est pas fondé sur la matière est une escroquerie, matériel ne ment. Le matériel s'présente à nous comme corps sistance j'veux dire sous la sub sistance du corps, c't-à-dire de c'qui est con sistant c'qui tient ensemble à la façon de ce qu'on peut appeler un, un, un con autrement dit une unité. Rien de plus unique qu'un signifiant mais en c'sens limité qu'il n'est que semblable à une autre émission d'signifiant. Il retourne à la valeur, à l'échange, il signifie le tout ce qui veut dire il est le signe du tout. Le signe du tout c'est l'signifié lequel ouvre la possibilité de l'échange... je souligne à c't'occasion c'que j'ai dit du possible. Y'aura toujours un temps c'est ça qu'ça veut dire où il cessera, d's'écrire, où le signifié ne tiendra plus comme fondant la même valeur, l'échange matériel. Car la même valeur, l'introduction du mensonge, il y a échange mais non matérialité même. Qu'est-ce que l'autre comme tel, c'est cette matérialité que j'disais même à l'instant, c'est-à-dire que j'épinglais du signe singeant l'autre. Il n'y a qu'une série d'autres tous les mêmes en tant qu'unité entre lesquels une bévue est toujours possible c'est-à-dire qu'elle n'se perpétuera pas, qu'elle cessera comme bévue. Voilà ! Tout ça c'est des vérités premières mais que j'crois devoir vous rappeler.

(*Pousse un bref soupir*) L'homme pense, hein ? Ça ne veut pas dire qu'il soit fait qu'pour ça. Mais c'qui est manifeste c'est qu'il n'fait que ça de valable parce que valable veut dire et rien d'autre, c'est pas une échelle de valeur l'échelle de valeur comme j'vous l'appelle tourne en rond, valable ne veut rien dire que ceci que ça entraine la soumission de la valeur d'usage à la valeur d'échange. C'qui est patent c'est qu'la notion de valeur est, est inhérente à ce système... à ce système du, du tore... et qu'la notion d'une-bévue dans mon titre de cette année veut dire, veut dire seulement que on pourrait également dire le contraire. L'homme sait plus qu'il n'croit savoir mais la substance de ce savoir la matérialité qui est d'ssous n'est rien d'autre que l'signifiant en tant qu'il a des effets d'signification. L'homme parlêtre comme j'l'ai dit (*soupire*) ce qui n'want rien dire d'autre qu'il parle signifiant avec quoi la notion d'être se confond. Ceci est réel, réel ou vrai... tout s'passe à ce niveau tentatif comme si les deux mots étaient synonymes. L'affreux c'est qu'ils ne l'sont pas partout. Le vrai c'est c'qu'on croit tel. La foi et même la foi r'ligieuse voilà l'vrai qui n'a rien à faire avec le réel. La psychanalyse il faut bien l'dire tourne dans l'même rond c'est la forme moderne de la foi, d'la foi religieuse... à la dérive, voilà où est l'vrai quand il s'agit d'reel. Tout c'la parce que manifestement depuis le temps on le saurait si c'était pas si

manifeste, manifestement il n'y a pas de connaissance il n'y a que du savoir au sens qu'j'ai dit d'abord à savoir qu'on s'goure, une bévue c'est c'dont il s'agit... tournage en rond de la philosophie... il s'agit de substituer un autre sens au terme système du monde qu'il faut bien conserver quoique de ce monde on n'peut rien dire de l'homme sinon qu'il en est chu.

Nous allons voir comment et ça a beaucoup de rapports avec le trou central du tore. Y'a pas de progrès parce qu'il n'peut pas y en avoir, l'homme tourne en rond si c'que j'dis de sa structure est vrai, (*soupire*) parce que la structure, structure de l'homme est torique. Non pas du tout que j'affirme qu'elle soit telle, j'dis qu'on peut essayer de voir où en est l'affaire, ce d'autant plus que nous y incite la topologie générale. Le système du monde jusqu'ici a toujours été sphéroïdal, ben on pourrait pl-être changer hein ? Le monde s'est toujours peint jusqu'à présent comme ça pour c'qu'ont énoncé les hommes se peint à l'intérieur d'une bulle. Le vivant s'considère lui-même comme une boule mais avec le temps il a, il s'est quand même aperçu qu'il n'était pas une boule, une bulle. Pourquoi ne pas s'apercevoir qu'il est organisé, j'veux dire ce qu'on voit du corps vivant, il est organisé comme c'que j'ai appelé trique l'autre jour. (*va au tableau et dessine*) Voilà j'essaye de dessiner ça comme ça il est évident que c'est bien à ça qu'ça aboutit (*revient au micro*) c'que nous connaissons du corps comme consistant. (*repart*) On appelle ça ecto, ça endo et puis autour il y a le méso c'est comme ça que c'est fait ici il y a la bouche et (*rires*) ici le contraire (*revient*) la bouche postérieure (*léger brouhaha*). Seulement cette trique n'est rien d'autre qu'un tore. Le fait que nous soyons toriques va assez bien en somme avec c'que j'ai appelé l'autre jour trique, c'est une élision d'l'o.

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile d mourn*

Alors ceci nous amène à considérer qu'l'hystérique dont chacun sait que il est aussi bien mâle que femelle, l'hys torique si j'me (*brouhaha*) permets ce glissement il faut considérer en somme que elle n'est... j'la féminise (*rires*) pour l'occasion mais comme vous allez voir que je vais y mettre de l'autre côté mon poids ça m'suffira largement à vous démontrer qu'je ne pense pas que, qu'il n'y ait des hystériques que féminines... l'hystorique n'a en somme pour la faire consister qu'un inconscient. C'est la radicalement'Autre, elle n'est même qu'en tant qu'Autre. Eh ben c'est mon cas ! (*rires*) Moi aussi j'n'ai qu'un inconscient, c'est même pour ça que... qu'y) pense tout le temps, c'en est au point que, enfin j'peux vous en témoigner, c'en est au point que je pense l'univers torique et qu'ça ne veut rien dire d'autre, c'est que je n'consiste qu'en un inconscient auquel bien sûr je pense nuit et jour c'qui fait que l'une bévue d'vient inexacte. J'fais tellement peu d'bévues que c'est la seule chose... bien sûr je, j'en fait de temps en temps, je... ça n'a que peu d'importance enfin il m'arrive de dire dans un restaurant : « Mademoiselle en est réduit à n'manger que des écrevisses à la nage ». (*quelques rires*) Tant que nous en sommes là à faire une erreur de genre ça n'va pas loin. En fin d'compte je suis un hystérique parfait (*quelques rires*) c'est-à-dire sans sinthome sauf de temps en temps le... d'erreur de genre en question. (*soupire*) Y'a quand même quelque chose qui distingue l'hystérique je dirais de moi dans l'occasion mais j'vais essayer de, de vous le, le présenter.

(*Va au tableau*) Voyez comme on est maladroit ! (*dessine*) Voilà ça c'est 2, j'colore celui-là ... pour vous en donner le sens, (*revient*) ça veut dire ça a un tore qui fait chaîne avec un autre. (*repart*) Chacun sait parce que je l'ai déjà indiqué la dernière fois que si vous faites une coupure ici et si vous rabattez le tore vous obtenez ceci... quelque chose qui s'présente comme ça, (*dessine*) c'est-à-dire (*revient*) qui r'produit c'que j'ai appelé (*repart dessiner*) tout à l'heure la trique à ceci près que c'que j'ai dessiné tout à l'heure comme ceci est là à l'intérieur, à l'intérieur d'la trique.

(*revient*) La différence entre l'hystérique et moi, et moi qui en somme à force d'avoir un inconscient l'unifie avec mon conscient, (*quelqu'un dit quelque chose dans le public — inaudible, Lacan continue sans s'en préoccuper*) la différence est ceci c'est qu'en somme l'hystérique est soutenue dans sa forme de trique est soutenue par une armature. Cette armature est en somme distincte de son conscient. Cette armature (*il s'éloigne du micro et revient*) c'est son amour pour son père. Tout c'que nous connaissons de cas énoncés par Freud concernant l'hystérique qu'il s'agisse d'Anna O. d'Emmy von N. ou de n'importe quelle autre, l'autre von R. par exemple... la monture c'est ce quelque chose que j'ai désigné tout à l'heure comme chaîne... (*s'éloigne du micro et revient*) chaîne des générations. Il est bien clair que, qu'à partir du moment où on s'engage dans cette voie y'a pas de raison qu'ça s'arrête à savoir qu'ici (*va au tableau et dessine*) il peut y avoir quelque chose d'autre qui fasse chaîne et que il est question de voir, ça n'peut pas aller très loin, (*revient*) comment ceci (*repart*) à l'occasion fera, fera trique (*revient*) à l'endroit... à l'endroit d'amour, d'amour du père en question. Ca n'vaut pas dire (*repart*) que ça soit tranché mais qu'on puisse schématiser le retournement (*dessine*) de ce tore autour du tore 2 appelons-le comme ça qu'on puisse le schématiser par une trique (*revient*) y'a peut-être quelque chose qui fait obstacle et très précisément tout est là. Le fait que la chaîne, la chaîne inconsciente s'arrête aux rapports des parents est oui ou non fondé, rapports de l'enfant aux parents. (*tousse*)

Si je pose la question de c'que c'est qu'un trou il faut m'faire confiance ça a un certain rapport avec la question. Un trou, comme ça de sentiment ça veut dire (*va au tableau*)... ça veut dire ça... (*dessine*) ça veut dire ça : (*les deux traits claquent sur le tableau*). (*revient*) Quand je craque la surface. J'veux dire par là que, d'intuition, notre trou c'est un trou dans la surface. Mais une surface a un endroit et un envers c'est bien connu et ça signifie donc qu'un trou c'est l'trou d'endroit plus le trou d'envers. Mais comme il existe une bande de Mœbius (*repart*) qui a pour propriété (*dessine*) de conjoindre l'endroit qui est ici avec l'envers qui est là... (*revient*) est-ce qu'une bande de Mœbius est un trou ? (*repart*) Il est évident qu'elle en a bien l'air, (*revient*) ici y'a un trou mais est-ce un vrai trou ? (*repart*) C'est pas clair du tout pour une simple raison comme j'l'ai déjà fait remarquer une bande de Mœbius (*dessine*) c'n'est rien d'autre qu'une coupure et qu'il est facile de voir que si ceci est défini comme un endroit c'est une coupure entre un endroit et un envers. (*revient*) Parce que, (*repart*) parce qu'il suffit que vous considériez cette figure il est tout à fait facile (*revient*) de, de, euh voir que si (*repart*) ici est l'endroit, c'est ici un envers puisque c'est l'envers

de c't endroit, et que ici (*tapotements sur le tableau*) la coupure est entre un endroit et un envers. (*revient*) Grâce à quoi, grâce à quoi ? Dans la bande de Mcebius si nous la coupons en deux l'endroit et l'envers red'viennent si j'puis dire normaux à savoir, à savoir que quand une bande de Mcebius coupée en deux on va la parcourir il est facile d'imaginer c'qu'on trouve, à savoir qu'à partir du moment où il y a deux tours, Y aura un endroit distinct de l'envers. C'est bien en quoi, c'est bien en quoi une bande de Mcebius est (*repart*) essentiellement capable (*dessine*) de se dédoubler. Et c'qu'il faut remarquer c'est ceci, (*dessine*) c'est qu'elle se dédouble de la façon suivante qui permet le passage... (*dessin rate inachevé*) (*recommence le dessin*)

Voici la bande de Mcebius telle qu'elle se redouble... telle qu'elle se redouble (*revient*) et qu'elle se montre compatible avec un tore. C'est bien pourquoi je m'suis attaché à considérer le tore comme étant capable d'être découpé (*repart*) selon une bande de Mcebius (*revient*) il y suffit, il y suffit (*repart*)... voilà l'tore, il y suffit qu'on y découpe non pas une bande de Mcebius mais (*revient*) une bande de Mcebius double. (*repart*) C'est très précisément ce qui va nous donner l'image de c'qu'il en est du lien (*revient*) du conscient à l'inconscient. Le conscient et l'inconscient communiquent et sont supportés tous les deux par un monde torique. C'est en quoi... c'est en quoi c'est la découverte, découverte qui s'est faite par hasard, non pas que Freud ne s'y soit pas acharné mais il n'en a pas dit le dernier mot, il n'a nommé jamais énoncé ceci c'est que le monde soit torique. Il croyait comme l'implique toute notion de la psyché qu'il y avait ce quelque chose que j'ai tout à l'heure écarté en disant une boule (*s'éloigne du micro*) et une autre boule autour d'la première celle-ci étant au milieu. (*revient*) Il a cru qu'il y avait une vigilance, une vigilance qu'il appelait la psyché, une vigilance qui reflétait point par point le cosmos. Il en était au fait de c'qui est considéré comme vérité commune c'est qu'la psyché est le reflet d'un certain monde. Que j'énonce ceci au titre je vous l'répète de quelque chose de tentatif parce que je n'vois pas pourquoi je serais plus sûr de c'que j'avance quoiqu'il y ait beaucoup d'éléments qui en donnent le sentiment et nommé d'abord c'que j'ai donné de la structure du corps, du corps considéré comme c'que j'ai appelé trique. Que l'être vivant, tout être vivant, s'dénomme comme trique, c'est c'que un certain nombre de, d'études d'ailleurs anatomiques grossières se sont vues toujours confirmer. Que l'tore soit quelque chose qui se présente comme ayant deux trous autour de quoi quelqu'chose consiste, c'est c'qui est de, de simple évidence. Je vous le répète il n'a pas été nécessaire de, de construire beaucoup d'appareils nommé microscopiques c'est une chose qu'on sait depuis toujours depuis simplement qu'on a, qu'on a commencé d'disséquer qu'on a fait de l'anatomie la plus macroscopique. Qu'on puisse, le tore, (*va au tableau*) le découper de façon telle que ça fasse une bande de Mcebius (*revient*) à double tour euh c'est certainement à remarquer. D'une certaine façon (*repart et dessine*) ce tore en question est lui-même, est lui-même un trou (*revient*) et d'une certaine façon représente le corps mais que ceci soit confirmé par le fait que cette bande de Mcebius que j'ai déjà choisie pour exprimer le fait que la conjonction d'un endroit et d'un envers est quelque chose qui symbolise assez bien l'union du conscient et d'l'inconscient est une chose qui vaut la peine d'être retenue.

---

L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile d mourir

(*Consulte ses notes*) Une sphère pouvons-nous la considérer comme un trou dans l'espace ? C'est évidemment très suspect, c'est très suspect parce que ça suppose, ça suppose c'est qui ne va pas de soi le plongement dans l'espace. C'est également vrai pour le tore et c'est bien en quoi c'est à diviser le tore en deux feuillettes si j'puis m'exprimer ainsi, deux feuillettes capables de faire un double tour que nous r'trouvons la surface c'est-à-dire quelque chose qui à nos yeux est plus assuré, est plus assuré en tout cas pour fonder c'qu'il en est du trou.

Il est clair que ça n'est pas d'hier (va au *tableau*) que j'ai fait usage de, de ces enchaînements. (*revient*) Déjà pour symboliser le circuit la coupure du désir et de la demande je m'étais servi de ceci, (*repart*) à savoir du tore. J'en avais distingué deux modes à savoir c'qui faisait le tour du tore et d'autre part ce qui faisait le tour du trou central. (*revient*) A cet égard la, l'identification de la demande à c'qui se présente (*repart*) comme ceci et du désir (*revient*) à c'qui se présente comme ceci était tout à fait significatif. Il y a quelque chose dont j'ai fait état la dernière fois à savoir ceci, (*repart*) ceci qui consiste en un, (*revient*) un tore dans un tore. (*repart*) Si ces deux tores vous les marquez, les deux, (*dessine*) d'une coupure, en les rabattant, (*revient*) en rabattant les deux coupures si j'puis m'exprimer ainsi concentriquement, vous f'rez venir ce qui est à l'intérieur à l'extérieur et inversement c'est c'qui est à l'extérieur qui viendra à l'intérieur. C'est très précisément en quoi me frappe ceci que la mise en valeur comme enveloppement de c'qui est à l'intérieur est quelque chose qui n'est pas sans avoir affaire avec la psychanalyse. Que la psychanalyse s'attache, ce qui est à l'intérieur à savoir l'inconscient à le mettre au dehors est quelque chose qui évidemment a son prix, a son prix mais qui n'est pas sans... (*repart*) sans poser une question (*revient*). Parce que (*repart*) si nous supposons que, qu'il y a trois tores pour appeler les choses par leur nom, qu'il y a trois tores (*revient*) qui sont nommément le réel l'imaginaire et le symbolique, (*repart*) qu'est-ce que nous allons voir à retourner si j'puis dire le symbolique ? (*revient, repart*) Chacun sait que c'est ainsi que les choses se présenteront (*léger brouhaha*) et que le symbolique qui vu dehors comme tore se trouvera (*revient, le brouhaha cesse*) par rapport à l'imaginaire et au réel, se trouvera devoir passer dessus (*repart, revient, repart*) celui qui est dessus et dessous celui qui est dessous. Mais que voyons-nous à procéder comme d'ordinaire par une coupure (*revient*) par une fente pour retourner le symbolique ? Le symbolique retourné ainsi... (*repart, léger brouhaha*)

Est-ce que... (*inaudible*)... pas en mettre un autre?

Gloria — Oui, je le mets par-dessus ?

— C'est ça ! Par-dessus, par-dessus n'importe lequel... (*bruits de papier*). \_ .. Par-dessus celui-là par exemple ! (*rires et long brouhaha*).... (*II dessine*).

Là !...

Voilà c'que donnera le symbolique retourné ainsi, (*revient, le brouhaha diminue mais persiste*) il donnera une disposition complètement différente de c'que j'ai appelé le noeud borroméen, (*repart*) à savoir que le symbolique enveloppera, enveloppera totalement... (*revient*) enveloppera totalement... (*bruits de papier*) à en retourner le

tore le tore symbolique enveloppera totalement l'imaginaire et le réel. (*le brouhaha cesse complètement*) C'est bien en quoi l'usage de la coupure par rapport à c'qu'il en est du symbolique présente quelque chose qui risque en somme à la fin d'une psychanalyse de provoquer quelque chose qui se spécifierait d'une préférence donnée entre... tout... à l'inconscient. Je, je veux dire que si les choses sont telles que ça s'arrange un peu mieux comme ça pour ce qui est d'la vie de chacun à savoir de, de mettre l'accent sur cette fonction, cette fonction du... du savoir de l'une-bévue que je, par lequel je traduis l'inconscient, ça peut effectivement s'arranger mieux. Mais c'est une structure tout d'même d'une nature esc'ntiellement différente de celle que j'ai qualifiée du nœud borroméen.

Le fait (*repart*) que l'imaginaire et l'réel soient tout entiers en somme inclus dans quelque chose (*revient*) qui est issu de la pratique de la psychanalyse elle-même est quelque chose qui, qui fait question. Il y a quand même là... un problème. Je vous le répète ceci est lié au fait que, que c'n'est pas en fin d'compte la même chose, que ce n'est pas la même chose la structure, la structure du nœud borroméen (*repart*) et celle que vous voyez là. Quelqu'un qui a expérimenté (*revient*) une psychanalyse est quelque chose qui (*bruits tout au fond*)... qui marque un passage, qui marque un passage bien entendu ceci suppose que mon analyse de l'inconscient en tant que fondant la fonction du symbolique (*eah*) soit complètement recevable. Il est pourtant un fait c'est que apparemment, apparemment et je peux le confirmer réellement, le fait d'avoir franchi une, une psychanalyse est quelque chose qui... qui ne saurait être en aucun cas ramené à l'état int...antérieur sauf bien entendu à pratiquer (*repart*) une autre coupure celle qui serait équivalent à une contrepsychanalyse. (*revient*) C'est bien pourquoi Freud, Freud insistait pour que, pour qu'au moins les psychanalystes refassent ce qu'on appelle couramment deux tranches (*repart*) c'est-à-dire fassent une seconde fois la coupure que je désigne ici (*revient*) comme étant ce qui... ce qui restaure le nœud borroméen dans sa forme originale. Voilà !

(Quelques *applaudissements et brouhaha*)

21 DÉCEMBRE 1976

Bon ! Je m'réjouis qu'en raison des vacances vous soyez moins nombreux tout au moins j'me réjouissais, j'me réjouissais à l'avance. Mais... mais je dois vous dire qu'aujourd'hui j'ne suis...

Vous êtes là! J'suis content, venez, venez parce que j'vais vous demander de me relayer.

Ouais!! (*rires*)

(*soupire*) C'est une chance qu'il arrive j'étais pas sûr j'lui avais pas téléphoné. Bon !

Si dans un découpage systématique d'un tore, un découpage qui a pour effet de produire une double bande de Moebius...

---

L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile d'mue

Ce découpage est ici présent : le tore est là (*va au tableau*) et pour le signifier, (*revient*) pour le distinguer de la double boule j'vais de la même couleur (*repart*) que le tore en question, je vais dessiner ici un p'tit rond (*revient*) qui a pour effet de désigner ce qui est à l'intérieur du tore et ce qui est à l'extérieur. Si nous découpons quelque chose de tel que... (*repart*) ici... (*soupire*) nous coupons (*revient*) le tore selon... (*repart*) selon quelque chose (*revient*) qui j'vous l'ai dit a pour résultat de fournir une double bande de Moebius, nous n'le pouvons qu'à penser c'qui est à l'intérieur du tore, c'qui est à l'intérieur du tore en raison de la coupure que nous y pratiquons comme conjoignant (*repart*) les deux coupures d'une façon telle que le plan idéal qui joint ces deux coupures (*revient*) soit une bande de Moebius. Vous voyez que ici j'ai coupé doublement (*repart, revient*) par la ligne verte j'ai coupé le tore. Si nous joignons ces deux coupures ((*repart, revient, bruit de chaise tirée*) à l'aide d'un plan tendu (*repart, revient*) nous obtenons une bande de Moebius, c'est bien pour c'la (*repart*) que ce qui est ici et d'autre part ce qui est ici constituent (*revient*) une double bande de Moebius. Je dis double. Qu'est-ce que ça veut dire ? (*repart*) Ça veut dire une bande de Moebius... (*dessine*) qui se redouble et une bande de Moebius qui se redouble a pour propriété... (*dessine*) comme la dernière fois j'vous l'ai montré déjà, a pour propriété non pas d'être deux bandes de Moebius mais d'être une seule bande de Moebius... (*fon-rire dans le public, vite étouffé*) qui apparaît ainsi... (*dessine*)

... pas commode !... (*dessine*)

Vous avez la p'tite, la p'tite chose pliée ?... Vous avez la chose de la dernière fois ?...

(*Réponse inaudible de Gloria.*)

Bon... bon, ouais... on va changer, on peut faire mieux. (*rhvcine pendant plusieurs minutes*)

... qui apparaît ainsi comme résultat de la double coupure du tore. La question est la suivante : (*dessine*) cette bande de Moebius, (*dessine*) double, est-elle... de cette forme ou de celle-ci ? En d'autres termes passe-t-elle je parle d'une des boucles passe-t-elle devant la boucle suivante celle qui est là ou passe-t-elle derrière ? C'est quelque chose qui n'est évidemment pas (*revient et repart*) indifférent à partir du moment où nous procédons (*revient et repart*) à cette double coupure cette double coupure qui a pour résultat de déterminer (*revient et repart*) cette double bande de Moebius.

Vous voulez me passer s'il vous plaît un p'tit papier, un papier supplémentaire que vous mettez ici à la place de celui-ci ?

Je vous ai très mal dessiné ce, cette figure. Grâce à Gloria je vais pouvoir la dessiner mieux. J'vais la dessiner mieux.

Oui ! C'est ça ! Bon ! Merci !

Voici comment elle devrait être dessinée..... (*dessine*) Je ne sais pas si vous la voyez tout à fait clair mais il est certain que..... (*dessine*) ... que la bande de Moebius se redouble de la façon que vous voyez ici... (*dessine*) ... c'est ici que..... je ne suis pas vraiment très satisfait de ce que, ce que je suis en train de vous montrer. (*revient*) J'veux dire que comme j'ai passé la nuit à cogiter sur cette affaire de tore je n'peux pas dire que c'que je vous donne là soit très satisfaisant (*repart et revient*). Ce qui

apparaît comme résultat de c'que j'ai appelé cette double bande de Moebius dont j'vous prie de faire l'épreuve, l'épreuve qui se, s'expérimente de façon simple à cette seule condition de prendre deux feuilles de papier, d'y dessiner un grand S quelque chose de l'espèce suivante... (*dessine*) méfiez-vous parce que ce grand S commande d'être dessiné avec d'abord une petite courbe et ensuite une grande courbe, ici de même la petite courbe et ensuite une grande courbe (*revient*). Si vous en découpez deux sur une feuille de papier, sur une feuille de papier double, vous verrez qu'en pliant les deux choses (*repart et revient*) que vous aurez coupées sur une seule feuille (*repart*) de papier, vous obtiendrez naturellement une jonction de la feuille de papier N° 1 avec la feuille de papier N° 2 et de la feuille de papier N° 2 avec la feuille de papier N° 1 c'est-à-dire (*revient*) que vous aurez ce que j'ai désigné à l'instant par une double bande de Moebius. Vous pourrez aisément constater que cette double bande de Moebius (*repart*) se, se recoupe (*revient*) si j'puis m'exprimer ainsi indifféremment. Je veux dire (*repart*) que ce qui ici est en dessus puis passe en d'ssous qui ensuite étant passé en d'ssous repasse en dessus, il est indifférent (*revient*) de faire passer ce qui d'abord passe en dessus... on *peut le faire passer* en d'ssous. Vous constaterez avec aisance que cette double bande de Moebius fonctionne (*revient*) indifféremment. Est-ce (*repart*) que c'est à dire qu'ici ce soit la même chose, je veux dire (*revient*) que d'un même point de vue on puisse mettre ce qui est en d'ssous (*repart*) en d'ssus ou (*revient*) inversement ? C'est bien en effet ce que réalise la double bande de Moebius. Je m'excuse de m'aventurer dans quelque chose qui n'a pas été sans me donner d'mal à moi-même mais il est certain qu'il en est ainsi. Si vous fonctionnez en produisant d'la même façon que je vous l'ai présentée cette double bande de Moebius à savoir (*repart*) en pliant deux pages, deux pages découpées ainsi de façon telle que le 1 aille se rejoindre à la deuxième page et qu'inversement la deuxième page vienne se rejoindre à la page 1 (*revient*), vous aurez exactement ce résultat, ce résultat à propos duquel vous pourrez constater qu'on peut faire passer indifféremment (*repart*) l'un si j'puis dire devant l'autre (*revient*) la page 1 devant la page 2 et inversement la page 2 devant la page 1.

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aîle A mourre*

Quelle est la, la suspension qui résulte de cette mise en évidence, cette mise en évidence de ceci que dans la double bande de Moebius c'qui est en avant d'un même point de vue peut passer en arrière du point de vue qui reste le même ? Ceci nous conduit à quelque chose qui j'vous y incite est de l'ordre d'un savoir-faire, un savoir-faire qui est démonstratif en *ce* sens qu'il ne va pas sans possibilité de l'une-bévue. Pour que cette possibilité s'éteigne il faut qu'elle cesse, de s'écrire c'est-à-dire que nous trouvions un moyen et un moyen (*repart*) dans ce cas évident (*revient*) un moyen de distinguer ces deux cas. Quel est le moyen de distinguer ces deux cas ? Ceci nous intéresse parce que l'une-bévue est quelque chose qui substitue... qui substitue... à c'qui se fonde comme savoir qu'on sait le principe de savoir qu'on sait sans *le* savoir. Le «le» là, porte sur quelque chose, le «le» est un pronom dans l'occasion qui porte sur, sur le savoir lui-même en tant non pas que savoir mais que *fait* de savoir. C'est bien en quoi l'inconscient prête à c'que j'ai cru devoir suspendre sous le titre de l'une-bévue.

l'intérieur et l'extérieur dans l'occasion a savoir concernant le tore sont-elles des notions de structure ou de forme ? Tout dépend de la conception qu'on a de l'espace et j'irai jusqu'à un certain point de ce que nous pointerons comme la vérité de l'espace. Il y a certainement une vérité de l'espace qui est celle du corps, le corps dans l'occasion est quelque chose qui se, ne se fonde que sur la vérité de l'espace, c'est bien en quoi la sorte de dissymétrie que je mets en évidence a son fondement. Cette dissymétrie tient au fait que j'ai désigné du « même point de vue ». Et c'est bien en quoi ce que je voulais cette année introduire est quelque chose qui m'importe. Il y a une même dissymétrie non seulement concernant le corps mais concernant ce que j'ai désigné du symbolique. Il y a une dissymétrie du signifiant et du signifié qui reste énigmatique. La question que je voudrais avancer cette année est exactement celle-ci : est-ce que la dissymétrie du signifiant et du signifié est de même nature que celle du contenant et du contenu qui est tout de même quelque chose qui a sa fonction pour le corps ? Ici importe la distinction de la forme et de la structure. (*repart*) C'est pas pour rien que j'ai marqué ici (*dessine*) ceci est un tore, (*revient*) est un tore quoique sa forme, (*repart*) sa forme ne le laisse pas apparaître. (*revient*) Est-ce que la forme est quelque chose qui prête à la suggestion voilà la question que je pose et que je pose en avançant la primauté de la structure. Ici (*repart*) il m'est difficile de n'pas avancer ceci que (*revient*) la bouteille de Klein cette vieille bouteille de Klein (*repart*) dont j'ai fait état si j'me souviens bien dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, cette vieille bouteille de Klein a en réalité cette forme-là (*revient*). Elle n'est strictement (*repart*) pas autre chose que ceci, à ceci près que pour que ça fasse bouteille (*dessine*) on la corrige ainsi à savoir qu'on la fait rentrer sous la forme suivante on la fait rentrer ici d'une façon telle... que on ne (*revient*) comprend plus rien à sa nature essentielle. Est-ce que effectivement dans le fait de l'appeler bouteille il n'y a pas là une falsification, une falsification par rapport à ceci que seule sa présentation ici en vert est le quelque chose qui précisément permet de saisir immédiatement ce en quoi la jonction de l'endroit se fait avec l'envers c'est-à-dire tout ce qui se découpe dans cette surface à condition de le faire complet et c'est là encore une question : qu'est-ce à dire que de faire une découpe qui intéresse toute la surface ?

Voilà les questions que je pose et que j'espère pouvoir résoudre cette année, jveux dire que ceci nous porte à quelque chose de fondamental pour ce qui est de la structure du corps ou plus exactement du corps considéré comme structure. Que le corps puisse présenter toutes sortes d'aspects qui sont de, de pure forme que j'ai tout à l'heure mis sous la dépendance de la suggestion, voilà ce qui... ce qui m'importe. La différence de la forme, (*tousse*) de la forme en tant qu'elle est toujours plus ou moins suggérée avec la structure voilà ce que je voudrais cette année mettre en évidence pour vous.

Je m'excuse ceci je dois dire n'est pas assurément ce que j'aurais voulu vous apporter ce matin d'meilleur. J'ai eu vous le voyez, j'ai eu grand souci, je m'empêtre c'est le cas de le dire ce n'est pas la première fois je m'empêtre dans ce que j'ai à proférer devant vous et c'est pour ça que j'm'en vais vous donner l'occasion d'avoir

quelqu'un qui s'ra ce matin un meilleur orateur que moi j'veux dire Alain Didier qui est ici présent et que j'invite à venir nous énoncer ce qu'il a tiré de certaines données qui sont les miennes qui sont des, des dessins d'écriture et dont il voudra bien vous faire part. (brouhaha)

*Gloria parle*

Lacan — Parce que ?

*(Fort bruit de chaise tirée)*

— Ah! Cher Didier! Venez! (rires)

Vous avez votre petite page ou bien faut-il que je vous la refournisse? Faut-il que je vous la refournisse cette petite page ? La voilà!

*Gloria parle. Brouhaha sur la tribune. Gloria parle.*

Lacan — Hein ? ...

Là, on va vous remettre votre petite page.

Alain Didier-Weill — Bon, je dois dire d'abord que le docteur Lacan me prend tout à fait au dépourvu, que j'étais pas prévenu qu'il me comme ça proposerait de me passer la parole pour essayer de, de reprendre un point dont je lui ai parlé ces jours-ci, dont je dois vous dire tout de suite que personnellement je ne, je ne fais pas, je n'en fais pas l'articulation du tout avec ce dont il nous est parlé présentement. Je la ressens peut-être confusément mais c'est pas, n'attendez donc pas que j'essaie d'articuler ce que je vais essayer de dire avec le problème de topologie dont on... dont le docteur Lacan parle en ce moment.

Euh... le problème que je, que j'avais, que j'ai essayé d'articuler c'est d'essayer d'articuler de façon un peu conséquente avec ce que le docteur Lacan a apporté sur le montage de la pulsion, d'articuler à partir du problème du circuit de la pulsion, d'essayer d'articuler différentes torsions qui m'apparaissent repérables entre le sujet et l'Autre, euh... différents temps dans lesquels s'articulent deux ou trois torsions. Cela reste pour moi assez hypothétique mais enfin je vais essayer de vous retracer comment les choses peuvent comme ça se mettre en place.

Alors le, la pulsion, le circuit pulsionnel d'où je partirai pour essayer de, d'avancer serait quelque chose d'assez énigmatique, serait quelque chose de l'ordre de la pulsion invoquante et de son retournement en pulsion d'écoute. Je dois dire que le mot de pulsion d'écoute n'existe nulle, je crois pas n'existe nulle part comme tel ça reste tout à fait problématique et plus précisément quand j'ai parlé de ce, enfin de ces idées au docteur Lacan, je dois dire que c'est plus précisément au sujet du problème de la musique et d'essayer de repérer, de repérer pour un auditeur qui écoute une musique qui le toucherait disons qui lui ferait de l'effet de repérer les différents temps par lesquels se produisent des effets dans l'auditeur et dans les différents parcours que je vais essayer donc de vous livrer maintenant assez succinctement parce que je, j'ai pas préparé de, de texte ni de notes, alors excusez-moi si c'est un peu improvisé.

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
sailed mourre*

J'imagine si vous voulez que si vous écoutez une musique je parle d'une musique qui vous parle ou qui vous musique, je pars de de l'idée que si vous l'écoutez la façon dont, dont vous le, dont vous la prenez cette musique je partirai de l'idée que c'est en tant qu'auditeur d'abord que vous fonctionnez. Ça paraît évident mais enfin c'est pas tellement simple (*soupir*) c'est-à-dire que je dirai que si la musique dans un tout premier temps, les temps que je vais essayer de décortiquer pour la commodité de l'exposé sont bien sûr pas à prendre comme des temps chronologiques mais comme des temps qui seraient logiques et que je désarticule pour le nécessairement pour la commodité de l'exposé. Euh... si donc la musique vous fait de l'effet comme auditeur je pense qu'on peut dire que c'est que quelque part comme auditeur tout se passe comme si elle vous apportait une réponse. Maintenant le problème commence avec le fait que cette réponse fait donc surgir en vous l'antécédence d'une question qui vous habitait en tant qu'Autre, en tant qu'Autre, en tant qu'auditeur qui vous habitait sans que vous le sachiez. Vous découvrez donc qu'il y a là un sujet quelque part qui aurait entendu une question qui est en vous et qui non seulement l'aurait entendue mais qui en aurait été inspiré puisque la musique la production du sujet musicant si vous voulez serait la réponse à cette question qui vous habiterait.

Vous voyez donc déjà que si on voulait articuler ça au désir de l'Autre s'il y a en moi en tant qu'Autre un désir, un manque inconscient, j'ai le témoignage que le sujet qui reçoit ce manque n'en est pas paralysé n'en est pas en fadant dessous comme le sujet qui est sous le, l'injonction du *Che* voi? mais au contraire en est inspiré et son inspiration la musique en est le témoignage. Bon ceci est le point de départ de cette constatation, l'autre point n'est-ce pas c'est de considérer que en tant qu'Autre je ne sais pas quel est ce manque qui m'habite mais que, que le sujet lui-même ne me dit rien sur ce manque puisqu'il dit directement ce manque. Le sujet lui-même de ce manque ne sait rien et n'en dit rien puisqu'il est dit par ce manque mais entre en compte, je dirai que je suis dans une perspective topologique où m'apparaît le point où le sujet est divisé puisqu'il est dit par ce manque. C'est-à-dire que ce manque qui m'habite je découvre que c'est le sien propre lui-même ne sait rien de ce qu'il dit mais moi je sais qu'il sait sans savoir.

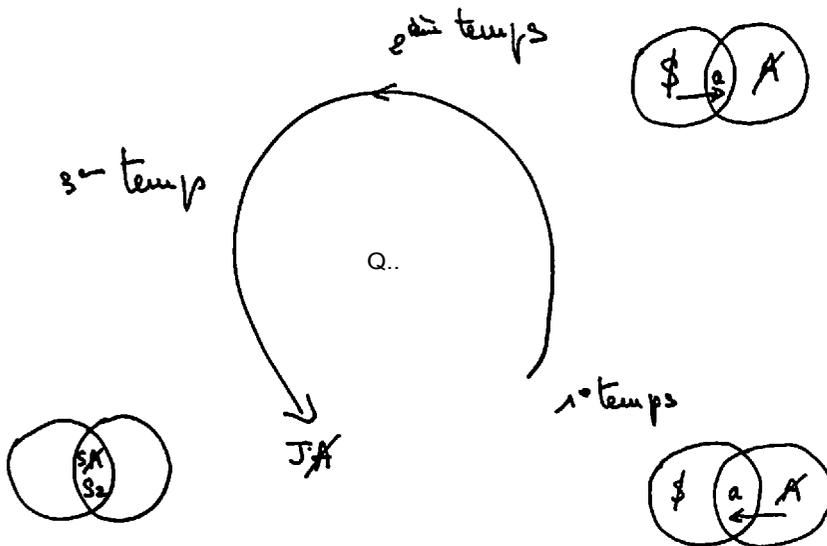
Je vais donc, vous voyez que ce que je vous ai dit là pourrait s'écrire un petit peu comme *ce* que Lacan articule du procès de la séparation et je vais donc articuler les différents temps de la pulsion avec différents, différentes articulations de la séparation... bon!

(*dessine*) En bas à gauche j'ai mis le procès de la séparation avec une flèche qui va du grand A, du grand A barré à ce manque mis en commun entre le grand A et le sujet, l'objet a, et cette flèche voudrait signifier que en tant qu'Autre je ne sais rien de ce manque en tant qu'Autre mais quelque chose m'en revient du sujet qui lui en dit quelque chose. C'est pour ça que je l'articule avec la pulsion parce que tout se passe comme si je voudrais arriver à articuler *ce* manque, ce rien, en accrocher quelque chose, en savoir quelque chose, je fais confiance au sujet, disons je me laisse pousser par lui, c'est d'ailleurs la pulsion. Je me laisse pousser par lui et j'attends de lui qu'il me donne cet objet petit a. Mais au fur et à mesure que j'avance que j'attends du sujet si je puis dire ce que je découvre c'est que en suivant le sujet, le petit a nous ne

faisons tous les deux que le contourner, il est effectivement à l'intérieur de la boucle et je m'assure effectivement que ce petit a il est inatteignable.

Je pourrais dire là que c'est un premier parcours et que quand je me suis assuré en tant qu'Autre qu'il est qu'il a ce caractère effectivement d'objet perdu, l'idée que je propose c'est qu'on peut comprendre à ce moment-là le retournement pulsionnel dont parle Freud et que reprend Lacan, le retournement pulsionnel que je vais mettre en haut du graphe comme le passage à un deuxième mode de séparation et ce retournement pulsionnel si on peut dire comme une deuxième tentative d'approcher de l'objet perdu, mais d'un autre cette fois d'une autre perspective, de la perspective du sujet. Je m'explique. Si vous voulez dans le premier temps j'ai posé que j'étais auditeur, j'entends la musique. Dans ce deuxième temps que je postule, je dirai que alors que je me reconnaissais comme auditeur le point de bascule qui arrive qui fait que maintenant je vais passer de l'autre côté, on peut le, l'articuler ainsi c'est-à-dire avancer que alors que je me reconnaissais comme auditeur on pourrait dire que cette fois c'est moi je suis reconnu comme auditeur par la musique qui m'arrive c'est-à-dire que la musique ce qui était une réponse et qui avait fait surgir une question en moi, les choses s'inversent c'est-à-dire que la musique devient une question qui m'assigne en tant que sujet à répondre moi-même à cette question c'est-à-dire que vous voyez que la musique se constitue comme m'entendant comme sujet finalement appelons-le par son nom comme sujet supposé entendre et la musique la production, ce qu'était la question ce qu'était la réponse inaugurale devient la question, la production donc du sujet musicien se constituant comme sujet supposé entendre m'assigne dans cette position de sujet et je vais y répondre par un amour de transfert. Par là on ne peut pas ne pas articuler le fait que la musique produit tout le temps effectivement des effets d'amour si on peut dire.

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile d'ourre*



Je reviens encore à cette notion d'objet perdu par le biais suivant c'est que vous n'êtes pas sans avoir remarqué que le propre de l'effet de la musique sur vous c'est qu'elle a ce pouvoir si on peut dire de métamorphose de transmutation qu'on pourrait résumer rapidement ainsi c'est-à-dire de dire par exemple qu'elle transmute la tristesse qu'il y a en vous en nostalgie. Je veux dire par là que si vous êtes triste, c'est que vous pouvez désigner, si vous êtes triste ou déprimé, vous pouvez désigner l'objet qui vous manque dont le manque vous fait défaut vous fait souffrir et d'être triste c'est triste je veux dire ce n'est pas la source d'aucune jouissance. Le paradoxe de la nostalgie comme Victor Hugo le disait la nostalgie c'est le bonheur d'être triste, le paradoxe de la nostalgie c'est que précisément dans la nostalgie ce qui se passe c'est que ce qui vous manque est d'une nature que vous ne pouvez pas désigner et que vous aimez *ce* manque. Vous voyez que dans cette transmutation tout se passe comme si l'objet qui manquait s'est véritablement évaporé, s'est évaporé et que ce que je vous propose c'est de comprendre effectivement la jouissance, une des articulations de la jouissance musicale comme ayant le pouvoir d'évaporer l'objet. Je crois que le mot évaporer n'est-ce pas nous pouvons le prendre presque au sens physique du terme dont la physique a repéré la sublimation, pour l'instant que la sublimation il s'agit effectivement de faire passer un solide à l'état de vapeur, de gaz, et la sublimation c'est cette voie paradoxale par laquelle Freud nous enseigne et Lacan l'a articulé de façon beaucoup plus soutenue c'est précisément la voie par laquelle nous pouvons accéder justement par la voie de la déssexualisation à la jouissance.

Donc voyez en ce deuxième temps ce que je marque en haut du circuit : renversement de la pulsion, une première torsion c'est peut-être à partir de cette notion de torsion que le docteur Lacan a pensé à insérer ce petit topo au point où il en est de son avancée, deuxième temps donc une première torsion apparaît où il y a apparition d'un nouveau sujet et d'un nouvel objet. Le nouveau sujet précisément c'est moi qui d'auditeur deviens je dirai je ne peux pas dire parleur, parlant, musicant, il faudrait dire que c'est le point dans la musique où les notes qui vous traversent tout se passe comme si paradoxalement c'est pas tant que vous les entendiez c'est que tout se passe comme si j'insiste sur le si tout se passe comme si vous les produisiez vous-même. J'insiste sur le si et sur le conditionnel qui est lié à ce si. Vous n'êtes pas délirant mais tout se passe néanmoins comme si, vous ne les produisez pas mais comme si vous les produisiez vous même ces notes. C'est vous l'auteur de cette musique. J'ai mis une flèche qui va là du sujet au petit a séparateur voulant indiquer par là que dans cette deuxième perspective de la séparation cette fois c'est du point de vue du sujet que j'ai une perspective sur le manque dans l'Autre.

Alors quel est ce manque, comment le repérer par rapport à l'amour de transfert? Eh bien n'est-ce pas quand nous écoutons une musique qui nous émeut, la pre... le premier, la première impression c'est tout le temps d'entendre que cette musique a tout le temps affaire avec l'amour, on dirait que le musicien chante l'amour on pourrait dire, mais si on prend au sérieux ce petit schéma et si même on essaie de comprendre comme fonctionne l'amour dans *ce* mouvement de torsion dans la musique, vous sentirez que ça n'est pas tant le sujet, disons le sujet, le sujet qui parle de son amour à l'Autre, mais bien plutôt qu'il réponde à l'Autre que son message est

cette réponse où il est assigné par *ce* sujet suppose entendre et que sa musique d'amour impossible est en fait une réponse qu'il fait à l'Autre et c'est à l'Autre qu'il suppose le fait d'aimer et de l'aimer d'un amour impossible.

Le problème si vous voulez,... on pourrait sommairement faire le parallèle avec certaines positions mystiques où le mystique est celui qui ne vous dit pas qu'il aime l'Autre mais qu'il ne fait que répondre à l'Autre qui l'aime, qu'il est mis dans cette position, qu'il a pas le choix, il ne fait qu'y répondre. Dans ce deuxième temps de la musique on peut faire ce parallèle dans la mesure où le sujet effectivement postule l'amour de l'Autre pour lui, mais l'amour de l'Autre en tant que radicalement impossible. C'est en ceci que j'ai mis cette flèche, c'est que le sujet a par ce deuxième point de vue, a une perspective sur le manque qui habite l'Autre. C'est-à-dire que vous voyez après ces deux temps, euh... après ces deux temps on pourrait dire que se confirme par ce deuxième temps que l'objet évaporé dans la deuxième position il reste tout aussi évaporé que dans la première position.

On se rapproche comme vous le voyez, on se rapproche de la fin de la boucle. Le transfert on peut remarquer correspond très précisément à la façon dont Lacan introduit l'amour de transfert dans le séminaire du *Transfert*, c'est-à-dire qu'il y a là le sujet postule que c'est l'Autre qui l'aime. Il pose donc un aimé et un aimant et il y a donc passage dans cet amour de transfert de l'aimé à l'aimant. Ce que je vous ai dit là de toute façon n'est pas exact parce que ce deuxième temps ne peut pas s'articuler comme tel, il s'articule synchroniquement avec un troisième temps qui existe je dirai synchroniquement avec lui de la façon suivante : le sujet cette fois si vous voulez étant lui-même musicien, étant producteur de la musique, donc s'adresse à un nouvel Autre que j'ai appelé sujet supposé entendre qui n'est plus tout à fait l'Autre du point de départ, c'est un nouvel Autre. Ce nouvel Autre précisément ça n'est plus le vel ça n'est plus l'un ou l'autre, à ce nouvel Autre il va également s'identifier, c'est-à-dire que il y a à partir du haut de la boucle une double disposition où le sujet est à la fois celui qui est parlant et celui qui est entendant. Quelque chose peut-être pourra vous illustrer cette division, c'est celle que met en évidence à mon avis le mythe d'Ulysse et des sirènes. Vous savez qu'Ulysse pour écouter le chant des sirènes avait bouché de cire les oreilles de ses matelots. Comment est-ce que nous devons comprendre ça ? Ulysse s'expose à entendre, à entendre la pulsion invoquante, enfin à entendre le chant des sirènes. Mais ce à quoi il s'expose puisque quand il va entendre le chant des sirènes vous savez que l'histoire raconte qu'il hurle aux matelots il leur dit «Mais arrêtez, restons !» mais il a pris ses précautions. Il sait qu'il ne sera pas entendu c'est-à-dire que ce que ce mythe à mon avis illustre, c'est mon deuxième temps, c'est-à-dire que Ulysse s'est mis en position de pouvoir entendre dans la mesure où il s'était assuré qu'il ne pourrait pas parler. C'est-à-dire où il s'était assuré qu'il n'y aurait pas ce retournement de la pulsion, c'est-à-dire le deuxième et le troisième temps, c'est-à-dire où il s'était assuré qu'il n'y aurait pas un sujet supposé entendre à cause des bouchons de cire.

Vous voyez que le premier temps, entendre, c'est une chose, mais ça nous pose même le problème de l'éthique de l'analyste, est-ce que précisément un analyste qui est quelqu'un qui, dont on peut attendre de lui qu'il entende certaines choses, est-ce

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aïie à mourre*

qu'il n'est pas à un moment donné nécessairement de par la structure même du circuit pulsionnel en position d'avoir à se faire parlant, de ne pas faire comme Ulysse disons, qui avait déjà pris un premier risque d'entendre certaines choses.

J'imagine qu'après ce deuxième et troisième temps où le sujet n'est-ce pas et l'Autre continuent leur chemin côte à côte, toujours séparés par le petit a séparateur... il se... quelle est la pos.. \_ par rapport à notre point de départ où en sommes-nous? Eh bien ce que... le point on pourrait dire sur lequel le sujet débouche c'est qu'après ce deuxième et troisième temps il a trouvé l'assurance que ce petit a séparateur, il a trouvé l'assurance que c'était effectivement impossible de, de le rencontrer puisqu'il n'est arrivé à n'en faire que le tour. Mais il lui a fallu, il lui a fallu plusieurs mouvements dialectiques pour en avoir je dirai comme, je ne sais pas si le mot est bon mais pour en avoir comme une forme de certitude qui va peut-être lui permettre là de faire un nouveau saut qui sera mon quatrième temps, un nouveau saut, s-a-u-t qui, qui va lui permettre à ce moment-là de passer à une nouvelle forme de jouissance, de s'y risquer. Je dis de s'y risquer parce que ça n'est pas donné d'arriver à ce que j'appelle ce quatrième temps que je vais quand même marquer (*dessine*).

Je vous dis que on peut imaginer un dernier temps qui serait le point terminal, le point de, non pas de retour puisque la pulsion ne revient pas au point de départ mais le point possible ultime de la pulsion. J'ai marqué la jouissance de l'Autre et le, le petit schéma le nouveau schéma de séparation le troisième que j'inscris est un, représente le schéma de la séparation non plus avec l'objet petit a dans la lunule mais avec le signifiant S de grand A barré et le signifiant S deux, signifiant que Lacan nous apprend à repérer comme étant celui de l'Urverdrangung. Pourquoi est-ce que je marque ça? Enfin je... (*soupire*) je dirai que tout le parcours ayant été fait que ça soit du point de vue du sujet de l'Autre et du deuxième Autre, l'objet il est confirmé que l'objet est vraiment volatilisé. On peut imaginer qu'à ce moment-là le sujet va faire un saut ne va plus se contenter d'être séparé de l'Autre par l'objet petit a mais va procéder véritablement à une tentative de traversée du fantasme. Il y a un passage dans le séminaire Onze, bien avant que Lacan parle du problème de la jouissance de l'Autre où Lacan au sujet de la, au sujet de la pulsion et de la sublimation pose la question et se demande qu'est-ce que serait, qu'est-ce que serait la traver... qu'est-ce que serait le..., comment, comment la pulsion peut-elle être vécue après ce que serait la traversée du fantasme? Et Lacan ajoute ceci n'est plus du domaine de l'analyse, mais est de l'au-delà de l'analyse. Alors si nous nous rappelons enfin ça, que l'objet petit a n'est pas uniquement comme on l'entend si souvent dire essentiellement caractérisé par le fait qu'il est l'objet manquant, il est certes l'objet manquant mais sa fonction d'être l'objet manquant est pointée très spécialement dans disons le phénomène de l'angoisse, mais outre cette fonction, on pourrait dire que sa fonction fondamentale est bien plutôt de colmater cette béance radicale qui rend si impérieuse la nécessité de la demande. S'il y a vraiment quelque chose de manquant dans l'être parlant c'est pas l'objet a c'est cette béance dans l'Autre qui s'articule avec le S de grand A barré. C'est pourquoi dans le, à la fin de ce circuit pulsionnel, euh... j'é mets pour rendre compte de l'expérience de l'auditeur, j'é mets cette idée que la nature de la jouissance à laquelle on peut accéder en fin de parcours n'est pas du tout du côté

d'un plus-de-jouir mais précisément du côté de cette expérience de cette jouissance peut-être pourrait-on dire extatique, jouissance de l'existence elle-même, d'ailleurs au sujet de, du terme «jouissance extatique» j'ai été frappé de repérer sous la plume de Lévi-Strauss d'une part dans un numéro de Musique *en jeu* où Lévi-Strauss met très précisément en perspective euh.. la nature de, non pas de la jouissance, enfin de l'expérience de la musique et de celle qui lui apparaît être celle de l'expérience mystique. Freud lui-même dans une lettre à Romain Rolland euh.. se trouve, répond, en articuler,...à une lettre de Romain Rolland, articuler spontanément qu'il se refusait à la jouissance musicale et que cette jouissance musicale lui paraissait aussi étrangère que ce que Romain Rolland lui disait sur les jouissances d'ordre mystique. En fait c'est lui-même qui articulait les deux, qui a eu l'idée d'introduire la musique là-dedans.

Dernier temps donc, où le sujet fera le saut, je ne sais pas si on peut dire au-delà ou derrière l'objet a mais arrivera à franchir, n'est-ce pas, et à advenir à ce lieu on pourrait dire de commémoration de l'être inconscient comme tel, c'est-à-dire de la mise en commun des manques les plus radicaux qui sont ceux qui fondent la béance du sujet de l'inconscient et celle de, de l'inconscient, c'est-à-dire de mettre l'expérience de cette on pourrait dire que au dernier temps si vous voulez on pourrait dire que le réel comme impossible est chauffé à blanc est porté à incandescence. A ce moment-là je veux dire ce n'est plus, j'indiquerai moi que la pulsion s'arrête dans le sens où les musiciens, où les auditeurs de musique savent que dans certains moments de bouleversement par la musique comme on dit le temps s'arrête ...

... et dans cette suspension du temps on peut faire l'hypothèse que ce qui se passe c'est une sorte de commémoration de l'acte fondateur de l'inconscient dans la séparation la plus primordiale la béance la plus primordiale qui a été arrachée au réel et qui a été introduite dans le sujet qui est celle du S de grand A barré du signifiant S deux. Je crois que le dernier point qu'on peut avancer enfin c'est de faire remarquer que ce point de jouissance qui me paraît être ce que Lacan articule être de la jouissance de l'Autre est précisément donc le point de déssexualisation maximum je dirai totale, supérieure, sublime, sublime au sens de sublimation et c'est bien par ce point-là que la sublimation a affaire à la déssexualisation et à la jouissance. Bon, je crois que je... alors... donc les deux torsions, trois torsions dont je vous parlais au départ c'est donc celles qui sont repérables entre,...enfin, le passage du premier au deuxième temps, du deuxième au troisième, et je ne sais pas si on peut parler de torsion à vrai dire pour le... la topologie de ce que j'appellerai le quatrième temps, ça reste... ça reste à penser.

Lacan — Merci beaucoup.

*Applaudissements*

11 JANVIER 1977

Qu'est-ce qui règle la contagion de certaines formules ? (*soupire*) Je ri pense pas que ce soit (*émet un léger rire*) la conviction avec laquelle on les prononce parce qu'on

---

L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile a mourre

n'peut pas dire que ce soit la le, le support dont j'ai propagé mon enseignement. Enfin ça c'est plutôt... c'est plutôt Jacques-Alain Miller qui... qui peut là-dessus porter un témoignage, enfin, est-ce qu'il considère que, que ce que j'ai jaspiné au cours de mes 25 années de séminaire portait cette marque. Bon, ceci d'autant plus, ceci d'autant plus que... que ce dont j'me suis efforcé (*soupire*) c'est de dire le vrai... mais j'l'ai pas dit avec tellement de conviction me semble-t-il, j'étais quand même assez sur la touche pour... pour être convenable. Dire le vrai sur quoi, sur le savoir, c'est c'dont j'ai cru pouvoir fonder la psychanalyse puisqu'en fin de compte tout ce que j'ai dit se tient, dire le vrai sur le savoir ça n'était pas forcément supposer le savoir au psychanalyste. Vous le savez j'ai défini d'ces termes le transfert... mais pfff !! ça veut pas dire que... que ça n'soit pas une illusion. Il reste que comme fi'l'ai dit quelque pan dans, dans ce truc comme ça que j'ai relu moi-même avec un peu d'étonnement, ça me frappe toujours c'que j'ai raconté dans l'ancien temps, j'm' imagine jamais que c'est moi qui ai pu dire ça. Il en reste donc ceci que le savoir et la vérité n'ont entre eux comme je le dis dans cette *Radiophonie-là* du numéro 2/3 de *scilicet*, que le savoir et la vérité n'ont aucune relation entre eux. Il faut que je m'tape maintenant une préface pour cette... pour la traduction italienne de ces quatre premiers numéros de *scilicet*. Ça n'm'est naturellement pas tellement commode, pas tellement commode vu l'ancienneté d'ces textes. Je suis certainement plutôt faiblard dans la façon de recevoir la charge de ce que j'ai moi-même écrit. (Prend un *ton badin*) C'est pas que ça me paraisse toujours la chose la plus mal inspirée mais c'est toujours un peu en arrière de la main et c'est ça qui m'étonne.

Le savoir en question donc c'est l'inconscient. Pfff !! Il y a quelque temps, convoqué à quelque chose qui... qui était rien d'moins que ce que nous essayons de faire à Vincennes sous le nom de clinique psychanalytique, j'ai fait remarquer que le savoir en question c'était ni plus ni moins que l'inconscient et qu'en somme (*tousse*) c'était très difficile de bien savoir l'idée qu'en avait Freud. (Prend une voix plus forte) Tout c'qu'il dit me semble-t-il, m'a-t-il semblé, impose que ce soit un savoir. Essayons de définir c'que ça peut, ce que ça peut nous dire ça un savoir. (*soupire longuement*) Il s'agit dans le savoir de c'que nous pouvons appeler... effets de signifiants.

Ouais, j'ai là un truc qui j'dois dire m'a terrorisé. C'est une collection qui est parue sous le titre de *La philosophie en effet*. La philosophie en effet, en effets de signifiants, c'est justement ce à propos de quoi je m'efforce de... de tirer mon épingle du jeu. J'veux dire que je n'crois pas faire de philosophie on en fait toujours plus qu'on ne croit. Y'a rien de plus glissant que ce domaine vous en faites vous aussi à vos heures et c'n'est certainement pas ce dont vous avez le plus à vous réjouir. Freud n'avait donc que peu d'idée de ce que c'était qu'l'inconscient (*soupire*) mais il me semble à le lire qu'on peut déduire qu'il pensait qu'c'était, qu'c'était des effets de signifiants. Ehomme, faut bien appeler comme ça le... une certaine généralité enfin, une généralité dont, dont on ne peut pas dire que quelques-uns émergent, Freud n'avait rien de transcendant c'était un, un p'tit médecin... euh!... qui faisait mon Dieu c'qu'il pouvait pour, (*soupire*) pour c'qu'on appelle guérir qui ne va pas loin, l'homme donc puisque j'ai parlé de l'homme l'homme ne s'en tire guère de cette affaire de savoir. Ça lui est... ça lui est imposé. Ça lui est imposé par ce que j'ai appelé

les effets d'signifiants et (*prend un ton bête*) il n'est pas à l'aise il n'sait pas *fair'avec* le savoir, c'est ce qu'on appelle, c'est ce qu'on appelle sa débilite mentale dont je dois dire je n'm'excepte pas. Je ne m'en excepte pas simplement parce que j'ai affaire au même matériel, au même matériel que tout le monde et que ce matériel c'est ce qui nous habite. Avec ce matériel il ne sait pas *y faire*, c'est la même chose que *ce* «faire avec» dont je parlais tout à l'heure mais... mais c'est très important quoi de... ces nuances comme ça de langue, ça ne peut pas ça ne peut pas s'dire ce «y faire» dans toutes les langues. Savoir y faire c'est autre chose que d'savoir faire, ça veut dire se débrouiller mais cet «y faire» indique qu'on ne prend pas vraiment la chose en somme en concept. Ceci va... nous mène à palmer la porte enfin de... de... de... de certaines philosophies. Il faut pas... il faut pas pousser cette porte trop vite. Il faut pas pousser cette porte trop vite parce qu'il faut rester au niveau... au niveau où j'ai placé ce que j'ai en somme appelé les... les discours. Les dits, les... le... c'est l'dire qui secourt, il faut quand même bien profiter de c'que nous offre d'équivoque la langue dans laquelle nous parlons. Qu'est-ce qui s'court, est-ce que c'est s'dire ou est-ce que c'est l'dit ? Dans l'hypothèse analytique c'est le dire, c'est le dire c'est-à-dire l'énonciation, l'énonciation de ce que j'ai appelé tout à l'heure la vérité et dans ces dire s'cours euh j'en ai l'année où je parlais de *L'envers de la psychanalyse* vous n'vous en souvenez sûrement pas... (*soupire*)... j'en avais comme ça distingué en gros quatre, j'en avais distingué quatre parce que j'm'étais amusé à faire tourner une suite, une suite de quatre justement et que dans cette suite de quatre, la vérité, la vérité du dire, la vérité n'était qu'en somme qu'impliquée puisque comme vous vous en souvenez peut-être... (*va écrire au tableau*) oui, comme vous vous en souvenez peut-être... (écrit) ça se présentait comme ça, j'veux dire que, que c'était le discours du maître qui était le discours le moins vrai. Le moins vrai ça veut dire le plus impossible. J'ai en effet marqué de l'impossibilité ce discours (*écrit*) c'est tout au moins ainsi que je l'ai reproduit dans mon... dans c'qui a été imprimé de *Radiophonie*. Ce discours est menteur et c'est *précisément* en c'la qu'il atteint le réel. *Verdrängung* Freud a appelé ça et pourtant c'est bien un... un dit qui le secourt. Tout ce qui s'dit est une escroquerie. Ça ne l'est pas seulement de ce qui s'dit à partir de l'inconscient. Ce qui s'dit à partir de l'inconscient participe de l'équivoque, de l'équivoque qui est le principe du mot d'esprit, équivalence du son et du sens, voilà au nom de quoi j'ai cru pouvoir avancer que l'inconscient était structuré *comme* un langage. Je m'suis aperçu comme ça un peu sur le tard et à propos de quelque chose comme ça qui est paru dans... dans *Lexique et grammaire* ou bien *Langue française*, revue trimestrielle, c'est un p'tit article que je vous conseille de... de regarder de près parce qu'il est d'quelqu'un que... pour qui j'ai beaucoup d'estime il est de Jean-Claude Milner. C'est le numéro 30, paru en mai 1976, ça s'appelle «Réflexions sur la référence». (*soupir*) Ce qui après la lecture de c't article est pour moi l'objet d'une interrogation c'est ceci : c'est le rôle qu'il donne à l'anaphore. (*soupir*) Il s'aperçoit que la grammaire ça joue un certain rôle et que nommément

*Quelqu'un dans le public : Vous arrêtez de me...*

la phrase qui n'est pas si simple

*Gloria sur un ton désolé : Il y a un type qui fait que de vous photographier!*

---

L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile à mourre

*a parte* — Où est-ce qu'il est?

*Gloria* : *Ld !... Devant la porte*

*d'un ton compatissant à l'excès* — Oh, ben, écoutez, modérez-vous! (Rires)

*Plus sec* Soyez gentil bon ça m'agace ça m'embête beaucoup.

«j'ai vu dix lions et toi dit-il tu en as vu quinze», l'anaphore comporte l'usage de ce «en». Il met les choses très précisément au point en disant que ce «en» ne vise pas les lions il vise les dix. Je préférerais qu'il ne dise pas : « tu en as vu quinze» j'aimerais mieux qu'il dise «tu en as vu plus», parce que à la vérité ces quinze il ne les a pas comptés le «tu» en question. Mais il est certain que dans la phrase distincte «j'ai capturé dix des lions et toi tu en as capturé quinze» la référence n'est plus aux dix mais qu'elle est aux lions. Il est je crois tout à fait saisissant que dans c'que j'appelle la structure de l'inconscient il faut éliminer la grammaire. Il ne faut pas éliminer la logique mais il faut éliminer la grammaire (*toux*). Dans le français il y a trop de grammaire, dans l'allemand il y en a encore plus, dans l'anglais il y en a, il y en a une autre mais en quelque sorte implicite. Il faut qu'la grammaire soit implicite pour pouvoir, pour pouvoir avoir son juste poids. Oui, j'voudrais vous indiquer quelque chose, quelque chose qui... qui est d'un temps où... où... où le français n'avait pas une telle charge de grammaire, j'voudrais vous indiquer (*prend un ton d'annonce fantastique*) ce quelque chose qui s'appelle *Les bigarrures du seigneur des accords*. Il vivait tout à fait à la fin du siècle seizième et il est saisissant parce que il semble tout le temps jouer sur l'inconscient. Il semble jouer sur l'inconscient c'qui tout de même est curieux étant donné qu'il n'en avait aucune espèce d'idée encore bien moins que Freud mais que c'est tout de même là-dessus qu'il joue.

---

Jacques  
Lacan

Comment arriver à saisir à dire cette sorte de flou qui est en somme l'usage, et comment préciser la façon dont dans ce flou se spécifie l'inconscient qui est toujours individuel ? Une chose qui frappe c'est qu'il n'y a pas trois dimensions dans l'langage. Le langage c'est toujours mis à plat et c'est bien pour ça que mon histoire tordue là, (*va au tableau*) de l'imaginaire du symbolique et du réel (*dessine*) avec le fait que le symbolique c'est c'qui passe au-dessus de c'qui est en dessus et c'qui passe au-dessous de c'qui est en dessous c'est bien c'qui... c'qui en fait la valeur, la valeur c'est qu'c'est mis à plat. (*soupire*) *C'est mis à plat et mis à plat d'une façon dont vous savez parce que je vous l'ai répété ressassé, dont vous savez la fonction la valeur à savoir que ça a pour effet que l'un quelconque des trois étant dissous les deux autres se libèrent, c'est ce que j'ai appelé dans son temps du terme de noeud pour c'qui n'est pas un noeud mais effectivement une chaîne. Cette chaîne quand même il est frappant qu'elle puisse être mise à plat. Et j'dirai que... c'est une réflexion comme ça que... que m'a inspiré le, le fait que... pour ce qui est du réel on veut l'identifier à la matière je proposerai plutôt de l'écrire comme ça (Écrit au tableau) : l'âme à tiers. (soupire) (légers rires dans le public) Ça sera (ton badin) comme ça une façon plus sérieuse, plus sérieuse de s'référer à c'quelque chose à quoi nous avons affaire, dont c'n'est pas pour rien qu'elle est homogène aux deux autres, que un nommé Charles Peirce, Sanders Peirce comme il s'appelait, vous savez j'ai déjà écrit ce nom maintes et maintes fois (écrit au tableau et revient) que ce Peirce était tout à fait frappé par le fait que l'langage n'exprime pas à proprement parler la relation, c'est bien là quelque chose qui est*

frappant (repart *au tableau*) que le langage ne permette pas (*revient*) une notation comme x ayant un *certain type et pas un autre* de relation avec y c'est bien ce qui m'autorise puisque Peirce lui-même articule qu'il faudrait pour ça une logique ternaire et non pas comme on... on en use une logique binaire c'est bien ce qui m'autorise à parler de «l'âme-à-tiers» comme de quelque chose qui... qui nécessite un certain type de rapport logique.

Oui! Eh ben, tout de même, je vais en effet venir à cette *Philosophie en effet*, collection qui paraît chez Aubier-Flammarion, pour dire c'est qui m'a un peu effrayé... dans c'est qui chemine en somme de quelque chose que j'ai inauguré par mon discours. Il y a un livre qui y est paru d'un nommé Nicolas Abraham et d'une nommée Maria Torok,... ouais... ça s'appelle (*écrit au tableau*) *Cryptonymie*, ce qui indique assez l'équivoque à savoir que le nom y est caché et ça s'appelle *Le verbier de l'Homme aux Loups*. (*écrit au tableau*) *J'sais pas*, il y en a peut-être qui sont là et qui ont assisté à mes élucubrations sur l'Homme aux loups, c'est à c'propos que j'ai parlé de forclusion du Nom du père. *Le verbier de l'Homme aux loups* est quelque chose où, si les mots ont un sens, je crois reconnaître la... la poussée de ce que j'ai articulé d'puis toujours, à savoir que, que le signifiant c'est de c'la qu'il s'agit dans l'inconscient. Et que le fait que... que l'inconscient c'est qu'en somme on parle, si tant est qu'il y ait du parlé, qu'on parle tout seul, qu'on parle tout seul parce que, (*soupire*) parce qu'on ne dit jamais qu'une seule et même chose, on ne dit jamais qu'une seule et même chose sauf si on s'ouvre à dialoguer, à dialoguer avec un psychanalyste. Il n'y a pas moyen de faire autrement que de recevoir d'un psychanalyste ce quelque chose qui en somme dérange, d'où sa défense et tout ce qu'on élucubre sur les prétendues résistances... il est tout à fait frappant que la résistance je l'ai dit c'est quelque chose qui prenne son point de départ chez l'analyste lui-même et que la bonne volonté de l'analysant ne rencontre jamais rien de pire que la résistance de l'analyste. La psychanalyse je l'ai dit je l'ai répété tout récemment n'est pas une science. Elle n'a pas son statut de science et elle ne peut que l'attendre l'espérer. Mais c'est un délire, c'est un délire dont on attend qu'il pone une science. C'est un délire dont on attend qu'il devienne scientifique on peut attendre longtemps. On peut attendre longtemps je l'ai dit pourquoi simplement parce qu'il y'a pas de progrès et que c'qu'on attend c'est pas forcément c'qu'on recueille. C'est un délire scientifique donc et on attend qu'il porte une science mais ça ne veut pas dire que, que jamais la pratique analytique portera cette science. C'est une science qui a d'autant moins de chance de mûrir qu'elle est antinomique et que quand même par l'usage que nous en avons nous savons que y'a des rapports entre la science et la logique. (*soupire*) Il y a une chose qui je dois dire m'étonne encore plus que... que la diffusion, la diffusion dont on sait bien qu'elle se fait, la diffusion de c'qu'on appelle mon enseignement, mes idées puisque (*soupire*) ça voudrait dire que j'ai des idées, la diffusion de mon enseignement à ce quelque chose qui est l'autre extrême des groupements analytiques qui est cette chose qui chemine sous le nom de, d'Institut de psychanalyse. Une chose qui m'étonne encore plus ça n'est pas que le *Verbier de l'Homme aux loups* non seulement y vogue mais... mais y fasse des p'tits, c'est quand quelqu'un dont je ne savais pas que,... pour dire la vérité je l'crois en analyse, dont je n'savais pas qu'il fût en analyse mais c'est une simple

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile d mourre*

hypothèse, c'est un nommé Jacques Derrida qui (*rires et brouhaha*) qui fait une préface à ce *Verbier*. Il fait une préface absolument fervente enthousiaste où je crois percevoir enfin un frémissement qui est lié je ne sais pas auquel des deux analystes (légers rires) il a affaire (*rires*), ce qu'il y a de certain c'est que il les couple... et je n'trouve pas je dois dire malgré que j'aie engagé les choses dans cette voie, je n'trouve pas que ce livre ni cette préface soient d'un très bon ton. Dans l'genre délire (*quelques rires*)... je vous en parle comme ça, j'peux pas dire que ce soit dans l'espoir que vous irez y voir... je préférerais même que... que vous y renonciez, (*légers rires*) mais enfin je sais bien qu'en fin de compte vous allez vous précipiter chez Aubier-Flammarion (*rires de toute la salle*) ne serait-ce que pour voir enfin c'que j'appelle un extrême. C'est certain que ça s'combine avec la de plus en plus médiocre envie que j'ai de vous parler. C'qui s'combine c'est que j'suis effrayé de c'dont en somme je m'sens plus ou moins responsable, à savoir d'avoir, d'avoir ouvert les écluses de quelque chose que j'aurais, sur lequel j'aurais aussi bien pu la boucler, j'aurais aussi bien pu me réserver à moi tout seul la satisfaction de jouer sur l'inconscient sans expliquer... sans en expliquer la farce sans, sans dire que c'est par ce truc des effets de signifiants qu'on opère. J'aurais aussi bien pu le garder pour moi puisqu'en somme si on ne m'y avait pas vraiment forcé enfin (*soupire*) j'aurais... j'aurais jamais fait d'enseignement. On peut pas dire que... que *ce* que Jacques-Alain Miller a publié sur la scission de 53 ... ce soit avec enthousiasme que, que j'ai pris la r'lève sur le sujet de... de cet inconscient.

J' dirai même plus... j'n'aime pas tellement j'n'aime pas tellement la seconde topique j'veux dire celle où Freud s'est laissé entraîner par Groddeck. Bien sûr on ne peut pas faire autrement (*va au tableau*) c'est mis à plat le ça avec le gros oeil qui est le moi, le ça c'est... tout s'met à plat. Mais enfin ce moi qui d'ailleurs en allemand n's'appelle pas, ne s'appelle pas «moi» s'appelle *Ich*. Wo Es war là où c'était, là où c'était on sait pas du tout ce qu'il y avait dans la boule de ce Groddeck pour soutenir ce ça cet Es. Lui pensait que le ça dont il s'agit c'était ce qui vous vivait. C'est ce qu'il dit c'est ce qu'il dit quand il écrit son *Buch*, son Livre du Es il dit que c'est c'qui vous vit. Cette idée d'une unité globale qui vous vit alors qu'il est bien évident que... que l'ça, que l'ça dialogue et qu'c'est même ça qu'j'ai désigné (écrit au *tableau*) du nom de A, c'est qu'il y a quelque chose d'autre ce qu' j'appelais tout à l'heure l'âme à tiers, la matière qui n'est pas seulement, qui n'est pas seulement le réel... (*soupire*) qui est quelque chose avec *quoi* (*va au tableau et dessine*) expressément je l'dis nous n'avons pas de relation. Avec le langage nous aboyons (*émet un petit rire*) après cette chose et ce que veut dire S de grand A barré, (*revient*) c'est ça qu'ça veut dire c'est qu'ça n'répond pas. C'est bien en ça que, que nous parlons tout seul, que nous parlons tout seul jusqu'à c'que... jusqu'à c'que sorte c'qu'on appelle un moi c'est-à-dire quelque chose dont rien ne garantit qu'il ne puisse à proprement parler délirer. C'est bien en quoi j'ai pointé que comme Freud d'ailleurs... qu'y'a pas à y regarder de si près pour ce qui est de la psychanalyse et que entre... entre folie et... et débilité mentale nous n'avons que le choix. En voilà assez pour aujourd'hui. (*Brouhaha et applaudissements*) J'ai pas tellement envie de... *Applaudissements*.

18 JANVIER 1977

C'est plutôt pénible. Alors voilà ! À la vérité... ceci est plutôt le témoignage, le témoignage d'un échec à savoir que j'me suis épuisé enfin pendant quarante-huit heures, pendant quarante huit heures à... à faire ce que j'appellerai contrairement à ce qu'il en est de... de la tresse... je me suis épuisé pendant quarante-huit heures à faire c'que j'appellerai une quatresse. Voilà !

La tresse est au principe du noeud borroméen c'est à savoir, c'est à savoir qu'au bout de six fois, on trouve..., (*Lacan dessine avec des feutres sur des feuilles de papier*) on trouve pour peu qu'on croise (*soupire en dessinant*) de la façon convenable ces trois...

*Gloria : Ça y est c'est tombé! Il est tombé !*

— Comment ?

*Gloria : Il est irrécupérable.*

— Comment ? ... Il est irrécupérable ? (*Rires*)

Non, je ne peux pas finir avec le noir parce que... Bon, j'avais un marron... (*brouhaha*)..

— Hein ?

*Gloria : ...mais moi, je ne comprends plus! Long brouhaha... ils se mettent à deux pour manipuler tout cela et parlementent ensemble*

— Hein ?

*Gloria : Je ne comprends plus*

Bon, alors ceci veut dire que au bout de six manoeuvres de la tresse vous retrouvez dans l'ordre, au six, à la sixième manoeuvre, le 1 le 2 et le 3. (*revient au micro*) C'est ceci qui constitue le noeud borroméen. Si vous en avez... si vous procédez douze fois, vous avez de même un autre noeud borroméen. Chose curieuse cet autre noeud borroméen n'est pas visualisé immédiatement.

— Vous n'avez pas d'autres gros crayons?

*Gloria : Non, j' n'en ai pas amené*

— Bon!

Il a pourtant ce caractère que, contrairement au premier noeud borroméen (*va au tableau*) qui comme vous l'avez vu tout à l'heure

— Avec ça, c'est très bien.

(*dessine*) au-d'ssus de celui qui est au-d'ssus puisque vous le voyez le rouge est au-d'ssus du vert, au-d'ssous de celui qui est au-d'ssous, voilà le principe (*revient*) dont découle le noeud borroméen. C'est en fonction de cette opération que le noeud borroméen tient. De même dans une opération à quatre, (*repart*) vous mettez...

*Conversation à côté du micro qui couvre en partie la voix de Lacan*

— alors vous voyez ?

— non je suis bien ici, oh oui je suis bien ! parce que je m'appuie là... donnez-moi votre place

— là...là.. .

un au-d'ssus, l'autre au-d'ssous, et de même opérerez-vous avec au-d'ssous celui qui est au-d'ssous, (*dessine*) vous aurez ainsi un nouveau noeud borroméen (*revient*) qui représente celui à douze croisements. (*Soupire*)

---

*L'insu que sait  
de !Une-bévue  
s'aîle a mourre*

Que penser de cette tresse ? Cette tresse peut être dans l'espace. Il n'y a aucune raison en tout cas au niveau de la quatrieste (*prononce quoitresse*) que nous n'puissions la supposer entièrement suspendue. La tresse pourtant est visualisable pour autant qu'elle est mise à plat...

J'ai passé une autre époque, celle qui était prétendument réservée aux vacances, à m'épuiser de même à essayer de mettre en fonction un autre type de noeud borroméen. C'est à savoir celui qui se s'rait fait obligatoirement dans l'espace puisque ce dont j'partais ça n'était pas le cercle (*repart*) comme vous le voyez là, (*revient*) c'est-à-dire de quelque chose qu'on met d'habitude à plat, mais de ce qu'on appelle un tétraèdre. Un tétraèdre, ça se dessine comme ça. (*va au tableau et dessine*) Grâce à ça y'a 1, 2, 3, 4, 5, 6 arêtes. (*revient*)

J'dois dire que les préjugés que j'avais, car il s'agit de rien de moins, (*soupire*) m'ont poussé à opérer avec les quatre faces et non pas avec les six arêtes et qu'avec les quatre faces c'est tout à fait difficile de f..., c'est impossible de faire un tressage. Il y faut les six arêtes pour faire un tressage correct (*Lacan montre quatre boules blanches avec des dessins en 3 couleurs dessus*)... et j'aimerais que ces boules j'les voie revenir ! Le fait est que vous y constaterez que le tressage non pas à six mais à douze est tout à fait fondamental. J'veux dire que c'qui se produit... c'est qu'on ne saurait mettre en exercice ce tressage des tétraèdres sans partir, sans partir puisque de tétraèdres il n'y en a qu'3, sans partir de la tresse. C'est un fait (*tousse*) qui m'a été découvert sur le tard et dont vous verrez ici pour peu que j'vous passe ces boules dont je le répète j'aimerais les voir revenir parce que je ne les ai pas, loin de là, pleinement élucidées...

Je vais donc comme je fais d'habitude... (*Lacan lance les boules dans l'assistance... et renverse le micro ; brouhaha*).

Ça marche encore? (*rires*) Ça ne marche pas bien sûr. Quoi? Comment? Ça marche ou pas? Hein? On entend?

*Le public : oui!*

J'aimerais les voir revenir toutes les 4. (*Quelques rires*.) J'aimerais les voir revenir toutes les 4 en effet elles ne sont pas semblables. Il y en a 4 ce n'est pas sans raison. C'est une raison que je n'ai pas même encore maîtrisée. Il est préférable, quoique bien entendu ça prendrait trop de temps, il serait préférable que d'une de ces boules à l'autre on les compare, car elles sont effectivement différentes. (*soupire*)

J'aimerais que de ce... cette tresse à trois qui est basale dans l'opération de ces nœuds borroméens tétraédriques auxquels j'vous le répète je m'suis attaché sans y parvenir complètement, j'aimerais que vous tiriez une conclusion : c'est que même pour les tétraèdres en question, on procède *aussi* par c'que j'appellerai une mise à plat pour qu'ce soit clair. Il faut la mise à plat, dans l'occasion sphérique pour qu'on touche du doigt si j'puis dire, que les croisements en question, les croisements tétraédriques, sont bien du même ordre, c'est à savoir que le tétraèdre qui est en-d'ssous le troisième tétraèdre passe en-d'ssous et que le tétraèdre qui est en-d'ssus, le troisième tétraèdre passe en-d'ssus. C'est bien à cause de ça, c'est bien à cause de ça que nous en sommes là encore au noeud borroméen (*soupire*). Ce qu'il y a de fâcheux pourtant c'est que même dans l'espace, même à partir d'un présumé spatial, nous soyons contraints aussi dans c'cas-là à supporter, puisqu'en fin de compte (*soupire*) c'est nous

qui supportons, à supporter la mise à plat. Même à partir d'un présupposé spatial nous sommes forcés de supporter cette mise à plat très précisément sous la forme de quelque chose qui se présente comme une sphère. Mais qu'est-ce à dire si ce n'est que même quand nous manipulons l'espace nous n'avons jamais vue que sur des surfaces, des surfaces sans doute qui ne sont pas des surfaces banales puisque nous les articulons comme mises à plat. A partir de ce moment, il est, sur les boules que j'viens de vous distribuer et que j'aimerais voir revenir (*léger brouhaha*), il est sur les boules manifeste que la tresse fondamentale, celle qui s'entrecroise douze fois, il est manifeste que cette tresse fondamentale fait partie d'un tore, exactement ce tore que nous pouvons matérialiser au niveau de ceci, (va au *tableau*) à savoir (*revient*) de la tresse à douze et que nous pourrions d'ailleurs aussi bien matérialiser (*repart*) au niveau de ceci, c'est-à-dire de la tresse à six... A la vérité cette fonction du tore est tout à fait manifeste au niveau des boules que je viens de vous r'mettre parce que il n'est pas moins vrai qu'entre les deux petits triangles si nous faisons, j'vous prie de considérer ces boules, si nous faisons passer un fil polaire nous aurons exactement de la même façon... un tore car il suffit de faire un trou au niveau d'ces deux petits triangles pour constituer du même coup un tore. C'est bien en quoi la situation est homogène (*repart*) dans le cas du noeud borroméen tel que je viens de le dessiner ici, est (*revient*) homogène entre ce noeud borroméen et le tétraèdre. Il y a donc quelque chose qui fait qu'il n'est pas moins vrai pour un tétraèdre que la fonction du tore y règle c'qu'il y a du nodal dans le noeud borroméen. C'est une... (*soupire*), c'est un fait, c'est un fait qui... qui n'a strictement jamais été aperçu, c'est à savoir que tout ce qui concerne le noeud borroméen ne s'articule que d'être torique. (*soupire*)

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'ente d mourre*

Un tore se caractérise tout à fait spécifiquement... d'être un trou. Ce qu'il y a de fâcheux c'est qu'le trou c'est très difficile à définir. C'est que le noeud du trou avec sa mise à plat est essentiel c'est l'seul principe de leur comptage et qu'il n'y a qu'une façon jusqu'à présent en mathématique de compter les trous c'est d'passer par, c'est-à-dire de faire un trajet tel que les trous soient comptés. C'est c'qu'on appelle le groupe fondamental. C'est bien en quoi la mathématique ne maîtrise pas pleinement c'dont il s'agit. Combien de trous y a-t-il dans un noeud borroméen c'est bien ce qui est problématique puisque vous l'voyez, mis à plat, y en a quatre. Il y en a quatre c'est-à-dire que, c'est-à-dire il n'y en a pas moins que dans le tétraèdre qui a quatre faces dans lesquelles chacune on peut faire un trou, à ceci près qu'on peut faire deux trous, voire trois, voire quatre en f'sant un trou dans chacune des faces et que dans ce cas-là, chaque face se combinant avec toutes les autres et pouvant même repasser par soi, nous voyons, nous voyons mal, nous voyons mal comment compter ces trajets qui s'raient constituants de *ce* qu'on appelle le groupe fondamental. Nous en sommes donc réduits à la constance de chacun d'ces trous qui de c'fait s'évanouit d'une façon tout à fait sensible puisque un trou, un trou c'n'est pas grand chose.

Comment des lors distinguer ce qui fait trou et c'qui ne fait pas trou ? Peut-être la quatresse (*toujours prononcée quoitresse*) peut nous aider à le saisir.

Il s'agit en effet dans la quatresse de quelque chose qui solidarise, qui s'trouve, ce dont il s'trouve que j'ai qualifié trois cercles.

C'est à savoir que comme vous l'voyez ici (va au *tableau*) dans ce premier dessin (*relève les feuilles du tableau-papier*) ces trois cercles forment noeud borroméen. Ils forment noeud borroméen non pas que les trois premiers fassent noeud borroméen puisque comme c'est impliqué dans le fait que la quatrième libérée si j'puis dire... le quatrième élément libéré doit laisser chacun des trois libres, la quatresse lie pourtant à partir de celui qui est le plus en-d'ssous à condition de passer par-d'ssus celui qui est le plus en-dessus, (*revient*) il (*brouhaha*) se trouvera à passer sur (*repart*) celui qui dans la mise à plat est intermédiaire à passer dessous (*revient*) il se trouvera lier les trois.

C'est bien en effet ce dont nous voyons ce qui se passe (*remanipule Les feuilles de papier du tableau*)

— Avez-vous un petit peu... (*soupire ; dessine*)

(*brouhaha*) c'est à savoir que, à condition que... vous voyiez ça (*brouhaha*) comme équivalent à ceci, je pense que... (*dessine*) vous voyez ici que... il s'agit d'une représentation du réel pour autant que c'est ici que nous avons donc l'appréhension de l'imaginaire, du symptôme et du symbolique, le symbolique dans l'occasion étant très précisément ce qu'il nous faut penser comme étant l'signifiant.

(*revient*) Qu'est-ce à dire ? C'est que le signifié dans l'occasion, est un symptôme, le corps a savoir l'imaginaire étant distinct du signifié. Cette façon d'faire la chaîne nous interroge sur ceci, c'est que le réel, (*repart*) à savoir *ceci* dans l'occasion ici marqué là, (*revient*) c'est que le réel s'rait suspendu tout spécialement au corps. (*soupire*)

(*repart*) Oui. Tâchons ici de voir ce qui résulterait de ceci, (*dessine*) c'est à savoir que cet x qui est là, cette place, (*dessine*) s'ouvrirait et que... et que l'imaginaire se continuerait dans l'réel. C'est bien en effet c'qui s'passe puisque les corps (*revient*) ne sont produits de la façon la plus futile que comme appendice si je puis dire de la vie autrement dit de c'que sur quoi Freud spéculé quand il parle du germe.

Nous trouvons là autour de la fonction parlante quelque chose qui si l'on peut dire isole l'homme, isole l'homme dont il faudrait à c'moment-là marquer que c'n'est qu'en fonction de ceci qu'il n'y a pas de rapport sexuel, que ce que nous pouvons appeler dans l'occasion le langage, si j'puis dire y suppléerait. C'est un fait que le bla-bla meuble, meuble ce qui se distingue de ceci qu'il n'y a pas d'rapport.

Oui. Il faudrait (*repart au tableau*) dans c'cas que l'réel,... (*soupire à plusieurs reprises*)... sans que nous puissions savoir où il s'arrête, que le réel nous le mettions en continuité avec l'imaginaire, qu'en d'autres termes, ça commence là, quelqu'part au beau milieu, au beau milieu... (*réactions lointaines... dans le public*)... au beau milieu (*revient*) (*le brouhaha s'intensifie*) du symbolique. Ça expliquerait que l'imaginaire ici tracé en rouge, (*le brouhaha s'estompe un peu*) effectivement se reploie dans le symbolique, mais que il en est d'autre part étranger comme en témoigne le fait qu'il n'y a que... que l'homme, à parler.

(*repart*) Ça s'exprime ici que le réel (*revient*) est dessiné en vert. (*soupire*) Oui. J'aimerais que quelqu'un m'interpelle à propos de c'que j'ai aujourd'hui pour vous péniblement essayé de, de formuler de cette façon, (*repart*) qui fait du symbolique

quelque chose qui n'est pas, (*revient*) n'est pas facile à exprimer. J pense que pour ce qui est de cette tresse à quatre elle me semble reproduire, reproduire très exactement (*repart*) c'qui est ici, c'est à savoir que c'est une façon de, de la représenter comme tresse dont il s'agit. Si je n'y ai pas effectivement (*revient*) réussi d'emblée, c'est parce que, faut pas croire que ce soit aisé de faire une tresse à quatre. Il y faut partir d'un point qui... qui sectionne, qui sectionne les... les entrecroisements si je puis dire d'une façon appropriée, et il se peut qu'les choses soient telles que à partir (*repart*) d'un de ces points on ne trouve pas moyen (*revient*) de faire la tresse. C'est bien à ça que je me suis si longuement attardé, si longtemps attardé que il en est résulté plus que un dommage pour ce que j'avais à vous dire aujourd'hui.

Si donc quelqu'un veut bien me donner la réplique, la réplique à savoir m'interroger sur ce que j'ai voulu dire aujourd'hui, (*brouhaha*) je lui en serai reconnaissant.

(*immédiatement*) :

Mme X — Bien. Monsieur je me permets de... il est pénible de poser une question après un travail aussi pénible.

Lacan — Ouais...

Mme X — Je voulais vous demander parce que vous avez dit, «le présupposé espace», et je n'ai jamais très bien compris — et je l'avoue humblement devant cette noble assemblée — que vous disiez «ex-siste» ou «existe», j'ai le droit d'avoir mes faiblesses, mais pourquoi ne pourriez-vous pas dire le «père espace» ?

Lacan — Oui (*soupire*)

Mme X — Je me demande et puis vous avez dit le présupposé tétraèdre qui est à trois et dans l'espace votre tresse, je ne suis pas au cirque, je le sais bien puisque nous parlons de sphère, avec des balles que vous avez envoyées qui sont si différentes, on peut la tresser ?

Lacan — On peut... ?

Mme X — On peut la tresser sur l'île Borromée. On peut faire la tresse dans l'espace comme le jongleur.

Lacan — Ouais...

Mme X — C'est ce que vous avez dit qui est difficile à plat, vous l'avez avoué vous-même. Personne ne vous l'a dit.

Lacan — Ouais,... oui c'est vrai.

Mme X — Non mais vous me demandez de m'expliquer...

Lacan — Bien qui est-ce qui a... quelqu'un d'autre a une question à poser? (rires) Vous, cher, vous.

M. Y — Est-ce que l'ouverture du réel et de l'imaginaire avec le symbolique replié sur lui-même suppose que vous passiez du domaine de l'homme au domaine de la vie (*Public : plus fort ! plus fort ! Plus fort ! plus fort !*) et des vivants?

Mme X — Il a dit que l'homme était le seul à parler (*léger brouhaha*)

M. Y — Il n'est pas le seul à vivre.

Mme X — Il a dit...

Lacan — Non il n'est pas le seul à vivre

Mme X (*mêle sa voix à celle de Lacan puis sur un ton déclamatoire*)... — il a dit aujourd'hui une phrase qu'il n'a jamais dit... le seul être qui parle c'est l'homme

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile d'maurre*

Lacan (*essaye de parler mais il n'y arrive pas*) — il est... il est...

Mme X (ton *déclamatoire*) — C'est sa réponse je le regrette... (*quelques rires*)

Lacan (*essaye d'intervenir*) — Ouais! II... il n'est pas

Mme X *l'interrompant* — Moi j'écoute et j'entends quelque fois

Lacan — Il n'est, il n'est certainement pas le seul à vivre

*Dans le public quelqu'un essaye de parler,*— effectivement... il est interrompu... il y a quelque chose de bon c'est qu'un homme seul peut parler à beaucoup de personnes.

Lacan — Hein?

M. Z — Alors utilisez le micro quand même!

Lacan — Comment? (*rires*)

M. Z — Vous ne m'entendez pas parce que justement (*parle très fort du fond de la salle*) je n'ai pas de micro. La technique est faite ainsi qu'il y a des micros. Pourquoi est-ce que vous ne vous en servez pas? Est-ce que c'est pour donner plus de valeur à ce que vous dites?

Lacan — Certainement pas !

Mme X *l'interrompt, fort* — Ce qu'il dit c'est la valeur! (*rires*)

Lacan — Certainement pas. Certainement pas. J'm'excuse d'avoir dû aller au tableau plus d'une fois.

M. W. — Alors, si la fonction parlant isole l'homme, qu'en est-il d'une manifestation préverbale c'est-à-dire de l'ouverture préverbale c'est-à-dire de l'ouverture possible du réel, je relis : « le réel en continuité avec l'imaginaire », comment voyez-vous par exemple des manifestations préverbales qui sont toutes celles que l'art par exemple... euh

Lacan — Qui sont celles de... ?

M. W. —... l'art n'est-ce pas, la musique, l'art entre guillemets, la peinture, la musique, tous les arts qui sont, qui ne passent en fait pas la talking-cure, qui ne passent pas par le parler ? (M<sup>^</sup> X *parle en même temps ; inaudible*) Alors, si vous mettez le réel en continuité avec l'imaginaire par une ouverture ici, je crois, n'est-ce pas d'une expérience qui est la mienne de la peinture que la continuité ici dessinée par vous au tableau par une ouverture est, en acte — je dis bien en acte — cette fois, par le corps qui est comme vous l'avez défini et comme Freud le définit par le germe comme le corps étant là par appendice, je pense que là au niveau de la peinture se passe justement un jeu d'appendice pré-verbal c'est-à-dire et alors là, je vous demande d'enchaîner justement, non pas que je ne sais pas la suite, mais que j'attends votre

Mme X *l'interrompant* — Oh là là ! Il va me déchaîner

Lacan — Oui...

Mme X *l'interrompant* — Ce qui est pré-verbal, ce n'est pas la parole !

*Le public à Mme X* — Chut ! Chut ! (*On entend un «ta gueule» semblant venir de Mr \*

M. W. — (*inaudible...*) pour parler sérieusement il faut parler après... quand on est à la droite du père faut le rembourser ! (*rires, un sifflement*) Je vois dans ce graphe, qui est la représentation d'une coupure, mais où il y a la possibilité d'une ouverture

en acte et l'acte de la peinture, qui est justement là le fait d'une ouverture, mais par une continuité qui serait, excusez moi, une sorte de... un peu comme quand vous prenez du caramel, n'est ce pas, ça fait des fils, alors cette fois il n'y a pas la coupure entre le sujet et le lieu de l'Autre, (*le brouhaha s'intensifie*) il n'y a pas cette aliénation qui nous a été décrite dans la musique, la fois dernière, où le petit a s'évanouit, disons qu'entre le sujet et le lieu de l'Autre ça fait des fils. C'est comme quand on fait du caramel. A partir du compulsif

*Le public réprobateur : Oh! Oh! (Brouhaha pendant la suite de l'intervention)* du sujet jusqu'au lieu de l'Autre, moi, je vois une possibilité curieuse du langage de la peinture, qui est la mienne, et qui est un langage où au niveau du dénoté, c'est-à-dire au niveau de ce qui est le dictionnaire et de ce qui est mis en abîme et qui est en fonction de l'heure dans votre étude sur le langage à partir de la cure, ici dans le fait pictural il y a une sorte d'insistance et comme Lacan dit n'est-ce pas que si le sens ne consiste pas en ce qu'il signifie au moment même, effectivement il y a toujours cette glissade et ce jeu des signifiants comme dans le Séminaire de la Lettre Volée, ici il y aurait un processus de continuité, de curieuse insistance, à un premier niveau qui serait un niveau du dénoté, qui existerait en poésie, qui existe en ce qui me concerne moi dans une expérience picturale où à ce moment-là il y a une première mise en scénario en scène ; les signes sont «scénoengraphés» et vont insister à un niveau n'est-ce pas où le primaire passe dans le secondaire et, si vous voulez, fait une première mise en forme de signes qui eux-mêmes seront après mis en condition d'abîme par le jeu n'est-ce pas d'une sorte d'engrenage scénique.

*Le public* — chut ! chut !

Lacan — Moi je crois que votre pré-verbal en l'occasion est tout à fait modelé par le verbal. Je dirais presque que c'est un... un hyper-verbal... C'que vous appelez dans l'occasion enfin par exemple (*soupire*) ces filaments, c'est quelque chose qui est profondément motivé par le symbole, parle signifiant.

M. W — Oui je le crois aussi d'ailleurs. Mais disons que la voie est autre et pas euh ne passe pas par tout le processus du symbolique et c'est pas du tout pour mettre en doute ou en défaut votre enseignement n'est-ce pas, bien que je ne suis pas là pour...

Mme X — personne ne le croira

Lacan — Il n'y a aucune raison qu'on ne puisse pas mettre mon enseignement en défaut.

M. W (*Brouhaha général*) — Non mais disons qu'au niveau de ce qui n'est plus...

Lacan — J'essaye j'essaye de dire que l'art dans l'occasion est au-delà d'un savoir-faire et le symbolique est au principe de faire. Je crois qu'il y a, qu'il y a plus de vérité (*dans le public : Micro!*) plus de vérité dans le dire de l'art que dans n'importe quel bla-bla. Ça ne veut pas dire que ça passe par n'importe quelle voie.

M. W — Oui, j'ai seulement voulu dire que les choses...

Lacan *l'interrompant* — Ce n'est pas un pré-verbal. C'est un verbal à la seconde puissance... Voilà. Allons-y.

Gloria insistant : — La balle! Les balles! Nos balles! Nos boules!

Lacan — Où sont-elles, ces boules? Ce que vous êtes gentille!... J'aimerais avoir... avoir... *Brouhaha*.

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile d mourre*

8 FÉVRIER 1977

Ah! Je m'casse la tête contre, contre c'que j'appellerai, à l'occasion, un mur, un mur bien sûr d'mon invention, hum, c'est bien c'qui m'ennuie, on n'invente pas n'importe quoi. Et c'que j'ai inventé est fait en somme pour, pour expliquer j'dis expliquer mais je n'sais pas très bien c'que ça veut dire, expliquer Freud. C'qu'il y a de frappant c'est que, c'est que dans Freud il n'y a pas, il n'y a pas trace de cet ennui ou plus exactement de ces ennuis, de ces ennuis que j'ai et que je vous communique enfin sous cette forme : «je me casse la tête contre, contre les murs». Ça n'veut pas dire que Freud ne se tracassait pas beaucoup, niais c'qu'il en... c'qu'il en donnait au public était apparamment de l'ordre je dis de l'ordre d'une philosophie. C'est-à-dire que, qu'y'avait pas... j'allais dire qu'y'avait pas d'os. Mais justement y'avait, y'avait des os et c'qui est nécessaire pour, pour marcher tout seul c'est-à-dire un squelette.

Voilà! Je pense que là, vous reconnaissez la figure si toutefois je l'ai bien dessinée, la figure... la Figure où j'ai, d'un seul trait, (va *au tableau*) figuré l'engendrement du réel, (*léger brouhaha et perturbations*) et que c'réel (*revient*) se prolonge en somme par l'imaginaire puisque c'est bien de ça qu'il s'agit, sans qu'on sache très bien où s'arrêtent le réel et l'imaginaire. Voilà, (*repart*) c'est cette figure-là qui s'transforme, qui s'transforme dans cette figure-là. Je n'vous le donne que, que parce que en somme c'est le premier dessin où je n'm'embrouille pas. (*léger brouhaha*)

*Quelqu'un dans le public* : Chûûût!

C'qui est, c'qui est remarquable parce que je m'embrouille toujours bien sûr.

Bon, j'voudrais quand même me... passer la parole à quelqu'un à qui j'ai demandé de bien vouloir ici venir émettre un certain nombre de choses et que, qui m'ont paru dignes tout à fait dignes d'être énoncées. En d'autres termes je ne trouve pas le nommé Alain Didier-Weill mal engagé dans... dans son affaire.

C'que je peux vous dire c'est que pour moi, je m'suis beaucoup attaché à... à mettre à plat quelque chose. La mise à plat participe toujours du système. Elle y partic... elle en participe seulement, c'qui n'est pas beaucoup dire. Une mise à plat par exemple celle que je vous ai faite avec le noeud borroméen... c'est un système. J'essaye bien sûr, j'essaye bien sûr de le, de l'concasser ce noeud borroméen et c'est bien ce que vous voyez dans ces deux images.

1\_ideal, l'ideal du moi en somme ça serait d'en finir avec le symbolique. Autrement dit de ne rien dire. (bruit *dans le fond de la salle*) Quelle est cette force démoniaque qui pousse à dire quelque chose autrement dit à enseigner, c'est ce sur quoi j'arrive à, à... à m'dire que c'est ça le surmoi. C'est c'que, c'est c'que Freud a désigné par le surmoi qui bien sûr n'a rien à faire avec aucune condition qu'on puisse désigner du naturel.

Sur le sujet de c'naturel, j'dois quand même vous... vous signaler quelque chose, c'est que... c'est que je m'suis attaché à lire, à lire quelque chose qui est paru à la Société, à la Société Royale de Londres et qui est un *Essai sur la rosée*. Ça, ça avait la grande estime d'un nommé Hershell qui a fait quelque chose, quelque chose qui s'in-

titule *Discours préliminaire sur l'étude de la philosophie naturelle*. C'qui me frappe le plus dans cet *Essai sur la rosée*... c'est qu'ça n'a aucun intérêt! (*rires de toute la salle*) Je m'le suis procuré bien entendu à la Bibliothèque Nationale où j'ai comme ça de temps en temps quel, quelque personne qui fait un effort pour moi, une personne qui est, qui est là-bas musicologue et qui est en somme pas trop mal placée pour me procurer... dans l'occasion, comme j'n'avais aucun moyen de, d'avoir le texte original que à la rigueur j'aurais pu arriver à lire, c'est une traduction c'que je lui ai réclamé. Elle a été traduite en effet cet *Essai sur la rosée*, cet *Essai sur la rosée* a été traduit de son auteur... de William Charles Wells, elle a été traduite par le nommé Tordeux, maître en pharmacie. Et il faut vraiment énormément s'forcer (*tousse*) pour arriver à... à y trouver le moindre intérêt. (*légers rires*) Ça prouve que, que tous les phénomènes naturels ne nous intéressent pas autant. Et la rosée tout spécialement, ça, ça nous glisse, ça nous glisse à la surface. C'est tout de même assez curieux, tout de même assez curieux que la rosée par exemple n'a pas l'intérêt que Descartes a réussi à donner à l'arc en ciel. La rosée est un phénomène aussi, aussi naturel que l'arc en ciel, pourquoi est-ce que ça n'nous fait ni chaud ni froid ? C'est très étrange et c'est bien certain que, c'est en raison de son rapport avec le *corps* que nous nous in... que nous nous intéressons pas aussi vivement à la rosée qu'à l'arc en ciel, parce que l'arc en ciel nous avons le sentiment que ça débouche sur la théorie de la lumière euh... tout au moins nous avons c'sentiment depuis que Descartes l'a démontré. Oui! Enfin, je suis perplexe sur ce, sur ce peu d'intérêt que nous avons pour la rosée. Il est certain qu'il y a quelque chose de centré sur les fonctions du corps, qui, qui est ce qui fait que nous donnons à certaines choses un sens. La rosée manque un peu d'sens. Voilà tout au moins ce dont j'témoigne après une lecture que j'ai faite aussi attentive que j'pouvais de cet *Essai sur la rosée* et maintenant je vais donner la parole à Alain Didier-Weill en m'excusant de l'avoir un p'tit peu ?tardé il n'aura plus qu'une heure et quart pour vous parler au lieu de, de c'que je croyais avoir pu lui garantir c'est-à-dire une heure et demie. (*Brouhaha*)

Gloria — Vous avez une chaise

Lacan — Hein?

Gloria — Vous avez une chaise

Lacan — J'ai quoi?...

Gloria — Une chaise.

Lacan — Alain Didier-Weill va vous parler de quelque chose qui a un rapport avec le savoir, à savoir le «je sais» ou le «il sait». C'est ce rapport entre le «je sais» et le «il sait» sur lequel il va jouer.

Alain Didier-Weill — On peut dire que je vais parler de la passe aussi?

Lacan — Hein?

Alain Didier-Weill — On peut dire que je vais parler de la passe?

Lacan — Vous pouvez parler de la passe également.

Alain Didier-Weill — Le point d'où j'étais arrivé à, à proposer au docteur Lacan les élucubrations que je vais vous soumettre me vient de la, de ce que représente pour moi ce qu'on nomme dans l'École Freudienne, la passe. Effectivement une, une rumeur circule depuis quelque temps dans l'École, dans l'École, c'est que les résultats

---

*L'insu que sait  
de l'Ine-ôtvue  
s'aile d mourre*

de la passe qui fonctionnerait depuis un certain nombre d'années ne répondraient pas aux espoirs que l'on avait été... qui y avaient été mise. Étant donné...

Lacan — Parlez plus haut parce que...

(rire *de toute la salle*)

Lacan — Gueulez... gueulez... ils entendent rien!

(rires, *brouhaha*)

Alain Didier-Weill — Bon! Étant donné que c'est, cette idée comme ça qu'il y aurait une idée d'un échec de la passe, c'est que, quelque chose que personnellement je supporte mal dans la mesure où pour moi elle me semble garantir ce qui peut préserver d'essentiel et de vivant pour l'avenir de la psychanalyse, j'ai cogité un petit peu à la question et il me semble avoir trouvé éventuellement les... *ce* qui pourrait rendre compte d'un montage topologique qui n'existe pas et qui rendrait compte du fait que le jury d'agrément n'arrive peut-être pas à utiliser, et à utiliser *ce* qui lui est transmis pour faire avancer les problèmes cruciaux de la psychanalyse. Le circuit que je vais mettre en place devant vous prétend métaphoriser par un long circuit dans lequel seraient représentables les mouvements fondamentaux, vous verrez que j'en désigne trois très précisément, à l'issue desquels un sujet et son Autre peuvent arriver à un point précis, très repérable, que j'appellerai R, très repérable

Lacan — Que vous appellerez...

Alain Didier-Weill — que j'appellerai B4-R4 vous verrez pourquoi, et à partir duquel j'articulerai ce qui me semble pouvoir être et le problème de la passe et celui de peut-être la nature du court-circuit de ce qui pourrait court-circuiter topologiquement ce qui se passerait au niveau du jury d'agrément. Bon, je commence donc.

Les sujets que je choisis pour vous présenter nos deux partenaires analytiques, peuvent vous être rendus familiers en ce qu'ils correspondraient d'une certaine façon aux deux protagonistes les plus absentiés de l'histoire de la lettre volée que vous connaissez, ceux-là mêmes dont du début à la fin il n'est pas question, à savoir l'émissaire celui qui serait l'émissaire de la lettre qui est tellement exclu que Poe même je crois ne, ne le nomme même pas et à savoir le récepteur de la lettre qui nous le savons Lacan nous l'a montré est le roi. Si vous le permettez je baptiserai pour la commodité de mon exposé le sujet du nom de Bozeff et je garderai au destinataire son nom celui du roi. Tout mon montage va consister à substituer au court-circuit par lequel le conte de Poe tient ses deux sujets hors du cheminement de la lettre à un long circuit en chicane par lequel la lettre partant de la position B1 finira par aboutir à la position B4. Les numérotations 1 et 4 que je vous indique vous indiquent déjà que je serai amené à distinguer 4 places qui différencieront 4 positions successives du sujet et de l'Autre. Je commence donc (tout bas) alors, par B1... voilà!

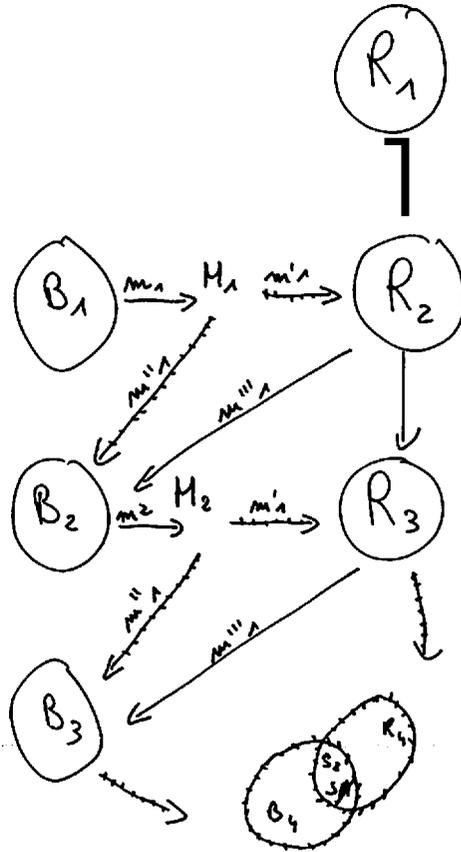
Lacan — Bon, je m'en vais trimballer...

Gloria — (*inaudible*)... vous ne pouvez pas (*inaudible*) (*brouhaha*) il peut pas. Il ne peut pas (*inaudible*) On ne peut pas

Lacan — On ne peut pas quoi?

Gloria — Le bouger! L'emmener là-bas. (*inaudible*)

(Alain Didier-Weill écrit au tableau)



*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile d mourre*

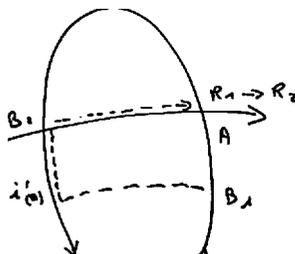
Par 131 vous voyez que B, la série des B correspond au sujet Bozeff, la série de R1, R2, R3 correspond à la progression de savoir du roi, R1, R2, R3. Par B1 si vous le voulez je qualifie l'état je dirai d'innocence du sujet voire de niaiserie du sujet quand il se soutient uniquement de cette position subjective qui est celle : l'Autre ne sait pas, le roi ne sait pas, ne sait pas quoi ? Eh bien tout simplement peu importe le contenu de la lettre tout simplement ne sait pas que le sujet sait quelque chose à son endroit. R1 représente donc l'ignorance radicale du roi. Donc on pourrait dire que dans la position B1 ça serait dans la position niaise du cogito qui pourrait s'écrire : « il ne sait pas, donc je suis ». L'histoire si vous voulez, cette position vous est familière dans la mesure où nous savons que c'est une position que nous connaissons par l'analyse, l'analysant bien souvent nous le savons choisit son analyste en se disant inconsciemment en se disant : « Je le choisis celui-là parce que lui je vais le rouler » et nous savons que ce qu'il craint le plus en même temps c'est d'y arriver. Alors à partir de ce montage élémentaire je continue.

Alain Didier-Weill — On ne peut pas l'emmener, la chaise?

Gloria — Non!

Alain Didier-Weill — (*dessine*) (*soupire*) Avant de mettre en place le graphe de Lacan voilà comment les choses se passent. Je fais maintenant, l'histoire commence, je fais maintenant intervenir quelqu'un qui sera, que j'appelle vous voyez que j'ai nommé M. M j'appellerai ça le messenger c'est-à-dire que en B1 un jour Bozeff qui est en B1 va confier au messenger dans la position M1 le message que j'ai appelé petit ml et en petit ml il lui dit : «L'Autre ne sait pas, le roi ne sait pas». Le messenger est fait pour ça, c'est bien sûr un traître, il transmet au roi le message petit ml qui se transforme en m' de 1, c'est-à-dire que le roi passe de la position de l'ignorance du grand 121 à la position R2 d'un savoir élémentaire qui est : l'Autre sait, c'est-à-dire le sujet sait quelque chose à mon endroit. A partir de là le message va revenir à Bozeff notre sujet sous forme inversée. Il va revenir de deux façons, disons il va revenir parce qu'il y aura un mouvement d'aller-retour le messenger va lui dire va venir le retrouver si on veut et va lui dire : «J'ai dit au roi ce que tu m'avais dit». J'ai appelé ce message m»1, c'est un retour sur le plan de l'axe sur le graphe sur l'axe i(a), si vous voulez c'est la relation spéculaire. Un autre message arrive à Bozeff qui est, qui se placera lui sur la trajectoire de la subjectivation que j'ai dessinée en vert qui arriverait directement donc sur le plan de, par le plan symbolique. Vous voyez donc que le point important là est le fait que Bozeff qui était dans la position d'une niaiserie de la niaiserie en B1 du fait de l'inversion du message qui lui revient c'est-à-dire que cette fois l'Autre sait est déplacé. Il ne peut plus rester en B1 il est déplacé il se retrouve en B2. Et en B2 je dirai qu'il est là dans la position du semblant il peut encore se soutenir de la position que je dirai être celle de la duplicité puisqu'en B2 il peut encore se dire : « Oui il sait mais il ne sait pas que je sais qu'il sait». Alors je vais maintenant écrire avant d'aller plus loin le premier épisode sur le graphe de Lacan. (*Va au tableau et parle en dessinant*)

Jacques  
Lacan



Là la position de l'Autre, le message part de l'Autre. Là c'est la position moïque de Bozeff que j'écris B1. Le message part de Bozeff qui confie au messenger qui serait le i'(a) le message que j'ai appelé ml, c'est-à-dire que ce circuit dit : il ne sait pas. Le messenger fait son office, transmet ce message par cette voie qui fait passer le roi de 121 en R2. L'effet à partir de là, à partir de la nouvelle position de l'Autre va porter Bozeff qui était là B1 ici un effet sujet élémentaire où il se produira ce que Lacan appellerait signifié de l'Autre au niveau B2, c'est-à-dire que on peut aussi dessiner cette flèche.

(brouhaha) Bozeff reçoit également un message on pourrait dire au niveau dans l'axe petit a-petit a' du messenger. Vous voyez donc que nous, notre sujet Bozeff est en B2. Je vais maintenant faire, introduire un autre graphe de Lacan. (brouhaha)

*Le public* — On n'entend rien!

Alain Didier-Weill — (*revient au micro*) Je continue donc. J'ai laissé vous le voyez Bozeff en B2 se soutenant de la position de duplicité que je vous ai décrite puisqu'il est en position de maintenir l'idée de l'ignorance de l'Autre. Maintenant les choses c'est là que les choses commencent à devenir vraiment intéressantes pour nous et nettement plus compliquées. A partir de cette position B2 de Bozeff, voilà ce qui va se passer : Bozeff continue le jeu de la transmission de son savoir c'est-à-dire qu'au messenger dans B... que je dessine en position grand M2, il va transmettre un deuxième message que j'appelle petit m2 et dans ce message il lui dit : « Oui il sait. Mais il ne sait pas que je sais ». Le messenger en M2 fait le même travail, retransmet ce message au roi, le roi passe donc à un nouveau savoir, passe de R2 en R3 le savoir du roi à ce point-là est : « Il sait que je sais qu'il sait que je sais » mais ça Bozeff ne le sait pas encore il ne le saura que quand le messenger fait une dernière navette, revient vers Bozeff et lui confie : « J'ai dit au roi que tu sais qu'il sait que tu sais qu'il sait ». C'est-à-dire qu'en ce point Bozeff que nous avons laissé en B2 est propulsé à une nouvelle position que j'appelle B3 à partir de laquelle nous allons interroger le graphe de Lacan, le deuxième, d'une façon tout à fait particulière et à partir de laquelle nous allons commencer à pouvoir introduire ce qu'il en est de la passe. Je vais continuer donc terminer les schémas avant de continuer. (va au tableau, on l'entend d peine) Voici M2, m'1, m"1, non, c'est m"1.

*Le public* : — Non, 2 ! C'est 2 !

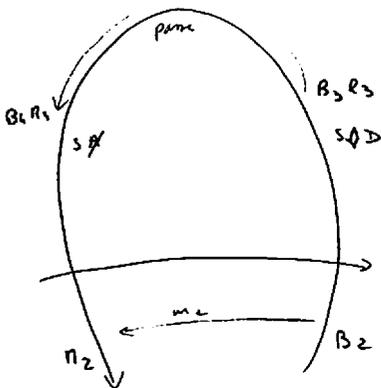
(Commentaires dans le public, une partie n'écoute pas, brouhaha)

X : — Du respect pour le séminaire du docteur Lacan!

*Quelques-uns* — Oh! Oh!

Quelqu'un rit

(le brouhaha s'intensifie progressivement)



Bozeff, que j'avais laissé en B2 ici je le remets ici en B2 c'est-à-dire qu'ici il transmet à M2 il lui transmet petit m2 il lui dit : « Il sait, mais il ne sait pas que je sais qu'il sait ». Comme tout à l'heure ce message parvient à l'Autre également comme ceci et le retour de ce message à Bozeff le met dans cette position très particulière d'être confronté à un Autre auquel il ne peut plus rien cacher. Le roi... (*revient et parle d'une voix forte près du micro*) Bon! J'espère que vous me suivez quoique ce soit un peu en chicane. (*Le silence se rétablit*) Qu'est-ce qui se passe donc quand le roi est en R3 c'est-à-dire quand il est dans la posi-

L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile d mourre

tion du savoir que je vous ai indiqué et que ce savoir est connu par le retour du messager à Bozeff c'est-à-dire que Bozeff peut penser : « Le roi sait que je sais qu'il sait que je sais ». *Ce* qui va se produire à ce moment-là et *ce* qui va nous introduire à la suite c'est que, alors que en B2 Bozeff dans le semblant pouvait encore prétendre à un petit peu d'être en se disant : « Il sait, mais je peux quand même mais il ne sait pas et je peux quand même en être encore » en B3 du fait du savoir qu'on pourrait dire entre guillemets «absolu» de l'Autre, Bozeff la position du cogito de Bozeff serait d'être complètement dépossédé de sa pensée. A ce niveau-là si l'Autre sait tout c'est pas que l'Autre sait tout c'est qu'il ne pourrait plus rien cacher à l'Autre mais le problème c'est cacher quoi ? Parce que ce qui se révèle à l'Autre à ce moment-là c'est pas tellement le mensonge dans lequel le tenait Bozeff, ce que émerge pour Bozeff à ce moment-là le fait que der... que son mensonge lui révèle que, en fait, derrière ce mensonge était caché un mensonge d'une tout autre nature et d'une tout autre dimension. Si le roi est dans une position, dans cette position R3 où il saurait tout, ce tout c'est-à-dire l'incognito le plus radical de Bozeff qui disparaît, Bozeff est en position, la position dans laquelle il se trouve et ce que je vais vous démontrer correspond à ce que Lacan nomme la position d'éclipse du sujet, de fading devant le signifiant de la demande ce qui s'écrit sur le graphe, cela désigne aussi la pulsion mais je ne vais pas parler de ça maintenant S barré poinçon de la demande.

Il faut avant que je continue je voudrais que vous sentiez bien que puisque en R3 plus rien ne peut être caché alors s'ouvre pour le sujet B3 la dernière cachette c'est-à-dire celle qu'il ne savait pas cachée. Et ce qu'il découvre c'est qu'en cachant volontairement, en ayant un mensonge qu'il pouvait désigner, il écludait en fait un mensonge dont il ne savait rien qui l'habitait et qui le constituait comme sujet. Donc ce savoir dont il ne savait rien va surgir en R3 au regard de l'Autre qui désormais sait tout. Quand je dis «surgit au regard de l'Autre» c'est véritablement au sens propre qu'il faut entendre cette expression car ce qui surgit par le regard de cet Autre c'est précisément ce qui avait été soustrait lors de la création originaire du sujet, ce qui avait été soustrait du sujet, le signifiant 52, et qui l'avait constitué comme tel comme sujet supportant la parole comme sujet accédant à la parole dans la demande du fait de la soustraction de ce signifiant 52. Or que se paso-t-il ? Voici que ce signifiant S2 réapparaît dans le réel car c'est ça qu'il faut dire.

Effectivement le problème du refoulement originaire, on ne peut pas dire que le retour du refoulé originaire se produit au sein du symbolique comme le ferait le refoulement secondaire puisqu'il en est lui-même l'auteur. S'il revient ce ne saurait être que dans le réel et c'est en tant que tel qu'il se manifeste je dirai par un regard un regard du réel devant lequel le sujet est absolument sans recours.

Je ne vais pas épiloguer là-dessus mais si vous y réfléchissez vous verrez que la position de savoir impliquée par grand R3, par l'Autre en grand R3 pourrait correspondre à ce qui se passe si vous voulez dans ce que serait le Jugement dernier dans ce point où le sujet ne serait pas tant accusé. finalement de mentir dans le présent puisque justement au point B3-R3 il ne ment plus puisqu'il est révélé dans son non-être mais par l'après coup ce qu'il lui est révélé c'est qu'à l'imparfait il ne cessait de mentir alors même qu'il disait un mot. Cette position pourrait aussi vous

indiquer, le savoir en grand R3 peut aussi ouvrir des perspectives, si vous voulez réfléchir sur ce que ce serait le savoir raciste ou ségrégationniste mais ça serait une position de savoir dont jouirait le sujet d'être, d'incarner ce 52 dans le réel.

Vous voyez c'est des pistes que je lance là puisque c'est pas le sujet j'y reviens pas. Il faudrait également articuler le retour de ce S2 dans le réel avec ce qu'il en est du délire, articuler sérieusement l'aphanisis avec la position délirante dans la mesure où dans les deux cas le signifiant revient dans le réel mais cependant on pourrait dire que dans le cas du non-psychotique, il ne... qui perd la parole comme le psychotique néanmoins on pourrait comparer sa position à celle de ces peuples envahis par l'étranger qui font la politique de la terre brûlée qui brûlent tout qui brûlent tout pour maintenir quelque chose. C'est-à-dire que pour que l'envahissement ne soit pas total. Et ce qui est maintenu effectivement ce qui reste une fois que le sujet disparaît parce que si vous y réfléchissez ce qui se passe en grand R3 c'est que le signifiant de *l'Urverdringung* revenant dans le réel ce n'est rien de moins que le refoulement originare le sujet de l'inconscient qui disparaît. Si vous voulez la barre de l'inconscient cette barre qui sépare petit a et 52 se barrant fait apparaître le S2 dans le réel et le a dans le réel et c'est ça qui reste et que ça. C'est une position de desubjectivation totale.

J'en arrive maintenant au point le plus énigmatique de l'affaire, c'est que de cette position où le sujet se trouve sidéré sous le regard du 52 dans le réel, position sidérée sans parole devant ce regard monstrueux le mot monstrueux ne vient pas là par hasard puisqu'il s'agit du fait que se montre que se «monstre» ce qui précisément est l'incognito le plus radical et que si ce 52 se montre ce qui soutient la parole elle-même c'est-à-dire son effacement ne peut plus advenir et si un monstre est monstrueux ça n'est pas d'autre chose... que de couper la parole. Le point d'énigme où nous arrivons c'est d'essayer d'interpréter en quoi Bozeff étant en B3 si nous posons qu'il ne va pas y rester toute sa vie dans l'éternité comme le sujet médusé figé en pierre sous le regard de la Méduse qu'est-ce qui va faire que le sujet en B3 va pouvoir en sortir ? Et comment va-t-il en sortir ? Alors le premier pas que je pose c'est que vous voyez qu'à ce moment-là il n'a plus le support du messager. Le messager a été au bout de sa course et au bout du recours de Bozeff et pour la première fois Bozeff est confronté directement à l'Autre et il ne peut pas faire, cet Autre c'est-à-dire celui à qui la lettre était véritablement destinée et dont il éludait la rencontre le plus possible à ce moment-là il est face à cet Autre et il ne peut pas faire autre chose que de dire une parole en reconnaissant cet Autre une parole et une seule. l'important c'est de voir le lien qu'il y a entre le fait qu'il ne peut dire qu'une parole avec le fait au moment où il renonce au messager c'est-à-dire le moment où ils ne se mettent pas à deux pour transmettre à l'Autre le message. C'est également donc le moment où l'Autre va recevoir un message qui ne viendra pas de deux, ce ne sera plus la duplicité on pourrait dire que la position de la duplicité à ce moment-là intériorisée par Bozeff le métamorphose en le divisant. C'est ça la division et le prix de «une parole». Vous voyez là d'ailleurs que en ceci que la duplicité est sans doute la meilleure défense contre la division. Le fait qu'il y ait un lien entre une seule parole possible

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aîle d mourir*

Bozeff va être confronté au roi en R3 il a une seule parole possible sur laquelle je reviendrai tout à l'heure quelle est la seule chose qu'il peut lui dire ? Il lui dira : « C'est toi ». Un « C'est toi » qui se prolonge d'ailleurs j'y reviendrai tout à l'heure en un « C'est nous ». Et cette seule parole qu'il peut lui dire, il lui dit en même temps : « Il n'y en a qu'un à qui je peux la dire », et c'est déjà de la topologie de voir que « une parole » ne peut se rendre qu'à un lieu et la langue elle-même vous démontre qu'elle connaît cette topologie puisqu'elle vous dit que quelqu'un, quelqu'un n'est-ce pas qui n'a, qui a, qui est de parole n'en a qu'une et ne peut en avoir qu'une. Quelqu'un qui n'est pas de parole qui n'a pas de parole justement il en a plus d'une ou il n'en a pas qu'une et en même temps il y a la notion dans la langue de la destination puisque pour donner sa parole ça n'est concevable que si on peut la tenir c'est-à-dire en fait en être tenu. Le point donc auquel j'arrive c'est que le message délivré c'est le « C'est toi » et je vais vous l'écrire d'une façon... en portant, au niveau..., je vais écrire une lettre qui va aller de B3 à R3, B3 et R3 vont se rencontrer au niveau de ce message que j'explicitai maintenant plus avant comme étant cet énigmatique S de grand A barré. Je vais vous en donner une première écriture. (*écrit au tableau : discussions dans le public*)

(*Revient au micro. Le public va désormais rester totalement silencieux*) Ce que j'ai dessiné sur le schéma de gauche c'est que, quand Bozeff mis au pied du mur cette fois ne peut dire qu'une parole au roi du fait même qu'il adresse cette parole au roi, le roi une dernière fois est déplacé émigre émigre du lieu où il était, c'est-à-dire du réel émigre de nouveau dans le lieu dans le lieu symbolique et se trouve en position R4. Bozeff disant « C'est toi » est en position B4, le S de grand A barré je l'écris de la rencontre de la communion entre B4 et R4 tous deux mettant à ce moment-là en commun leur barre et c'est pour ça que j'ai écrit dans la lunule S2 et S de grand A barré. J'espère pouvoir expliciter ça plus rigoureusement dans ce qui va suivre.

Le point d'énigme sur lequel je voudrais, je voudrais vous retenir, c'est que dans le message délivré en S de grand A barré dans le « C'est toi » c'est que le sujet qui tient sa parole on l'a vu est là en position beaucoup plus que de la tenir mais de la soutenir ce qui est tout à fait autre chose. Qu'est-ce que ça veut dire que de soutenir une parole ? C'est beaucoup plus facile d'abord de dire ce que ça n'est pas, par exemple quelqu'un qui vous dit : « Je pense que quand Lacan dit que l'inconscient est structuré comme un langage je pense qu'il a raison je suis d'accord avec lui », même si le sujet veut s'assurer de sa pensée de toute bonne foi en pensant penser que l'inconscient est structuré comme un langage je vous demande : qu'est-ce que ça prouve ? Rien du tout. Autrement dit : est-ce que parce qu'un sujet pense penser quelque chose qu'il le pense réellement, c'est-à-dire est-ce que parce qu'il pense le penser... que... l'énonciation le sujet de l'inconscient qui est en lui répond de ce qu'il dit. Autrement dit : est-il responsable de ce qu'il dit ? C'est ça soutenir sa parole, entre autres. C'est un premier abord. Ceci dit n'est-ce pas que notre énonciation réponde soutienne notre énoncé j'allais dire Dieu soit loué il n'y en a pas de preuves. Il n'y a pas de preuves mais ce qu'il y a éventuellement c'est une épreuve et c'est comme ça que je crois qu'on peut comprendre la passe. La passe comme un montage topologique qui permettrait de rendre compte si effectivement quand un sujet énonce

quelque chose il est capable de témoigner c'est-à-dire de transmettre l'articulation de son énonciation à son énoncé. Autrement dit il s'agit pas de dire mais de montrer en quoi il est possible de ne pas se dédire. La question donc où je vais aller plus avant c'est que si ce S de grand A barré à laquelle accède Bozeff en R4 s'il y accède selon ce que je montre c'est que c'est d'un certain lieu peu importe le mot qu'il emploie il est banal, «C'est toi» c'est du baratin c'est rien du tout le poids de vérité de ce message c'est que c'est un lieu. La question que je vais poser maintenant et développer c'est : est-ce que ce lieu d'où parle le sujet est transmissible ? Peut-il arriver par exemple dans le cas de la passe peut-il arriver au jury d'agrément ? Bon. L'énigme du moment où un sujet est capable plus que de tenir sa parole de la soutenir c'est-à-dire d'être dans un point où il accède à quelque chose qu'il faut bien être reconnaître de l'ordre d'une certitude et d'un certain désir, essayons d'en rendre compte c'est pas facile. C'est pas facile parce que justement en S de grand A barré l'objet du désir ou l'objet de la certitude c'est quelque chose dont on ne peut rien dire. Mais remarquez déjà enfin pour mieux cerner ce que je veux dire c'est que d'une façon générale les gens qui dans la vie vous inspirent confiance comme on dit c'est des gens que précisément vous sentez désirants mais d'un désir qui à eux-mêmes reste je dirai énigmatique et voilé vous sentez que l'objet de leur désir leur est à eux-mêmes énigmatique, et tout au contraire ceux qui vous inspireront je dirai un jugement éthique éventuellement de méfiance qui vous feront dire c'est un hypocrite ou c'est un faux jeton ou c'est un ambitieux enfin des termes de ce genre ça n'a pas d'importance c'est précisément des gens dont vous sentez que l'objet du désir ne leur est pas à eux-mêmes inconnu qu'ils peuvent le désigner très précisément je dirais même que ce qui vous inquiète peut-être en eux c'est que la voix du fantasme est chez eux si forte qu'il n'y aurait comme pas d'espoir pour la voix du S de grand A barré. Puisque je parle de confiance vous voyez bien que ça pose le problème du fait que, des conditions par lesquelles un analyste a à être digne de confiance. En quoi l'est-il ? Sommairement je dirai pour l'instant précisément que son désir ne doit pas être placé comme celui que je viens de décrire, mais que son désir ne doit pas avoir pour voix de colmater la barre en faisant émerger l'objet, mais son désir est de la maintenir cette barre et de la porter à incandescence comme ce qui se passe au point B4-R4 où la barre est portée à ce point d'extrême euh... d'extrême incandescence, je dirai sommairement. Tout ceci ne rend pas compte encore pourquoi en S de grand A barré alors que le sujet n'a plus n'a pas de garanties qu'est-ce qui fait qu'il accède au fait de pouvoir soutenir ce qu'il dit ? Et comment il faut rendre compte du fait que s'il y arrive, c'est par le chemin en B3-R3, vous vous rappelez, quand l'Autre est en position de savoir absolu, le sujet peut arriver en S de grand A barré après avoir fait l'expérience de la dépossession de sa pensée, dépossession totale de sa pensée.

Supposons si vous voulez pour aller un peu plus loin un a... un analyste qui ne soit pas passé par cette dépossession de la pensée et qui entretiendrait avec la théorie psychanalytique des rapports de possédant, des rapports de possédant comparables à ceux si vous voulez de l'Avare et de sa cassette. Un tel analyste dans son rapport à la théorie naturellement ne peut voir que le gain de l'opération. Le gain de l'opération

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
sailed mourre*

est évident, la chose est à portée de la main et par définition ce qu'il ne voit pas c'est ce qu'il perd dans l'opération. Qu'est-ce qu'il perd ? Précisément *ce* qu'il perd c'est la dimension de la topologie qu'il y a en lui c'est-à-dire la dimension du lieu de l'énonciation c'est-à-dire la dimension de la présence qui en lui peut répondre présente répondre de ce qu'il énonce. Ce que je dirais alors c'est que, dans cette position, est-ce que le sujet l'analyste en question qui laisse... n'est pas en position qui correspond psychanalytiquement au démenti, c'est-à-dire est-ce qu'il est possible d'un côté de dire oui au savoir et de l'autre de dire non au lieu d'où ce savoir est émis. Si ce clivage a été opéré on peut penser que la vérité qui est dans le sujet ayant opéré ce clivage d'être restée en-dehors du circuit de la parole court-circuité du circuit de la parole va comme si vous voulez lui rappeler une nostalgie absolument douloureuse qu'il ne faudra jamais réveiller. Et c'est pourquoi je dirai si un «parlêtre» se met à la ramener *à ce* moment-là et à faire entendre un autre son de cloche, Lacan par exemple, comme aux temps héroïques, l'analyste en question, pensons à l'IPA ou même sans aller si loin à ce qui se passait chez nous, ne peut littéralement pas supporter pour l'écho que cela renvoie en lui. Ce clivage dont je vous parle qu'il est tentant d'opérer puisqu'il évite la division il implique en effet pour l'analyste, si lui est clivé ça implique que son Autre aussi est clivé et son Autre est clivé, je dirai entre un Autre qui ne mentirait jamais et un Autre qui mentirait toujours, si vous voulez, le Malin celui qui trompe et dont pour se défier il suffit pour ne pas errer il suffit de n'être pas dupe. Vous savez bien que les «non-dupes errent» et vous voyez que c'est de la renonciation à cette duplicité de l'Autre que le sujet est nécessairement en position de passant c'est-à-dire d'hérétique. Et je vous ferai remarquer que Lacan, plus d'une fois s'est désigné nommément comme hérétique et nommément comme passant. Mon hypothèse transitoire c'est de dire que dans la flèche rouge qui amène à B4-R4, qui font communier 52 et 5 de grand A barré, flèche que j'ai écrite en haut violette qui fait passer du fading S barré poinçon de D à S de grand A barré c'est là la passe le mouvement par lequel quelque chose de la passe peut être dite.

Maintenant pourquoi approfondissons encore si vous voulez le caractère scandaleux c'est le mot du message transmis en S de grand A barré, message de l'hérétique. Je vous l'ai dit d'abord il n'y a plus ces deux divinités il n'y a donc plus la garantie de la cassette. Le sujet parle avec en lui un répondant de ce qu'il dit. *Ce* qui est très intéressant quand nous lisons je fais une parenthèse rapide le *Manuel des Inquisiteurs* et ils sont intéressants parce qu'ils correspondent à la lettre à ce qui s'est passé, dans ce qui s'est passé dans... dans un passé récent pour nous c'est que l'inquisiteur repère parfaitement bien de quoi il est question dans ce S de grand A barré, il le repère dans sa façon de définir l'hérétique : l'hérétique c'est pas celui qui erre qui est dans l'erreur «*errare humanum est*» c'est celui qui persévère c'est-à-dire c'est celui qui est relaps c'est-à-dire celui qui répète c'est-à-dire celui qui dit «Je dis et je répète» c'est-à-dire celui qui pose un «je» dont un autre «je» diabolique «*errare diabolicum*» diabolique répond. Et effectivement ce «je» de l'énonciation, il est diabolique parce que comme le diable il est diaboliquement insaisissable le diable ne ment pas toujours. S'il mentait toujours ça reviendrait au fait de dire la vérité. Vous voyez que l'Inquisiteur il repère bien de quoi il s'agit c'est-à-dire d'une articulation entre les

deux «je» au niveau de *ce* S de grand A barré. Et c'est pourquoi quoi qu'il dise il ne demande pas à l'hérétique son aveu mais son désaveu. Vous sentez la nuance qu'il y a entre les deux puisque je vous ai parlé tout à l'heure de désaveu au sein même de l'Inquisiteur *dans* ce clivage des deux Autres. Ce désaveu d'ailleurs remarquez que je ne jette la pierre à personne, *ce* désaveu nous guette à tous les instants. Il est pas tellement rare de voir par exemple un analyste en contrôle qui à moment donné de son parcours préfère s'allonger sur le divan plutôt que de continuer le contrôle et ce que l'on voit souvent c'est que s'il préfère s'allonger c'est comme si allongé la règle étant de pouvoir dire n'importe quoi comme si à ce moment-là il était dégagé du fait qu'il avait à répondre de ce qu'il dit qu'il pouvait parler sans responsabilité. Cet analysant peut croire ça un certain temps jusqu'au jour où il découvre, allongé, que de ces signifiants dont il pensait ne pas avoir à répondre au sens de la responsabilité il a à en répondre et *ce* jour-là peut-être l'analysant pour lui se profile la passe parce qu'à ce moment-là on pourrait dire qu'il n'est plus le disciple seulement de Lacan ou de Freud mais qu'il devient le disciple de son symptôme c'est-à-dire qu'il s'en laisse enseigner et que si par exemple l'analysant en question était Bozeff, si compliqué que soit le trajet de Bozeff il ne pourrait que découvrir qu'en écout... en écrivant ce tracé, que ce tracé d'une certaine façon avait été dessiné déjà avant même peut-être qu'il ne sache lire sur les graphes d'un certain docteur Lacan. On peut dire à ce moment-là que l'analysant n'a plus à se faire le porte-parole du maître car il n'a plus à en être il n'a plus à être je dirai porté par le savoir du maître puisqu'il s'en fait le portant et c'est ce qu'il délivre en S de grand A barré. Je tourne en rond pour me rapprocher petit à petit de plus en plus près du vif de *ce* S de grand A barré. C'est-à-dire au point où nous en sommes, je pourrais dire que Bozeff ça serait à l'issue de ce parcours qu'il serait responsable des graphes qu'il écrit et seulement à ce moment-là.

Maintenant le problème est de rendre compte effectivement de la nature de cette certitude et de cette jouissance de l'Autre dont nous parle Lacan... Je suis obligé d'aller vite parce que le temps passe effectivement. En S de grand A barré, il se passe un phénomène contradictoire qui est celui d'une communion, le mot est de Lacan dans les *Formations de l'inconscient* vous le trouverez est celui d'une communion coïncidant avec une séparation entre le sujet et l'Autre. Le paradoxe n'est-ce pas est de comprendre pourquoi c'est au moment de la dissolution du transfert grand A barré que le S... qu'une certitude puisse naître pour le sujet, et peut-être uniquement à ce moment-là. Pour ça je suis obligé de faire un rapide retour en arrière qui est celui du point où nous étions en B3-R3, point de désêtre. En ce point-là je dirai, je suis obligé parce que pour comprendre ce que c'est que la nature de l'émergence du sujet à l'état pur, en B3-R3 rapidement le sujet était dans une position où le refoulement originaire aurait disparu, fixé par le regard du réel. Qu'est-ce qui va permettre au sujet de se défixer, rappelez-vous d'ailleurs qu'au sujet de la fixation Freud l'articule au refoulement originaire, qu'est-ce qui va permettre au sujet de se défixer, qu'est-ce qui va permettre à l'Autre qui est dans le réel de réintégrer son site symbolique ? C'est là d'ailleurs que l'art de l'analyste devra savoir se faire entendre. Un exemple : un analysant dans une, dans cette position où pour lui le savoir de l'Autre se balade comme ça dans le réel presse son analyste pour voir de quelle façon l'analyste va se

---

L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile a mourre

manifester d'où il parle, lui téléphone un jour pour presser un rendez-vous pour voir la réaction, l'analyste répond : « s'il le fallait nous nous verrions ». Le message, le signifié, n'a rien de très original, pourtant ce message fait effet d'interprétation radicale pour l'analysant et l'effet étant d'arriver à revéhiculer l'Autre dans son lieu symbolique tout simplement à cause de l'articulation syntaxique qui a fait que l'analyste en trouvant la formule « s'il le fallait », par l'introduction du « il » s'assujettissant comme l'analysant à la dominance à la prédominance du signifiant. Dans le point n'est-ce pas R3-B3-R3 où le sujet est sans recours, il est sans recours, pour comprendre la notion de ce « sans recours » évoquez ce que sont les terreurs nocturnes de l'enfant. Pourquoi effectivement dans le noir l'enfant est-il dans cette position ? Je dirai que précisément dans le noir ce qui se passe pour l'enfant c'est qu'il n'a pas un coin où aller d'où il ne soit sous le regard de l'Autre car dans le noir il n'y a pas de recoin. Et c'est précisément en réponse au fait que sous le regard du réel il n'y a pas pour le sujet en B3-R3 de recours au moindre coin que le secours appelé par le signifiant du Nom du Père va être de créer un recoin, c'est-à-dire un recoin qui va le soustraire à l'Autre, mais qui va le soustraire également à lui-même en le constituant comme ne sachant pas puisque c'est justement ce coin de lui-même le coin dans ce qu'il a de plus, de plus, de plus lui-même, de plus symbolique de lui-même qui va être évaporé. Je dirai qu'à ce moment-là les écritures nous disent « Que la lumière soit ! » ce dont il s'agit à ce moment-là c'est « fiat trou » c'est une expression de Lacan. Et c'est peut-être ce qui s'est passé dans la formule syntaxique que j'évoquais tout à l'heure. Ceci dit, qu'est-ce qui fait que le sujet je tourne tout le temps autour de ça vous voyez qui a perdu la parole va la retrouver et va pouvoir dire ce « C'est toi » ? Eh bien je dirai que, du fait de l'opération de l'intervention du signifiant du Nom du Père qui a recréé le refoulement originaire, qui a fait disparaître le 52 et remis l'objet a à sa place, du fait de l'opération de ce signifiant du Nom du Père le sujet accède à un autre point de vue, à un point de vue où il ne fait pas l'équivalence entre le savoir de l'Autre et la clé qui en lui manque. Il découvre que ce n'est pas parce que l'Autre reconnaît qu'il n'y a pas, qu'il n'y a... qu'il manque, qu'il n'y a pas en lui la clé, qu'il manque de la clé essentielle de son être, ce n'est pas parce que l'Autre la reconnaît qu'il la connaît. Je dirai même que quand il découvre que l'Autre peut reconnaître l'existence de cette clé tout en ne la connaissant pas, c'est-à-dire en ne pouvant pas la lui restituer, si dans un premier temps il peut tomber dans la désespérance, en vérité c'est à l'espoir que ça peut l'introduire parce que si l'Autre est en position de reconnaître ce qu'il ne connaît pas ça introduit la dimension du fait que l'Autre lui-même a perdu cette même clé qu'il sait bien de quel manque il s'agit et l'espoir qui s'ouvre alors c'est qu'est présentifiée l'absence de cette chose perdue, l'ininscriptible, et l'espoir c'est précisément que l'ininscriptible puisse cesser de ne pas s'écrire. Et c'est là, c'est ce qui se délivre en S de grand A barré. Le paradoxe invraisemblable auquel on débouche si on peut dire c'est comment un signifiant, ce signifiant du S de grand A barré, peut-il assumer cette impensable contradiction d'être à la fois ce qui maintient ouvert la béance de ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, quand vous lisez quand vous entendez une musique qui vous bouleverse ou un poème qui vous bouleverse, le mot qui fait mouche en vous on peut dire que c'est

qu'il rouvre au maximum cette dimension du refoulement originaire, comment donc ce signifiant peut-il assumer cette contradiction de maintenir cette béance et en même temps d'être ce qui cesse de ne pas s'écrire, par exemple une note très banale de la gamme diachronique, un la tout bête ? Vous voyez que cette gageure pourtant est ce qui est réalisé dans notre troisième temps du S de grand A barré dont on pourrait dire que la production ce S de grand A barré est le résultat d'une ultime dialectique entre le sujet et l'Autre par laquelle l'un et l'autre en s'y mettant à deux si j'ose dire, ressuscitent littéralement en un mouvement de rencontre par lequel je le répète Lacan n'a pas hésité à employer le mot de communion dans la production du mot d'esprit, cette barre même, cette barre même, dont le paradoxe est d'associer et de dissocier dans le même temps.

De cette, si vous voulez de cette rencontre du sujet et de l'Autre, quelques précisions trois précisions. D'abord il s'agit d'une communion il ne s'agit pas d'une collaboration. Nous savons ce dont le sujet est capable quand il se fait collaborateur. Autre point : ce mode de communion qui se produit en S de grand A barré est un mode dans lequel à ce moment-là le sujet ne reçoit pas son message sous forme inversée, puisqu'il serait le seul temps invraisemblable hors du temps, véritablement hors du temps, où le sujet et l'Autre communiqueraient dans le même savoir au même temps. Quand j'entends savoir là c'est précisément le savoir de cette barre de ce non-être. Vous voyez que l'expérience de ce manque à être en S de grand A barré et justement il faut savoir la distinguer de l'aphanisis qui lui est on pourrait dire une excommunication du sujet, là il ne s'agit du, du, de l'être, là on pourrait dire qu'il s'agit effectivement d'une communion dans le non-être et que c'est dans cette mise en commun du signifiant 52 et du signifiant qui manque à l'Autre que, qu'est délivré ce signifiant que j'articule que je vais maintenant articuler de plus près à la passe. On pourrait dire si vous voulez que la barre du sujet et de l'Autre, à communier ensemble, à communier ensemble porte le sujet dans l'incandescence de ce manque partagé aux sources mêmes de l'existence, bien au-delà de l'objet, bien au-delà du fantasme. Le fait même que dans cette voie le sujet renonce au fantasme le court-circuite démontre à ce moment-là que ce qui est accentué par lui est la recherche de cette expérience du manque à l'état pur. Enfin vous voyez que le propre de ces réponses, le «C'est toi» tel que je le définis en ce moment, que le propre de cette réponse est qu'elle est une métaphore à l'état pur. Si vous voulez si l'Autre avait répondu : « C'est toi » si le sujet avait répondu : « C'est moi » à l'Autre qui lui aurait demandé : « Alors oui ou non, c'est moi ? » et qu'alors il lui aurait répondu, sa parole, son énoncé aurait été le même mais n'aurait pas eu cet effet de message de S de grand A barré de se situer dans un contexte je dirai purement métonymique, comme cet aphasique décrit par Jakobson qui par aphasie métaphorique ne pouvait pas énoncer l'adverbe «non» non sauf si on lui disait : « Dites non » à ce moment-là il pouvait répondre «non puisque je vous dis que je ne peux pas dire» démontrant si vous voulez par là que le mot lui-même s'il est déchu de son lieu d'énonciation chute lui-même comme un simple reste métonymique et perd sa valeur de message métaphorique tant vous voyez que j'y reviens ce S de grand A barré n'a de sens qu'articulé à son lieu d'émission. Hum!... Comme il est tard...

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile d'ourre*

Je peux parler cinq minutes encore?

Lacan — Allez-y!

AlainDidier-Weill — Bon! Comme il est tard je vais donc terminer par le problème de la passe en, en sautant un certain nombre de choses. (*soupire brièvement*) Reprenons notre histoire de Bozeff. Pouvons-nous dire que Bozeff telles que les choses se sont passées là a passé la passe ? C'est-à-dire nous voyons que Bozeff est arrivé en délivrant son message «C'est toi» correspond à ce que j'ai repéré c'est-à-dire être arrivé à se passer d'un intermédiaire (*énorme rumeur d'extérieur, public impassible*) on n'est plus deux on n'est qu'un pour s'adresser à un lieu. Bozeff donc est arrivé au point d'où, le point topologique d'énonciation où, d'énonciation articulé à son message énoncé. Mais Bozeff étant en ce point est-ce que pour autant s'il est comme on dirait «passant», est-ce que pour autant il est capable de témoigner de rendre compte qu'il est dans la passe d'où il parle ? Et si... Est-ce qu'il en est capable ? Le roi lui-même qui serait en R4 dans la position de l'analyste lui est capable de reconnaître le lieu d'où parle Bozeff. Il l'entend. Mais le roi ce n'est pas par hasard que le roi qui est l'analyste, le roi n'est pas le jury d'agrément. J'en reviens à ma question : si toute la valeur du message S de grand A barré est qu'il soit émis d'un certain lieu, comment ce lieu peut être transmis, arriver jusqu'au jury ? Parce que en S de grand A barré Bozeff peut soutenir ce qu'il dit mais au nom d'une vérité qu'il se trouve éprouver mais dont il ne sait rien, il ne sait rien de ce lieu. Autrement dit si Bozeff est d'une certaine façon dans la passe, je ne dirai pas pour autant qu'il occupe la position de passant pour autant qu'étant placé au lieu de vérité à ce moment-là, il n'est pas placé pour en dire quelque chose. Bon! Peut-on en même temps parler de ce lieu B4-R4 et dire ce lieu ?

Le rap... nous l'avons déjà dit si le propre de ce S de grand A barré est de ne pouvoir être reelable dans aucune cassette pour revenir à notre métaphore de l'analyste possédant, nous faisons maintenant un pas de plus et nous disons maintenant qu'en tant que lieu, ce lieu ne se dit pas tel quel et ne peut pas arriver tel quel au jury.

Bon, je vais illustrer ça de la façon suivante : quand vous entendez n'est-ce pas, supposons quand vous entendez un analyste lacanien un disciple lacanien parler du passant Lacan, puisque Lacan s'est défini comme ne cessant pas de passer la passe, quand vous l'entendez ce passeur est-ce que vous pouvez dire qu'en entendant ce passeur vous entendez d'où parle Lacan ? Vous ne pouvez pas le dire. D'où parle Lacan, le S de grand A barré de Lacan, vous pouvez le repérer éventuellement quand vous l'entendez mais, ou quand vous le lisez, mais quand vous l'entendez je vous ferai remarquer, et je fais un pas de plus là qu'il se supporte toujours d'un écrit. Autre exemple : pensez-vous que ce qui était de... advenu de la psychanalyse avant que Lacan n'y mette la main, soit imputable uniquement au fait que les analystes d'alors étaient de mauvais passeurs ou bien que le jury d'agrément qu'ils représentaient l'agréait d'une façon... qui n'était pas ça? Les deux hypothèses sont peut-être vraies mais pas suffisantes. Si Lacan a un temps donné rappelé aux analystes qu'ils feraient mieux de lire Freud que de lire Fenichel qu'est-ce qu'il leur a dit en leur rappelant ça, sinon que pour, s'ils voulaient réellement agréer Freud, il leur fallait un passeur j'al-

lais dire digne de cette définition c'est-à-dire Fr... le dispositif topologique, l'écrit de Freud qui témoigne que Freud ne disjoint pas ce qu'il dit du lieu d'où il le dit et que si on veut opérer comme dans certaines sociétés de psychanalyse un nivellement dans l'oeuvre de Freud, vous entendes que dans nivellement le mot «vel» est barré, c'est-à-dire qu'on n'entend plus la dimension du «parlêtre» Freud, *ce à quoi on aboutit c'est effectivement à une prise de possession de la théorie que l'on peut mettre en cassette. C'est pour... qu'est-ce qui se passe n'est-ce pas le danger si l'analyste donc ne se fait pas passant c'est-à-dire si, je pourrais dire que la lecture même de Freud, du passeur Freud, en tant que manifestant sa division, n'opère pas sur eux-mêmes un effet de division, c'est-à-dire cette exigence du S de grand A barré qui fait sentir que Freud, en lui, témoigne de ce, de ce lieu indivisible de ce qu'il dit et qui en fait le répondant hérétique de sa parole. (petite phrase inaudible à voix basse) Parce que le propre d'un écrit n'est-ce pas je vous donne ce dernier exemple avant de conclure, le propre d'un écrit quel qu'il soit c'est que dans un écrit le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation peuvent bien être présents mais ce n'est pas pour autant que l'écrit sera passeur. L'écrit ne sera passeur que si les deux «je» sont de façon transmissible articulés. Prenez l'exemple un peu caractéristique de l'interprète, du comédien. Un interprète déchiré quand il interprète un texte, un écrit, il sera déchirant pour ce jury qu'est le spectateur, ses pleurs vous arracheront des pleurs et quoiqu'il dise qu'il joue la comédie on peut dire que s'il pleure s'il est bouleversé quelque part c'est son énonciation qui est mise en branle par les signifiants de l'auteur. En sorte que ce que je vous dis c'est que ce n'est pas l'interprète qui est le passeur du texte c'est le texte qui est le passeur de l'énonciation du comédien. J'ai même entendu dire à l'École Freudienne, ce sont des choses qui se disent que certains des passants qui auraient été agréés par le jury si le passant est agréé c'est qu'il aurait su susciter chez son passeur une énonciation du passeur qui elle, pacce auprès du jury et qui passant fait passer le reste c'est-à-dire le passant. (vague presence du public qu'on aurait pu croire inanimé)*

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile d mourre*

Je reviens à mon point de départ pour vous montrer que c'est encore plus compliqué que ça. Si l'auteur lui-même dont je parle jouait son propre rôle dans le, dans la fiction que je vous disais ça ne prouve pas s'il jouait son propre personnage qu'il le jouerait à la perfection, criant de vérité comme on dit, c'est arrivé à de grands auteurs comme Molière, ça ne prouve pas que mis, si le hasard acceptez cette fiction, si le hasard de la vie le faisait rencontrer la même situation que celle qu'il avait décrite à son personnage, ça ne prouve pas que à ce moment-là il ne serait pas gauche emprunté et pourtant les signifiants en question il ne s'agit pas comme pour le comédien de signifiants empruntés ce serait en principe les siens. J'en arrive donc à l'idée que l'auteur n'est pas du tout superposable à son, à celui qu'il met en scène et j'en reviens à Bozoeff. Et je termine là-dessus.

Bozoeff donc en S de grand A barré est dans la position d'être passant, mais il n'est pas dans la position n'est-ce pas de témoigner d'où il est passant. Qu'est-ce qui est, qu'est-ce qui peut rendre compte de la position je vous le demande d'où il parle sinon cet enchaînement de graphes que je vous ai dessinés je ne les ai pas terminés malheureusement que je vous ai dessinés au tableau. Si cette hypothèse est vraie

c'est-à-dire si le passeur, cet écrit, ces graphes ont fonctionné comme passeurs en ceci qu'ils témoignent du lieu de l'énonciation strictement articulé à l'énoncé, qui est le passant puisque ce n'est pas Bozeff ? Je répondrai assez simplement et je dirai que dans le fond le passant c'est l'écrivain de celui qui a mis en place qui a écrit, qui a écrit cet écrit, ces graphes je dirai même que par exemple si Lacan dit qu'il ne cesse pas de passer la passe c'est peut-être pour cette raison. Il ne cesse pas et nous pouvons penser qu'il ne cessera jamais, il ne cesse pas parce que séminaire après séminaire il crée il ressuscite le passeur qu'est son écrit c'est-à-dire qu'il crée les conditions de sa division. Il crée comme Bozeff à un moment donné de son parcours, mis au pied du mur se met à la place du transmetteur pour se faire en même temps émetteur et transmetteur dans la flèche violette quand il renonce à l'intermédiaire, Lacan séminaire après séminaire créant et recréant son passeur ne peut effectivement pas cesser de passer la passe d'autant que l'Autre auquel il s'adresse n'est certainement pas un jury dont il attend un *amen* quelconque. Si... j'imagine les réactions n'est-ce pas négatives qu'on me rétorquera de dire qu'un écrit pourrait faire fonction de passeur auprès d'un jury, j'ai d'ailleurs incidemment appris par Jean Clavreul que c'est une proposition qu'il avait faite, il y a quelques années, de penser à cette notion d'un écrit comme passeur. L'objection qu'on me fera immédiatement c'est de dire : faire d'un écrit un passeur effectivement alors il s'agit de faire un rapport, un rapport! pourquoi pas une maîtrise universitaire! Naturellement la réponse que je donnerai tout de suite à ce contradicteur sera de dire si celui qui écrit, si l'Autre auquel il s'adresse est identifiable à un jury effectivement ce qu'il produira sera éventuellement effectivement un rapport peut-être excellent mais effectivement universitaire. Mais si dans cet écrit il témoigne comme je pense avoir essayé de le faire du lieu de la façon dont un énoncé et une énonciation s'articulent topologiquement de façon fondée et articulable et que outre ce qui est articulé entre les lignes passe la présence qui répond de l'écrit, la présence répondante hérétique, qui elle est le garant qu'il ne s'agit pas d'un écrit universitaire mais effectivement d'un écrit qui crée les dispositions topologiques où en même temps un parlêtre s'assume, enfin vit en même temps sa division passeur-passant.

Bon, en conclusion ce que je vous dirai c'est que ce n'est pas pour autre chose que les conséquences mêmes de cette hypothèse de travail qui ne m'autorisait pas à faire la passe telle que topologiquement elle fonctionne en ce moment dans l'École Freudienne qui m'ont fait produire ce qui m'apparaît pour moi être comme ce passeur qu'est cet écrit qui par son dispositif topologique mis en place m'a permis de rendre compte d'une articulation transmissible possible entre les deux «je». A qui cet écrit était-il destiné quand je l'ai fait je n'en savais strictement rien avant que le docteur Lacan m'ait demandé de vous en parler.

15 FÉVRIER 1977

Pour vous donner une idée de... (prend très *progressivement* une voix assurée) de ce pour quoi la dernière fois j'ai fait parler,... j'lui ai demandé... de parler... Alain

Didier-Weill, c'est parce que évidemment je me tracasse avec des histoires de chaîne borroméenne. Ceci est une chaîne borroméenne. Comme vous le voyez cet élément-là (va au tableau) pourrait être replié de façon telle... il est là... de façon telle (*revient*) que ces deux cercles (*tousse*) se bouclent comme ceux qu'vous voyez d'ssus (*repart*)... c'qui c'qui réalise (*revient*) un noeud borroméen. Ça n'est pas absolument tout simple et le fait que j'ai dérangé plusieurs fois Pierre Soury qui est un... quelqu'un dont... dont j'ose croire que mais pff !... dont j'ose croire que... que j'suis pour quelque chose dans le fait qu'il... qu'il ait beaucoup donné dans l'neud borroméen, je lui ai posé le plus récemment la question de savoir comment quatre tétraèdres peuvent se nouer borroméennement entre eux. Il m'en a aussitôt donné la solution. Solution que j'ai vérifiée pour être valable. C'est quelque chose qui implique ce que vous voyez là à savoir non pas une relation entre ces termes qui soit sphérique mais une relation que j'appellerai torique. Supposez que... il m'a semblé... il m'a semblé (*soupire*) qu'était tout aussi torique le mode sous lequel, mais je ne l'ai r'çu qu'hier soir, le mode sous lequel Pierre Soury m'a envoyé le noeud, le noeud borroméen des quatre tétraèdres. Ceci simplement pour vous expliquer que ça m'fait souci bien entendu, ça m'fait souci d'savoir si, à un espace représentable sphériquement... l'application du noeud borroméen engendre également un espace torique.

Et ceci pour vous expliquer qu'en somme comme j'étais au milieu de tout c'la très embrouillé c'est à Alain Didier-Weill que j'ai fait l'appel puisque, l'appel de se substituer à moi dans cet énoncé, puisque j'avais attendu de grandes promesses de ce pour quoi il avait avancé le... le nom de Bozeff. Ce nom de Bozeff qui pour lui..., qu'il fait entrer comme un intrus dans *La Lettre volée*, ce nom de Bozeff, je l'ai interpellé sur ce nom de Bozeff et ce fameux je sais qu'il sait, qu'il sait le Roi, parce que je l'en ai informé, informé d'quoi, c'est c'qui n'est pas dit. En principe Alain Didier-Weill en introduisant le Bozeff dans l'histoire de *La lettre volée* ne sait pas formellement (*mouvements, voix, au fond de la salle, une porte claque*) ce qu'il avance. Témoin la question que je lui en ai posée et à laquelle il a répondu. Il a répondu : si Bozeff pouvait être substitué à un personnage du conte de Poe ce ne saurait être que la Reine, éventuellement le ministre quand il est comme je l'souligne en position féminisée. (*bruits, mouvements dans les couloirs*) C'est un fait que... que le fait de s'introduire par ce que vous savez à savoir le rapt de la lettre dite pour c'la volée alors que ce que j'énonce en rétablissant le texte de Poe (*prononce très lentement*) *The purloined letter*, (*rectifie la prononciation*) *letter* à savoir... à savoir la lettre... la lettre... la lettre qui ne parvient pas, la lettre prolongée dans son circuit. J'ai fait là-dessus un certain nombre de considérations que vous r'trouverez dans mon texte, texte qui est au début de c'qu'on appelle mes *Écrits*. Je montre combien il est frappant de voir que le fait d'être en somme dans la dépendance de cette lettre féminise un personnage qui on peut le dire autrement n'a pas précisément froid aux yeux, ne serait-ce que du fait de c'rapt de la lettre dont la Reine sait qu'il se trouve possesseur, et il est féminisé pour autant non pas que ce soit par l'épreuve qu'il a de... de cacher à l'Autre qui est le Roi la lettre scandaleuse... il se dit l'Autre ne sait pas mais ceci est simplement l'équivalent du fait qu'il... qu'il détient la lettre. Lui sait. D'où l'extrapolation que

---

L'insu que sais  
de l'Une-bévue  
s'aïle d mourre

Alain Didier-Weill fait, extrapolation qui tient au fait de la détention de cette lettre. Qu'il la cache à l'Autre ne fait pas que le Roi en... en sache quoi que ce soit. Alain Didier-Weill poursuit : ce en quoi l'histoire de la Reine du conte est différente de celle de Bozeff tient à c'que si la Reine fait bien l'épreuve ouverte avec le ministre de ces quatre temps du savoir qu'il a décrits lui-même et dont il trouve trace dans Poe par l'ascendant qu'a pris le ministre aux dépens de la connaissance qu'a le ravisseur de la connaissance qu'a la victime de son ravisseur, et dans lesquels les quatre temps sont, à son dire, le ministre sait que la Reine sait que le ministre sait qu'elle sait. C'est vrai qu'ceci est repérable et que à la suite de c'la, Alain Didier-Weill dans sa lettre me fait ?marquer que la Reine ne vit pas pour autant cette dépossession objective par le ministre comme la dépossession subjective (*quelqu'un passe en sifflant un air guilleret dans le couloir*) à laquelle parvient Bozeff au niveau qu'il vous a énoncé la dernière fois comme B3-R3. C'est vrai que là il y a une carence dans l'énoncé que nous a fait à la dernière séance Alain Didier-Weill.

Mais, je... je m'inscris à cet égard en faux. Bozeff quoiqu'il l'ait doté d'un nom et c'est bien là qu'est le défaut où je surprends Alien (ne *rectifie pas*) Didier-Weill, Bozeff bien qu'il l'ait doté d'un nom n'est pas quelque chose qui mérite d'être nommé, je veux dire que cela n'est pas quelque chose qui soit comme..... comme quelque chose qui disons... se voit. C'n'est pas nommable. Bozeff est je dirai l'incarnation du Savoir Absolu et ce qu'Alain Didier-Weill extrapole, extrapole tout à fait en marge du conte de Poe, c'est le cheminement à partir de cette hypothèse à savoir que Bozeff est l'incarnation de c'que je préciserai tout à l'heure, de c' que veut dire le Savoir Absolu, montre le cheminement à partir de cette hypothèse qu'il est lui-même, Bozeff, cette incarnation, montre le cheminement d'une vérité qui n'éclate en fait nulle part. A aucun moment le ministre qui a gardé cette lettre en somme comme un gage de la bonne volonté de la Reine, à aucun moment le ministre n'a même l'idée de communiquer cette lettre au Roi par exemple, qui est d'ailleurs le seul qui se trouverait en position d'en tirer des conséquences. La vérité peut-on dire demande à être dite. Elle n'a pas... elle n'a pas de voix pour demander... à être dite, puisque en somme il se peut comme on dit et c'est bien là l'extraordinaire du langage, il se peut... comment l'français qu'il faut considérer comme un individu a-t-il mis cette forme en (*prononce avec emphase*) usage..Il se peut dis-je après... après lui le français concret dont il s'agit, il se peut dis-je après lui que personne ne la dise, pas même Bozeff. Et c'est bien en fait ce qui s'passe c'est à savoir que ce Bozeff mythique puisqu'il n'est pas dans le conte de Poe, ne dit absolument rien. Le Savoir Absolu je dirai ne parle pas à tout prix. Il se tait s'il veut s'taire. C'que j'ai appelé le Savoir Absolu dans l'occasion c'est ceci : c'est simplement qu'il y a du savoir quelque part. Pas n'importe où! Dans le réel. Et ceci grâce à l'existence apparente, c'est-à-dire chue d'une façon dont il s'agit de rendre compte, l'existence apparente d'une espèce pour laquelle je l'ai dit il n'y a pas de rapport sexuel. C'est une existence purement accidentelle, mais sur laquelle on raisonne à partir, à partir *du fait* si j'puis dire... à partir du fait qu'elle est capable d'énoncer quelque chose, sur l'apparence bien sûr puisque j'ai souligné l'existence apparente (souponner)... l'orthographe que je donne au nom

paraître, que j'écris p-a-r-e accent circonflexe t-r-e, il n'y a que le parêtre dont nous avons un savoir. L'être dans l'occasion n'étant qu'une part du parlêtre comme je l'ai dit c'est-à-dire de ce qui est fait uniquement de ce qui parle. Qu'est-ce que veut dire le savoir en tant qu'tel? (*tourne une page de ses notes*) C'est le savoir en tant qu'il est dans l'réel. C'réel est une notion que j'ai élaborée de l'avoir mise (*tousse*) en noeud borroméen avec celles de l'imaginaire et du symbolique. Le réel tel que il apparaît, le réel dit la vérité, mais il ne parle pas et il faut parler pour dire quoi qu'ce soit. Le symbolique lui supporté par le signifiant ne dit qu'mensonge quand il parle lui et il parle beaucoup. Il s'exprime d'ordinaire par la *Verneinung* mais le contraire de la *Verneinung* comme l'a bien énoncé quelqu'un qui a bien voulu prendre la parole dans mon premier séminaire, le contraire de la *Verneinung* autrement dit de c'qui euh s'accompagne de la négation, le contraire de la *Verneinung* ne donne pas la vérité. Il existe quand on parle de contraire, on parle toujours de quelque chose qui existe et qui est vrai d'un particulier entre autres, mais il n'y a pas d'universel qui en réponde dans *ce* cas-là, et *ce* à quoi se reconnaît typiquement la *Verneinung* c'est qu'il faut dire une chose fausse pour réussir à faire passer une vérité. Une chose fausse n'est pas un mensonge, elle n'est un mensonge que si elle est voulue comme telle ce qui arrive souvent, si elle vise en quelque sorte à c'qu'un mensonge passe pour une vérité mais, il faut bien dire que mis à part la psychanalyse... le cas est rare. C'est dans la psychanalyse que cette promotion de la *Verneinung* à savoir du mensonge voulu comme tel pour faire passer une vérité est exemplaire. Tout ceci bien sûr n'est noué que par l'intermédiaire de l'imaginaire qui a toujours tort. Il a toujours tort mais c'est de lui que relève ce qu'on appelle la conscience. La conscience est bien loin d'être le savoir, puisque ce à quoi elle se prête c'est très précisément à la fausseté, je sais ne veut jamais rien dire et on peut facilement parier que ce qu'on sait est faux. Est faux mais est soutenu par la conscience dont la caractéristique est précisément de soutenir de sa consistance ce faux. C'est au point qu'on peut dire que il faut y regarder à deux fois avant d'admettre une évidence, qu'il faut la cribler comme telle, que rien n'est sûr en matière d'évidence, et c'est pour ça que j'ai énoncé... que j'ai énoncé qu'il fallait éviter l'évidence que c'est de l'évid'ment que l'évidence relève.

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile d mourre*

C'est très frappant que... j'peux bien moi aussi passer à l'ordre des confidences dont je suis accablé par mes analyses quotidiennes... un je sais qui est conscience, c'est-à-dire non seulement savoir mais volonté de n'pas changer, c'est quelque chose que j'ai, je peux vous en faire la confiance éprouvé très tôt. Éprouvé du fait d'quelqu'un comme tout le monde, qui m'était proche, à savoir celle que j'appelais à c'moment-là j'avais deux ans de plus qu'elle deux ans et demi, ma p'tite soeur. Elle s'appelle Madeleine et elle m'a dit un jour non pas je sais, parce que le je aurait été beaucoup, mais (*tousse*), mais «Maneine sait». (*brouhaha dans le public*) L'inconscient est une entité que j'ai essayé de définir par le symbolique mais qui n'est en somme qu'une entité d'plus. Une entité avec lequel, laquelle il s'agit de savoir y faire. Savoir y faire c'est pas la même chose qu'un savoir, que l'Savoir Absolu dont j'ai parlé tout à l'heure. L'inconscient est ce qui fait changer justement quelque chose, ce qui réduit ce que j'appelle le sinthome, sinthome que j'écris avec l'orthographe que vous savez.

J'ai toujours eu affaire à la conscience mais sous une forme qui faisait partie de l'inconscient, puisque c'est une personne une elle dans l'occasion, une elle puisque la personne en question s'est mise à la troisième personne en se nommant, Maneine, sous une forme qui faisait partie de l'inconscient dis-je puisque c'est une elle qui comme dans mon titre de cette année, une elle qui s'ailait à mourre, qui se donnait pour porteuse de savoir. Il ou elle c'est la troisième personne c'est l'Autre tel que j'le définis, c'est l'inconscient. Il sait dans l'absolu et seulement dans l'absolu il sait que j'sais c'qu'il y avait dans la lettre mais que je le sais tout seul. En réalité il n'sait donc rien sinon que j'le sais mais que c'n'est pas raison pour que j'le lui dise.

En fait ce Savoir Absolu j'y ai bien fait plus qu'allusion quelque part, j'y ai vraiment insisté avec mes gros sabots, à savoir que tout l'appendice que j'ai ajouté à mon écrit sur la *Lettre volée* à savoir ce qui va de la page 52 à la page 60 et que j'ai intitulé en panic «Parenthèse des parenthèses», c'est très précisément ce quelque chose qui là se substitue à Bozeff. Alain Didier-Weill lui, c'est pas qu'il substitue... il s'identifie à Bozeff. Il se sent il se sent dans la passe c'est assez curieux qu'il ait... qu'il ait pu en quelque sorte dans cet écrit trouver si j'puis dire l'appel qui a répondu pour moi m'a fait répondre par la passe. Le réel dont il s'agit c'est le noeud tout entier! Puisque nous parlons du symbolique il faut l'situer dans l'réel. Il y a pour ce noeud corde... La corde c'est aussi le corps-de. Ce corps-de est parasité par le signifiant car le signifiant s'il fait partie du réel si c'est bien là que j'ai raison de situer l'symbolique il faut penser à ceci c'est que cette corps-de nous pourrions bien n'y avoir affaire que dans le noir. Comment reconnâtrions-nous dans le noir que c'est un noeud borroméen? C'est d'c'la qu'il s'agit dans la passe. Je sais qu'il sait, qu'est-ce que ça peut vouloir dire sinon d'objectiver l'inconscient à ceci près que l'objectivation de l'inconscient nécessite un redoublement à savoir que je sais qu'il sait que je sais qu'il sait\_ C'est à cette condition seule (*tousse*) que l'analyse tient son statut. C'est ce qui fait obstacle à ce quelque chose qui à s'limiter au je sais qu'il sait ouvre la porte à l'occultisme, à la télépathie. C'est pour n'avoir pas assez saisi, assez bien saisi le statut de... de l'antisavoir, à savoir de l'anti-inconscient, autrement dit de... de ce pôle, de ce pôle qu'est le conscient que Freud se laissait de temps en temps chatouiller par ce qu'on a appelé depuis les phénomènes psy, à savoir qu'il s'mettait à... à glisser tout doucement dans l'délire à propos de... du fait que Jones lui faisait passer sa carte de visite juste après qu'un patient lui eUt mentionné incidemment le nom de Jones. La passe dont il s'agit je n'ai envisagée que d'une façon tâtonnante, comme quelque chose qui ne veut rien dire que de se reconnaître... entre soir si j'puis m'exprimer ainsi, à condition que nous y insérions un AV après la première lettre, se reconnaître entre savoir. Y a-t-il des langues qui font obstacle à la reconnaissance de l'inconscient ? C'est quelque chose qui m'a suggéré... m'a été suggéré comme question par le fait de ce «C'est toi» où, où Alain Didier-Weill veut que... que communique Bozeff avec le Roi dans ce moment qu'il m'a imputé bien à tort grâce à, grâce au fait qu'il a r'levé le terme de communion quelque part dans mes écrits. «C'est toi» est-ce qu'il y a des langues dans lesquelles ça pourrait être un «toi sait» du verbe savoir, à savoir quelque chose qui, qui mettrait le toi qui l'ferait glisser à la troisième personne? Tout ceci pour avancer, pour dire que c'est vraiment

divinatoire que Alain Didier-Weill ait pu relier ce que j'appelle la passe avec La *Lettre volée*. Il y a sûrement quelque chose qui, qui tient le coup quelque chose qui consiste dans l'introduction d'Bozeff. Bozeff... se promène là-d-dans comme je l'ai vraiment indiqué dans le texte même d'*La lettre volée*, comme je l'ai vraiment indiqué... je parle tout le temps à chaque page de ceci qui est *sur le point* d'se produire c'est même au point que c'est là-dessus que termine, qu'une lettre arrive toujours à destination à savoir qu'elle est en somme adressée au Roi et qu'c'est pour ça qu'il faut qu'il... qu'elle lui parvienne. Que dans tout ce texte je n'parle que d'ça, à savoir de l'imminence du fait que le Roi ait connaissance de la lettre, est-ce que ce n'est pas dire, avoir avancé, qu'il la connaît déjà. Non seulement qu'il la connaît déjà, mais je dirai qu'il la reconnaît. (*déambule*) Est-ce que cette reconnaissance n'est pas très précisément ce qui seul peut assurer la t'nue du couple Reine et Roi? (*léger brouhaha, chaise tirée*) Voilà ce que je voulais vous dire aujourd'hui.

8 MARS 1977

On m'écrit... j'dis on... j'dis on parce que n'importe qui peut écrire, j'dis on... parce que ça m'gêne de dire... de dire je euh... ça m'gêne pas sans raison. (*brouhaha et discussions dans le public*) Au nom d'quoi le je (une *porte claque très fort*) se produirait-il en l'occasion? Donc (*soupire*) il s'trouve que, que j'ai dit... et que d'ce fait ça se trouve écrit.

(*Une porte claque très fort plusieurs fois. Quelqu'un émet un sifflement bref de rossignol. Ni Lacan ni le public ne réagissent.*)

J'ai dit qu'il n'y a pas de métalangage à savoir qu'on ne parle pas sur le langage. Il se trouve que j'ai r'lu quelque chose qui est dans le *scilicet* 4, que j'ai appelé (*quelqu'un fait du remue-ménage dans le public*) enfin que j'ai intitulé c'est en ça que... chose comme ça qui porte votre marque enfin je, j'l'ai intitulé *L'étourdit* et dans *L'étourdit* je m'suis aperçu, j'ai reconnu quelque chose... dans *L'étourdit* c'métalangage j'dirais que je l'fais *presque* naître. (*tousse*) Naturellement ça f'rait date. (*Forte vocifération de la même personne, inaudible, suivie de nouveau d'une porte qui claque. Toujours imperturbabilité générale.*)

Ça f'rait date mais il n'y a pas d' date parce qu'il n'y a pas d' changement. Ce « presque » que j'ai ajouté à ma phrase ce « presque » souligne que c'n'est pas arrivé. C'est un semblant d'métalangage (*pousse un bref soupir*) et comme je m'en sers dans l'texte, (*toujours remue-ménage de la personne dans le public*) je me sers (*va écrire au tableau et revient*) de cette écriture s'emblant s'emblant au métalangage, en faire un verbe réfléchi de ce s'emblant le détache de l'affruiation qu'est l'être et comme je l'écris (*va l'écrire au tableau*) il parest. Parest veut dire (*soupire*) un semblant d'être. Voilà et alors à c'propos je me... je m'aperçois que c'était pour, pour une préface que j'ai ouvert cet écrit, pour une préface que j'avais à faire pour une édition italienne que j'avais promise. Il n'est pas sûr que j'la dorme. Il n'est pas sûr que je la donne parce que ça m'ennuie. Mais j'me suis rendu compte à c'propos que... j'ai consulté quelqu'un, je... quelqu'un qui est italien, pour qui cette langue à laquelle j'n'entends

---

L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile d mourre

rien est sa langue maternelle, j'ai consulté quelqu'un qui m'a fait ?marquer que il y a quelque chose qui, qui r'ssemble à s'emblé, qui r'ssemble à s'emblé, mais qui, qui n'est pas, qui n'est pas facile à introduire avec la déformation d'écriture que, que euh je donne. Bref c'n'est pas facile à transcrire c'est pour ça que je proposais que, qu'on n'traduise pas ma préface après tout, ce d'autant plus que... que y'a aucune espèce d'inconvénient à c'que, à c'qu'on traduise quoi que *ce* soit, en particulier pas la préface. Comme toutes les préfaces je serais incliné à... comme d'ordinaire c'est c'qui s'passe dans les préfaces... je s'rais incliné à m'approuver, voire... voire à m'applaudir, c'est ce qui s'fait d'habitude. C'est la comédie, c'est d'ordre de la comédie, et... et ça m'a fait, ça m'a induit à... ça m'a poussé vers Dante. Cette comédie, cette comédie est divine bien sûr, mais ça n'veut dire qu'une chose c'est qu'elle est bouffonne. Je parle de, du bouffon dans *L'étourdit*. J'en parle, j'en parle à je n'sais quelle page... mais j'en parle. Ça veut dire qu'on peut bouffonner sur la prétendue oeuvre divine. Y'a pas la moindre oeuvre divine à moins qu'on ne veuille l'identifier à c'que j'appelle le réel. Mais je tiens à préciser cette notion que je me fais du réel. J'aimerais qu'elle se répande.

Y'a une face, c'est inoui que, qu'on ose avancer des termes comme ça, il y a une face par laquelle ce réel se distingue de c'qui lui est (*soupire Iegerement*) pour dire le mot noué. Il faudrait, il faudrait préciser là certaines choses. Si on peut parler d'faces il faut que, qu'ça prenne son poids, j'veux dire qu'ça ait un sens. Il est bien clair que c'est en tant que cette notion du réel que j'avance est quelque chose de consistant que je peux l'avancer et là je voudrais faire une remarque. (*Va au tableau, dessine et revient*) C'est que les ronds de ficelle comme je les ai appelés en quoi j'fais consister cette triade du réel de l'imaginaire et du symbolique à laquelle j'ai été j'ai été poussé, j'ai été poussé pas par n'importe qui, par les hystériques, de sorte que je, je suis r parti du même matériel que Freud puisque c'est pour c'est pour dire quelque chose de cohérent sur les hystériques que, que Freud a édifié toute sa... toute sa technique, qui est une technique c'est-à-dire quelque chose en l'occasion de bien fragile. Je voudrais tout de même faire remarquer ceci c'est que les ronds de ficelle dans l'occasion ça n'tient pas. Il faut un peu plus c'est c'qui m'a été j'dois dire suggéré par, l'autre jour par le cours de Soury. Soury fait un cours le jeudi soir je vois pas pourquoi j'vous le dirais pas, à 7 heures et quart à Jussieu, (*quelqu'un au premier rang rit*) dans un endroit que, que vous lui demanderez, j'espère que plusieurs des personnes qui sont ici s'y rendront. Il m'a fait remarquer très justement que ces ronds de ficelle ça ne tenait qu'à condition d'être quelque chose qu'il faut bien appeler par son nom : un tore. En d'autres termes il y a trois tores, il y a trois tores qui sont nécessaires parce que si on n'les suppose pas on n'peut pas mettre en évidence le fait qu'ces tores sont nécessités par le retournement des dits tores. (*Va au tableau*) En d'autres termes un tore (*dessine et revient*) nous avons l'habitude de le dessiner comme ça bien entendu c'est un dessin tout à fait insuffisant puisque, puisqu'on n'voit pas sauf à l'indiquer (*repart*) expressément sous cette forme, c'est une surface et pas du tout (*revient*) une boule dans une boule. Que cette surface se r'tourne a des propriétés où il résulte, (*repart*) dans son temps j'ai évoqué que le tore se retournait, où il résulte c'est grâce à

ça qu'il apparaît que ... (*dessine*) retourné le tore qui par exemple serait un des trois celui-ci par exemple, que retourné (*revient*) le tore contient les deux autres ronds d'ficelle qui doivent être eux-mêmes représentés par un tore. (*Repart*) C'est-à-dire que c'que vous voyez ici que j'ai dessiné de cene façon doit (*dessine*) non pas se dessiner comme je viens de commencer à le dessiner mais se dessiner comme ça à savoir... deux autres tores. Et deux autres tores ça n'est pas deux autres ronds de'ficelle ! Est-ce à dire que ces trois tores sont des noeud *s* borroméens? Absolument pas! Car (*repart au tableau*) si c'est ainsi que vous coupez le tore qui est par exemple celui-ci que j'ai dessiné ici, si c'est ainsi que vous le coupez (*revient*) ça ne libérera pas les deux autres tores. Il faut que (*repart*) vous l'coupiez (*dessine brièvement*) si j'puis dire pour m'exprimer de façon métaphorique, (*revient*) il faut que vous l'coupiez dans la longueur pour qu'il se libère. La condition donc que le tore ne soit coupé que (*fort éternuement dans le public*) d'une seule façon alors qu'il peut l'être de deux est quelque chose qui mérite d'être retenu... d'être retenu (*tousse*) dans c'que j'appellerai dans l'occasion non pas une métaphore mais une structure. Car la différence qu'il y a entre la métaphore et la structure (*soupire*) c'est que la métaphore est justifiée par la structure.

Aaaanh (*soupire*) En filant c'dont il s'agit dans le Dante en question j'ai été amené à r'lire un vieux livre que mon libraire m'a apporté puisque il vient de temps en temps me, m'apporter des trucs, c'est un nommé Delécluze ça a été publié en 1854 c'était un copain d'Baudelaire. Ça s'appelle *Dante et la poésie amoureuse* et ça n'est pas rassurant. C'est d'autant moins rassurant que comme je l'ai dit tout à l'heure Dante a commencé à cette occasion à l'occasion de ladite poésie amoureuse, a commencé à bouffonner. Il a créé non pas c'que j'n'ai pas créé à savoir un métalangage, il a créé c'qu'on peut appeler une nouvelle langue... c'qu'on pourrait appeler une métalangue parce qu'après tout toute langue nouvelle c'est une métalangue. Mais comme toutes les langues nouvelles elles se forment sur le modèle des anciennes c'est-à-dire qu'elle est ratée. Qu'est-ce qu'il y a comme fatalité qui fait que quel que soit le, le génie de quelqu'un il recommence dans le même rail dans c'rail qui fait que la langue est ratée, que en somme c'est une bouffonnerie de langue. La langue française n'est pas moins bouffonne que les autres, euh... c'est uniquement parce que nous en avons le goût, euh... la pratique, que nous la considérons comme supérieure elle n'a rien de supérieur à quoi que ce soit elle est exactement comme l'algonquin ou le coyote elle vaut pas mieux. (*tousse*) Si elle valait mieux on pourrait en dire ce qu'énonce quelque part Dante il énonce ça dans un écrit qu'il a fait en latin et il l'appelle *nomina sunt* on prononce «sonte» en français *consequentia* la conséquence, conséquence voulant dire en l'occas... en l'occasion quoi ? Ça ne peut vouloir dire que conséquence réelle mais y'a pas d'conséquence réelle puisque l'réel comme je l'ai symbolisé par le noeud borroméen le réel s'évanouit en (*pousse un bref soupir*) en une poussière de tore.

Parce que bien sûr (va *au tableau*) ces deux tores-là à l'intérieur de l'autre, ces deux tores-là se dénouent. (*revient*). Ils se dénouent et ceci veut dire que le réel tel tout au moins que nous croyons le ?présenter, le réel n'est lié que par une structure, si nous posons que structure ça n'veut rien dire que noeud borroméen. Le réel est en

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile à mourre*

somme défini d'être incohérent pour autant qu'il est justement structure. (*soupire*) Tout ceci ne fait que préciser la conception que quelqu'un qui s'trouve être dans l'occasion moi a du réel. Le réel ne constitue pas un univers sauf à être noué à deux autres fonctions. Ça n'est pas rassurant. Ça n'est pas rassurant parce qu'une de ces fonctions est l'corps vivant. On ne sait pas c'que c'est qu'un corps vivant. C'est une affaire pour laquelle nous nous en r'mettons à Dieu j'veux dire que, je veux dire! Si tant est que ce que je dise ait un sens, c'que je veux dire c'est que j'ai lu une thèse qui chose bizarre a été émise en 1943. *al rit et plaisante*) La cherchez pas parce que vous n'mettrez jamais la main dessus! Vous n'mettrez jamais la main dessus parce que vous êtes ici beaucoup plus nombreux que le nombre de ce qui est sorti de ces exemplaires de thèse c'est la thèse d'une nommée Madeleine Cavet qui est née en 1908 la thèse le précise c'est-à-dire environ 7 ans plus tard que moi. (*Prend un ton amphatique :*) Et ce qu'elle dit n'est pas sot ! (*rires*) Elle s'aperçoit parfaitement que Freud c'est quelque chose d'absolument confus où comme on dit une chatte ne retrouverait pas ses petits. Et elle prend une mesure elle évoque à cette occasion l'oeuvre de Pasteur. Pasteur c'est un... c'est une drôle d'affaire, j'veux dire que jusqu'à lui car enfin c'est de lui qu'ça vient, jusqu'à lui on croyait à ce qu'on peut appeler la génération spontanée à savoir qu'on croyait que à abandonner c'était, c'était là le fondement apparent, à abandonner un corps vivant naturellement ça s'met à grouiller dessus j'veux dire que ça grouille de c'qu'on appelle micro-organismes (*soupire*) moyennant quoi on s'imaginait que ces micro-organismes pouvaient pousser sur n'importe quoi. Euh... c'est bien certain que si euh... on, on laisse un gobelet à l'air il y'a, y'a, y'a des trucs qui, qui s'y déposent et qui même à l'occasion feront ce qu'on appelle culture mais c'que Freud a démontré, c'que Pasteur a démontré, ce lapsus a toute sa valeur étant donné le sens de la thèse de ladite Madeleine Cavet, c'que Pasteur a démontré c'est que à condition seulement de... de... de mettre un petit coton à l'entrée d'un vase ça n'se met pas à foisonner à l'intérieur et c'est manifestement une des démonstrations les plus simples de la non-génération spontanée mais alors ça suppose ça suppose d'étranges choses, d'où viennent-ils ces micro-organismes? On en est réduit d'nos jours à penser que ils viennent de nulle part. Autant dire que, que c'est Dieu qui les a fabriqués (*émet un léger rire*) il est très très embêtant qu'on ait abandonné cette ouverture de la génération spontanée qui était en somme un rempart contre l'existence de Dieu, nous, notre cher Pasteur était d'ailleurs considéré par les médecins de l'époque comme un redoutable curé et c'est, eêeêet c'est en plus tout à fait vrai il avait des convictions religieuses. On oublie tout à fait ce... cette aventure, cette aventure dudit Pasteur, (*soupire*) on l'oublie on l'oublie et le fait d'en être réduit à penser que y'a, y'a d'la vie, de la vie plus ou moins pullulante sur des météorites ne résout pas la question. Le fait que nous... nous ne trouvions pas la plus petite trace de vie sur, sur la lune ni sur Mars n'arrange pas les choses car pourquoi, au nom de quoi sinon au nom de, d'un être qu'il faut tout de même situer quelque part, d'un être qui aurait fait ça expressément à la manière de l'homme comme si l'homme qui lui, manipule et trifouille des choses, comme si l'homme tout d'un coup avait vu qu'il avait un singe un singe dieu j'veux dire que Dieu le singerait comme si tout partait en somme de là, c'qui en somme boucle la boucle chacun sait que le dieu singe c'est à peu près l'idée que nous pouvons nous

faire de l'idée et de la façon dont naît l'homme et que ça n'est pas non plus quelque chose qui... qui soit complètement satisfaisant car pourquoi l'homme a-t-il c'que j'appelle le parlêtre à savoir (*soupire*) cette façon de parler de façon telle que nomina non sunt *consequentia* rerum autrement dit qu'il y a quelque part une chose qui va mal dans la structure, dans la structure telle que j'la conçois à savoir le noeud dit borroméen... c'est bien le cas. Tout ça vaut la peine de...d'évoquer par ce nom Borromée une date historique à savoir la façon dont a été élucubrée l'idée même en somme de la structure. Il est tout à fait frappant de voir que ça voulait dire à l'époque que si une famille se retirait d'un groupe de trois les deux autres se trouvaient du même coup libres libres de ne plus s'entendre. La source sordide de cette histoire, cette histoire des Borromée vaut la peine d'être rappelée. Non seulement les noms ne sont pas la conséquence des choses mais nous pouvons affirmer expressément le contraire. J'ai un p'tit-fils, j'ai un p'tit-fils qui s'appelle Luc c'est une drôle d'idée mais c'est ses parents qui l'ont baptisé. Il s'appelle Luc et il dit des choses tout à fait convenables. (rires) Il dit qu'en somme les mots qu'il ne comprenait pas il s'efforçait d'les dire et il en déduit que c'est ça qui lui a fait enfler la tête (rires) parce qu'il a comme moi, moi ça serait, c'est pas, c'est pas surprenant puisqu'il est mon p'tit-fils il a comme moi une grosse tête (rires) c'est c'qu'on appelle, c'est pas à proprement parler hydrocéphale (*rires de tout le public*) mais j'ai quand même une tête et une tête on la caractérise par la moyenne j'ai plutôt une grosse tête (*rires*). Mon p'tit-fils aussi et il a le tort évidemment d'penser que cette façon qu'il a de définir si bien l'inconscient car c'est d'ça qu'il s'agit, cette façon qu'il a d'définir si bien l'inconscient c'est d'avoir, à savoir que les mots lui entraient dans la tête il en a déduit que du même coup c'est pour ça qu'il a une grosse tête (*soupire*). C'est une théorie en somme pas très intelligente mais pertinente en ce sens qu'elle est motivée. Y'a, y'a, y'a quelque chose qui quand même lui donne lui donc le sentiment que d'parler c'est parasitaire... alors il pousse ça un p'tit peu plus loin jusqu'à *penser* enfin que c'est pour ça qu'il a une grosse tête. C'est très difficile de ne pas glisser à cette occasion dans l'imaginaire, dans l'imaginaire du corps à savoir d'la grosse tête. Oui!

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile a mourre*

L'affreux... c'est qu'c'est logique et la logique dans l'occasion c'est pas une petite affaire à savoir que c'est l'parasite de l'homme j'ai dit tout à l'heure que, que l'univers n'existait pas mais est-ce que c'est vrai? Est-ce que c'est vrai que, est-ce que c'est vrai que l'Un qui est au principe de la notion de l'univers, que l'Un est capable de s'en aller en poudre, que l'Un de l'univers ne soit pas un ou ne soit qu'un entre autres? Qu'il en existe un implique-t-il à soi tout seul l'universel? Ceci comporte qu'on dise que tout exclu que soit l'universel, la forclusion d'cet universel implique le maintien de la particularité. «Il en existe un» n'est jamais avancé en logique que de façon cohérente avec une suite «il en existe un qui satisfait à la fonction». La logique de la fonction est en somme ce qui repose sur la logique de l'Un. (*soupire*) Mais ceci veut dire du même coup (*prend un feutre*) et c'est ce que j'ai essayé de, de crayonner quelque part dans mon graphe, dans c'qu'on a... dans ce graphe que j'ai commis dans un ancien temps sur lequel comme ça quelques personnes spéculent, j'ai écrit ce quelque chose qui est le signifiant, le signifiant de c'que l'Autre n'existe pas, ce

que j'ai écrit comme ça (*écrit au tableau*) S de (A) barré. Mais l'Autre, l'Autre en question il faut bien l'appeler par son nom l'Autre c'est le sens c'est l'Auttreequelereel! (*soupire*) C'est très difficile de n'pas flotter en l'occasion il y a un choix à faire entre l'infini actuel qui peut être circulaire à condition qu'il n'y ait pas d'origine désignable et le noeud dénombrable c'est-à-dire fini. Y'a beaucoup de possible là-d-dans c'qui veut dire qu'on interrompt l'écriture c'est ma définition du possible on ne la continue qu'si on veut. De fait on abandonne parce qu'il est toujours possible d'abandonner parce qu'il est même impossible de ne pas abandonner réellement. C'que j'appelle «l'impossible c'est le réel» se limite à la non-contradiction. Le réel est l'impossible seulement à écrire soit ne cesse pas de n'pas s'écrire. Le réel c'est l'possible en attendant qu'il s'écrive et je dois dire que j'en ai eu la confirmation parce que j'sais pas, une mouche m'a piqué, j'suis allé à Saclay. Plus exactement j'ai demandé à une personne de m'y conduire, c'est un nommé Goldzahl. C'est amusant qu'il ait ce nom qui veut dire nombre d'or, eh oui! Il m'a introduit dans une petite salle où il y avait trace parce que c'est immense Saclay euh c'est absolument énorme on n'imagine pas l'nombre de gens qui grattent du papier là-d-dans il y en a 7000. Ils n'font d'ailleurs que de gratter du papier sauf les quelques personnes qui, qui sont là dans cette petite salle et grace à quoi est vu ce qui témoigne du fonctionnement de la plupart des appareils. Moyennant quoi on voit le tracé ondulatoire de c'qui représente bien sûr il a fallu qu'on monte des appareils de façon à c'que, à c'que ça fonctionne que ça soit représenté, de ce qui représente le magnétisme des principaux aimants. On voit sur d'autres appareils se déplacer parce que on peut qualifier de déplacement ce qui va de gauche à droite et qui se supporte d'un point, un point au bout d'une ligne ça fait trace et dans cette pièce on n'voit qu'ces traces dont il est en somme concevable de symboliser la structure par quelque chose qui entoure en forme de cercle chacun d'ces points, chacun d'ces points qui représentent une particule. Une particule donc s'articule à tous ces appareils dont il est bien certain que l'ensemble d'ces appareils c'est c'qu'on appelle (*soupire*) psy, autrement dit c'que Freud n'a pas pu s'empêcher de, d'marker comme l'initiale de la psyché, s'il n'y avait pas de ces savants qui s'occupent des particules il y aurait pas non plus de psarticules et ça nous, ça nous force la main à, à penser que non seulement y'a le parlêtre mais que y'a le... aussi le psarlêtre, en d'autres termes que tout ça n'existerait pas si y'avait pas le, le fonctionnement de cette chose pourtant grotesque qui s'appelle la pensée.

Tout c'que j'vous dis là je ne pense pas que ça ait plus de valeur, que ça ait plus de valeur que, que c'que raconte mon p'tit-fils. C'est, c'est assez fâcheux que le réel ne s'conçoive que d'être impropre. C'est pas tout à fait comme le langage. Le langage n'est impropre qu'à dire quoi qu'ce soit. Le réel n'est impropre qu'à être réalisé. D'après l'usage du mot *to realize* ça ne veut rien dire d'autre que imaginer comme sens. Il y a une chose qui est en tout cas certaine si tant est qu'une chose puisse l'être, c'est qu'l'idée même de réel comporte l'exclusion de tout sens..... Ça n'est pour autant que le réel est vidé de sens que nous pouvons un peu l'a... l'appréhender c'qui évidemment me porte... me porte à, à ne même pas lui donner le sens de l'Un mais il faut quand même bien se raccrocher quelque part et cette logique de l'Un est bien c'qui reste, c'qui reste comme, comme existence.

Voilà j'suis bien fâché de, d'avoir entretenu aujourd'hui de cette espèce d'extrême, il faudrait quand même qu'ça prenne une autre tournure, j'veux dire que de déboucher sur, sur l'idée que, qu'il n'y a d'réel que ce qui exclut toute espèce de sens est exactement le contraire de notre pratique. Car notre pratique nage dans cette espèce de précise indication (*soupire*) que non seulement les noms mais simplement les mots ont une portée. Je n'vois pas, je ne vois pas comment expliquer ça. Si les *nomina* ne tiennent pas d'une façon quelconque aux choses comment est-ce que la psychanalyse est possible? La psychanalyse s'rait d'une certaine façon c'qu'on pourrait appeler du chiqué, j'veux dire du semblant. C'est tout d'même comme ça que j'ai situé dans l'énoncé de mes différents discours la seule façon pensable d'articuler ce qu'on appelle le discours psychanalytique. Je vous rappelle (*va au tableau*) que la place du semblant où j'ai mis l'objet a

— *Plus fort!*

que la place du semblant n'est pas celle

— *Plus fort, on n'entend pas très bien!*

que (*revient*) j'ai articulée de la vérité. Comment est-ce qu'un sujet puisque c'est comme ça que, que je désigne le S avec la barre, comment est-ce qu'un sujet, un sujet avec toute sa faiblesse, sa débilite, peut tenir la place de la vérité, et même (*repart*) faire que ça ait des résultats?

Il s'y place de cette façon, à savoir que (*revient*) un savoir, hein?

*Voix de Jacques-Alain Miller, inaudible.*

— C'est pas comme ça que j'l'ai écrit à l'époque?

*Le public* — *Non! Non! (brouhaha)*

*Une voix* — *Non c'est tout inversé.*

— C'est comme ça, c'est tout à fait exact.

*Jacques-Alain Miller* — *S barré à la place de Si*

*Une voix* — *C'est mieux, c'est mieux (rires)*

*Jacques-Alain Miller* — *SI à la place de S2 et S2 à la place de S barré (rires du public)*

*Brouhaha*

— Ah!!!

*Jacques-Alain Miller* — *S2 là! .. S2! .. 2!...2!*

*Une voix* — *2!*

*Lacan rit*

— Eh ben!

(*Revient*) Vous voyez qu'il y a de quoi s'embrouiller... (*rires et brouhaha ; quelqu'un dans les premiers rangs Un nouveau discours, c'est le cinquième*) oui c'est incontestablement mieux comme ça (*rires*) c'est incontestablement mieux comme ça mais c'est encore plus troublant comme ça (*rires*) J'veux dire que la faille entre Si et S2 est plus que frappante. Parce que ici (*repart au tableau*) y'a, y'a quelque chose d'interrompu. Et qu'en somme le Si ça n'est que le commencement du savoir mais un savoir qui... qui... qui... qui se contente de toujours commencer comme on dit ça n'arrive à rien. C'est bien pourquoi quand je suis allé à Bruxelles (*soupire*) j'n'ai pas parlé de la psychanalyse dans les meilleurs termes. Y'en a que, que je reconnais, qui, qui sont là. Commencer à savoir pour n'y pas arriver euh c'est quelque chose qui va

---

L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile à mourre

somme toute assez bien avec c'que j'appelle mon manque d'espoir (*soupire*) mais enfin ça implique un nom un terme qu'il me reste à vous laisser à d'viner. Les personnes belges qui m'ont entendu en parler à Bruxelles euh étant libres de vous en faire part ou pas.

(brouhaha *general*. Quelqu'un : Qui est-ce qui a mis ce bouquin sur...)

15 MARS 1977

Il y a des gens bien intentionnés, bien in... intentionnés à mon endroit... et déjà ça soulève une montagne de problèmes, qu'est-ce qui peut bien faire que des gens soient bien intentionnés à mon endroit... c'est qu'ils n'me connaissent pas... car quant à moi je ne suis pas plein de *bonnes* intentions. Enfin ces bien intentionnés m'ont quelquefois écrit des lettres tendant, enfin c'était, c'était écrit, c'était écrit que mon bafouillage de la dernière fois concernant le discours que j'appelle analytique... était un lapsus. Ils ont écrit ça textuellement. Qu'est-ce qui distingue le lapsus de l'erreur grossière? J'ai d'autant plus tendance quant à moi à classer comme erreur ce que l'on qualifie lapsus que quand même ce discours analytique (*soupire*) j'en avais un tant soit peu parlé quand j'parle je m'imagine que je dis quelque chose. L'ennuyeux c'est que là où j'ai fait lapsus, où j'suis censé avoir fait lapsus, c'est en matière si j'puis dire en matière d'écrit que j'ai fait lapsus. Ça prend une particulière importance quand il s'agit d'écrit par quelqu'un moi en l'occasion, par quelqu'un trouvé. (*soupire*) Autrefois je... il m'est arrivé de dire à l'imitation d'ailleurs de quelqu'un qui était un peintre célèbre je ne cherche pas je trouve, au point où j'en suis... je n'trouve pas tant que je ne cherche autrement dit je tourne en rond et c'est bien c'qui s'est produit à propos de c'que, lapsus... euh... c'est que (*soupire*) c'est que les lettres écrites n'étaient pas dans leur bon sens dans l'sens où elles tournent mais étaient embrouillées. Il faut quand même bien dire que j'n'ai pas fait c'lapsus tout à fait sans raison. J'veux dire que l'ordre dans lequel les lettres tournaient (*brouhaha dans les couloirs, tables tirées*) je l'ai certes imaginé mais je crois tout au moins savoir c'que je voulais dire. J'vais essayer aujourd'hui de vous expliquer quoi.

J'y suis encouragé par l'audition que j'ai reçue hier soir à l'École freudienne d'une Madame Kress-Rosen, je n'vais pas lui d'mander de se lever encore que j'la vois fort bien,... euh... je m'suis même tout à fait inquiet de savoir si elle était là parmi ce qu'on appelle des auditrices et je n'vois pas pourquoi je mettrais, je mettrais ce terme au féminin puisque ça n'a pas d'sens, ça n'a pas de sens valable. Madame Kress-Rosen a eu la bonté de dire hier soir presque c'que, que je voulais dire à une personne qui... dont il n'est d'ailleurs plus question que je la rencontre puisque c'est une personne à qui j'ai d'mandé de téléphoner chez moi et qui n'l'a pas fait c'est quelqu'un qui fait partie de la radio allemande je n'sais pas très bien je n'sais pas son nom à la vérité mais elle m'a, elle m'a d'mandé paraît-il sur l'avis de *Romain Jakobson* de répondre quelque chose sur ce qui l'concerne. Mon premier sentiment était de dire que c'que j'appelle, c'que j'appelle la linguisterie Madame Kress-Rosen a fait un sort à cette appellation, que c'que j'appelle la linguisterie exige la psychanalyse pour être

soutenu. J'ajouterais qu'il n'y a pas d'autre linguistique que c'que j'appelle linguistique. C'qui ne veut pas dire que la psychanalyse soit toute la linguistique, le l'événement le prouve, c'est à savoir que, qu'on fait de la linguistique depuis très longtemps, depuis l'Cratyle depuis Donat depuis Priscien, qu'on en a toujours fait et ceci d'ailleurs n'arrange rien\_puisque je tendais à dire la dernière fois... j'm'en suis aperçu à propos de ce Si et de cet S2 qui sont séparés dans... dans la notation correcte la notation correcte de c'que j'ai appelé discours psychanalytique. Je pense que malgré tout vous vous êtes un peu informés auprès des, des Belges et que le fait que j'ai parlé de la psychanalyse comme de... *pouvant être* une escroquerie est parvenu à vos oreilles j'dirai *même* que j'y insistais en parlant d'ce Si qui paraît promettre un S2... (*brouhaha dans les couloirs, portes qui claquent, discussions*) faut quand même à ce moment-là se souvenir de c'que j'ai dit concernant le sujet c'est à savoir le rapport de cet Si avec cet S2, j'ai dit dans son temps qu'un signifiant était ce qui représente le sujet auprès d'un autre signifiant.

Alors quoi en déduire? Je vais quand même un peu vous donner une indication ne s'rait-ce que pour éclairer ma route parce que elle ne va pas d'soi. La psychanalyse est peut-être une escroquerie mais ça n'est pas n'importe laquelle. (*soupire*) C'est une escroquerie qui tombe juste par rapport à ce qu'est le signifiant. (*voix dans les couloirs*) Et le signifiant il faut quand même bien remarquer qu'il *est* quelque chose de bien special. Il a ce qu'on appelle des effets de sens et il suffirait que je connote le S2 non pas d'être le second dans l'temps mais d'avoir un sens double pour que le Si prenne sa place et sa place correctement. Il faut quand même dire que le poids de cette duplicité de sens est commun à tout signifiant je pense que madame Kress-Rosen (*émet un petit rire bref*) ne me contredira pas si elle veut s'y opposer d'une façon quelconque elle est tout à fait libre de m'faire signe puisque je l'répète je m'félicite qu'elle soit là. La psychanalyse n'est pas je dirai plus une escroquerie que la poésie elle-même et la poésie se fonde précisément sur cette ambiguïté dont je parle et que je qualifie du sens double. La poésie me paraît quand même relever de la relation du signifiant au signifié. On peut dire d'une certaine façon que la poésie est imaginairement symbolique je veux dire que puisque madame Kress-Rosen hier a évoqué Saussure et sa distinction de la langue et d'la parole non d'ailleurs sans noter que quant à cette distinction Saussure avait flotté. Il reste quand même que son départ à savoir que la langue est le fruit d'une maturation, d'une..., d'un mûrissement, de quelque chose qui se cristallise dans l'usage, il reste que la poésie relève d'une violence faite à cet usage et que nous en avons des preuves, si j'ai évoqué la dernière fois Dante et la poésie amoureuse c'est bien pour, pour marquer, pour marquer cette violence que la philosophie fait tout pour effacer c'est bien en quoi la philosophie est le champ d'essai de l'escroquerie.

Et en quoi on n'peut pas dire que la poésie n'y joue pas à sa façon innocemment c'que j'ai appelé à l'instant c'que j'ai connoté de l'imaginairement symbolique ça s'appelle la vérité. Ça s'appelle la vérité notamment concernant le rapport sexuel c'est à savoir que, comme je le dis p't-être le premier et je vois pas pourquoi je m'en ferais un titre, le rapport sexuel il n'y en a pas j'veux dire à proprement parler... Au sens où il y aurait quelque chose qui (*beaucoup de bruit dans les couloirs, on déménage des*

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile à mourre*

*tables, on crie*)... qui ferait que... qu'un homme reconnaîtrait forcément une femme. (*encore des bruits dans les couloirs*) C'est certain que moi j'ai cette faiblesse de, de la reconnaître la mais j'suis quand même assez averti pour avoir fait remarquer que... qu'y a pas d'la, ce qui coïncide avec mon expérience à savoir que je ne reconnais pas toutes les femmes. Il n'y en a pas, mais il faut tout de même bien dire que ça ne va pas d'soi, il n'y en a pas *sauf* incestueux, c'est très exactement ça qu'a avancé Freud. Il n'y en a pas *sauf incestueux* ou *meurtrier*, (*rit doucement*) j'veux dire que c'que Freud a dit, c'est que le mythe d'Oedipe désigne ceci (*prononce zezi*) : la seule personne avec laquelle on ait envie de coucher c'est sa mère et qu'pour le père on l'tue. C'est même d'amant plus probable qu'on n'sait ni qui sont votre père et votre mère c'est exactement pour ça que l'mythe d'Oedipe a un sens, il a tué quelqu'un qu'il ne connaissait pas et il a couché avec quelqu'un dont il n'avait aucune idée qu'c'était sa mère c'est néanmoins comme ça qu'les choses se sont passées selon l'mythe (*toujours bruit infernal dans les couloirs*) et c'que ça veut dire c'est qu'en somme (*parle très fort*) il n'y a de vrai qu'la castration. (*le public rit*). En tout cas avec la castration on est bien sûr d'y échapper comme toute cette dite mythologie grecque nous l'désigne bien c'est à savoir que, que le père c'est pas tellement du meurtre qu'il s'agit que d'sa castration, que la castration *pass*e par le meurtre et que quant à la mère le mieux qu'on ait à en faire c'est, c'est d'se l'couper pour être bien sûr de ne pas commettre l'inceste. Oui! (*soupire et tourne les pages de ses notes*) C'que j'voudrais c'est vous donner la réfraction de ces vérités dans l'sens, il faudrait arriver à donner une idée d'une structure qui soit telle que ça incarnerait le sens d'une façon correcte. Contrairement à ce que on dit il n'y a pas de vérité sur le réel (*soupire*) puisque le réel se dessine comme excluant le sens. Ça s'rait encore trop dire... qu'il y a du réel... parce que pour dire ceci (*soupire*) c'est quand même (*fort*) supposer un sens. Le mot réel a lui-même un sens j'ai même dans son temps un p'tit peu joué là-dessus j'veux dire que (*brouhaha dans les couloirs, tables tirées, voix*) pour invoquer les choses j'ai évoqué en écho le mot reus qui comme vous le savez en latin veut dire coupable on est plus ou moins coupable du réel, c'est bien en quoi d'ailleurs la psychanalyse est une chose sérieuse, (*soupire*) j'veux dire que c'est pas absurde de dire qu'elle peut glisser dans l'escroquerie.

Il y a une chose qu'il faut noter au passage c'est que, j'l'ai fait remarquer la dernière fois à Pierre Soury, la dernière fois j'veux dire dans son local même, à Jussieu c'lui dont je vous ai parlé la dernière fois, j'lui ai fait remarquer que le tore retournable dont il fait l'approche du noeud borroméen est quelque chose... qui euh pour le noeud en question suppose qu'un seul tore est r'tourné. Non pas bien sûr qu'on n'puisse en r'tourner d'autres mais alors ce n'est plus un noeud borroméen. J'vous ai donné une idée d'ça par un p'tit dessin la dernière fois. Il n'est donc pas surprenant de d'énoncer à propos de ce tore de ce tore qui part d'un noeud borroméen triple de ce tore si vous le r'tournez de qualifier ce qui est dans le tore, dans le tore du symbolique, de sym-bo-li-que-ment réel. Le symboliquement réel n'est pas le réellement symbolique car le réellement symbolique c'est le symbolique inclus dans l'réel. Le symbolique inclus dans l'réel a bel et bien un nom ça s'appelle le mensonge au lieu que le réellement symb... le symboliquement réel j'veux dire ce qui du réel se connote à l'intérieur du symbolique c'est c'qu'on appelle l'angoisse. Le sinthome est

réel c'est même la seule chose vraiment réelle c'est-à-dire qui ait un sens qui *conserve* un sens dans le réel c'est bien pour ça que le psychanalyste *peut* s'il a d'la chance intervenir symboliquement pour le dissoudre dans l'réel. Alors je vais quand même vous noter en passant c'est qui est symboliquement imaginaire. Eh bien c'est la géométrie, le fameux *mos geometricus* dont on a fait tant d'état (*soupire*) c'est la géométrie des anges c'est-à-dire quelque chose qui malgré l'écriture n'existe pas. J'ai autrefois beaucoup taquiné le révérend père Teilhard de Chardin en lui faisant remarquer que s'il tenait tellement à l'écriture il fallait qu'il r'connaisse que, que les anges euh... ça existait euh. Paradoxalement... euh... le révérend père Teilhard de Chardin n'y croyait pas il, il croyait en l'homme d'où son histoire de d'homínisation de la planète, j'vois pas pourquoi on croirait plus à l'homínisation de quoi qu'ce soit qu'à la géométrie. La géométrie concerne

— *On entend rien!*

(fort) expressément les anges, et pour le reste, pour le reste c'est-à-dire pour la structure ne règne qu'une chose c'est c'que j'appelle l'inhibition. C'est une inhibition à laquelle je m'attaque j'veux dire que je me soucie, j'me fais un tracas pour tout ce que j'vous apporte ici comme structure, un tracas qui est seulement lié au, au fait que la géométrie véritable n'est pas celle que l'on croit, celle qui relève de purs esprits, que celle qui a un corps c'est ça que nous voulons dire quand nous parlons de structure et pour commencer à vous mettre ça noir sur blanc (va au *tableau*) j'vais vous montrer... de quoi il s'agit (*dessine ; léger brouhaha*) quand on parle de structure. Il s'agit de quelque chose comme ça (*revient*) *c'est à savoir d'un tore troué, ça je l'dois à, à Pierre Soury.*

(*Repart au tableau*) Je veux dire que c'est facile de, de l'compléter ce tore, vous voyez bien que ici c'est si on peut dire... le bord si on peut s'exprimer ainsi aussi improprement, (*revient*) le bord du trou qui est dans l'tore (*repart et dessine*) et que tout ça c'est le corps du tore. (*dessine*) Ce tore (*revient*) il ne suffit pas de l'dessiner ainsi. Car...(repart) on s'aperçoit qu'à le trouer ce tore on fait *en même temps* un trou dans un autre tore. (*dessine*) C'est le propre du tore car il est tout aussi légitime de dessiner ici le trou et d'faire un tore qui soit (*revient*) si je puis dire *enchaîné* avec celui-là. C'est bien en quoi on peut dire qu'à trouer un tore on troue *en même temps* un autre tore qui est celui qui a avec lui un rapport de chaîne. Alors (*repart*) j'vais essayer de figurer (*dessine*) *ce qu'on peut ici (bruits dans le couloir) dessiner d'une structure... une structure dont vous voyez (revient) qu'à le dessiner en deux couleurs je pense qu'il est suffisamment (repart) évident que ceci à savoir le vert en question est à l'intérieur du tore rouge (revient) mais que par contre (repart)... ici vous pouvez voir que le second tore (revient) est à l'extérieur mais ça (repart) n'est pas un second tore puisque c'dont il s'agit (dessine) c'est toujours de la même figure mais une figure qui se démontre (revient) pouvoir glisser à l'intérieur de ce que j'appellerai (repart) le tore rouge qui glisse (revient) en tournant et qui réalise ce tore en chaîne avec le premier. (encore des bruits de portes) Si... (repart et dessine) ce vert, ce vert qui se trouve être à la surface extérieure... au tore rouge si nous le faisons tourner, il va s'trouver ici représenté par sa propre glissade et ce que nous pouvons dire (revient) de l'un et d'l'autre c'est que (repart) *ce tore vert (brouhaha dans les couloirs) est très**

---

L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile d mourre

précisément ce qui r'présente ce que nous pourrions appeler le complémentaire de l'autre tore c'est-à-dire (*revient*) le tore enchaîné. Mais supposez que *ce* soit (*repart*) le tore rouge que nous fassions glisser ainsi, c'que nous obtenons c'est ceci, c'est quelque chose qui va s'trouver inversement réaliser que quelque chose qui est vide se noue à quelque chose qui est vide c'est à savoir que c'qui est là va (*dessine*) apparaître là autrement dit (*revient*) ce que j suppose par cette manipulation c'est (*repart*) que loin que nous ayons deux choses concentriques nous aurons (*revient*) au contraire deux choses qui *jouent* l'une sur l'autre et c'que je veux désigner par là c'est quelque chose sur quoi on m'a interrogé quand j'ai parlé de parole pleine et de parole vide.

Je l'éclaire maintenant. (*tourne les pages de ses notes*) La parole pleine c'est une parole pleine de sens. La parole vide (*repart*) c'est une qui n'a que (*revient*) de la signification. J'espère que Mme Kress-Rosen (*il rit*) dont je vois toujours le sourire futé... (*réactions dans le public*) euh... ne voit pas à, à ça un trop grand inconvénient. J'veux dire par là, (*soupire*) qu'une parole peut être à la fois pleine de sens elle est pleine de sens parce qu'elle *part* de cette duplicité ici dessinée. C'est parce que le mot a double sens qu'il est S2 (*soupire*) que le mot sens est plein lui-même. Quand j'ai parlé de vérité c'est au sens que j'me réfère. Mais le propre de la poésie quand elle rate c'est justement d'n'avoir qu'une signification d'être pur noeud d'un mot avec un autre mot. Il n'en reste pas moins que la volonté d'sens consiste à éliminer l'double sens ce qui n'se conçoit... qu'à réaliser (va au *tableau*) si je peux dire une coupure c'est-à-dire à faire qu'il n'y ait qu'un sens le vert recouvrant le rouge dans l'occasion. (*revient, tourne ses pages*) Comment le poète peut-il réaliser ce tour de force de faire qu'un sens soit absent c'est bien entendu en l'remplaçant ce sens absent par ce que j'ai appelé la signification. (*toujours du bruit dans les couloirs*) La signification n'est pas du tout ce que... ce qu'un vain peuple croit si j'puis dire. (*tourne ses pages*) La signification c'est un mot vide, autrement dit c'est c'qui à propos d'Dante s'exprime dans le qualificatif mis sur sa poésie à savoir qu'elle soit amoureuse. Lamour n'est rien qu'une signification (*soupire*) c'est-à-dire qu'il est vide et on voit bien la façon dont, dont Dante l'incarne cette signification, le désir a un sens mais l'amour tel que j'en ai déjà fait état dans mon séminaire sur l'Éthique, tel que l'amour courtois l'supporte, ça n'est qu'une signification. Voilà, j'me contenterai de vous dire c'que je vous ai dit aujourd'hui puisqu'aussi bien je n'vois pas pourquoi j'insist'rais. (*applaudissements*).

Je vous fais r'marquer que le prochain séminaire, puisqu'il y a les vacances de Pâques, le prochain séminaire s'ra le 19 avril, c'est tout au moins ce que vient de me dire ma dévouée secrétaire.

(*brouhaha*)

19 AVRIL 1977

J'ai un petit inconvénient aujourd'hui, hum, j'ai mal au dos! (*rit doucement*). De sorte que ça n'm'aide pas à t'nir debout (*leger brouhaha dans le public*) mais quand j'suis assis je, j'ai aussi mal. (*Rires dans le public*). Ça n'est certainement pas une raison parce qu'on n'sait pas c'qui est intentionnel pour qu'on élucubre c'qui est censé l'être.

Le moi puisqu'on appelle ça comme ça on appelle ça comme ça dans, dans la seconde topique de Freud le moi est supposé avoir des intentions. (*Les portes sont ouvertes. Bruits dans les couloirs*) Ceci du fait qu'on lui attribue ce qu'il jaspine, c'qu'on appelle son dire. Il dit en effet, il dit et il dit impérativement c'est tout au moins comme ça qu'il commence à s'exprimer. L'impératif c'est c'que j'ai appuyé disons... du... signifiant indice 2. Le signifiant indice 2 dont j'ai défini le sujet, j'ai dit que le, un signifiant c'était ce qui représentait le sujet pour un autre signifiant. Dans l'cas d'impératif c'est celui qui écoute qui de ce fait vient s... devient sujet. Ça n'est pas que, que celui qui profère ne devienne pas lui aussi sujet incidemment. Oui... Je voudrais attirer l'attention sur quelque chose, il n'y a en psychanalyse que des je voudrais. J'suis évidemment un psychanalyste qui, qui a un peu trop d'bouteille, mais c'est vrai que le psychanalyste au point où j'en suis arrivé dépend de la lecture qu'il fait de son analysant, de c'que son analysant lui dit en propres termes,...

Est-ce que vous entendez parce qu'après tout je n'suis pas sûr que ce porte-voix fonctionne... (*silence, de surprise générale semble-t-il. Net effet de coupure inattendue sur un public apparemment très concentré*)

Est-ce que ça fonctionne là dans les ?...

Hein?...

(une voix faible) : oui

— Oui?...

Bon!

... ce que son analysant croit lui dire, ceci veut dire que tout c'que l'analyste écoute ne peut être pris comme on s'exprime au pied d'la lettre. Là il faut que je fasse une parenthèse, j'ai dit la tendance que cette lettre dont ce pied indique l'accrochage au sol c'qui est une métaphore, (*soupire*) une métaphore piètre c'qui va bien avec pied, la tendance que cette lettre a à rejoindre le réel, c'est... c'est son affaire Le réel dans ma notation étant ce qui est impossible à rejoindre. Ce que son analysant à l'analyste en question *croit* lui dire n'a rien à faire, et ça Freud s'en est aperçu, n'a rien à faire avec la vérité.

Néanmoins il faut bien penser que croire c'est déjà quelque chose qui... qui existe, il dit ce qui... ce qu'il croit vrai. C'que l'analyste sait c'est qu'il ne parle qu'à côté du vrai parce que le vrai il l'ignore. Freud là délire juste c'qu'il faut car il s'imagine que le vrai c'est c'qu'il appelle lui le noyau traumatique c'est comme ça qu'il s'exprime formellement à savoir que à mesure que le sujet énonce quelque chose de plus près de son noyau traumatique ce soi-disant noyau et qui n'a pas de... d'existence il n'y a que... que la roulure que l'analysant est tout comme son analyste c'est-à-dire comme je l'ai fait remarquer en invoquant mon p'tit-fils l'apprentissage qu'il a subi d'une langue entre autres qui est pour lui lalangue que j'écris on le sait en un seul mot dans l'espoir de ferer elle la langue c'qui équivoque avec faire réel.

Lalangue quelle qu'elle soit est une obscénité ce que Freud désigne de pardonnez-moi ici l'équivoque l'obscène c'est aussi bien ce qui, ce qu'il appelle l'Autre scène celle que le langage occupe de c'qu'on appelle sa structure structure élémentaire qui se résume à celle de la parenté. J'vous signale que y'a des sociologues qui ont énoncé sous le, sous le patronage d'un nommé, d'un nommé Robert

---

L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile d mouse

Needham, N-e-e-d-h-a-m, qui n'est pas le Needham qui s'est occupé avec tellement d' soin de la science chinoise qui est un autre Needham, le Needham de la science chinoise ne s'appelle pas Robert. Lui le, le Needham en question s' imagine faire mieux qu' les autres en faisant la remarque d' ailleurs juste que la parenté est à mettre en question c' est-à-dire qu' elle comporte dans les faits autre chose une plus grande variété une plus grande diversité que c' que il faut bien l' dire c' est à ça qu' il s' réfère que c' que les analysants en disent\_ Mais c' qui est tout à fait frappant c' est qu' les analysants eux ne parlent que d' ça !! De sorte que la remarque incontestablement que la parenté a des valeurs différentes dans les différentes cultures n' empêche pas que le ressassage par les analysants de leur relation à leurs parents, d' ailleurs il faut l' dire proches, est un fait... est un fait que l' analyste a à supporter. Il n' y a aucun exemple, aucun exemple, que un analysant note la spécificité la particularité qui différencie d' autres analysants son rapport à ses parents plus ou moins immédiats. Le fait qu' il n' parle que d' ça est en quelque sorte quelque chose qui (*soupire*) qui bouche toutes les nuances de sa relation spécifique. De sorte que *La parenté en question* c' est un livre paru au Seuil que *La parenté en question* met en valeur ce fait primordial que c' est... que c' est d' la langue qu' il s' agit... ça n' a pas du tout les mêmes conséquences... Que l' analysant ne parle que d' ça parce que ses proches parents lui ont appris la langue... il ne différencie pas c' qui spécifie sa relation à lui avec ses proches parents. Il faudrait là s' apercevoir que c' que j' appellerai dans cette occasion la *fonction* de vérité est en quelque sorte amortie par quelque chose de, de prévalent et il faudrait dire que, que la culture est là tamponnée amortie et que à cette occasion on ferait mieux peut-être d' évoquer la métaphore puisque culture est aussi une métaphore (*pousse un bref soupire*), la métaphore de, de, de l' agri du même nom n' est-ce pas, il faudrait substituer à, à l' agri en question le terme de bouillon d' culture. Ça s' rait, ça s' rait mieux enfin d' appeler culture un bouillon de langage.

Associer librement qu' est-ce que ça veut dire? J' m' efforce là de, de pousser les choses un p' tit peu plus loin. Qu' est-ce que veut dire associer librement? Est-ce que c' est une garantie ça semble quand même être une garantie que, que le sujet qui énonce va dire des choses qui, qui aient un peu plus d' valeur. Mais enfin chacun sait que, que la ratiocination c' qu' on appelle comme ça en psychanalyse, la ratiocination a plus de poids que l' raisonnement. Qu' est-ce que... qu' est-ce qu' a affaire ce qu' on appelle des, des énoncés avec une proposition vraie? Il faudrait tâcher comme l' énonce Freud de voir sur quoi est fondé c' quelque chose qui fonctionne qu' à l' usure dont est supposée la vérité. Il faudrait voir s' ouvrir à la dimension de la vérité comme variable c' est-à-dire de c' que en *condensant comme* ça les deux mots j' appellerai la variété avec un p' tit é avalé, la variété. Par exemple j' vais donner quelque chose qui, qui a bien sa... sa... son prix. Si un sujet analysant glisse dans son discours un néologisme comme j' viens d' en faire par exemple à propos de la vanté, qu' est-ce qu' on peut dire de c' néologisme? Y' a quand même quelque chose qu' on peut en dire c' est que le néologisme apparaît quand *ça s' écrit* mais c' est justement bien en quoi ça n' veut pas dire comme ça automatiquement qu' ce soit l' réel. C' est pas parce que ça s' écrit qu' ça donne plus de poids à c' que j' évoquais tout à l' heure à propos de l' au pied d' la lettre. Bref il faut quand même soulever la question de savoir si la psychana-

lyse j'vous demande pardon j'demande pardon au moins aux psychanalystes ça n'est pas c'qu'on peut appeler un *autisme à deux*. (*quelques réactions dans le public*) Y'a quand même une chose qui permet de... de... de... de forcer ce, cet autisme (*soupire*) c'est justement que, qu' lalangue est une affaire commune (*soupire*) et que c'est justement là où je suis c'est-à-dire capable de m'faire entendre de tout le monde ici c'est là c'qui est le garant, c'est bien pour ça que j'ai mis à l'ordre du jour *Transmission d'la psychanalyse*, c'est bien c'qui est l'garant que, que la psychanalyse ne, ne boite pas irréductiblement de c'que j'ai appelé tout à l'heure *autisme à deux*.

On parle de la ruse de la raison, c'est une idée philosophique. C'est Hegel qui a inventé ça. Y'a pas la moindre ruse de la raison. Il n'y a rien d'constant contrairement à c'que Freud a énoncé quelque part que la voix de la raison était basse mais qu'elle répète toujours la même chose elle ne répète des choses qu'à, qu'à tourner en rond. Pour dire les choses la raison répète le *sinthome* et le fait que aujourd'hui j'aie à m'présenter d'avant vous avec c'qu'on appelle un *sinthome physique* n'empêche pas qu'à juste titre vous pouvez vous demander si ça n'est pas intentionnel si par exemple je n'ai pas abondé dans une telle connerie de comportement que mon symptôme tout physique qu'il soit soit quand même quelque chose qui soit par moi voulu. Y'a aucune raison de s'arrêter dans cette extension du *sinthome* puisque (*tourne les pages de ses notes*) puisque c'est quelque chose de suspect qu'on le veuille ou non pourquoi c'*sinthome* ne serait-il pas intentionnel? Il est un fait que l'*élangue*, j'écris ça é-1-a-n-g-u-e, que l'*élangue* s'*élongent* à se traduire l'une dans l'autre mais que le seul savoir reste le savoir d'*élangue*, qu'la parenté ne s'*traduit* pas en fait mais elle n'a de commun que ceci qu'les analysants ne parlent que d'ça. C'est même au point que c'que j'appelle dans l'occasion un vieil analyste en est fatigué.

Pourquoi est-ce que Freud n'introduit pas... n'introduit pas quelque chose qu'il appellerait le lui? (*soupire*) Quand j'ai écrit mon p'tit machin là pour vous le jaspiner j'ai fait un lapsus un de plus au lieu d'écrire « comme moi » ce « comme moi » n'était pas spécialement bienveillant il s'agissait de c'que j'appellerai la *débilité mentale*, j'ai fait un lapsus j'ai à la place du « comme moi » écrit « comme ça ». Écrire puisque tout ça s'écrit c'est même là c'qui constitue l'*dire*, écrire que l'analysant s'*débrouille* avec moi c'est aussi bien moi avec lui. Que l'analyse ne parle que du moi et du ça jamais du lui c'est quand même très frappant. Lui pourtant est un terme qui s'imposerait et si Freud dédaigne d'en faire état c'est bien il faut le dire qu'il est *égocentrique* et même *superégo-centrique*. (*rires dans le public*). C'est d'ça qu'il est malade. (*rires*) Il a tous les vices du maître il n'comprend rien à *rien!* Car le seul maître il faut bien l'*dire* c'est la conscience et c'qu'il dit de l'*inconscient* n'est qu'*embrouille* et *bafouillage* c'est-à-dire retourne à ce mélange de dessins grossiers et de *métaphysique* qui ne vaut... qui ne vont pas l'un sans l'autre. Tout peintre est avant tout un *métaphysicien*, un *métaphysicien* qui, qui l'est en ceci que il fait des dessins grossiers. C'est un *barbouilleur* d'où les titres qu'il donne à ses tableaux. Même l'art abstrait se *titrise* comme les autres j'ai pas voulu dire *titularise* parce que ça voudrait rien dire même l'art abstrait a, a des titres des titres qu'il s'efforce de faire aussi vides qu'il peut mais quand même, ça s'*titrise*. Sans c'la... Freud eût tiré les conséquences de c'qu'il dit lui-même que l'analysant ne connaît pas sa vérité puisqu'il ne peut la dire. C'que j'ai

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile a mourre*

défini comme *ne cessant pas d'écrire à savoir le sinthome* y est un obstacle. J'y reviens, c'que l'analysant dit en attendant de s'vérifier ce n'est pas la vérité c'est la vanté du sinthome. Il faut accepter les conditions du mental au premier rang desquelles est la débilité c'qui veut dire l'impossibilité d'tenir un discours contre quoi il n'y a pas d'objections, mentales précisément. Le mental c'est l'discours, on fait d'son mieux pour âarranger que l'discours laisse des traces. C'est l'histoire du... de l'Entwurf, du *Projet* d'Freud. Mais la mémoire est incertaine. C'que nous savons c'est qu'il y a des lésions du corps que nous causons, du corps dit vivant, qui suspendent la mémoire ou tout au moins ne permettent pas d'compter sur les traces qu'on lui attribue quand il s'agit de la mémoire du discours. Il faut soulever ces objections à la pratique de la psychanalyse. Freud était un débile mental comme tout l'monde et comme moi-même à l'occasion en particulier en outre névrosé un obsédé de la sexualité comme on l'a dit. On n'voit pas pourquoi ne serait pas aussi valable l'obsession de la sexualité qu'une autre puisque pour l'espèce humaine la sexualité est obsédante à juste titre, elle est en effet anormale au sens que j'ai défini : Y'a pas de rapport sexuel. Freud, c'est-à-dire un cas, a eu le mérite de s'apercevoir que la névrose n'était pas structurellement obsessionnelle qu'elle était hystérique dans son fond c'est-à-dire liée au fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel, qu'il y a des personnes que ça dégoûte ce qui quand même est un signe positif, que ça les fait vomir.

Le rapport sexuel il faut le r'constituer par un discours c'est-à-dire quelque chose qui a une tout autre finalité. Ce à quoi l'discours sert d'abord, il sert à ordonner j'entends à porter le commandement que j'me permets d'appeler intention du discours puisque il en reste d'impératif dans toute intention, tout discours a un effet de suggestion il est hypnotique. La contamination du discours par le sommeil vaudrait d'être mise en relief avant d'être mise en valeur par c'qu'on appelle l'expérience intentionnelle, soit prise comme un commandement imposé aux faits, un discours est toujours endormant sauf quand on n'l'comprend pas (*parle très fort*) alors il réveille! Les animaux de laboratoire sont lésés non pas parce qu'on leur fait plus ou moins mal, ils sont réveillés parfaitement parce (*parle très fort*) qu'ils n'comprennent pas c'qu'on leur veut! Même si on stimule leur prétendu instinct, quand vous faites bouger des rats dans une petite boîte vous stimulez son instinct alimentaire comme on s'exprime c'est d'la faim tout simplement qu'il s'agit... (*rires dans le public*) bref le réveil c'est le réel sous son aspect de l'impossible, qui n's'écrit qu'à force ou par force c'est c'qu'on appelle le contre-nature. La nature comme toute notion qui nous vient à l'esprit est une notion excessivement vague, à vrai dire le, la contre-nature est plus claire que le naturel. Les présocratiques, les présocratiques comme on appelle ça avaient un penchant au contre-nature. C'est tout c'qui mérite qu'on leur attribue la culture. Il fallait qu'ils soient doués pour forcer un peu l'discours... le dire impératif dont nous avons vu qu'il endort.

(Sur un *ton rapide, lapidaire*) La vérité réveille-t-elle ou endort-elle? Ça dépend du *ton* dont elle est dite. La poésie dite endort et j'en profite pour montrer le truc qu'a cogité François Cheng qui s'appelle en réalité Cheng Tsi Chien il a mis François comme ça histoire de, d'se résorber dans notre culture c'qui n'l'a pas empêché de maintenir très ferme ce qu'il dit et ce qu'il dit c'est *l'écriture poétique chinoise*. C'est paru au *Seuil* et j'aimerais bien que vous en preniez d'la graine, vous en preniez de la

graine si vous êtes psychanalyste ce qui n'est pas l'cas de tout l'monde ici. Si vous êtes psychanalyste vous verrez qu'ces *forçages* par où un psychanalyste peut faire sonner aut'chose, aut'chose que le sens. (Bruits *dans les couloirs*) Car le sens c'est c'qui résonne à l'aide du signifiant. Mais c'qui résonne ça ne va pas loin c'est plutôt mou. Le sens ça tamponne. Mais à l'aide de c'qu'on appelle l'écriture poétique, vous pouvez avoir la dimension de c'que pourrait être, de c'que pourrait être l'interprétation analytique. C'est tout à fait certain que l'écriture n'est pas ce par quoi la poésie, la résonance du corps s'exprime. Il est quand même tout à fait frappant que les poètes chinois s'expriment par l'écriture et que pour nous c'qu'il faut c'est qu'nous prenions la notion dans l'écriture chinoise de c'que c'est que la poésie, non pas que toute poésie, je parle de la nôtre spécialement, que toute poésie soit telle que nous puissions l'imaginer par l'écriture par l'écriture poétique chinoise. Mais peut-être y sentirez-vous quelque chose, quelque chose qui soit autre... autre, que ce qui fait que les poètes chinois n'peuvent pas faire autrement que d'écrire. Il y a quelque chose qui donne le sentiment qu'ils, qu'ils n'en sont pas réduits là c'est qu'ils chantonent c'est qu'ils modulent (*bruits de voix et rires dans les couloirs*) c'est qu'il y a ce que François Cheng a énoncé devant moi à savoir un contrepoint tonique, une modulation qui fait que ça s'chante car de la tonalité à la modulation il y a un glissement. Que vous soyez inspirés éventuellement par quelque chose de l'ordre de la poésie pour intervenir c'est bien en quoi je dirai même... c'est bien vers quoi il faut vous tourner... parce que la linguistique est quand même une science que je dirai très mal orientée. Si, si la linguistique se soulève c'est dans la m'sure où un Roman Jakobson aborde franchement les questions de poétique. La métaphore et la métonymie n'ont de portée pour l'interprétation qu'en tant qu'elles sont capables de faire fonction d'autre chose et c't'autre chose dont elles font fonction c'est bien c'par quoi s'unissent étroitement le son et le sens. C'est pour autant qu'une interprétation juste *éteint* un symptôme que la vérité se spécifie d'être poétique. C'n'est pas du côté de la logique articulée quoiqu'à l'occasion j'y glisse, c'n'est pas du côté de la logique articulée qu'il faut sentir la portée de notre dire, non pas bien sûr, non pas bien sûr qu'il y ait quelque part quelque chose qui mérite de, de faire deux versants, c'que toujours nous énonçons parce que c'est la loi du discours c'que toujours nous énonçons comme système d'opposition. C'est c'la même qu'il nous faudrait surmonter et la première chose s'rait d'éteindre la notion de beau. Nous n'avons rien à dire de beau. C'est d'une autre résonance qu'il s'agit à fonder sur le mot d'esprit. Un mot d'esprit n'est pas beau, il ne se tient que d'une équivoque ou comme le dit Freud d'une économie. Rien d'plus ambigu que cette notion d'économie mais, mais tout d'même l'économie fonde la valeur. Une pratique sans valeur voilà c'qu'il s'agirait pour nous d'instituer.

---

L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile à nwurre

10 MAI 1977

— Je m'casse la tête...

Quelqu'un en train d'enregistrer — Merde, ça roule pas

Discussion autour du micro — Merde, c'est la bande qu'est cassée.

*Bruit de cellophane qu'on enlève : La bande est cassée*

— ce qui est déjà embêtant... parce que je me la casse sérieusement mais le plus embêtant c'est que je n'ais pas sur quoi j'me casse la tête

*Une voix : Ça fonctionne*

— Il y a quelqu'un qui... nommé Gödel, qui vit en Amérique et qui... qui a énoncé le nom de «indécidable». C'qu'il y a de solide dans cet énoncé... (Bruits dans les couloirs, les portes sont ouvertes) c'est qu'il démontre qu'il y a d'indécidable et il le démontre sur quel terrain? Sur quelque chose que je qualifierai comme ça de, du plus mental de tous les mentaux j'veux dire de tout (*Une sorte de cri ou de hurlement lointain. Personne ne réagit*) c'qu'il y a de plus mental le mental par excellence à savoir la pointe du mental à savoir ce qui se compte. C'qui s'compte c'est l'arithmétique. J'veux dire que c'est l'arithmétique qui développe le comptable. La question est d-savoir s'il y a des uns (*soupire*) qui sont indénombrables. C'est tout au moins ce qu'a promu Con Cantor mais ça reste quand même douteux étant donné que nous ne connaissons rien que de fini et qu'le fini

*Quelqu'un dans le public : On n'entend pas !*

— c'est toujours dénombré. Est-ce que c'est dire la faiblesse du mental ? C'est simplement la faiblesse de c'que j'appelle l'imaginaire.

L'inconscient a été identifié par Freud on n'sait pourquoi

*Le public : On n'entend pas ! On entend rien !*

L'inconscient a été identifié par Freud au mental. C'est tout au moins ce qui résulte du fait que le mental est tissé d'mots. (*soupire*) Entre quoi c'est expressément me semble-t-il la définition qu'en donne Freud entre quoi y'a des bévues toujours possibles, d'où mon énoncé que de réel il n'y a qu' l'impossible. Et c'est bien là que... que j'achoppe. Le réel est-il impossible à penser? S'il ne cesse pas mais il y a là une nuance il ne... je n'énonce pas que il ne cesse pas..de ne pas se dire, ne serait-ce que... que parce que le réel je l'nomme comme tel mais je dis qu'il ne cesse pas de n'pas s'écrire. Tout ce qui est mental en fin de compte est c'que j'écris du nom de sinthome, s-i-n-t-h-o-m-e, c'est-à-dire... c'est-à-dire signe. Qu'est-ce que veut dire être signe ? C'est là-d'ssus que j'me... que j'me casse la tête.

Est-ce qu'on peut dire que la négation soit un signe? (*Va au tableau*) J'ai autrefois essayé de poser ce qu'il en est de l'instance de la lettre. Est-ce que c'est tout dire que de dire que le signe de la négation qui s'écrit comme ça -i n'a pas à être écrit ? (revient) Qu'est-ce que nier? Qu'est-ce qu'on peut nier? (*soupire*) Ceci nous, nous met dans le bain de la *Verneinung* dont Freud a promu... a promu l'essentiel. Ce qu'il énonce c'est que la négation suppose une *Bejahung*. C'est à partir de quelque chose qui s'énonce comme positif qu'on écrit la négation. En d'autres termes le signe est à r'chercher et c'est bien c'que dans c't'Instance de la lettre j'ai posé, c'est à r'chercher (*va au tableau*) comme congruence du signe au réel g Qu'est-ce qu'un signe qu'on ne pourrait écrire ? Car ce signe on l'écrit *réellement*. J'ai mis en valeur comme ça un temps la pertinence de c'que la langue française touche comme adverbe. Est-ce qu'on peut dire que le réel ment? Dans l'analyse on peut sûrement dire que le vrai mente.

L'analyse est un long cheminement on le trouve partout que l'chemine mente, c'est quelque chose qui, qui n'peut à l'occasion que de nous signaler que comme dans le fil du téléphone nous nous prenons les pieds. Et alors qu'on puisse avancer des choses pareilles pose la question de ce que c'est que le sens, n'y aurait-il de sens que menteur puisque la notion de reel on peut en dire qu'elle *exclüüü* qu'il faut écrire au subjonctif qu'elle exclue le sens. Est-ce que ça indique qu'elle *exclau* aussi le mensonge? C'est bien ce à quoi nous avons affaire quand nous *parions* en somme sur le fait qu'le, qu'le réel exclue au subjonctif mais le subjonctif est l'indication du modal qu'est-ce qui s'module dans *ce* modal qui exclurait l'mensonge? A la vérité il n'y a nous l'sentons bien dans tout c'la (tourne *les pages de ses notes*) que paradoxes. (*soupire*) Les paradoxes sont-ils représentables? *Doxa* c'est l'opinion la première chose sur quoi j'ai introduit une conférence au temps de c'qu'on appelle ou de c'qu'on pourrait appeler mes débuts c'est sur le Ménon où on énonce que la *doxa* c'est l'opinion vraie. Y'a pas la moindre opinion vraie puisque... puisque y'a des paradoxes. La question que je soulève que les paradoxes soient ou non représentables j'veux dire *dessinables*.

Le principe du dire vrai c'est la négation. Et ma pratique puisque pratique il y a, pratique sur quoi j'm'interroge, c'est que je me glisse j'ai à me glisser parce que c'est comme ça qu'c'est foutu j'ai à me glisser entre le transfert qu'on appelle je ne sais pourquoi négatif mais c'est un fait qu'on l'appelle comme ça on l'appelle négatif parce qu'on sent bien que... qu'il y a quelqú chose... on ne sait toujours pas ce que c'est que le transfert positif... le transfert positif c'est ce que j'ai essayé de définir sous le nom du sujet supposé savoir. Qu'est-ce qui est supposé savoir? C'est l'analyste, c'est une attribution comme déjà l'indique le mot de supposé, une attribution *ce* n'est qu'un mot. Y'a un sujet, quelque chose qui est d'ssous qui est supposé savoir. Savoir est donc son attribut. Y'a qu'une seule chose c'est qu'il est impossible de donner l'attribut du savoir à quiconque, celui qui sait c'est dans l'analyse l'analysant ce qu'il déroule ce qu'il développe c'est ce qu'il sait à ceci près que c'est un Autre mais y a-t-il un Autre, que c'est un Autre qui suit c'qu'il a à dire à savoir c'qu'il sait. Cette notion d'Autre je l'ai marquée dans un certain graphe d'une barre qui le rompt. Est-ce que ça veut dire que rompu ça soit nié? Lanalyse à proprement parler énonce, énonce que l'Autre ne soit rien que cette duplicité. Y'a de l'Un mais il n'y a rien d'autre. L'Un j'l'ai dit l'Un dialogue tout seul puisqu'il reçoit son propre message sous une forme inversée. C'est lui qui sait et non pas l'supposé savoir. j'ai avancé aussi ce quelque chose qui s'énonce de l'universel et ceci pour le nier. J'ai dit qu'il n'y a pas d'tous, c'est bien en quoi les femmes sont... sont plus homme que l'homme. Elles n'sont pastoutes ai-je dit. Ces tous donc n'ont aucun trait commun ils ont pourtant c'lui-ci le seul trait commun le trait qu'j'ai dit unaire. Ils se confortent de l'Un. Y'a d'l'Un. (*Une porte claque*) Je l'ai répété tout à l'heure pour dire qu'il y a de l'Un et rien d'autre. Y'a d'l'Un mais ça veut dire qu'il y a quand même du sentiment. Ce sentiment que j'ai appelé s'lon les unarités, que j'ai appelé le support... le support de c'que il faut bien que je reconnaisse comme la haine en tant que cette haine est parente de l'amour. La mourre que j'écris dans, faut tout de même bien que j'finisse là-dessus, que j'écris

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bevue  
s'aile d nwurre*

dans mon... dans mon titre de cette année L'insu *que sait quoi?* de *l'une-bévue*, y'a rien de plus difficile à saisir que ce trait de l'une-bévue. Cette bévue c'est ce dont j'traduis *l'Unbenutzte* c'est-à-dire l'inconscient. En allemand ça veut dire inconscient mais traduit par l'une-bévue ça veut dire tout autre chose ça veut dire un achoppement un trébuchement un glissement de mot à mot et c'est bien d'ça qu'il s'agit quand nous nous trompons d'clé pour ouvrir une porte que précisément cette clé n'ouvre pas, Freud se précipite pour dire que *on a pensé qu'elle* ouvrirait cette porte (*bruit de porte*) mais qu'on s'est trompé, bévue est bien le seul sens qui nous reste pour cette conscience la conscience n'a pas d'autre support que d'autoriser une bévue. C'est bien inquiétant parce que cette conscience ressemble fort à l'inconscient puisque c'est lui qu'on dit responsable responsable (*bruit de porte*) de toutes ces bévues qui nous font rêver. Rêver au nom de quoi? De c'que j'ai appelé l'objet p'tit a à savoir ce dont se divise le sujet qui d'essence est barré à savoir plus barré (une *porte claque fort*) encore que l'Autre. Voilà sur quoi (*soupire*) je m'casse la tête je m'casse la tête et je pense qu'en fin de compte la psychanalyse... c'est... c'est c'qui *fait vrai* mais faire vrai comment faut-il l'entendre? C'est un coup d'sens. C'est un sens blanc. Y'a toute la distance que j'ai désignée (va *au tableau*) du S indice 2 (*écrit*) à c'qu'il produit. (*revient*) Que bien entendu l'analysant produise l'analyste c'est c'qui n'fait aucun doute et c'est pour ça que je m'interroge (*repart au tableau*) sur c'qu'il en est de ce statut de l'analyste à quoi (*revient*) je laisse sa place de faire vrai, de semblant (*repart*) et dont je considère que c'est ailleurs, là, (*revient*) vous l'avez vu l'autre fois, y'a rien de plus facile que de glisser dans la bévue j'veux dire dans un effet d'l'inconscient puisque c'était bien un effet de mon inconscient qui fait que vous avez eu la bonté de considérer ceci comme un lapsus et non pas comme c'que j'ai voulu qualifier moi-même à savoir la fois suivante comme une erreur grossière.

(*Va au tableau*) Qu'est-ce que ce sujet sujet divisé (*revient*) a pour effet si (*repart au tableau*)

Quelqu'un dans le public crie : *On entend rien !*

(*Revient*) (fort) si le Si S indice 1 le signifiant indice 1 se trouve dans notre tétraèdre puisque (*repart*) c'que j'ai marqué (*revient*) c'est que de c'tétraèdre, y'a toujours une de ses liaisons qui est rompue c'est à savoir que le S indice 1 ne représente pas le sujet auprès du S indice 2 à savoir de l'Autre. Le S indice 1 et le S indice 2 c'est très précisément (*repart*) ce que j'désigne par le A divisé dont c'est lui-même un signifiant..... (*revient*) C'est bien ainsi que se présente le fameux inconscient cet inconscient il est en fin de compte impossible de l'saisir. Il ne représente j'ai parlé tout à l'heure des paradoxes comme étant représentables à savoir dessinables, il n'y a pas d'essai possible de l'inconscient. L'inconscient (*pousse un bref soupir*) l'inconscient se limite à une attribution à une substance à quelque chose qui est supposé être sous et ce qu'énonce la psychanalyse c'est très précisément ceci que ce n'est qu'une je dis déduction déduction supposée rien de plus ce dont j'ai essayé de lui donner corps avec la création du symbolique a très précisément ce destin que ça ne parvient pas à son destinataire comment se fait-il pourtant que ça s'énonce? Voilà l'interrogation centrale de la psychanalyse, je m'en tiens là pour aujourd'hui j'espère pouvoir dans huit jours puisque y'aura un 17 mai Dieu sait pourquoi enfin on m'a

annoncé que il y aurait un 17 mai et qu'ici je n'aurais pas de, trop d'examinés si c'n'est vous (*leger brouhaha*) que j'examinerai moi-même et que peut-être j'interrogerai dans l'espoir que (*Brouhaha*) quelque chose passe... passe de ce que j'dis.

*Le public* : ChBt út

— Au revoir.

Quelqu'un *dit* : *Bravo*

(*Brouhaha*)

17 MAI 1977

Comme la dernière fois des gens n'entendaient pas au milieu j'aimerais que, qu'on m'dise cette fois-ci si on m'entend. C'n'est pas que c'que j'ai à dire ait une extrême importance

— Est-ce qu'on m'entend ?

(*Vague rumeur de «oui»*)

— Est-ce que quelqu'un veut bien dire si on n'm'entend pas par hasard ?

(*Brouhaha et rires*)

— Bon! Alors pour dire les choses par ordre d'importance croissante j'ai eu l'plaisir de m'apercevoir que mon enseignement a atteint *fecho des savanes*.

(*Rire general et brouhaha*)

Je ne vous en citerai qu' deux lignes : (*sur un ton de reference érudite*) «ça n'est pas plus compliqué qu'c'la la psychanalyse, enfin ça c'est la théorie d'Lacan». Voilà ! *L'écho des savanes* n° 30 (*rire general*) Vous pourrez lire ce texte hein, et quand même un peu porno ! (*rires*) Que j'ai réussi enfin j'ai réussi j'ai pas fait exprès qu'j'ai réussi à pousser jusqu'au porno c'est, c'est quand même, c'est quand même c'qu'on appelle un succès (*rires*). Bon! Voilà. Je r'cueille toujours soigneusement le, *L'écho des savanes* comme si je, comme si je n'avais attendu qu'ça mais c'est évidemment pas l'cas.

---

L'insu que sait  
de l'Une-bérue  
s'aile a mourre

Alors par ordre d'importance croissante (*quelques rires*) je vais quand même vous signaler la parution au Seuil d'un, d'un texte nommé *Polylogue*, qui est de Julia Kristeva. J'aime beaucoup c'texte. (*soupire*) C'est un, c'est un recueil d'un certain nombre d'articles. Ça n'en est pas moins précieux. J'aimerais quand même m'informer auprès de Julia Kristeva puisque j'ai... elle a eu le elle a fait l'effort ce matin de bien vouloir se déranger comment elle conçoit ce *Polylogue* j'aimerais bien qu'elle me dise si ce *Polylogue* comme peut-être enfin il m'apparaît pour autant qu'j'ai pu le lire car je ne l'ai pas reçu il y a longtemps si ce *Polylogue* est une polylinguisterie, j'veux dire si la linguistique y est en quelque sorte c'que j'crois qu'elle est quant à moi, plus qu'éparse, est-ce que c'est ça que par polylogue elle a voulu dire? Eêéelle agite la tête de haut en bas (*rit doucement*) d'une façon qui parait m'approuver mais si elle avait encore un p'tit filet de voix pour, pour m'le glapir, je, je ne serais pas fâché quand même.

*Julia Kristeva commence a répondre... (inaudible).*

— *C'est?*

(*a peine audible*) — C'est autre chose que la linguistique. Ça passe par la linguistique, mais c'est pas ça.

— Ça, Ça... Oui! Seulement c'qui est embêtant c'est que on ne passe jamais... que par la linguistique, j'veux dire qu'on y passe et si j'ai énoncé quelque chose de valable, euh, j'regrette qu'on n'puisse pas dessus prendre appui.

Pour dire la vérité j'sais pas j'avais entendu dire par quelqu'un qui était venu me, m'tirer comme ça par la manche que Jakobson désirait que je, que j'participe à une interview. Je suis bien embêté j'm'en sens tout à fait incapable c'est pas que (*soupire*) et, et pourtant j'suis comme vient d'dire Julia Kristeva j'suis passé par là. Voilà! j'suis passé par là mais j'n'y suis pas resté, j'en suis encore à interroger la psychanalyse sur la façon dont elle fonctionne. Comment s'fait-il qu'elle tienne, qu'elle constitue une pratique qui est même quelquefois efficace. Naturellement là il faut quand même passer par une série d'in... d'interrogations. Est-ce que la psychanalyse opère puisque de temps en temps elle opère est-ce qu'elle opère par c'qu'on appelle un effet de suggestion. Pour que l'effet de suggestion... tienne ça suppose ça suppose que le... que le langage, là j'me répète, que l'langage tienne tienne à c'qu'on appelle l'homme. C'n'est pas pour rien qu'dans son temps j'ai... j'ai manifesté une certaine comme ça préférence pour un certain livre de Bentham qui parle de l'utilité des fictions. Les fictions sont orientées vers le... vers le service qui est... qui l justifie en somme. Mais d'un autre côté il y a là une béance que ça tienne à l'homme ça suppose que, que nous saurions bien que nous saurions suffisamment c'que c'est que l'homme. Tout c'que nous savons de l'homme c'es t... c'est qu'il a une structure mais cette structure il nous est pas facile de la dire. Le... le... la psychanalyse a émis sur ce sujet quelques vagissements. A savoir que l'homme penche vers son plaisir ce qui a un sens bien net. C'que la psychanalyse appelle plaisir c'est *pâtir* subir le moins possible là il faut quand même se souv'nir de c'que de la façon dont j'ai défini le possible ça a un curieux, curieux effet de renversement puisque je dis que le possible c'est ce qui cesse de s'écrire c'est tout au moins ainsi que je l'ai nettement articulé au temps où jparlais du possible du contingent du nécessaire et de l'impossible. Alors si on transporte le mot le moins comme ça tout pataudemment tout brutalement, eh ben ça donne ce qui cesse le moins de s'écrire et en effet ça ne cesse pas un instant c'est bien là que je voudrais reposer une question à cette chère (*émet un petit rire*) Julia Kristeva.

Qu'est-ce que elle appelle, ça, ça va être..., lui forcer à, la forcer à sortir un petit peu plus qu'un filet de voix comme tout à l'heure qu'est-ce qu'elle appelle la métalangue? Qu'est-ce que ça veut dire la métalangue si c'n'est pas... la traduction? On n'peut parler d'une langue que dans une autre langue me semble-t-il si tant est que c'que j'ai dit autrefois à savoir qu'il n'y a pas de métalangage il y a un embryon de métalangage mais on dérape toujours pour une simple raison c'est que je n'connais de langage qu'une série d'langues, incarnées. Il y a... on s'efforce d'atteindre le langage par l'écriture... et l'écriture ça donne quelque chose ça n'donne quelque chose qu'en mathématique à savoir là où on opère, où on opère par la logique formelle à savoir par extraction d'un certain nombre de choses qu'on... qu'on définit, qu'on

définit comme axiomes principalement et on n'opère tout brutalement qu'à, qu'à extraire ces, ces lettres car ce sont des lettres... (*soupire d plusieurs reprises*)... Oui! Ça n'est nullement une raison pour qu'on croie que la psychanalyse mène à écrire ses mémoires.

(*Soupire*) C'est justement parce que il n'y a pas d'mémoire d'une psychanalyse que j'suis aussi embarrassé. Y'a pas de mémoire ça ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de la mémoire intéressée dans cette affaire mais écrire ses mémoires c'est une autre affaire. Tout repose là sur une métaphore à savoir que on s'imagine que la mémoire c'est quelque chose qui s'imprime mais rien ne dit que cette métaphore soit valable. Dans son *Projet Entwurf* Freud articule très précisément l'impression de ce qui reste c'qui reste dans la mémoire c'est pas une raison parce que nous savons que des animaux se souviennent pour qu'il en soit de même pour l'homme. C'que j'énonce en tout cas c'est que... c'est que l'invention d'un signifiant est quelque chose de différent de la mémoire. C'n'est pas que, que l'enfant invente, ce signifiant il le reçoit. Et c'est même ça qui, qui vaudrait que, qu'on en fasse plus. Pourquoi est-ce qu'on n'inventerait pas un signifiant... nouveau? Nos signifiants sont... sont toujours reçus. Un signifiant par exemple qui n'aurait comme le réel aucune espèce de sens. On ne sait pas ça s'rait pl-être fécond. Ça s'rait p't-être fécond ça s'rait p't-être un, un moyen, un moyen de sidération en tout cas. Ça n'est pas qu'on n'essaye pas, c'est même en ça que consiste le mot d'esprit. Ça consiste à se servir d'un mot pour un autre usage que celui pour lequel il est fait, dans le cas de famillonnaire on l'chiffonne un peu ce mot mais c'est, c'est bien dans, dans ce chiffonnage que réside son effet opératoire. En tous les cas y'a une chose où j'me suis risqué à opérer dans le sens de la métalangue, la métalangue sur quoi tout à l'heure j'interrogeais Julia Kristeva..... La métalangue en question consiste à traduire *Unbewußt* par une-bévue ça n'a absolument pas l'même sens, mais il est un fait c'est qu'dès' que l'homme dort il unebevue à tour de bras. Et sans aucun inconvénient, mis à part le cas de somnambulisme. Le somnambulisme a un inconvénient c'est quand on réveille le somnambule. Comme il s'promène sur les toits il peut arriver qu'il ait le vertige mais à la vérité la maladie mentale qu'est l'inconscient ne s'éveille pas. C'que Freud a énoncé et c'que je veux dire c'est c'la. Qu'il n'y a en aucun cas de réveil.

La science elle n'est qu'indirectement évocable en cette occasion, c'est un réveil mais un réveil difficile et suspect. Il est sûr qu'on n'est réveillé que si ce qui se présente et représente est je l'ai dit sans aucpne espèce de sens, or tout c'qui s'énonce jusqu'à présent comme science est suspendu à l'idée d'Dieu. La science et la religion vont très bien ensemble, c'est un dieulire mais ça n'presume aucun réveil. Heureusement y a-t-il un trou, entre le délire social et l'idée d'Dieu il n'y a pas d'commune mesure. Le sujet se prend pour Dieu mais il est impuissant à justifier qu'il se produit du signifiant du signifiant S indice 1 et encore plus impuissant à justifier que ce S1 indice 1 le représente auprès d'un autre signifiant, et qu'ce soit par là que passent tous les effets de sens, lesquels se bouchent tout de suite, sont en impasse. Voilà! Castuce de l'homme c'est de bourrer tout c'la j'vous l'ai dit avec de la poésie qui est effet de sens mais aussi bien effet de trou. Il n'y a que la poésie vous ai-je dit qui

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile d mourre*

permette l'interprétation et c'est en cela que je n'arrive plus dans ma technique à c'qu'elle tienne je n'suis pas assez poète je n'suis pas poète assez.

!Voilà ça c'est (*tousse*) c'est pour introduire ceci à propos d'quoi il s'pose des questions, la définition d'la névrose... il faut quand même être sensé et et s'apercevoir que... que la névrose ça tient aux relations sociales, on... on... on... on s'coue un peu la névrose... et c'est pas du tout sûr que par là on la guérisse. La névrose obsessionnelle par exemple c'est l'principe de la conscience. Et puis il y a aussi des choses bizarres il y a un nommé Clérambault qui s'est aperçu un jour Dieu sait comment il a trouvé ça qu'il y avait quelque part de l'automatisme mental. Y'a rien de plus naturel que l'automatisme mental. Que... qu'il, qu'il y ait des voix, des voix enfin d'où viennent-elles elles viennent forcément du sujet lui-même, qu'il y ait des voix qui disent «elle est en train de se torcher le cul» on est stupéfait que cette dérision puisque à ce qu'il paraît qu'il y a dérision n'arrive pas plus souvent, moi j'ai vu récemment à ma présentation de malade comme on dit si tant est qu'il soit malade j'ai vu un... un japonais (*légers rires dans le public*) un japonais qui, qui avait quelque chose que *lui-même* appelait écho de la pensée. Qu'est-ce que s'rait l'écho de la pensée si Clérambault n'l'avait pas épinglé? Un processus serpigineux qu'il appelle ça. Il n'est même pas sûr que ce soit un, un processus serpigineux, là où est censé être le centre du langage, moi (*pfiff*) j'ai quand même dit que ce... ce japonais qui, qui avait un très vif gout pour la, la métalangue à savoir qu'il jouissait d'avoir appris l'anglais puis le français après, est-ce que c'est pas là où a été le glissement? Il a glissé dans l'automatisme mental de... de... de c'fait que dans toutes ces métalangues qui s'trouvaient être maniées assez aisément, ben il n's'y retrouvait pas. J'ai conseillé moi que, qu'on lui permette d'avoir du champ et qu'on n's'arrête pas à ceci... que Clérambault a inventé un jour un truc qui s'appelle l'automatisme mental! Ça n'a, c'est, c'est... c'est normal l'automatisme mental ! Il s'trouve que si j'n'en ai pas moi c'est... c'est un hasard, y'a quand même... y'a quand même quelque chose qui peut s'appeler de mauvaises habitudes, si on s'met à s'dire des choses à soi-même comme il s'exprimait ledit japonais, textuellement, si on s'met à se dire des choses à soi-même pourquoi ça ne... ça ne glisserait-il pas vers l'automatisme mental parce qu'il est tout de même bien certain que conformément à ce que dit Edgar Morin dans un livre qui est paru récemment et où il s'interroge sur la nature de la nature il est tout à fait clair que la nature n'est pas si naturelle que ça c'est même en ça que consiste cette pourriture qui est c'qu'on appelle généralement la culture. La culture bouillonne comme je vous l'ai fait remarquer incidemment. Oui (*soupire*) les types modelés par les relations sociales consistent en jeux de mots. Aristote impute on ne sait pas pourquoi à la femme d'être hystérique c'est un jeu de mot sur *Usteron*. *J'vous ai* fait remarquer quelque chose concernant (*soupire*) la parenté *La parente en question* c'est le livre que fraye Needham, Rodney Needham qui n'est, qui n'est pas l'bon, pourquoi tout s'engloutit-il dans la parenté la plus plate... pourquoi les gens qui viennent nous parler en psychanalyse ne nous parlent-ils que d'c'la? Pourquoi ne n'dirait-on pas qu'on est apparenté à part entière (*pousse un bref soupir*) d'un poète par exemple au sens où je l'ai articulé tout à l'heure, le « pas poète assez» ? Un poète on a autant de parenté avec lui pourquoi la

psychanalyse oriente-t-elle, oriente-t-elle les gens qui qui s'y assouplissent (*rires*) les oriente-t-elle, au nom de quoi, vers leurs souvenirs d'enfance? Pourquoi est-ce que... pourquoi est-ce qu'ils, ils ne s'orienteraient pas vers l'apparemment à un poète, un poète entre autres n'importe lequel. Même un poète est très communément ce qu'on appelle un débile mental, on voit pas pourquoi... un poète... ferait exception.

Un signifiant nouveau celui qui n'aurait aucune espèce de sens ça serait peut-être ça qui nous ouvrirait à ce que de mes pas patauds j'appelle j'appelle le réel. Pourquoi est-ce qu'on ne tenterait pas de formuler un signifiant qui aurait, qui aurait contrairement à l'usage qu'on en fait habituellement, qui aurait un effet? Oui il est certain que tout ceci... a un caractère extrême. Si j'y suis introduit par la psychanalyse c'est tout de même pas sans portée. Portée veut dire sens ça n'a exactement pas d'autre incidence. Portée veut dire sens et nous restons collés toujours au sens. Comment est-ce que on n'a pas encore forcé les choses assez pour (*pousse un bref soupir*) pour faire l'épreuve de c'que ça, ça donnerait, de forger un signifiant qui serait autre. Bien. Je m'en tiens là pour aujourd'hui.

(*Applaudissements*)

*Si jamais...* si jamais je vous convoque à propos d'ce signifiant vous l'verrez affiché et, et ce sera quand même un bon signe parce que comme, comme je n'suis débile mental que relativement j'veux dire que j'le suis comme tout le monde, comme je n'suis débile mental que relativement, c'est p't-être que

— *plus fort!*

— une petite lu... une petite lumière me serait arrivée.

---

*L'insu que sait  
de l'Une-bévue  
s'aile d mourre*

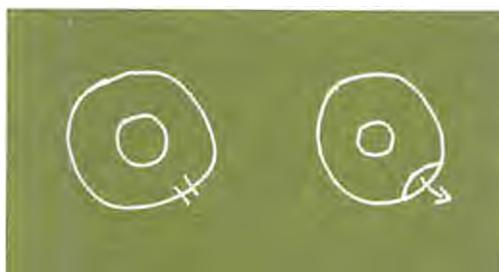


*Album de photographies du séminaire  
L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*

SÉANCE DU 16 NOVEMBRE 1976



octobre 1992



octobre 1992



jaKuier 19\$5



octobre 1992

---

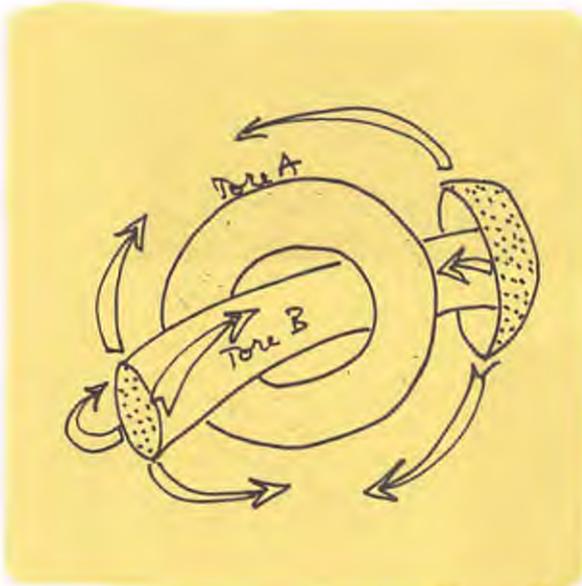
*L'insu que sait  
de l'une-bévue  
s'aile a mourre*

eze  
Lo7



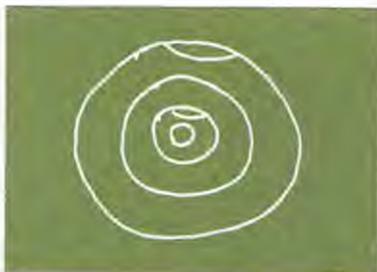
WAYS 19&b

Album dc  
phutngraphics  
du seminaire

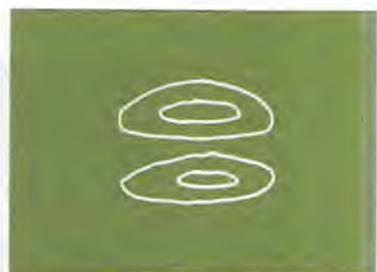


wars 19&b

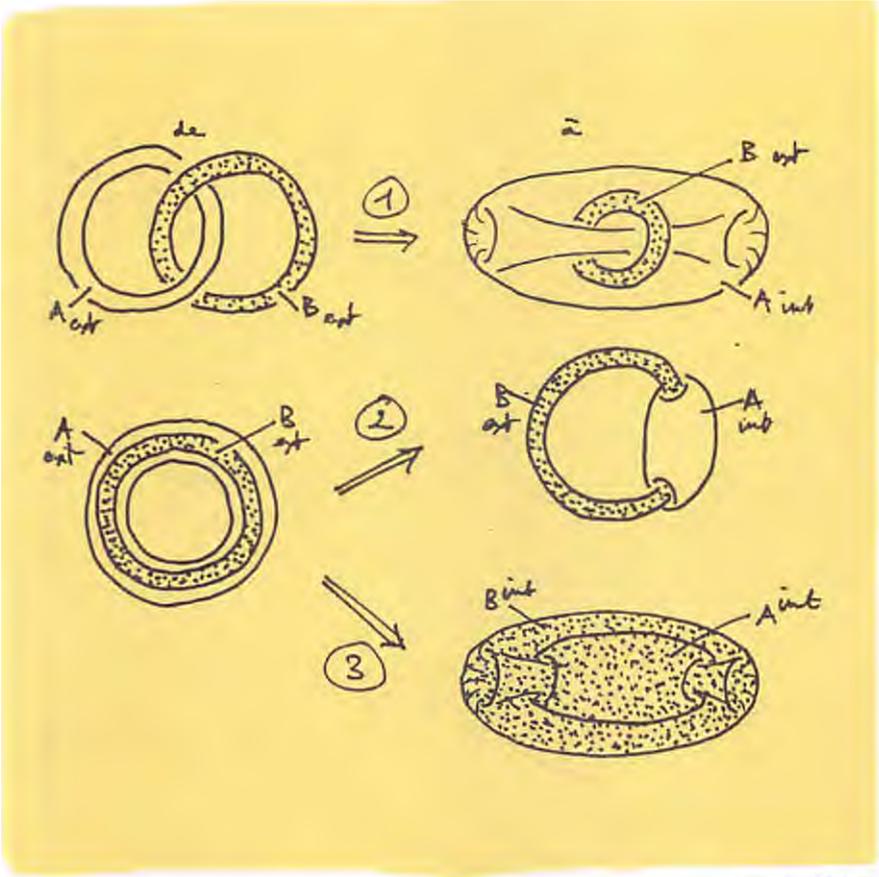
jAKuier 199~



octobre 1992



octobre 1992



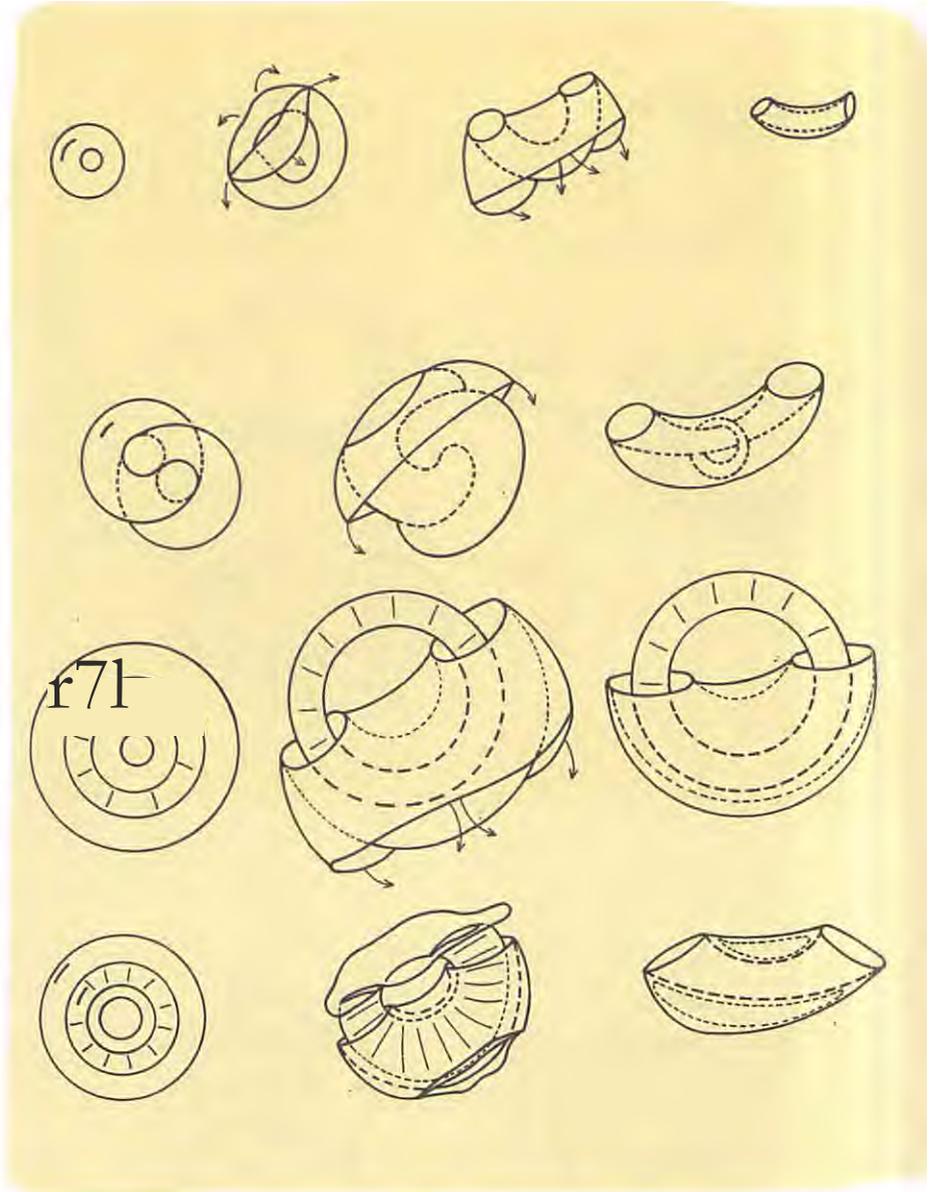
Cinsu que sui[  
de l'une-bévue  
s'aile ci mourre

jaKuier 1997



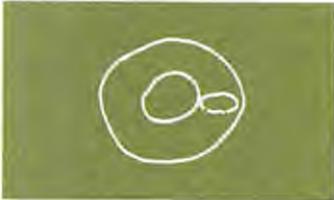
jaKuier 19.35

Album de  
photographies  
du sent wire

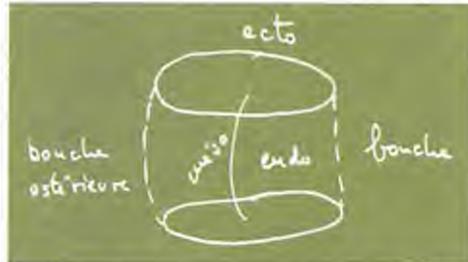


féurieY 1N7

SÉANCE DU 14 DÉCEMBRE 1976



octobre



jaKuiet 1995



octobre 199<2

CI, 2.tem Ratournements

①

$R^+(A)$   $R^-(B)$   $\left\{ \begin{array}{l} [A^+, B^-], [A^-, B^+] \\ \text{Puisqu'il} \\ \text{leur annulation} \end{array} \right.$

cl. 3 tem

$R^+(A, C)$   $\Rightarrow$   $A^+ B^- C^-$  (avec point 1 bise.)  
 $R^-(B)$   $\Rightarrow$   $B^-$  (avec point 2 bise. par cl.)  
 (avec point 1 et 2 annulation de cl.)

cl. 1/3

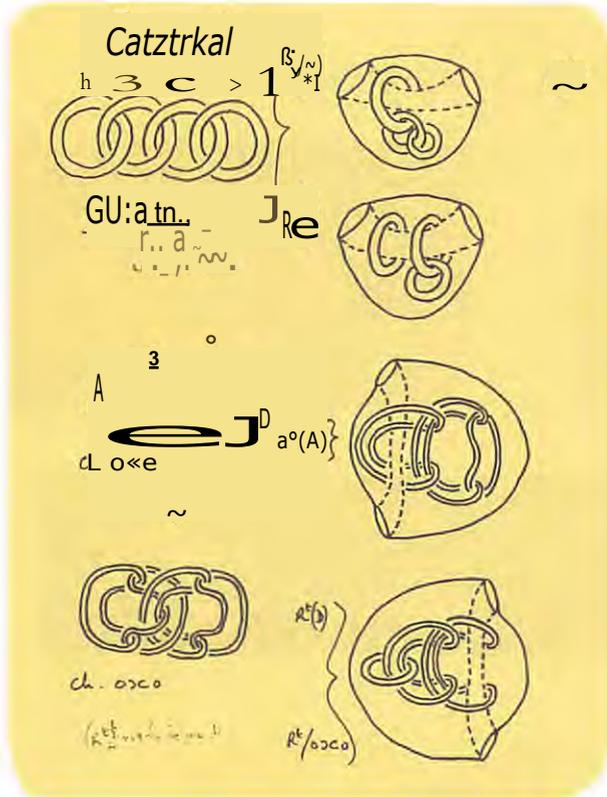
$R^+(A, B, C)$   $\Rightarrow$   $A^+ B^- C^-$  (avec point 0 bise.)

cl. 2/3

$R^+(A, B, C)$   $\Rightarrow$   $A^+ B^- C^-$  (avec point 0 bise.)  
 (avec point 1 bise. par cl.)

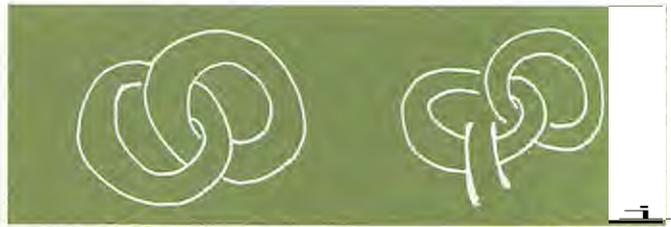
jaKuiet 1997

Cinsu que sau  
de l'une-bwue  
s'aile à mourre

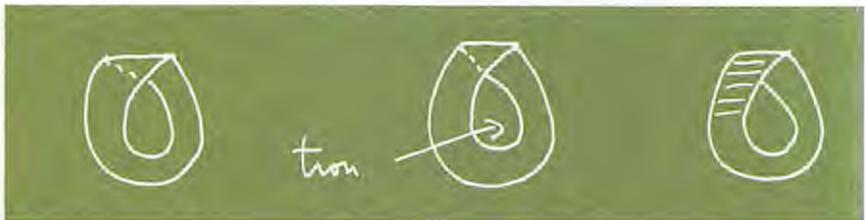


Album de photographies du séminaire

jo, Kuier 19e



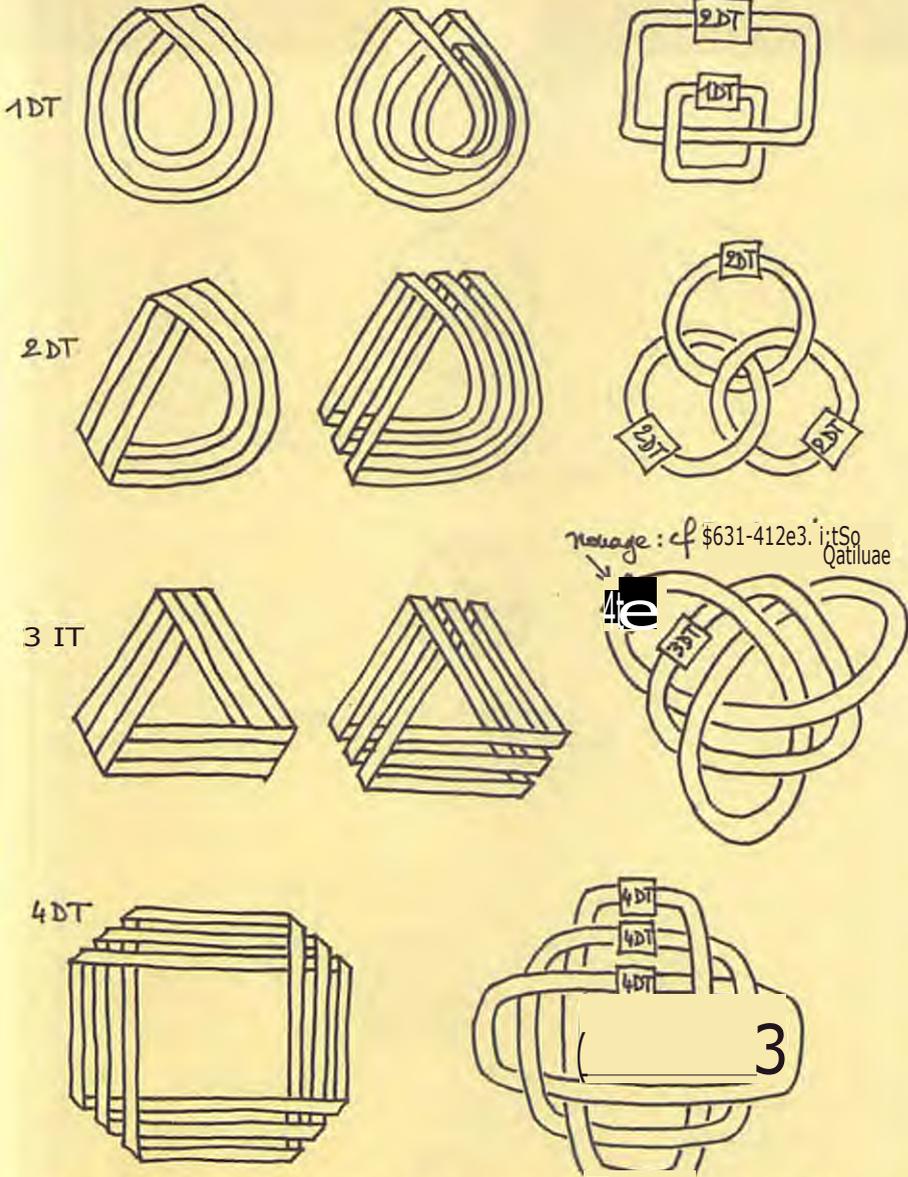
octobre 1992



octobre 19902

eye, Cle\_Ceetn-gS) Cue ~S)

3<sup>6</sup>



etc... (5DT → 5DT + 10 b1' ,DT-→ 6DT"x3 ; x DT"-~ 3n.3fr~

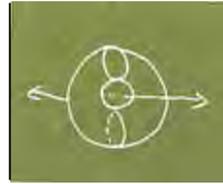
L'insu que sail  
de l'une-bcvue  
s'aile Ú mourre

{éurier 19e





octobre 1992,



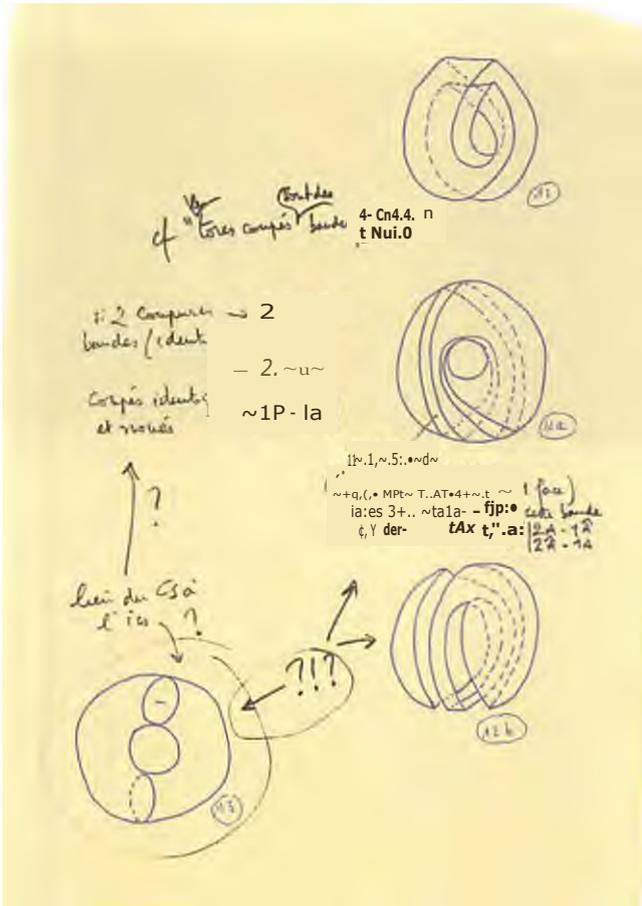
octobre 199,2.



jAKuieX 1995

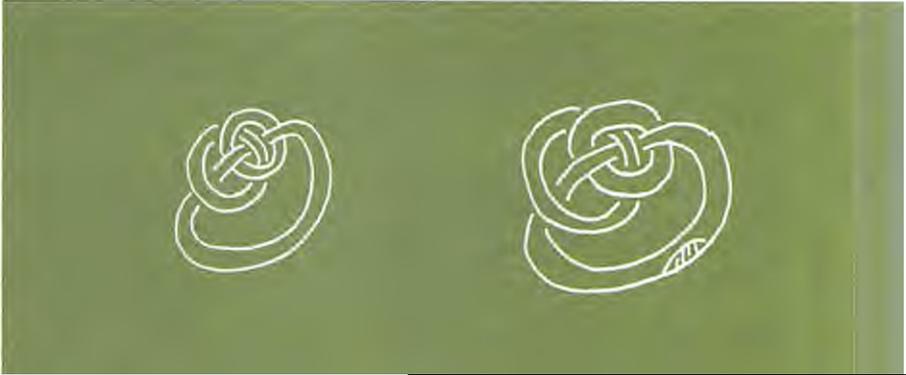


jAKuier 1995

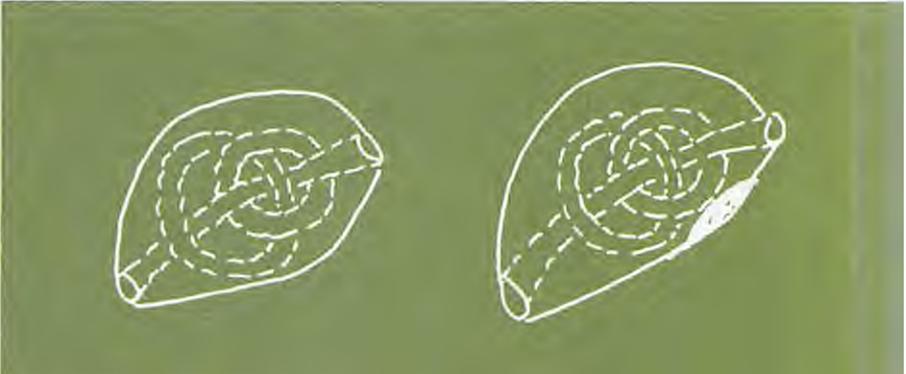


[insu que sait  
de l'une-bérve  
s'aile à mourre

février 19e7



*octobre 19922*



*octobre 1912*

Album de  
photographies  
du séminaire

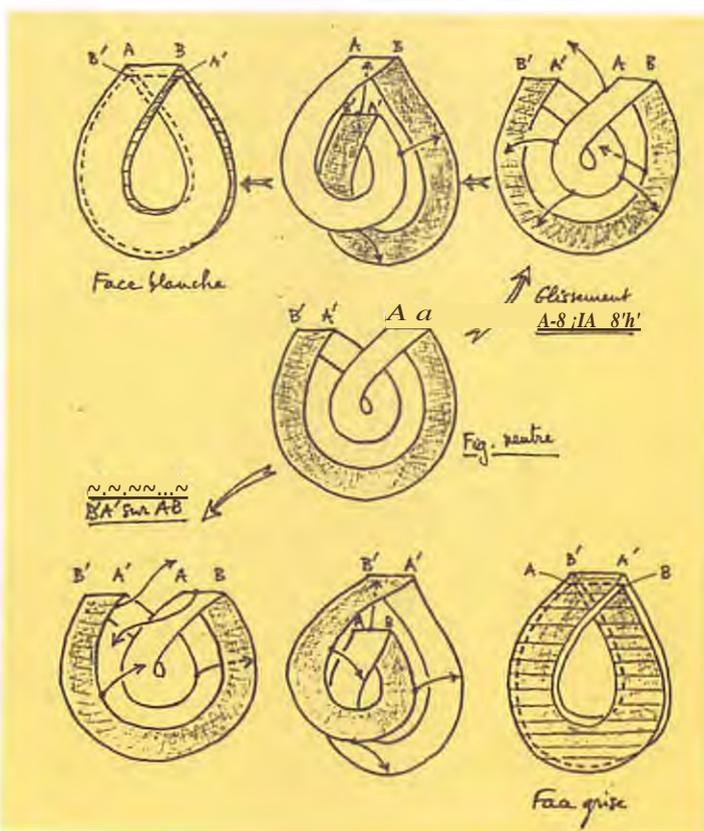
SÉANCE DU 21 DÉCEMBRE 1976



Attbre 1995

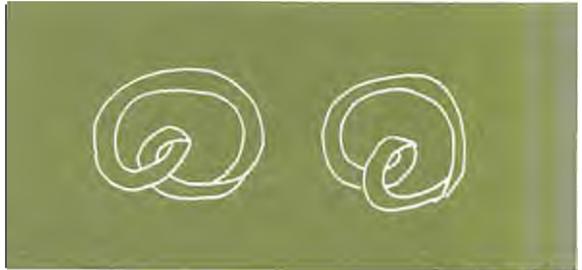


octobre 19902.



Mars 198a.

Cinsu que sait  
de l'une-bevue  
s'aile d mourre



octobre 1992

- comptage d- $\phi$ , 2)T (d, a:  $_{-} lyv, A$ ) Pv (1)

$-12^{\phi}T 6, +"$	$Dr (t^{-})$	$2\phi T (H^{-})$	$2\phi T (H^{+})$
$CZ)---$	$Ct L_1^{-0.n}$	$(-1)tour$	$(+1)tour$

Album de photographies du séminaire

jAKuier 196

$1X_{\pm} \quad y \quad \pm^{fi.} \quad \left. \begin{matrix} +1/2 \\ -1/2 \\ +1 \\ -1 \end{matrix} \right\} 2^3 = 8 cas$

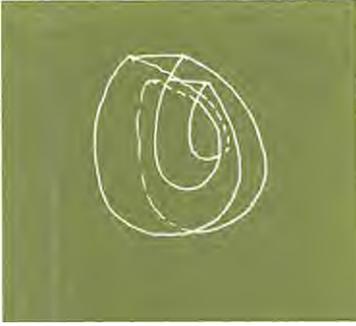
	$y$								
r-	+1	+1	+1	=	2	~	y	4 DT t++	
	+1	-1	-1	=	4	~	y	QDTH+	
~	--> +^/	1	+ ~	-	0	-	~	OIT	
:P	-1	-1	-1	-	-1	-	-	DT li-	
r---	-> ~2	t 1	+	'	1	-	-	2DTH+	
	- ~ -	+1	- ~2	'	-	->	-	ODT	
	-1	+ /L	=	-	-1	->	-	DT t-	
	-1	- )X.	=	-	-	->	-	4 bi a	

Nb tips pair de DT

↓

tips 2 faces

jAauier 19\$6



octobre 1992



octobre 1992

**1A XG-** 1"0

ex:  $(2 \text{ tours } H^+)$

$+\frac{1}{2} + 1 + \frac{1}{2} = 2 \text{ tours } H^+ (40T (H^+))$

**2 AXE - 47ertz (WI)**

ex:  $(2 \text{ tours } H^-)$

$-\frac{1}{2} - 1 - 14 = 9..tevu \quad hr (j)$

Et  $\frac{e}{e} = 2 \text{ tours} = \text{descendant de floebius}$

*L'insu que sait  
de l'une-berue  
s'aile à mourre*

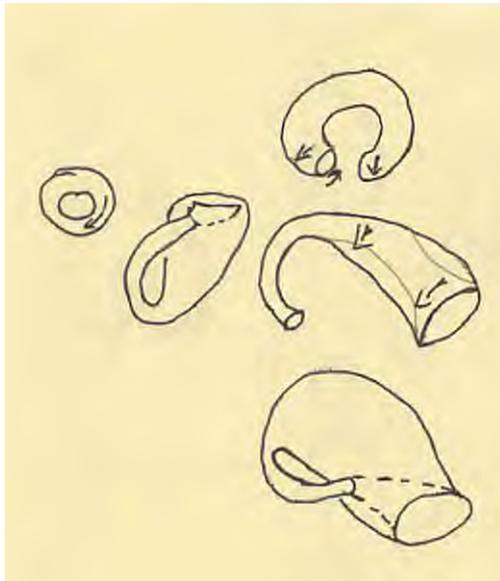
143 ar 19U.



février 19\$9



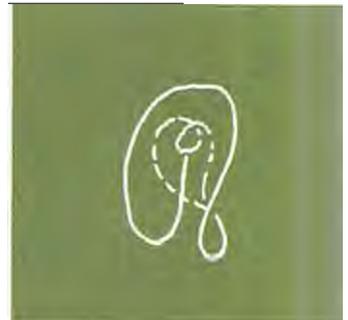
{évrier 19\$9



jaKuiér 19\$6



février 19\$9



février 19\$~

Album de  
photographies  
du séminaire

SEANCE DU 11 JANVIER 1977

$\sim$  pass.: ket:  
*S* ——— *g<sub>z</sub>*  
 ><7~

téurier 1989

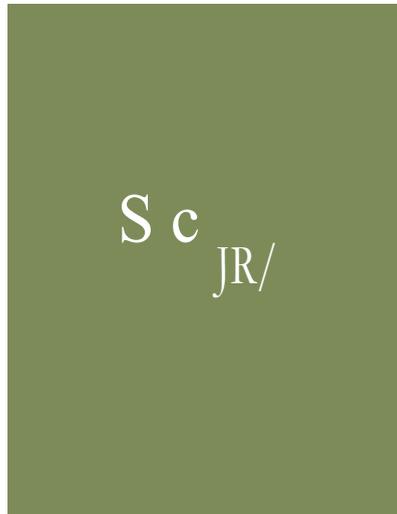


soars 199<2.

L'insu que suie  
de l'une-bévue  
s'aile d mourre



soars 1990



soars 199,2

SÉANCE DU 18 JANVIER



artobre 1992

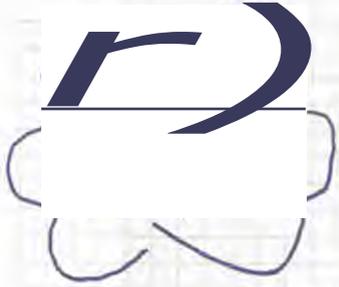


octobre 1992



fears 19\$2.

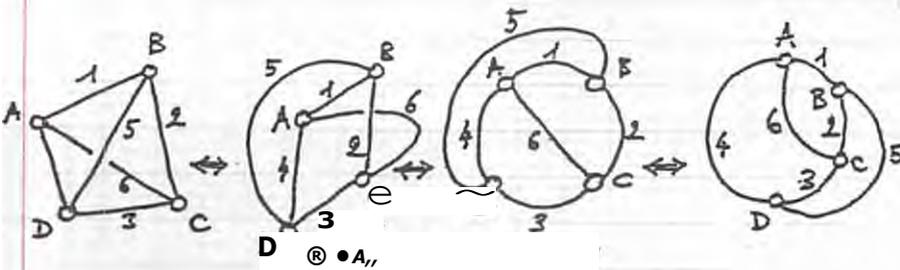
Album de  
photographies  
du séminaire



f t:urier 1986



octobre 1992.

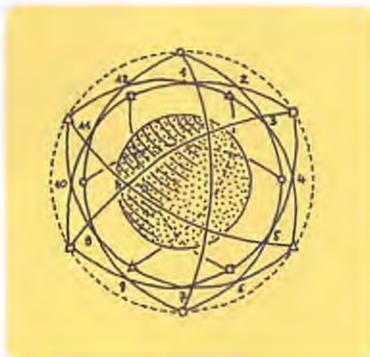


L'insu que sait  
de l'une-bévue  
Valle ù mourn'

octobre 1985



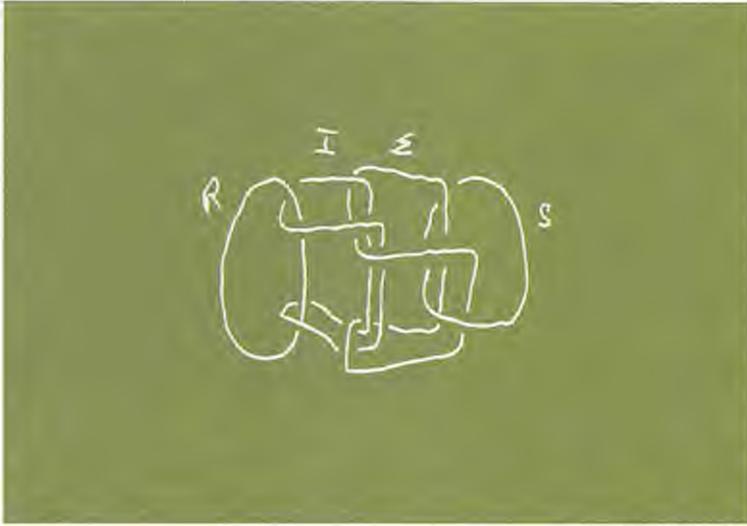
octobre 1992



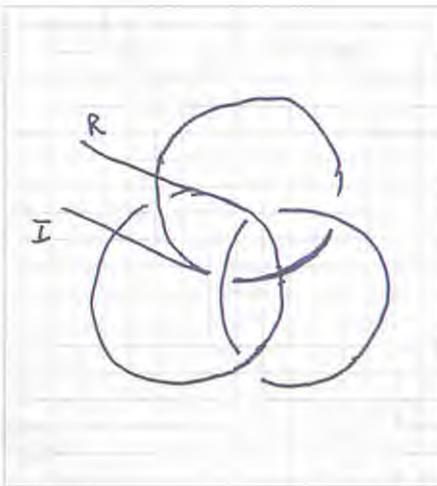
jaKuier 1983



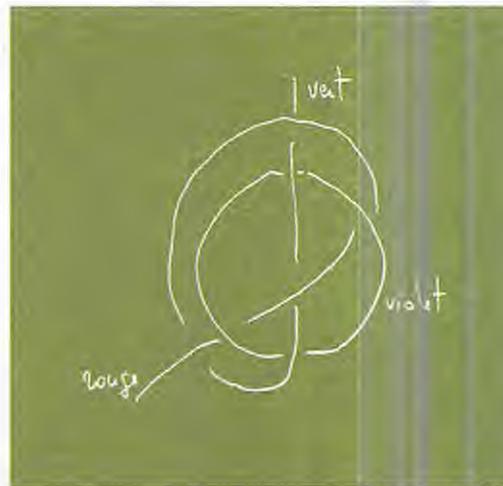
jaKuier 1983



février 1969

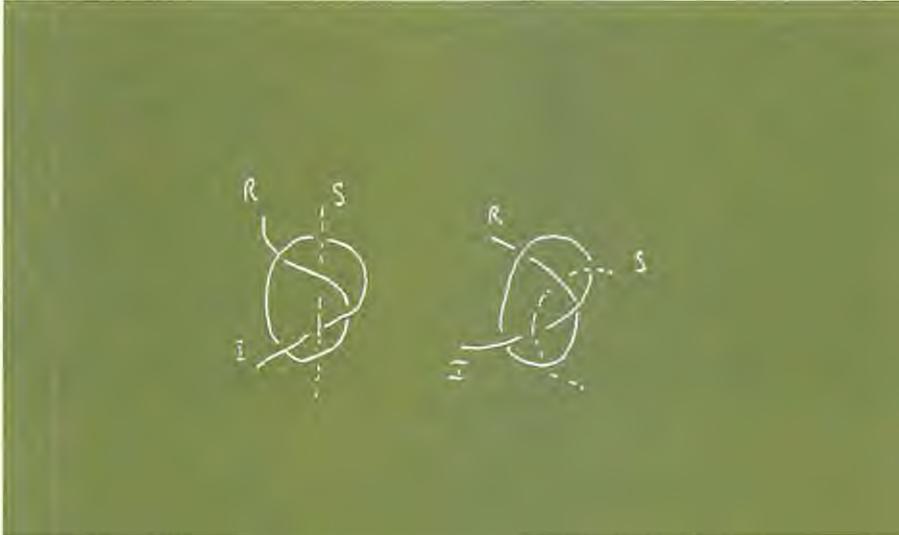


février 1966



février 1969

SÉANCE DU 8 FÉVRIER



tüAYss 19902.

*L'insu que sait  
de l'une-bévue  
s'aile d mourre*

SÉANCE DU 15 FÉVRIER 1977

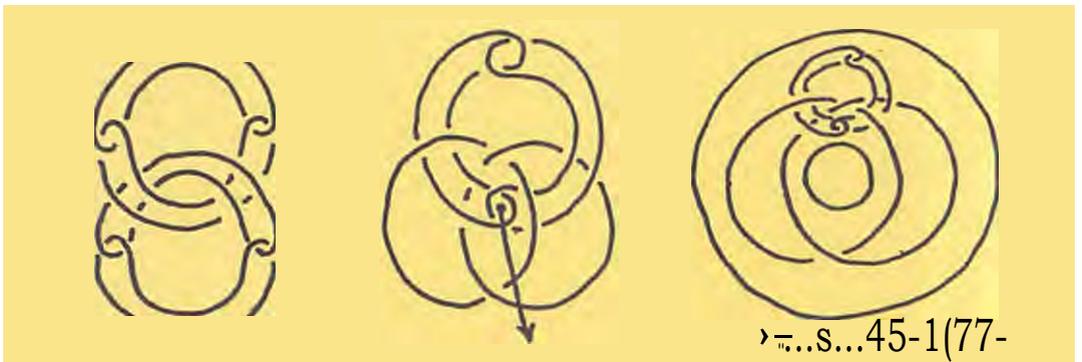


jAKui er .2001

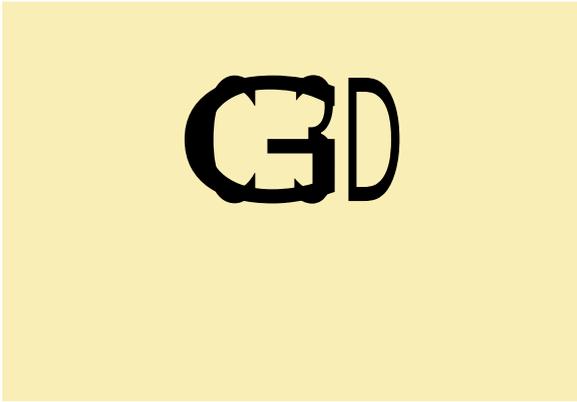


jAKuier 2.001

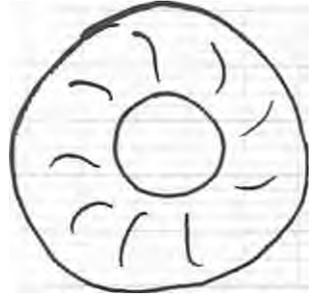
Album de  
photographies  
du séminaire



SÉANCE DU 8 MARS 1977



décembre 2000



stars 19\$6.



octobre 1995



octobre 1995

*L'insu que sait  
de l'une-bévue  
s'aile a maurre*



stars 1999

Cl.

mars 1999

Album de  
photographies  
du séminaire

Q. .....<sup>~</sup> J i  
— ———  
,if

wwrs 1999

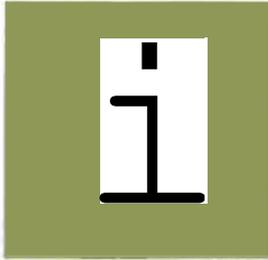
Q..... 1,.  
SL Si

wwrs 1999

SÉANCE DU 15 MARS 1977



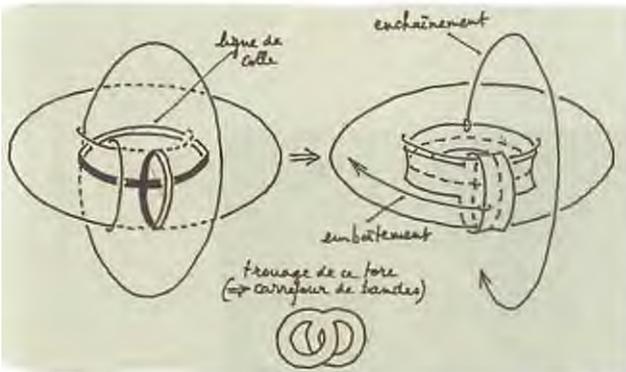
tivars 1992.



sum 1992.

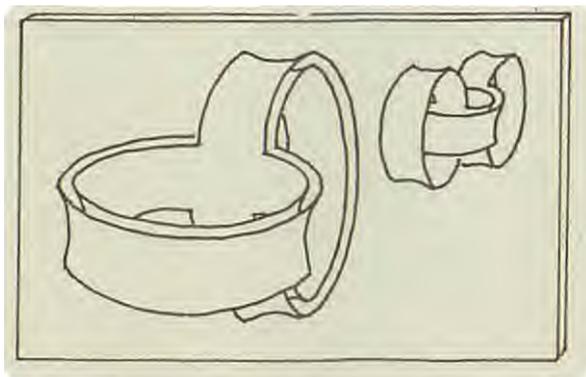


jaxuier 1985



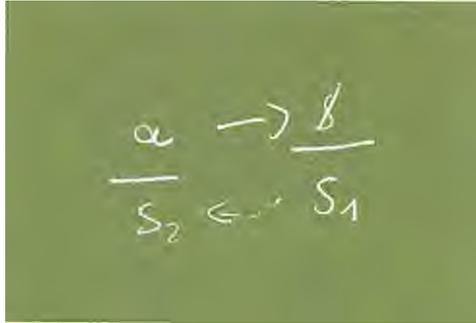
décembre 194-

*Einsu que satt  
de l'une-bcvue  
s'aile d mature*



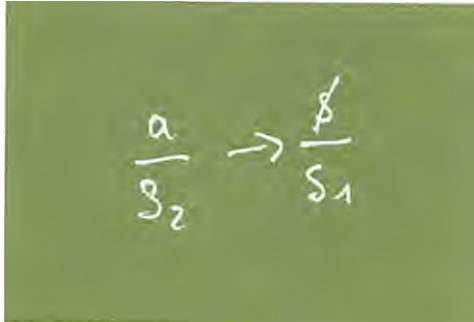
décembre 198/i

SÉANCE DU 10 MAI 1977



jaKuier 1993

Album de  
photographies  
du seminaire



jaikuier 1993

# «*Nomina sunt consequentia rerum*»

ANDRÉ PÉZARD

Non seulement on a vu dans cette maxime un résidu de la doctrine platonicienne du langage, mais parfois on y a senti je ne sais quelle « saveur héraclitique », quand on ne l'a pas crue empruntée aux Arabes).

En tout cas bien des gens estiment que Dante formule là comme un article de foi : il croirait au pouvoir mystique des noms sur les personnes nommées. D'autres sont d'avis que l'aphorisme peut s'entendre de façon très positive, « en un sens parfaitement aristotélique »<sup>2</sup>... Pour en dire le sens probable soit chez Dante soit ailleurs, il faudrait d'abord en connaître l'origine. Or personne encore n'a pu l'indiquer<sup>3</sup> ; les textes d'Aristote ou de ses commentateurs, Albert le Grand et saint Thomas, qu'on a parfois allégués sont de forme tout à fait différente et de sens large, de sorte que le rapprochement convainc mal. Quant aux autres auteurs du Moyen Âge qui citent l'adage sous la même forme que Dante, on ne saurait prouver qu'ils ne l'ont pas pris, justement, chez Dante. Nous n'en parlerons donc pas, pour le moment.

---

«*Nomina sunt  
consequentia  
rerum*»

---

Extrait de l'hommage d'André Pézard, *Dante sous la pluie de feu*, Paris, Vrin, 1950, p. 355-364. Droits réservés.

1. M. Scherillo, *La Vita nuova...*, pp. 114-115, note 4, citant divers auteurs.

2. B. Nardi, *Due capitoli di filos, dant.*, II, *Il linguaggio*, GSLI, supp. 19-21 (1922), p. 246.

3. *Note tardive*. Je rappelle que ces pages furent écrites entre 1937 et 39. En janvier 1945, grâce à M. Gilson, j'ai pu connaître le nouvel ouvrage de M. B. Nardi, *Dante e la cultura medievale* (Bari, taterza 1942) où se trouvent insérées, pp. 152-155, dans l'essai *Il linguaggio*, une partie des citations du *Digeste* que je présente moi-même. M. Nardi s'en tient d'ailleurs à un bref exposé de fait. Je n'aurais pas lieu de m'excuser d'une coïncidence chronologique entre les recherches de M. Nardi et les miennes, si une lecture trop rapide de son beau livre ne pouvait donner à croire que l'exposé du Maître italien est antérieur au mien. En effet, l'essai *Il linguaggio* avait paru en 1922 dans le *Giornale storico* où je l'avais lu en son temps (je le cite plus haut) : mais à cette date il ne contenait pas la trouvaille du *Nomina sunt...* faite dans le *Digeste* et la *Glose*. En revanche, le texte de 1942 retranche l'affirmation antérieure, que la maxime citée par Dante pourrait avoir « un sens parfaitement aristotélique ». Je n'aurais donc plus aujourd'hui à relever cette ligne. M. Nardi néglige de signaler la nouveauté des trois pages sur le *Nomina sunt...* au milieu des pages anciennes.

Ces quatre mots plus ou moins cabalistiques peuvent se lire dans un texte bien antérieur à Dante et illustre en son temps, à savoir la Glose d'Accurse. On les trouve au début du *Digeste* (*Proemium*, 2) sous cette forme : *Nomina sunt consequentia rebus*. Accurse explique pourquoi l'on appelle à Bologne *Justinianos* les étudiants en droit de première année : c'est « parce qu'ils étudient les *Institutiones* de Justinien... De même s'appellent *artiens* ceux qui étudient les arts [libéraux] ; car les noms répondent aux choses ».

Cette parole devait être familière au maître : elle reparaît en maint passage de sa Glose. Ici, par exemple, il s'agit de signaler que, si les avocats s'appellent *defensores*, ce nom, trop souvent décrié par leur faute, les oblige à prendre réellement à cœur les intérêts de leurs clients : *sic nomina sunt consequentia seu convenientia rebus*<sup>4</sup>.

Là, il s'agit, plus pratiquement encore, d'expliquer que le prêt s'appelle *mutuum*, parce que l'argent change de main, *ex meo tuum* [fût], dans des conditions déterminées : *nomina debent esse consonantia rebus* 5.

Ailleurs, la Glose nous apprend que les banquiers ou traitants, *argentarii*, avaient jadis le privilège de surveiller les mines d'argent, comme l'indique leur nom : *quod [nomen] debet esse consequens rei* 6.

Dans l'ensemble, les exemples auxquels s'applique l'épithète *consequentia*, et les divers équivalents donnés par le glossateur lui-même à ce mot : *convenientia*, *consonantia*, prouvent bien qu'il n'entre dans l'aphorisme cité aucune arrière-pensée mystique ou même philosophique. Seule la propriété du langage et l'honnêteté des actes est en jeu. Il n'est nullement question d'interpréter des signes inscrits dans les astres ou de déterminer la destinée d'un nouveau-né en lui imposant un nom bien choisi, mais au contraire de constater après coup si les choses ou les gens sont demeurés fidèles au nom qu'ils reçurent d'abord. Et il ne s'agit pas de noms propres — toujours arbitraires à part certains sobriquets — mais de noms d'espèce.

Sans doute il arrive qu'incidemment et comme par jeu Accurse constate la convenance d'un nom de baptême à un homme ; ainsi à propos de l'empereur Léon 1<sup>er</sup> il écrit : « *Et nota quod nomen consequens est rei, nam leo fortissimus est bestiarum* » 7. Il arrive encore qu'il invente une étymologie « convenable » à son propre nom de famille : « *Instituo te heredero si importas tibi nomen meum, scilicet Accursium, quod est honestum nomen, dictum quia accurrit et succurrit contra tenebras juris civilis* » 8. Mais cette invention de pédagogue jovial en ses exemples ne saurait nous abuser sur le sens constant de l'axiome ; d'autant que l'auteur à qui Accurse emprunte ledit axiome n'est guère suspect de croyances superstitieuses.

En effet, Accurse lui-même nous conduit, et c'est pour nous bien précieux, à la source antique, indiscutable, de son antienne. C'est un texte de Justinien, qui se

4. *Cod.*, lib. 1, tit. LV, *De defensoribus civitatum*, § IV, n. 2, gl. *desinant*. La glose s'inspire d'un ample développement de Justinien sur le même sujet, *Authentic.* coll. III, tit. II.

5. *Instil. imper.*, lib. III, tit. XV, *Quibus modis re contrahitur obligatio*, préambule, gl. *tuum*.

6. *Digest.* lib. II, tit. XIII, *De edendo*, § IV, gl. *arg. mens. exercitores*.

7. *Authentic.*, coll. IV, tit. 1, *De nuptiis novell.*, XII, cap. I, gl. *virum*.

8. *Digest.*, lib. XXVI, ad sen. cons. *Trebellianum*, tit. I, cap. LXIII, § 10, gl. *concluo*.

trouve dans les *Institutiones* 9. L'empereur expose que l'usage a relâché les règles de l'antique *donatio ante nuptias* : tout en gardant son nom, elle a fini par comporter quantité de dons qui ne sont effectifs qu'après le mariage consommé ; au mépris des intentions du législateur et au risque de litiges insolubles : « ... *sed nos, plenissimo fini tradere sanctiones cupientes, et consequentia nomina rebus esse studentes, constituimus ut tales donationes... non ante nuptias sed propter nuptias vocentur* ». Réformons franchement le système des donations, dit Justinien, et mettons d'accord les mots et les choses. Le glossateur commente ici très sagement : « *Consequentia : alias convenientia* »<sup>10</sup>.

[Origine toute juridique de cet aphorisme rend compte d'un détail auquel on n'a pas pris garde : c'est qu'à part Dante les deux ou trois poètes qui en reproduisent les termes sont des légistes : un magistrat, Guittone camerlingue d'Arezzo ; un juge, Ubertino<sup>11</sup> ; ajoutons si l'on veut un cadet de l'Alighieri, Cecco d'Ascoli, qui ne fut pas légiste, mais qui professa comme Accurse à Bologne, où il enseignait l'astrologie ; Cecco cite en latin, sous la même forme que son collègue le glossateur : « ... *consequentia rebus* »<sup>12</sup>.

De son côté le droit canon se met à l'école du droit civil et, citant les *Institutiones*, en répète la leçon sous cette forme : « *Nomina enim debent esse consona rebus* » ; on trouve cette glose insérée dans le *Decretum* de Gratien, où elle commente un canon des plus importants 13 : « *Clericus nichil seculare possideat* », les clercs ne doivent rien posséder dans le siècle, car ils ont en partage un bien autrement précieux, le Seigneur lui-même, et, en dehors de lui, ne sauraient posséder rien qui vaille : « *Si enim x~rl poç grece sors latine appellatur, propterea clerici dicuntur quia de sorte Domini sunt, uel quia ipse Dominus sors id est pars clericorum est.* » — Dante se rappelle-t-il cette étymologie quand il nous montre parmi les cupides du IV<sup>e</sup> cercle une foule de clercs tonsurés dont il répète le nom avec sarcasme : *cherçi, cherçuti, cherçi*<sup>14</sup>. En tout cas, s'il a noté la glose du *Decretum*, il a dû remonter de là aux *Pandectes*, aux gloses d'Accurse et au texte de Justinien, puisqu'il écrit « *nomina sunt consequentia...* » et non pas « *consona rebus* »<sup>15</sup>.

«*Nomina sunt consequentia rerum*»

9. *Instit. lib. II, tit. VII, De donationibus* § 3 « Est et aliud ».

10. De mime l'argument (*casus*) placé par le glossateur en tête dudit article 5, répète : *consona nomina rebus*.

11. Leurs vers (italiens) sont cités par M. Barbi (*Vita nuova*, pp. 4-5, note 6) et par Scherillo (*Vita nuova*, p. 114, note 3). Les commentaires de Buti et de Benvenuto da Imola allégués par M. Barbi ne peuvent citer l'axiome que d'après Dante.

12. Cf. Boffito cité par Scherillo, p. 115, note 4, fin.

13. *Decreti* Ila pars, causa XII, q. I, can. 5, gl. *nitatur*. Je cite le texte d'après l'édition Tauchnitz ; la glose figure dans l'édition de Lyon, 1584.

14. *inf.*, VII, 38, 39, 46.

15. La même formule se rencontre encore dans une autre glose du *Decretum* (IIa p., c. XVI, q. I, c. 5, gl. *diceris*), en un lieu où Gratien citait saint Jérôme : «*Si cupis esse quod diceris, monachus id est solus, quid facis in urbibus, que utique non sunt solorum habitacula sed multorum ?*» (*Ep. de instil. monachi*.) La glose *diceris* commente : « Argumentum a nominis interpretatione : nomina debent esse consona rebus ».

Quant à Justinien lui-même on pourrait se demander sur quels principes il fonde sa règle<sup>16</sup>. Comme on l'avait supposé un peu trop rapidement pour Dante, il est probable qu'il s'inspire des théories d'Aristote ; pour qu'elles pussent agir ainsi en dehors du domaine philosophique, il n'était pas nécessaire d'attendre les tardifs commentaires d'Albert le Grand ou de saint Thomas à la *Métaphysique* ou au *Pen hermeneias* : ceux de saint Augustin et de Boëce, déjà classiques au temps de Justinien, étaient largement suffisants.

Saint Augustin redit après le Philosophe que notre esprit, dans l'opération de connaître les choses, se fait semblable à elles, et qu'à son tour la parole née de cette vue ou notion est faite à la ressemblance de l'image contenue dans l'esprit : elle est « égale » et « pareille » à l'idée<sup>17</sup>.

Un ouvrage attribué sans preuve à saint Augustin insiste également sur cet ordre de succession nécessaire : il y a d'abord les choses telles que les produit la nature ; ensuite les perceptions et images que s'en forme l'esprit ; viennent enfin les mots exprimant ce qui est marqué dans l'esprit<sup>18</sup>.

Boëce développe la théorie d'Aristote en deux « éditions », l'une plus simple, l'autre plus détaillée, du traité *In librum de Interpretatione*<sup>19</sup>. Il note lui aussi la filiation des trois données qu'on vient de dire<sup>20</sup> : « *Praecedit autem res intefectum, intellectus vocem... sed hoc converti non potest* » ; il y a une « suite » qui ne peut être inversée : « *voces, ... intellectus, ... res, ... habent quamdam non confusam neque fortuitam consequentiam* » 21,

Ici paraît donc le mot essentiel de la maxime qui nous occupe. Il a, on le voit, un sens double : postériorité, et aussi conformité : à travers les « affections de l'esprit » ou les idées, les noms des choses se modèlent sur les choses existantes. « *Habent quamdam cognitionem res et ilia quae res ipsas propria significatione designant. Quare et oratio quae designat atque significat rem, sic se habebit quemadmodum res ipsa est. Ergo si res non fuerit, falsa oratio est ; si res fuerit, vera oratio est* » 22. Le langage constate *post eventum* des choses qui sont de telle ou telle façon, et en marque la cohérence logique : il ne saurait fournir le moyen arbitraire d'imposer aux choses, *ante eventum*, certaines qualités, en les nommant de telle ou telle façon.

Alighieri a-t-il connu ces textes de saint Augustin et de Boëce, et fonde-t-il sur eux sa doctrine ? Il semble à première vue que non. D'abord, il ne nomme pas ces

---

16. En tout cas, il est poussé par un vif souci pratique. Limponance des définitions exactes en matière juridique est telle à ses yeux qu'il incorpore dans le *Digeste* (lib. V, tit. XVI, *De verborum significatione*) une espèce de glossaire assez copieux : soixante-cinq colonnes, deux cent soixante-six rubriques. parmi lesquelles se trouvent fixées quant au sens et à l'origine des expressions aussi peu ambiguës que *pratium, pascua, portus, patronus, proximus, païam...*

17. *De trinitate*, IX, 1X, 14, XI, 16 ; XV XII, 22. PL 42/967, 969 ; 1075.

18. *Categoriae decem ex Aristotele decriptae*, c. 111, PL, 32/1422.

19. *In librum de Interpretatione*, I, § *De signis* (Ed. Ia, PL 64/297-8, 340 ; Ed. 2a PL 64/402-3, 409-10, 622-3).

20. Il en ajoute même une quatrième, la forme écrite qui suit la parole prononcée.

21. PL 64/403. — Et ailleurs : « *Ea quae sunt in voce sequuntur ea quae sunt in anima* ». PL 64/622.

22. PL 64/340.

auteurs ; ensuite la formule qu'il cite ne saurait dériver d'eux directement. Mais surtout bien des choses nous donnent le soupçon que la théorie de Dante est imprégnée d'un mysticisme tout à fait étranger à leur pensée comme à celle d'Aristote ; cette théorie semble même très infidèle à l'intention dans laquelle Accurse disait : «*Nomina sunt consequentia rebus* ».

Pour moi cette infidélité se manifeste d'abord dans le coup de pouce qui change *rebus* en *rerum* et ainsi altère la valeur de *consequentia*. « Les noms doivent être d'accord avec les choses... », cela avait un tout autre sens que « Les noms sont la conséquence des choses ». Ceci en effet peut s'entendre de façon tendancieuse : tel nom, choisi par un sage parrain, prouvera, dès qu'il est imposé à l'enfant, que l'enfant possède tel don — et au besoin qu'il vient de le recevoir par l'imposition même de ce nom. Magie singulière, qui fait engendrer le présent par l'avenir et la puissance par l'acte.

Comment s'explique cette déviation, apparente ou profonde, et jusqu'où va-t-elle en fait ?

Elle s'explique d'abord par une tradition religieuse qui est venue se mêler à la tradition profane (philosophique et juridique), et qui la dénature<sup>23</sup>. Le Christ lui-même a autorisé cette nouvelle tradition en commentant le nom de Simon Pierre : « Tu es *Petrus*, et super hanc petram aedificabo ecclesiam meam »<sup>24</sup>. Surtout depuis saint Jérôme, interprète des Écritures, et son exégèse systématique des noms de l'histoire sainte (*De interpretationibus hebraicorum nominum*), l'habitude est prise de trouver une explication morale au nom de tout personnage ayant joué quelque rôle temporel ou sacré.

Pour saint Ambroise, c'est par « l'infusion du saint Esprit » que certains élus, recevant comme un don prophétique, savent nommer un nouveau-né : « *Non nos ei nomen imponimus, qui jam a Deo nomen accepit ; habet vocabulum suum quod agnovimus, non quod elegimus* »<sup>25</sup>.

Saint Augustin, qui ne répugne pas aux jeux de mots<sup>26</sup>, épilogue sur le nom admirable et « parfait » du martyr Quadratus : « Quand on l'appelait ainsi, on annonçait par avance son destin, fixé avant la constitution du monde<sup>27</sup>... »

Saint Isidore consacre un chapitre de ses *Étymologies* aux « hommes qui reçurent leur nom en manière de présage », soit bienheureux soit exécrable<sup>28</sup>. Raban Maur leur consacre sous le même titre tout un livre du *De Universo*<sup>29</sup>. Désormais le pli est

---

«*Nomina sunt  
consequentia  
rerum*»

---

23. Sur la « valeur à la fois métaphysique, mystique et magique » des noms dans les deux Testaments, voir Ch. Guignebien, *Jésus*, pp. 76-78.

24. *Matth.*, XVI, 18.

25. S. Ambroise *Expos.* Ewing. *Sec. Luc.*, II, 31, PL 15/1563 ; cf. *Comment. in Episi. ad Rom.*, I, 1, PL 17/47.

26. Christine Mohrmann, *Das Wortspiel in den augustinischen Sermonen, Mnemosyne III*, III, p. 40.

27. S. Augustin, *Serm.*, XVIII, PL 46/883.

28. S. Isidore, *Etymologiae*, VII, VI, *De hominibus qui quodam praesagio nomen acceperunt*. (PL 82/274-281) : depuis Adam jusqu'à Zorababel.

29. Raban Maur, *De Universo* lib. II, cap. unicum., PL 111/31.

bien pris ; les sociétés laïques à leur tour sont pénétrées de la croyance aux prédestinations baptismales. Un poème vulgaire du Moyen Âge sur Mahomet dira par exemple, chargeant d'anathèmes son nom et celui de La Mecque :

*Sic ob praeteritos actus vel signa futura  
multis imponi nomina solent*<sup>30</sup>.

Même les clercs qui se souviennent encore du langage si positif de Boece et d'Aristote négligent bien vite les leçons des sages et se laissent reprendre aux toutes-puissantes incantations des mystiques, pour ne pas dire des gnostiques. Ainsi un grammairien du xe siècle, Gunzo ou Gunzone de Novare, après avoir résumé correctement la doctrine du *Peri hermeneias*, poursuit

*His igitur pers pectis, curiose riman coepi utrum proprii quoque nominis nota factus consentiret. Quidni ? Achar namque vocabatur quasi ex praesagio funis nomen acceperit. Notum quippe est quod in excidio Jerichontinae urbis Achar furto auream sustulerit regulam, certique ponderis siclos cum cocineo pallio. Igitur quia conveniunt nomina, perscrutari liquet quomodo dourum congruunt Jacta : primus Achar qui anathema interpretatur, regulam auream sublegit, secundus iste Achar regulam bene vivendi contempsit..., etc.*<sup>31</sup>

On remarquera dès les premiers mots de Gunzo la hardiesse avec laquelle il prétend relier la théorie purement dialectique de noms de choses à la glose cabalistique de noms propres. Car désormais, dans tous les écrits de la nouvelle école, c'est sur des noms propres que les esprits travaillent ; sur des noms propres auxquels on cherche un sens allégorique et, après coup, prophétique. Ceci suffit à transporter la question sur un terrain où ne songeaient guère à la placer les philosophes et les juristes.

Une telle induction apparaît illégitime, car l'emploi de noms communs ne dépend jamais d'une fantaisie individuelle : toute dénomination ou qualification implique toujours quelque appel à une expérience universelle et ancienne, à un consentement général. Au contraire, l'élection d'un nom de baptême ou d'un *senbal* poétique, même si elle est inspirée par le ciel — surtout si elle est inspirée par le ciel — est un acte tout gratuit, sinon arbitraire, et chaque fois unique. Il serait donc vain d'invoquer ici l'autorité des philosophes, même de Platon ou d'Héraclite, qui ne raisonnent pas sur des noms personnels, mais sur des espèces et des idées.

Pourtant c'est bien à la signifiante et vertu des noms propres que Dante ajoute foi. Et quand il applique à des individus isolés la formule de Justinien, il lui donne une nouvelle entorse qu'on doit signaler.

---

30. E. du Meril, *Poésies populaires du Moyen tige*, p. 415.

31. Gunzonis diaconi Novariensis *Epistola ad fratres Augienses*. PL 136/1291.

Par exemple il nous découvre, dans le nom que reçurent les parents d'un grand saint, la marque de la *félicite* qui, par la *grâce du Seigneur* leur était réservée : « Oh vraiment Félix son père, vraiment Jeanne sa mère, si l'on interprète ces noms comme il est dit [dans l'Écriture]<sup>32</sup>. Ce saint à son tour ne put recevoir que d'un *esprit celeste* son nom de Dominique, qui annonçait en vérité un enfant du *Seigneur*. Dante ne doute pas que cet esprit, cette *vive* vertu, habitant dès l'heure de la conception l'enfant prédestiné, n'ait ainsi rendu prophétesse la femme bénie qui le portait dans son sein<sup>33</sup> .

Ailleurs, de telle jeune femme qu'il désigne du triple nom de Blanche, Contessa, et encore Jeanne, le poète nous révèle les qualités physiques et morales : « Tous la disent belle, sage et courtoise quand ils prononcent son nom, et nul ne s'en aperçoit<sup>34</sup> , . . »

Ailleurs encore, faute de mieux, il fait honte à ceux qui s'avisent trop tard des devoirs que leur nom leur impose, comme Sapia qui refusa la sagesse chrétienne<sup>35</sup> .

Les cités elles-mêmes portent comme les hommes leurs destins en germe dans leurs noms, et parfois elles en passent la promesse : telle Assise, patrie de saint François<sup>36</sup> .

Dans ce catalogue, il n'est parmi tant de noms propres qu'un nom de chose sur lequel Dante se plaise également à diriger sa raisonneuse rêverie : « Amour ». Mais est-ce un nom commun ? La traditionnelle majuscule, qu'il ne saurait lui refuser, et surtout le rôle que joue Amour dans le drame de sa vie, n'en font-ils pas un personnage vivant ? Quoi qu'il en soit, le poète ne disserte pas sur ce nom d'Amour comme sur un terme ordinaire du langage moral ; il ne s'attarde pas à son propos dans l'analyse d'une racine et l'interprétation d'une idée abstraite ; il se hâte de nous faire partager une intuition du sentiment et presque une pure sensation de l'oreille et des fibres profondes : « Le nom d'Amour est si doux à ouïr, qu'il me semble impossible que sa propre opération... soit autre que douce. » Et c'est ici qu'il invoque, pour se justifier, le lieu commun : « ...con ci?) sia cosa che li nomi seguitino le nominate cose, si come è scritto Nomina sunt consequentia rerum »<sup>37</sup>.

Il y a donc une propriété naturelle de la chose qui s'attache de manière quasiment physique au nom, par suite de quoi le nom, devenu une sorte de talisman,

---

«Nomina sunt  
consequentia  
rerum»

32. Par., XII, 79-81. *Félix*, ce nom parle tout seul ; quant à *Giovanna*, c'est l'hébreu *Johanna* : « Jo, id est Dominus ; anna, id est gratta », dit Hugutio de Pise après saint Jérôme.

33. Par. XII, 58-60, 67-69.

34. *Canzone* «*Doglia mi reca...*», vv. 150-153. *Bianca* : la blancheur est une marque de beauté ; *Contesta* : l'attribut de la comtesse est la courtoisie ; *Giovanna* cette fois représente donc la sagesse.

35. Purg., XIII, 109-110. — Faut-il joindre à cette liste une belle et énigmatique *donna Pietra* dont la cruauté dicta à Dante tout un groupe de *canzoni* ? L'acharnement avec lequel l'image de la « pierre » et le vocable *pietra* mime reviennent dans le vers ou à la rime « fait soupçonner que le poète a voulu par là faire allusion au nom de la dame aimée. » (G. Carducci, *Delle rime di Dante*, Ed. naz. Opere, t. VIII, p. 91, Prose, p. III.) il s'agit principalement des *canzoni* «*Così nel mio parlar...*», «*Amor tu vedi ben...*», «*Al poco giorno...*».

36. Par., XI, 49-54.

37. *Vita nuova*, XIII, 4. «Amour» est un autre nom de Béatrice. (Scherillo, p. 431.)

engendre les mêmes effets que la chose — ici, la douceur créée au coeur du poète : *sperando m'apporta dolzore...*<sup>38</sup>

Par l'effet d'un charme comparable, Amour fait un jour apparaître aux yeux de Dante une compagne de Béatrice, puis Béatrice elle-même : or, « le nom de cette Dame [qui précédait Béatrice] était Jeanne ; mais pour sa beauté — à ce que croient certains<sup>39</sup> — le nom de Primevère<sup>40</sup>) lui avait été imposé». Cependant Amour dévoile à Dante la secrète et authentique raison de ce second baptême : « Celle-là est nommée Primevère seulement à cause de sa venue d'aujourd'hui : car c'est moi qui ai poussé celui qui lui imposa son nom à l'appeler ainsi Primavera, c'est-à-dire *prima verra*, elle viendra la première... » Amour ajoute même : « Et si tu veux aussi considérer son nom premier, il revient encore à dire *prima verra*, car son nom de Jeanne vient de ce Jean qui précéda la lumière de vérité, disant *Ego vox clamantes in deserto : parate viam Domini* »<sup>41</sup>.

Ainsi le nom de Giovanna — qu'à deux reprises déjà Dante nous avait éclairci, et de deux façons différentes — est si assuré de trouver en toute occurrence une traduction bienheureuse que maintenant il infuse sa vertu au nom qui un beau jour doit venir le remplacer grâce à la fantaisie d'un poète : à l'avance il en fixe la valeur, pour qu'à son tour ce nom dise d'emblée la mission de la dame ainsi désignée par un dieu.

Mais enfin venons-en au nom prédestiné entre tous, celui de Béatrice. Dès le début de la Vita *nuova* on voit de quelle puissance il est chargé. Parce qu'il résume une réalité miraculeuse, le nom de la *gentiùssima* ou plutôt le miracle dont il est le signe suscite un génie fatidique en toute personne présente : ceux-là mêmes qui jamais n'avaient oui prononcer un tel nom, la première et seule vue de Béatrice les oblige à en moduler les douces syllabes, comme si Amour lui-même les inventait en eux : « Fu *chiamata da molti Beatrice, li quali non sapeano che si chiamare* »<sup>42</sup>.

« La phrase est hésitante et circonspecte, un peu précieuse et mystique », dit Scherillo<sup>43</sup>. Les commentateurs en proposent des leçons ingénieusement diverses ; de leurs diverses justifications, aucune peut-être n'est pleinement convaincante. Rappelons les principales :

*Non sapeano che si chiamare* : littéralement, ils ne savaient qu'ainsi appeler (l'appeler).

*Non sapeano che si' chiamare* : ils ne savaient ce que c'est (*che sia*) que donner un nom.

*Non sapeano ch'è si chiamare* : Ils ne savaient à quoi engage, ils ne savaient pas ce qu'entraîne un nom ainsi donné.

*Non sapeano che si chiamare (che cosa chiamavano)* : ils ne savaient pas à quoi (à quelle créature prédestinée) ils donnaient un nom (ce nom) ; si explétif ; infinitif d'« action accomplie ».

38. *Ibid.*, vers 5 du sonnet.

39. Sans aucun doute le poète Guido Cavalcanti, amant de cette beauté.

40. Printemps. Le français a laissé perdre ce gracieux nom féminin jadis donné à la saison nouvelle.

41. VN, XXIV, 3-5.

42. VN, II, 1.

43. M.Scherillo, *Il nome della Beatrice*, p. 404.

Je néglige des conjectures plus audacieuses. La leçon qui accroche le moins est sans doute celle de M. Barbi : *Non sapeano che si chiamare* : ils ne savaient quel autre nom proférer pour désigner une telle Dame ; la voyant pour la première fois, ils étaient obligés de l'appeler Béatrice, tant son doux air donnait de béatitude. — Sens excellent ; pourtant, est-il naturel, et digne de Dante, d'écrire ils *ne savaient qu'appeler, quoi appeler*, pour dire tout bonnement *ils ne savaient comment l'appeler*<sup>44</sup>?

Toujours est-il qu'au fond, l'idée se retrouve à peu près la même dans toutes ces gloses. Il n'y a désaccord que sur la forme des mots, leur construction, et la traduction mot à mot, qui même dans la meilleure hypothèse, on le voit aux « repentis » inévitables, demeurent abruptes et peu communes<sup>45</sup>. On pourrait je crois assouplir par un verbe l'interrogation, et donner à ce verbe, grâce au pronom de nature, valeur de définition ; je couperais comme ceci : *non sapeano ch'esi*<sup>46</sup> *chiamare* ; et j'entendrais : ils ne se doutaient pas de ce que sont, comme dit la Bible<sup>47</sup>, des « noms véritables » ; à savoir la figure des choses, *nomina consequentia rebus*. Ainsi ces gens qui ne s'embarassent pas de philosophie du langage appelaient Béatrice « Béatrice » sans concevoir à quel point ce nom répondait à sa nature essentielle ; et les parrains mêmes qui l'avaient baptisée ne présumaient pas qu'inspirés par la Providence ils annonçaient par ce nom le « miracle » qu'elle deviendrait un jour : Dieu accorde de telles grâces à ceux qui, sans nul art, parlent dans la simplicité de leur coeur<sup>48</sup>. Ceux-

44. Dans un cas analogue Boccace, au contraire, choisissant un verbe convenable le bâtit sans peine avec *che*. Filostrato accuse Amour de ses malheurs et de sa mort prochaine : « ...Né per altro il nome per lo quale voi mi chiamate, da tale che seppe ben che si dire mi fu imposto. » (*Decameron*, fin de la II<sup>e</sup> journée.)

45. Voir M. Barbi, *La Vita nuova*, p. 4-5 ; M. Scherillo, *Il nome della Beatrice*, pp. 404-407.

46. La forme *est*, représentant è + si, sans redoublement de consonne, est parfaitement dantesque ; comparer èli (li è, gli è), *Conv.*, III, V, II ; *di, Par.*, XIX, 63 ; et encore *fusi, Par.*, III, 108 ; *fioul, Par.*, XIII, 33 ; *fuci, Purg.*, XXIX, 66 ; *partisi, VN*, XXXI, canz. vers 29 ; *accOlo, Purg.*, XIV, 6.

47. Ci-dessus, p. 100.

48. Selon Dante, le vulgaire est le véritable langage du coeur pour celui qui l'a sucé avec le lait, puisque c'est le langage dans lequel chacun a d'abord nommé son père et sa mère, comme Adam nommait Dieu. Il est des sentiments que tout parler humain, si noble soit-il, demeure impuissant à exprimer autant que serait la voix du petit enfant qui balbutie. En ce cas mieux vaut déposer la moindre prétention littéraire, et se confier en la simplicité de son coeur, comme fait l'enfant : les parents découvrent un monde de pensées dans ce langage délicieux ; ils ne voudraient pas que l'enfant en eût jamais un autre, et devint homme. Si nous parlons à Dieu de la sone, il aimera notre humilité et sa grâce brillera dans nos paroles. C'est ce que conseillent les prédicateurs et moralistes du Moyen Age. Ils se souviennent du psaume de David : « Seigneur, ...6 vous dont la grandeur est élevée au-dessus des cieus, vous avez formé dans la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle une louange parfaite... » (*Ps.*, VIII, 1-2.) Dante orateur s'en souvient lui aussi, pour semoncer les cardinaux : « C'est dans la bouche des enfants à la mamelle et des tout-petits que résonna la vérité qui plait à Dieu... » (*Epist.*, XI, 10.) Poète, il s'en souvient mieux encore, lui dont « la langue en tremblant devient muette », lorsqu'il lui faut louer Béatrice, et qui tant de fois dans *la Comédie* renonce à chanter l'excessive splendeur des cieus : il ne manque pas de recourir à cette image du balbutiement puéril, si incertain mais si triomphant, et si convenable en somme vis-à-vis de la divinité, chaque fois qu'il veut louer en particulier la langue natale que Dieu nous a donnée.

Parfois l'allusion est fugitive ; on nous montre la nourrice qui enchante le nourrisson en jasant doucement avec lui :

e, consolando usava l'idioma  
che prima i padri e le madri trastulla...

là ne prétendent point dicter à l'avenir, ils ne veulent qu'écouter l'éternel. C'est comme une prière exaucée *de plano* ; c'est un trait de feu entre l'invocation d'en bas et la bénédiction d'en haut.

Si belle que soit cette conception, et même en la débarrassant du soupçon de magie qu'elle peut éveiller, il faut reconnaître que Dante, négligeant le sens véritable des théories classiques du langage, et cédant aux inclinations à la fois mystiques et sophistiques du temps, exploite comme une méthode de méditation ce qui chez Accurse n'était qu'un divertissement exceptionnel et sans portée — le jeu de mots sur un prénom, sur un patronyme —, ce qui chez Aristote, Platon, Héraclite, eût été un non-sens dialectique. Reprenant pour la compléter la remarque faite plus haut, nous pourrions écrire en conclusion :

Lorsqu'ils disent des noms communs *Nomina sunt consequentia rebus*, Justinien et même Accurse entendent que les foules d'hommes qui, au cours des âges, ont façonné les langues, sont convenues de désigner les choses d'après leurs qualités bel et bien reconnues qui les font concevoir comme appartenant à une espèce donnée ; et cette parenté fait nommer chaque chose d'un terme — « naturel » ou « conventionnel », peu importe — qui a lui-même sa place certaine dans une famille de radicaux bien clairs pour tout le monde.

Lorsqu'il dit des noms propres *Nomina sunt consequentia rerum*, l'Alighieri entend que les qualités non encore reconnues — voire non connaissables — d'une personne lui valent dans l'esprit d'une seule autre personne, visiblement privilégiée, un nom nécessaire. Mais ce signe précurseur, en général, est méconnu par la foule, à qui les noms propres apparaissent détachés de toute famille de mots ayant un sens ; (ils plaisent pour leur musique, sans acception de racines hébraïques, grecques, latines, germaniques, toutes inconnues du vulgaire.) Encore le parrain lui-même, fût-il un philosophe comme Cavalcanti, « concevant inconsciemment » si l'on peut dire les vertus de son filleul, ne sait-il pas toujours ce qu'il dit proprement.

En somme il s'agit d'un langage qui n'a de sens que pour un seul homme : Dante, dialoguant avec les fantômes nés de son génie<sup>49</sup>.

---

49 C'est pourquoi, selon moi, Dante sachant ce qu'il est et ce qu'il veut être : un esprit qui éclaire les esprits, un feu que l'on porte dans la nuit, peut bien se plaire à méditer sur le nom d'Élisée, qui lui appartient comme un héritage de famille (cf. p. 291, note 1). — Pourquoi fait-il soudain nommer à Cacciaguida (Par. XV, 136) le frère de ce trisaïeul, Eliseo, dont il ne dit rien, dont personne ne sait rien ? — sinon a fin de rattacher la famille des Alighieri au tronc antique des Elisei florentins. — Et pourquoi jette-t-il dans le chant d'Ulysse le nom du prophète Alise, et le souvenir étrange de sa vengeance ? — sinon pour opposer au conseiller perfide un conseiller saintement inspiré, sur les traces duquel il voudrait marcher ; et pour menacer ceux qui ne croient pas en lui (*Inf.* XXVI, 34-39, cf. 21-24). — Il sait par saint Jérôme et Origène qu'aisée veut dire « salut de Dieu » ou « puissance de Dieu » ; ceci est un avertissement à ses ennemis ; Gest une maxime aussi pour lui, Dante : sa propre « puissance » va s'évanouir devant celle de Dieu, ou plutôt s'identifier, au moment suprême de la Vision (Par. XXXIII, 142-145) avec la volonté du Dieu qui sauve, *all'alta fantasia qui mana* possa...

# *De la pluie de feu au nouvel amour*

## *La Comédie de Lacan*

MAYETTE `ILTARD

A ses amis de la Société du Mercredi, Freud avait déclaré le 30 janvier 1907 : « Nous contraignons le patient à renoncer à ses résistances par amour pour nous. Nos traitements sont des traitements par l'amour »\_ En mettant l'amour au centre de l'expérience analytique, Freud apportait une nouvelle éthique, dont il témoigne dans *Malaise dans la civilisation* : « L'homme essaie de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagement, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'appropriier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer ». Ainsi, dit Freud dans *Remarques sur l'amour de transfert*, en 1915, « le psychanalyste doit mener un triple combat : dans son for intérieur, contre les forces qui voudraient le faire descendre du niveau analytique hors de l'analyse, contre les adversaires qui lui contestent la signification des forces sexuelles des pulsions, et dans l'analyse, contre ses patients qui veulent faire reconnaître la surestimation de la vie sexuelle qui les domine et capturer le médecin par leur ardeur socialement indomptée ».

Dans la cure amoureuse, Freud a toujours résolument pris Goethe comme guide pour mouvoir l'Enfer, le docteur Faust n'était jamais bien loin du divan. Mais Lacan, dans ses premières années, dans son chemin vers la psychanalyse, restait hésitant. Bataille, il s'en gardait, Apollinaire, peut-être, les surréalistes, faibles, Mallarmé, il ne s'en approchait guère... en somme, il ne prenait de leçon d'amour de personne. Et pourtant, il s'était follement engagé au milieu du chemin de la forêt obscure, dans l'entreprise amoureuse la plus révolutionnaire, produire une psychanalyse *en français*.

En 1960, espoir. Lacan menait la lutte sur tous les fronts politiques en faisant un séminaire qu'il avait intitulé *I:éthique de la psychanalyse*. Il devait ferrailler aussi bien contre *l'ego psychology* ses ennemis déclarés, que contre ses « amis et élèves », — ah, les Guelfes ! — qui tout en adoptant, soi-disant, le procès signifiant, en refusaient la matérialité et comptaient bien tout expédier au diable, Lacan, son signifiant, avec

---

*De la pluie  
de feu  
au nouvel amour.  
La Comédie  
de Lacan*

*Sollers II : La passion de lire*

Alors que Lacan s'était appliqué en 1960 à faire entendre à ses séminaristes rétifs que dans l'amour courtois la Dame est un signifiant sans pour autant se soucier de ce à quoi l'engageait la lecture de Dante qu'il amorçait, Sollers déploie comment le poème de Dante rend violemment captif qui se risque à sa lecture. J'imagine bien que le texte italien de Dante suffit à Sollers, sans avoir besoin des traducteurs et commentateurs, mais enfin, il ne néglige pas pour autant, à cette époque, me semble-t-il, le travail d'André Pézard.

Avec André Pézard, impossible de ne pas ployer sous le faix de la langue. Traducteur au cœur inquiet, il doit laisser, dit-il, quelque ombre éparse pour reposer le regard d'une clarté trop fixe, user des archaïsmes est un des moyens de créer l'ombrage du langage. *Trasumanar*, il en fait l'expérience, il est saisi de la même fièvre néologique que Dante.

De plus, il s'est imposé de traduire en respectant la métrique. La *Comédie* qui a en italien 142 330 syllabes en a également 142 330 en français. Il a fallu sacrifier la rime pour garder la cadence, mais chaque vers réussit à franchir le compte juste tout en changeant de langue, passage de langue entièrement réglé par les voyelles muettes. Car passer de l'italien de la *Comédie* au français suppose de passer des onze syllabes des hendécasyllabes italiens, au dix syllabes françaises, puisque le e muet ne compte pas en français. Ainsi, Pézard compte en français tout en lisant en italien, ce qui est un exercice que nous faisons à notre insu lorsque nous utilisons d'autres langues que notre langue maternelle. Au lieu d'écrire en face des vers italiens 6+5, André Pézard écrit<sup>4</sup> :

<i>Ne! mezzo del cammin / di nostra vita</i>	6+4
<i>Mi ritrovai / per una selva oscura</i>	4+6
<i>Che la diritta vi(a) / era smarrita</i>	6+4

En traduisant, il se permet, comme Dante, des variations dans les alternances des 6+4 ou 4+6

Au milieu du chemin / de notre vie  
Je me trouvai / par une selve obscure  
Et vis perdue / la droiturière voie.

Ealexandrin a, dit-il, trop d'ampleur pour Dante, qui est « musclé, nerveux, parfois osseux », mais pour obtenir un effet d'ondoiement et de douceur, le jeu des 4+6 et 6+4 peut faire voisiner deux hémistiches de 6 permettant de faire sonner un alexandrin. Ce n'est qu'un exemple des multiples stratégies poétiques de Pézard.

Fidèle à ce que développe Dante dans *De vulgari eloquentia*, Pézard redonne à la *Vie Nouvelle*, son titre de *Vita Nova*, et non *Vita Nueva*, respectant cette indistinction

4. Dante, *OEuvres complètes*, Paris, Pléiade, 1965. Introduction d'André Pézard, p.XXII.

qui fait intituler le texte italien d'un titre apparemment latin, venant des premières lignes, *Incipit vita nova*, mais qui rejoint le toscan « *novo* » du *dolce stil novo*, confusion des langues tout comme cette autre confusion, qui consiste à écrire en latin le *De vulgari eloquentia*, texte qui revendique la supériorité poétique de la langue vulgaire maternelle, l'italien.

Et nous voilà, lecteurs, au *mezzo del cammin di nostra vita*, entre cette langue animale vivante de l'usage, opaque, illisible, infranchissable, pur signifiant, et la langue des anges, transparente, rationnelle, grammaticale, sociale, pur signifié, et entre les deux, tendue de l'une à l'autre, la flèche du sens. En ce milieu du chemin, *Nomina sunt consequentia rerum* et *Nomina non sunt consequentia rerum* selon Dante se rencontrent, l'arbitraire du langage réalise son adéquation aux choses. Dante, poète, n'est pas du tout dans l'union des contraires, il est dans la création de la confusion des langues. Ce point d'union des mots et des choses est produit, nous dit-il, par la confusion de trois langues, la langue de si, italienne, la langue d'oc, langue des troubadours, et la langue d'oïl, le français, trois langues confondues en une langue tripartite, confusion qui se produit au point même de l'oubli de la confusion initiale et vengeresse de Babel, oubli violent, extase, léthargie.

Ces trois idiomes, dit-il, nomment maintes choses des m@mes vocables : *ainsi Dieu, ciel, amour, mer, terre, être, vivre, mourir, aimer*<sup>5</sup>. Mais le nom qui réalise la confusion, et qui commande les paroles que Dante doit dire, c'est Amour. « Le nom d'Amour est si doux à ouïr, qu'il me paraît impossible que son action propre, en la plupart des choses, ne soit toute douceur, comme ainsi soit que les noms répondent aux choses nommées, selon qu'il est écrit : *Nomina sunt consequentia rerum*<sup>6</sup>. Ce qu'André Pézard traduit « les noms sont conséquents aux choses »<sup>7</sup>.

La cour d'amour, note Sollers, est autre chose que la république des lettres, ce n'est pas une académie, c'est une expérience violente et secrète, la lettre n'est pas dans les dictionnaires, elle est dans l'expérience vivante, voire sanglante, l'épreuve qu'un sujet fait du sens c'est-à-dire l'épreuve corporelle de l'Autre et du fait qu'il soit, ou non, barré. Là est la source de la poésie. Ainsi Amour met en branle l'attachement au sens. La poésie gouverne le langage d'amour car c'est par elle que la langue est liée et elle seule qui fait apparaître « le côté palpable des signes » écrit Sollers citant Jakobson, expérience du corps dans son attachement à la lettre, « champ de la détermination symbolique atteint dans le tremblement du désir », écrit encore Sollers<sup>8</sup>.

De là, Sollers va tout droit à ce qui s'impose, Béatrice, de signifiant universel lorsque Dante affirme que sa langue parle de son propre mouvement et dit « Dames qui avez intelligence d'Amour » devient pur signifié dès lors que, morte, elle devient la clef du langage de Dante, pas d'autre *issue* que de se livrer au texte et à la mort. De ce mouvement de traversée, de pur signifiant à pur signifié il résulte Amour en

---

De la pluie  
de feu  
au nouvel amour.  
La Comédie  
de Lacan

---

5. Dante, *O.C.*, De l'éloquence en langue vulgaire, *op. cit.*, p. 564.

6. Dante, *O.C.*, Vie nouvelle, *op. cit.*, p. 25

7. voir le texte d'André Pézard dans ce même numéro.

8 P Sollers, « Dante et la traversée de l'écriture », Tel Quel, 1965, repris dans Logiques, *op. cit.*, p. 59

personne, le sens qui se produit entre Dante et Béatrice. Amour dans la *lita nova*, (du sens qui fait parler), « Béatrice aux habits de sang » est désormais la matière de la pensée de Dante, « mon penser tout entier est fait de ma dame, », mais un penser qui passe les bornes de son intellect. « Le sens d'un signe est un autre signe par lequel il peut être traduit », Sollers cite Peirce, échange et métamorphose du signifiant.

Lacan mettra un certain temps pour faire passer, dans la pratique de la psychanalyse et dans son enseignement ce qu'apportaient, entre autres, les avancées de Peirce et Jakobson, métamorphoses du signifiant et du signe singeant l'autre. Sollers, lui, caracolait en tete, dès 1965 :

Dante sera Dante et Virgile (le latin), Dante et Béatrice (le sens) Dante et ce qui lui arrive, lui échappe, fait question pour lui. Cette dissymétrie est essentielle : elle permet à l'autre de se manifester par rapport au même tout en étant le signe que cet autre, ce même, appartiennent à un espace qui précède leur conception. *Ealter ego* de Dante, affronté comme acteur à une altération violente, désigne malgré tout un « Dante » qui se situe au-delà de leur distinction. Ce que Dante, comme *autre*, apprend d'un autre et par un autre, il le sait déjà puisqu'il l'écrit : mais il n'est pas ce qu'il est sans parler, sans mener jusqu'au bout cette expérience de la parole et de son sujet. La génération dont il est l'objet, il l'engendre, mais ce « il » en quelque sorte « n'existe » pas. Ou plutôt, il ne peut être précisément que notre lecture. Ce rapport textuel est en somme un *unus ambo*, un rapport non-dialectique, et c'est dans ce champ que nous pouvons dire que *Dante se situe comme écriture de Dante*, comme traversée de cette écriture sans limites et sans fin<sup>9</sup>.

Il faut bien supposer à Lacan un guide pour sortir de l'Enfer du signifiant. Il ne voulait pas des philosophes, de ceux qui donnaient des leçons publiques à la psychanalyse, volontairement ou non, et les philosophes ne voulaient pas de lui, mais pourquoi pas un ami «aussi illisible que lui » disait-il, un ignitié, un folage, qui comme lui, s'exposait en clown dans le concert des grands textes, en route pour la chute, le figuratif, la parole, le paradis ? Alors pourquoi pas Sollers en Virgile ?

## L'ENFER

### *Dante première prise : les voies du signifiant*

Lorsqu'on revient à la lecture des premiers séminaires de Lacan après avoir lu les derniers, dits «topologiques», on est frappé par le ton plutôt assuré et pédagogique des premières années. Lacan ne répète pas, comme en 1977, «j'me casse la tete, j'me casse la tête ». En 1960, dans *l'Ethique de la psychanalyse*, il a une façon assez directe

---

9. P. Sollers, . Dante et la traversée de l'écriture », Tel Quel, 1965, repris dans Logiques, *op. cit.*, p. 63.

d'affirmer que l'amour courtois est arraché au versant narcissique de l'amour par la poésie. Il parle tout uniment de la fécondité motrice de l'érotisme, fécondité motrice qui est la fonction éthique même de l'érotisme car elle seule « permet une transgression du désir ». La démonstration de Lacan se déroule : le miroir construit une image support d'exaltation idéale, mais produit également une limite, et ainsi organise l'inaccessibilité de l'objet. Par une série d'artifices poétiques, le trouveur, dans sa chanson, « réussit » à franchir cette limite, il produit une discipline des plaisirs, une érotique, indissociable de la mesure des signifiants, de l'art poétique.

Toujours en 1960, se référant à André Breton, Lacan affirme que lorsque surgit « la Chose » dans le réel, surgissement produit par l'an poétique, surgit à cet endroit l'amour fou. A ce moment-là, — il s'agit ne l'oublions pas d'un séminaire parlé, où, par définition, l'acte de dire prime sur tout — il se produit une petite chose : impromptu, Lacan se livre à une association qui le traverse et cite de mémoire quelques vers d'Eluard,

*Quel visage viendra, coquillage sonore  
Annoncer que la nuit d'amour touche au jour  
Bouche ouverte liée d la bouche fermée*

Pourquoi Breton-Eluard ? Peut-être du fait de leur texte érotique commun *l'Immaculée conception* ? Peut-être autre chose, un rêve, un souvenir ? Cet amour fou, commente-t-il, a un sens d'autant plus plein qu'il se situe à l'endroit d'un hasard objectif, un surgissement « quelque part où nous ne pouvons saisir aucun schème rationnel ni causal, ni rien qui d'aucune façon peut en justifier le surgissement dans le réel »<sup>11</sup>. Et il laisse sur la plage le coquillage sonore qui lui est monté aux lèvres. Comment se rejoignent la Fortune et l'art poétique ? Que le corps résonne dans l'expérience vivante de la lettre n'est pas à l'ordre du jour.

---

*De la pluie  
de feu  
au nouvel amour.  
La Comédie  
de Lacan*

*Aux beaux temps de la linguistique, quand Lacan trouvait*

C'était un temps où, peut-être, Lacan se croyait « assez poète ». Il trouvait et ensuite, il cherchait pourquoi il avait trouvé ça. Comme disait Freud à propos de sa *Traumdeutung* : « Où vas-tu ltzig ? Demande à mon cheval ».

Quand le trouveur est grand poète, sans doute surgit Amour, avec sa majuscule traditionnelle, personnage vivant créé par le jeu des arrangements littéraires et des fluctuations des sons et des rythmes, comme on peut le lire dans la *Vita Nova*,

*Dedans ses yeux, ma dame porte Amour,  
Par quoi se fait gentil ce qu'elle mire*<sup>12</sup>

---

10. J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, séance du 10 février 1960, site internet de l'elp.

11. Ibid.

12. Dante, *D.C. Vita Nova*, *op. cit.*, p. 42.

Ou encore

*Je sentis s'éveiller dedans mon coeur  
Un esprit amoureux qui sommeillait,  
Et puis je vis Amour de loin, venir  
Si gai que j'avais peine à le connaître.  
.../  
je vis dame Jehanne et dame Bice  
../  
Amour me dit : « Icelle est Primevère  
Et l'autre a nom Amour, tant me ressemble »<sup>13</sup>.*

Avec l'ouvrage d'André Le Chapelain comme référence principale<sup>14</sup>, Lacan commente les règles savantes de l'art d'aimer courtois, — vision, conversation-cogitation immodérée, passion avec attouchements, baiser avec éventuellement acte sexuel, avant « ce qui est à atteindre » (comme devait dire le Stephen de Joyce et non pas « ce qu'on n'atteindra jamais », ce qui lui vaut la fameuse raclée) le joy, le don de mercy. Tout en ajoutant : rien ne dit que cet art poétique soit une pratique sociale. Le trouver, le trobar, se fait à la lettre, dans les voies du signifiant. La Dame est peu à peu poétiquement produite à la lettre, elle perd ses qualités, elle n'est plus « féminine », elle est le seigneur, elle domine, elle donne l'anneau, elle n'a pas de nom, mais un réseau de lettres et un senhal, sa cruauté est terrible<sup>15</sup>, elle devient, dit Lacan, un objet affolant, un partenaire inhumain<sup>6</sup>.

A ce moment-là, Lacan appelle la formule de Picasso, « je ne cherche pas je trouve », à laquelle il se réfère, une recherche antipsychique. Pourquoi, antipsychique ? Dans la réalité psychique, la fonction du principe de plaisir, dit-il, est d'utiliser la chaîne des signifiants pour unifier, égaliser, mettre en homéostasie les échanges et invisibiliser la course du sujet dans le système fixe du moi et de ses identifications. Comment s'exerce l'au-delà du principe de plaisir ? La réponse de Lacan à l'époque de *L'Éthique* est de faire remarquer que plus la sublimation s'exerce par l'an poétique, plus les termes sexuels les plus crus sont à l'oeuvre. Il définit ainsi l'érotisme comme étant le moteur de l'éthique permettant de donner à ce qu'il appelle « l'objet féminin » valeur de représentation de la Choses, façonnage que l'homme fait davantage avec ses mains qu'avec son âme<sup>16</sup>.

13. Dante, O.C, Vita Nova XXIV, *op. cit.*, p. 53

14. en y ajoutant Nelli, de Rougemont, et sans doute d'autres qu'il ne cite pas.

15. « Sire, madame la reine vous mande par ma bouche : au plus mal ». « Puisqu'elle l'ordonne, je lui en sais gré », répond Lancelot, et il se comporte « au plus mal » dans le tournoi. Chrétien de Troyes, *Lancelot ou le chevalier de la charrette*, Paris, GF-Flammarion, 1991, p. 363.

16. J. Lacan, *Céthique de la psychanalyse*, séance du 10 février 1960, site internet de l'elp.

17. J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, séance du 27 janvier 1960.

18. J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, séance du 27 janvier 1960, c'est la démonstration du pot que le potier façonne autour du vide.

Quand le trouveur est grand poète, il trouve. Mais quand il est psychanalyste, et français qui plus est ! Quand il s'agit d'une cure analytique, produisant la parole la plus triviale qui soit, comment trouve-t-on ?

Lacan ne tient aucun compte, bien qu'il le note, que cette poésie, celle des troubadours, comme celle des *Minnesänger*, se développe en langue vulgaire, le coquillage sonore reste une deuxième fois sur le rivage.

*Une pratique de la littéralité qui se veut sans bavures*

Dans sa référence à l'art courtois, Lacan ne fait pas grand cas de la versification, de la métrique, et de tout ce qui fait l'art poétique en lui-même. Il y vient cependant lorsqu'il aborde la sublimation et la pornographie. En effet, il dénonce le malentendu qui est toujours fait à propos de la sublimation à savoir que la production sublimante de la Chose serait déssexualisante, (il faut voir quelle maligne rigolade lui a fait lire in *extenso*, pour illustrer ce qu'est l'amour du prochain, devant une assemblée de prélats, un poème bucolique de Germain Nouveau qui est une ode masquée à la masturbation). Voulant présenter Arnaut Daniel, Lacan indique que ce poète « s'est distingué tout spécialement par des trouvailles formelles exceptionnellement riches, notamment sur la sestina, sur laquelle je ne peux pas m'étendre ici, mais dont il faut que vous sachiez au moins le nom ».

Jacques Roubaud, dans *La fleur inverse*, consacre un chapitre magnifique à la sextine, dans lequel, en tenant compte des propositions de Pierre Lusson, il montre pourquoi la sextine est un cristal du trobar, un exemple de subtilité combinatoire maximale, un sommet dans un jeu de constantes et de variables. Elle utilise six mots rimes. Six strophes (*cobla*) de six vers utilisent chacune une fois ces mots rimes en les permutant toujours de la même manière d'une strophe à la suivante 1, 2, 3, 4, 5, 6 devient 6, 1, 5, 2, 4, 3. Un envoi (*tornada*) de trois vers reprend deux mots rimes par vers dans l'ordre 2,5 / 4,3 / 6,1. Cependant, réduire la sextine à une simple combinatoire, par exemple en la généralisant à n au lieu de six, peut lui faire perdre sa puissance de création, c'est le problème soulevé par Queneau et sa sextine généralisée en n-Me, ou queneine, dans Cent mille milliards de poèmes, paru en 1961.

Arnaut Daniel rendit célèbre la sextine dont la plus célèbre, sur l'ongle et l'oncle, commence ainsi, avec les six mots rimes qui vont ensuite entreprendre leur ronde :

*Lo ferm voler qu'el cor m'intra  
no-m pot jes becs escoissendre ni ongla  
de lausengier qui pert per maldir s'arma  
e car non l'aus batr'ab ram ni ab verga  
sivals a frau lai on non aurai oncle  
jaunirai joi en vergier o dinz cambra*

*mais* il faudrait la citer intégralement pour apercevoir sa composition.

---

*De la pluie  
de feu  
au nouvel amour.  
La Comédie  
de Lacan*

Lacan va alors traduire (ou lire une traduction ?) d'un poème « qui se distingue, dit-il, par ce que les auteurs effarouchés appellent un poème débordant les limites même de la pornographie, allant jusqu'à la scatologie, sur un cas qui semble s'être produit comme un problème dans cette casuistique particulière qui suppose des jugements rendus à l'occasion, cette casuistique morale courtoise »<sup>19</sup>.

*Pus Raimons e Truc Malecx*

I

*Pus Raimons e Truc Malecx  
chaptèn n'Enan e sos decx,  
e ieu serai vielhs e senecx  
ans que m'acort in aital precx  
don puesca venir tan grans peca :  
al cornar i'agra mestiers becx  
ab que traisses del corn lo greca ;  
e pues pogra leu venir secx  
quel fwns esfortz qu'ieis d'inz des plecx.*

II

*Ben l'agr'ops que fos becutz  
e'l becx fos loncx e agutz,  
quel corns es fers, laitz e pelutz  
e prions dinz en la palutz,  
e anc nul jorn no estai essutz,  
per que reliant en sus lo glutz  
c'ades per si cor ne redutz :  
e no Laing que mais sia drutz  
cel que sa boc'al corn condutz.*

V

*Ben es estortz de perilh  
que retrag for 'a sonfilh  
e a totz aicels de Cornilh ;  
mielz li vengra fos en eisilh  
que la cornes el enfonilh  
entre l'esquin el pencenilh  
per on se legon li rovilh ;  
ja no saubra tant de gandilh  
no'l compisses lo groing e'l cilh.*

III

*Pro'i agra d'azaus assail,  
de plus bels que valgron mais ;  
e si en Bernatz s'en estrais,  
per Crist, anc no'i fes que savais,  
car l'en pres paors et esglais :  
que sil vengues d'amon lo rais,  
si l'escaldera'l col el cais ;  
e no's cove que dona bais  
aquei que cornes corn putnais.*

IV

*Bernatz, ges eu no m'acort  
al dig Raimon de Durfort  
qe vos anc mais n'aguessetz tort,  
que si cornavat per deport  
ben si trobavat fort contrafort,  
e la pudors agra'us tot mort,  
que peitz of no fa ferns en ort :  
e vos, qui que'us en desconort,  
lauzat en Dieu que'us n'a estort!*

VI

*Bernatz de Cornes no s'estrilh  
al corn cornar ses gran dozilh  
ab quel trauc tap el penchenilh :  
pueis poira cornar ses perilh.*

19. J. Lacan, *Ethique de la psychanalyse*, séance du 9 mars 1960. Voir les cours d'amour et les jugements rendus dans André le Chapelain.

R. Dragonetti, *La technique poétique des trouvères dans la chanson courtoise*, Bruges, 1960

« Puisque Seigneur Raymond défend Dame Ena et ses ordres, je serai d'abord vieux et blanchi avant de consentir à des requêtes pareilles, d'où il pourrait résulter un si grand inconvénient. Car pour emboucher la trompette, il lui serait besoin d'un bec avec lequel il tirerait du tuyau les grains et puis il pourrait bien sortir de là, aveugle, car la fumée est forte qui se dégagerait de ses replis ; » etc. « Mieux lui vaudrait qu'il fut allé en exil que de l'avoir cornée dans l'entonnir entre l'échine et le pénil par où se suivent les matières couleur de rouille. Et il n'aurait jamais su tant se garantir qu'elle ne lui compissât le museau et le sourcil etc. » Jusqu'à l'envoi : « Dame, que Bemart ne se dispose point du tout à corner de la trompette sans un grand dousil avec lequel il fermera le trou du pénil et alors il pourra corner sans péril ».

Lacan applique Amaut Daniel et sa trompette au mythe de la flûte poétique de Pan. Poursuivant la nymphe Syrinx qui lui échappe dans les roseaux, Pan, de colère, fauche ces roseaux, en tuyaux inégaux, qui deviennent une flûte et Syrinx, transformée, est le tuyau de la flûte. Souffler dans la flûte ou corner dans la trompette, c'est dit Lacan équivalent, c'est une pratique du signifiant, un vide central autour de quoi s'ordonne ce à travers quoi se sublime le désir.

*Dante met Lacan à sa place : avec les maîtres, les sodomites*

Vouloir traiter de la sublimation du désir en ne se référant qu'au hasard d'un côté et qu'à la chamne signifiante de l'autre, sans trop préciser la rencontre... il peut y avoir l'espace d'un lapsus. Dante joue à Lacan un tour à sa façon.

Dante s'est essayé à la sextine en composant, par exemple, « *Amour, ne vois-tu pas que cette dame, ...* », (*Rimes, CII*) sextine double où cinq mots clefs apparaissent au moins une fois, deux d'entre eux deux fois, et un six fois par strophe, tour à tour, chacun revenant onze fois au total dans les cinq strophes et l'envoi, comme l'analyse André Pézard qui déclare que la traduction n'a pu se plier à ce mécanisme implacable. Et dans la *Comédie*, Dante rencontre Arnaut Daniel et compose dans son texte en italien du faux Arnaut Daniel en langue d'oc.

Plutôt faraud, Lacan interpelle son auditoire : « Je ne serais pas complet si je n'ajoutais pas au dossier, à toutes fins utiles, et en quelque sorte pour situer en l'occasion la place que nous pouvons donner à ce singulier morceau littéraire, qu'Arnaut Daniel se trouve fiché quelque part, — c'est au chant xiv du Purgatoire que Dante le situe dans la compagnie des sodomistes ». Effectivement, Arnaut Daniel, qu'est-ce qu'il fiche là ?

Très intéressante est cette glissade que fait Lacan. Dante rencontre Amaut Daniel au chant xxvi — et non XIV — du Purgatoire. (115-120, 136-148). Dans ce chant xxvi, il y a bien deux cortèges de sodomites qui marchent en sens contraire. Il y a la troupe de ceux qui ont péché contre nature, qui ont été luxurieux au sens de Sodome et Gomorrhe, et celle des poètes, tel Arnaut Daniel, qui purge son « passé de folage » et doit se maintenir dans le feu qui le brûle et le purifie, le feu du Purgatoire, le soleil.

---

*De la pluie  
de feu  
au nouvel amour.  
La Comédie  
de Lacan*

Arnaut « s'enfouit au feu qui les affine » traduit Pézard. Tout proche d'atteindre les rives du Léthé, Arnaut Daniel est présenté par Dante comme le meilleur forgeron de rimes d'amour et poésies de roman en parler maternel, autrement dit, en langue vulgaire.

S'il n'était « excellent fèvre en parler maternel », il serait dans le double cortège des sodomites en Enfer, sous la pluie de feu du chant... XIV précisément. Chant xiv de l'Enfer et chant xxvi du Purgatoire correspondent. Sauf que les sodomites qui sont sous la pluie de feu et brûlent en Enfer ont, pour les uns, péché contre nature, mais pour les autres, lettrés et grands clercs, péché contre l'éthique, contre un amour naturel, celui qu'on doit à sa langue maternelle. Maître Brunet, le maître de Dante, est parmi la troupe des sodomites, sous la pluie de feu, non parce qu'il a eu des rapports de luxure, mais parce qu'il a abandonné l'italien au profit du français et a promu le français comme une langue plus apte à sa poésie<sup>20</sup>.

Au chant xiv de l'Enfer, Dante demande à Virgile quand il verra le Léthé, dans la mesure où le Léthé qui procure l'oubli des péchés, naît de la pluie de feu. Virgile promet à Dante qu'il verra le Léthé « hors du gouffre, là-haut où les âmes vont se laver quand la culpabilité est chassée par pénitence ». Et sous la pluie de feu, en longeant les rives de la rivière de sang qui éteint le feu, Dante et Virgile peuvent poursuivre leur route en laissant là Maître Brunet, Priscien, et autres lettrés qui ont péché contre la langue maternelle.

Est-il abusif de se demander pourquoi Lacan place Arnaut Daniel sous la pluie de feu ?

En 1960, par lapsus, Lacan place Arnaut Daniel sous la pluie de feu « parce que » il ne tient pas compte qu'il a rimé en langue vulgaire, en parler maternel. Cette première confrontation de Lacan avec Dante est le début d'une longue série. Lacan assimile érotique courtoise et pratique analytique de l'amour de transfert, ce qui extrait l'amour de transfert de cette zone hygiénique et naturaliste où le cantonne le moralisme de la psychopathologie. Imaginer que rien n'est plus pornographique qu'une sextine, pour laquelle on peut, si on a mal rimé le parler en langue vulgaire, se retrouver sous la pluie de feu pour l'éternité.

Pour avoir négligé la primarité du langage et le champ de l'Éloquence Vulgaire, le chant tout autant, Lacan va devoir revenir à Dante une deuxième fois.

---

20. Puisque en 1973, l'Église a bouleversé les dogmes, Pasolini retourne à l'envers la *Divine Comédie*, l'ancien Paradis sera l'Enfer, et là, le parler maternel, illustre, cardinal, royal et courtois sera en usage : « La « Divine Mimesis », ou « Mammon » (ou « Paradis »), se présente mythiquement comme la dernière oeuvre écrite dans l'italien non national, l'italien qui garde vivantes et rangées dans une réelle contemporanéité toutes les stratifications diachroniques de son histoire. En Enfer on parle donc cet italien, dans toutes ses combinaisons historiques : osmose avec le latin (le latin classique et le latin médiéval), croisements dialecte-latin, koiné-latin, langue littéraire-latin, technolange-koiné, etc — tous les croisements possibles, selon les exigences des discours indirects libres des différents personnages, socialement divers. Pier Paolo Pasolini, *La Divine Mimesis* 119751, Paris, Flammarion, 1980, p. 73-74.

## LE PURGATOIRE

*Dante, deuxième prise : la langue vulgaire à l'assaut du signifiant*

C'est dans *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* que Lacan, qui entre temps a forgé une définition du sujet « représenté par un signifiant pour un autre signifiant » et du signe « qui représente quelque chose pour quelqu'un », aborde à nouveau les rapports du poème et du signifiant, de l'art poétique et de la pratique psychanalytique.

Discutant l'exemple de Chomsky, *Colorless green ideas sleep furiously* pour démentir qu'une phrase grammaticale puisse ne pas avoir de signification, de *meaning*, et après avoir remarqué que l'inconscient n'a rien à faire de ces significations métaphoriques et ne connaît pas la grammaire, Lacan note que si on commence à chanter ces quelques mots, *Colorless green ideas sleep furiously*, on remarque que toutes ces consonnes imposent un certain souffle pour pouvoir dire *cll, grn, slp, frsl et* voilà Lacan en marche vers sa sextine ou en l'occurrence, vers deux alexandrins. 11 fait le compte des consonnes, — un certain compte — « les deux I, le *c* de *color*, le *g* de *green*, le *n*, un troisième I, un quatrième I, » et il considère qu'il est en présence de la même batterie consonantique que dans

*,onge, Songe, Céphise, à cette nuit cruelle  
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle*

Parler de « nuit cruelle » ou de « nuit éternelle » n'est pas plus étrange que de parler d'un « carré rond » ou de « green ideas », « la valeur émouvante de ces deux vers est essentiellement dans la répercussion d'abord de ces quatre *s* sifflants qui sont soulignés au tableau, de la répercussion de Céphise dans « fut » de la seconde ligne, à la répercussion du *t* quatre fois, du *n* de nuit deux fois, de la labiale primitive *f* promise par sa forma atténuée du *se* de Céphise, dans ce « pour tout un peuple » qui harmonise, qui fait vibrer d'une certaine façon quelque chose qui, assurément dans ces deux vers, est tout le sens, le sens poétique, et ceci est de nature à nous forcer à nous rapprocher plus intimement de la fonction du signifiant<sup>21</sup> » sans pouvoir en être assuré puisque aucun référent ne peut répondre du sujet étant donné que le sujet est lui-même impliqué dans le discours qu'il tient, en ce point insaisissable qui fonde la répétition.

Immédiatement après avoir compté les consonnes, Lacan se replonge dans Dante. Avec *De vulgari Eloquentia*, (lu dans la traduction de Marigo, semble-t-il ?) Lacan développe sa ferme attaque de la linguistique.

Dante entreprend « un traité du bien-dire en langue vulgaire » et pose immédiatement la question clé : « Toute science a pour tâche non de démontrer son sujet mais de le montrer à découvert afin que l'on sache sur quoi elle roule », or on ne peut faire du sujet un objet, « cela n'échappe pas plus à aucun linguiste que ça n'échappe

---

*De la pluie  
de feu  
au nouvel amour.  
La Comédie  
de Lacan*

---

21. J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séance du 2 décembre 1964, Sténotypie. Site elp.

à Dante et à son lecteur » dit Lacan. Mais le linguiste s'engage toujours plus dans la voie de la formalisation, ce qui exclut le sujet, « nous analystes, notre visée doit être exactement contraire puisque c'est là le pivot de notre praxis ». Coincé entre la philosophie, qui masque ce qui est perdu chaque fois que le langage essaie dans un discours de rendre raison de lui-même, et la psychologie du développement style Piaget, l'analyste est logé à la même enseigne que le poète, franchir la barre du sens et faire en sorte que le circuit de la lettre que cela déclenche puisse trouver une fin.

Garde-fou indispensable pour aborder les métamorphoses du signifiant, la topologie est appelée à la rescousse, topologie des surfaces à l'époque, et Lacan déploie toutes les figures qu'il a déjà utilisées pour se défaire de la sphère : la bande de Moebius, la double bande, les coupures sur la bande, la bouteille de Klein, le cross cap, (il les reprendra, une par une, dans le séminaire *L'insu que sait...* lorsqu'il refera encore une fois, le même chemin) pour aboutir à cette affirmation rigolote « je me suis posé la question, je pense que si Dante revenait, il se serait trouvé, au moins dans les années passées, à l'aise dans mon séminaire » ! Pourquoi ? Dante a, pour reprendre les termes de Lacan, le plus vif sens du caractère premier et primitif du langage, du langage maternel dit-il, « en l'opposant à tout ce qui, à son époque, était attachement, recours obstiné à un langage savant, et pour tout dire, préemption de la logique sur le langage »<sup>22</sup>, c'est clairement affirmé dans *De vulgari eloquentia*, et constitue son oeuvre même tout entière. Langue du nourrisson, langue du peuple, « celle que nous parlons sans aucune règle, imitant notre nourrice » écrit Dante<sup>23</sup>, illustre, cardinale, royale et courtoise. Illustre, elle illumine, cardinale, elle est un gond, royale elle cherche asile, pèlerinant comme une étrangère puisqu'il n'y a pas de palais royaux en Italie, et courtoise n'est rien d'autre qu'une règle pourpesée des choses qui se doivent faire »<sup>24</sup>.

La grammaire est présente dans les premiers balbutiements, et pour montrer quelle est la fausse monnaie du signifiant, (chose qui sera également reprise dans le séminaire de 1977, *L'insu que sait...*), Lacan produit un petit montage, trouvé chez Darwin : l'enfant appelle un canard « coé, coé » en américain, en français « coin coin » (car les canards américains ne crient pas comme les canards français). Puis, l'eau s'appelle « coin coin » puis tout ce qui barbote dans l'eau s'appelle « coin coin » y compris tous les oiseaux, dont le canard, puis la pièce de monnaie qui porte l'aigle américain s'appelle... coin coin<sup>25</sup>, ce qui est trouvaille de l'individu quand il ne se laisse pas entraver par le préjugé dit Lacan ! Ce qui relie le canard à la pièce de monnaie est effacé et n'a pas de sens. Il y a un rapport signifiant entre la monnaie et

22. J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séance du 9 décembre 1964.

23. « Nous avons aussi une autre langue que les Romains ont appelée grammaire. 1••.1 De ces deux langues, le vulgaire est la plus noble, aussi bien parce qu'elle fut la première dont usai le genre humain et parce que le monde entier jouit de semblable fruit, bien qu'elle soit partagée entre maintes façons de choisir les mots et de les prononcer ; et encore parce qu'elle nous est naturelle, alors que l'autre est faite plut& par art ». Dante, O.C., *De vulgari eloquentia*, op. cit., p. 552-53.

24. Dante, O.C., *De vulgari eloquentia*, op. cit., p. 589.

25. Pour les non-anglicistes à coin est une pièce de monnaie, et Lacan pratique allègrement la confusion de langue entre coe coe et coin coin...

le cri, mais dès que le cri s'articule et signifie quelque chose, on entre dans le registre de la fausse monnaie, ça s'échange comme valant la même chose, mais comme il n'y a pas de référent, de maîtres-mots sur lesquels fonder un langage objet, ce qui s'échange vaut pour une unité, échange faux, « garanti » par la proposition, par la grammaire. Se profilent à l'horizon les questions afférentes à l'économie du signifiant et à son mode de production, qui entreront en ligne de compte dans les séminaires des années soixante-dix.

*«J'ai médité de l'amour quand j'ai dit que son champ est foncièrement narcissique »*

Lacan avance dans les conséquences de sa détermination d'une Autre scène (pour reprendre les mots de Freud) que la scène du miroir qui est celle du leurre de la réalité. Il développe que l'érotisme par la pratique poétique, romantique, en mettant l'accent sur le *nonsense* permet, comme *Alice in Wonderland*, un franchissement des limites du miroir. Il est alors amené à envisager ce que, pour le moment, il n'appelle pas avec Rimbaud, un nouvel amour, mais « avec un autre accent, l'amour ». «J'ai médité de l'amour quand j'ai dit que son champ, le champ de la *Verliebheit*, c'est un champ à la fois profondément ancré dans le réel, dans la régulation du plaisir et en même temps foncièrement narcissique<sup>26</sup> » déclare-t-il. Pour le psychanalyste, il s'agirait de pouvoir strictement repérer les deux portes de cette structure, telles les deux portes du rêve dans *l'Énéide*, la porte de come qui ouvre sur la vérité du rêve, et la porte d'ivoire qui est celle du jour, du rêve le plus chargé d'erreurs et qui est le lieu, dit Lacan, « où nous croyons être une âme subsistant au coeur de la réalité ».

A cet endroit, Dante quitte Virgile.

---

*De la pluie  
de feu  
au nouvel amour* ▶.  
La Comédie  
de Lacan

#### AU SEUIL DU PARADIS

*Dante, troisième prise, l'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre.*

Une troisième fois, Lacan revient à Dante, après en avoir fait l'annonce dans son texte illisible de 1972, *L'étourdit*. Il y revient dans le séminaire de 1977, dont le titre, à l'évidence influencé par *Finnegans Wahe*, est aussi une façon de revenir au maître de Joyce, Dante et sa comédie amoureuse, l'Alieghieri, le porteur d'ailes.

Comment repérer la structure des deux portes, celle de corne et celle d'ivoire, en ce lieu où Virgile laisse Dante seul ? J'évoquerai là les deux verticales qui ferment l'horizontale, le trait du Un, de la lettre H.

---

26. J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séance du 16 décembre 1964.

Le 8 février 1977, juste avant d'être « poussé vers Dante » encore une fois, Lacan déclare :

je m'suis attaché à lire, à lire quelque chose qui est paru à la Société, à la Société Royale de Londres et qui est un Essai sur *la rosée*. Ça, ça avait la grande estime d'un nommé Hershell qui a fait quelque chose, quelque chose qui s'intitule *Discours préliminaire sur l'étude de la philosophie naturelle*. C'qui me frappe le plus dans cet *Essai sur la rosée*... c'est qu'ça n'a aucun intérêt! (*rires de toute la salle*) Je m le suis procuré bien entendu à la Bibliothèque Nationale où j'ai comme ça de temps en temps quel, quelque personne qui fait un effort pour moi, une personne qui est, qui est là-bas musicologue et qui est en somme pas trop mal placée pour me procurer... dans l'occasion, comme j'n'avais aucun moyen de, d'avoir le texte original que à la rigueur j'aurais pu arriver à lire, c'est une traduction c'que je lui ai réclamé. Elle a été traduite en effet, cet Essai sur la *rosée*, cet Essai sur la *rosée* a été traduit de son auteur... de William Charles Wells, elle a été traduite par le nommé Tordeux, maître en pharmacie. Et il faut vraiment énormément s'forcer (*tousse*) pour arriver à... à y trouver le moindre intérêt. (*légers rires*) Ça prouve que, que tous les phénomènes naturels ne nous intéressent pas autant. Et la rosée tout spécialement, ça, ça nous glisse, ça nous glisse à la surface. C'est tout de même assez curieux, tout de même assez curieux que la rosée par exemple n'a pas l'intérêt que Descartes a réussi à donner à l'arc en ciel. La rosée est un phénomène aussi, aussi naturel que l'arc en ciel, pourquoi est-ce que ça n'nous fait ni chaud ni froid ? C'est très étrange et c'est bien certain que, c'est en raison de son rapport avec le *corps* que nous nous in... que nous nous intéressons pas aussi vivement à la rosée qu'à l'arc en ciel, parce que l'arc en ciel nous avons le sentiment que ça débouche sur la théorie de la lumière euh... tout au moins nous avons ce sentiment depuis que Descartes l'a démontré. Oui! Enfin, je suis perplexe sur ce, sur ce peu d'intérêt que nous avons pour la rosée. Il est certain qu'il y a quelque chose de centré sur les fonctions du corps, qui, qui est ce qui fait que nous donnons à certaines choses un sens. La rosée manque un peu d'sens. Voilà tout au moins ce dont j'témoigne après une lecture que j'ai faite aussi attentive que j'pouvais de cet Essai sur *la rosée*

La rosée ? Que vient faire là ce météore ? Vient-il vraiment des étagères de la Bibliothèque Nationale ?

Quand Julia Kristeva, fait parattre, quelques semaines plus tard, en mai 1977 son ouvrage *Polylogue*, recueil d'articles du début des années soixante-dix, Lacan la prie, la presse, de venir assister au commentaire qu'il va en faire à son séminaire. « Polylogue » est aussi le titre d'un des articles, daté du printemps 1974. Il s'ouvre par une citation de Sollers « Dante et la traversée de l'écriture » et se développe tout entier enroulé dans le texte *H* de Sollers. *H* est un polylogue puisque le polylogue, c'est *H*, et il se termine comme se termine *H* puisque Julia Kristeva nous plonge dans le texte de *H* :

*Kilusu ? Kilucru ? Kiluentendu ? Aver ça, le calme descend dans les cendres. Feu couvant sous langue. On est pas chez soi. Et il enlèvera l'enveloppe redoublée des peuples, la couverture étendue sur toute nation. Nous avons conçu, nous avons été en travail, mais nous n'avons enfanté que du vent. C'est pourquoi va, entre, sors, rentre,*

*ressors, ferme-toi sur toi, cache-toi de toi hors de toi, reviens, sors, rentre vite. Et si la voix crie, tombant d'hydrogène, alors, que crierai-je ? crie-lui : toute chair est comme l'herbe, l'ombre, la rosée du temps dans les voix.*

Alors, quand Lacan s'adresse à Julia Kristeva en disant :

J'aime beaucoup c'texte. (*soupire*) C'est un, c'est un recueil d'un certain nombre d'articles. Ça n'en est pas moins précieux. J'aimerais quand même m'informer auprès de Julia Kristeva puisque j'ai... elle a eu le elle a fait l'effort *ce* matin de bien vouloir se déranger comment elle conçoit ce *Polylogue* j'aimerais bien qu'elle me dise si ce *Polylogue* comme peut-être enfin il m'apparait pour autant qu'ai pu le lire car je ne l'ai pas reçu il y a longtemps si ce *Polylogue* est une polylinguïstie, j'veux dire si la linguistique y est en quelque sorte c'que j'crois qu'elle est quant à moi, plus qu'éparse, est-ce que c'est ça que par polylogue elle a voulu dire? Eeeelle agite la tête de haut en bas (rit *doucement*) d'une façon qui paraît m'approuver mais si elle avait encore un p'tit filet de voix pour, pour m'le glapir, je, je ne serais pas fâché quand même.

le « glapir » qui vient rejoindre les jaspiner, vagir, aboyer, est un des termes que désormais Lacan emploie pour fréquenter ce bord de non signifiante de ce dans quoi plonge la langue maternelle, lorsque le corps vivant parle et résonne.

Julia Kristeva définit la région de la parole comme une zone entre la région du langage où le sujet n'est pas encore, c'est-à-dire la région où s'exerce l'économie du signifiant, et la région du langage où le sujet est forclos, c'est-à-dire la région du système, de la métalangue. Il faut de l'autre pour qu'il puisse y avoir du sens, de la traversée, du passage, du mouvement, donc deux langues, c'est le fait même du procès sémiotique, « un rapport à l'autre est nécessaire pour que la pulsion chiffre le langage et que le dispositif sémiotique s'inscrive dans le symbolique », écrit-elle<sup>27</sup>.

Et quand Lacan forme le vœu que la psychanalyse fonde une pratique sans valeur, nous pouvons trouver dans les thèses de Julia Kristeva comment elle définit ce qui est sans valeur, sans franchissement de la barre entre signifiant et signifié, c'est l'élimination, cet effacement d'un élément vocalique final devant un élément vocalique initial, soit dans le compte des syllabes, (on l'a vu dans l'entreprise de Pézard de passer de l'hendecasyllabe italien au décasyllabe français), soit dans la langue écrite ou orale, marquée en français écrit par l'apostrophe. C'est une des marques de l'accent, le petit coup de pouce personnel que chaque corps vivant donne à la langue morte. J'me casse la tête, disait Lacan, l'réel, c'est autre chose que le réel...

La rosée résonne, et Lacan va chercher à faire de ce météore un autre tour, en lisant ce texte scientifique bizarre, *Essai sur la rosée*, qui veut par exemple *mesurer* combien de graines peut faire pousser la rosée selon diverses conditions, etc. La science serait-elle réveil ?

---

*De la pluie  
de feu  
au nouvel amour.  
La Comédie  
de Lacan*

---

27. J. Kristeva, «Pratique signifiante et mode de production » 1975, *Polylogue*, Paris, Seuil, 1977.

Dans cette même séance, Lacan revient sur la structure des deux portes, la porte de corne qui ouvre sur la vérité du rêve, et la porte d'ivoire qui est celle du jour, du rêve le plus chargé d'erreurs et qui est le lieu où nous croyons être une Ame subsistant au coeur de la réalité.

En tous les cas y'a une chose où j'me suis risqué à opérer dans le sens de la métalangue, la métalangue sur quoi tout à l'heure j'interrogeais Julia Kristeva..... La métalangue en question consiste à traduire *Unbewußt* par une-bévue ça n'a absolument pas l'même sens, mais il est un fait c'est qu'dès que l'homme dort il unebévue à tour de bras. Et sans aucun inconvénient, mis à part le cas de somnambulisme. Le somnambulisme a un inconvénient c'est quand on réveille le somnambule. Comme il s'promène sur les toits il peut arriver qu'il ait le vertige mais à la vérité la maladie mentale qu'est l'inconscient ne s'éveille pas. C'que Freud a énoncé et c'que je veux dire c'est c'la. Qu'il n'y a en aucun cas de réveil.

La science elle n'est qu'indirectement évocable en cette occasion, c'est un réveil mais un réveil difficile et suspect. Il est sûr qu'on n'est réveillé que si *ce* qui se présente et représente est je l'ai dit sans aucune espèce de sens, or tout c'qui s'énonce jusqu'à présent comme science est suspendu à l'idée d'Dieu. La science et la religion vont très bien ensemble, c'est un dieulire mais ça n'présume aucun réveil. Heureusement y a-t-il un trou, entre le délire social et l'idée d'Dieu il n'y a pas d'commune mesure. Le sujet se prend pour Dieu mais il est impuissant à justifier qu'il se produit du signifiant du signifiant S indice 1 et encore plus impuissant à justifier que ce Si indice 1 le représente auprès d'un autre signifiant, et qu'ce soit par là que passent tous les effets de sens, lesquels se bouchent tout de suite, sont en impasse. Voilà! (astuce de l'homme c'est de bourrer tout c'la j'vous l'ai dit avec de la poésie qui est effet de sens mais aussi bien effet de trou. Il n'y a que la poésie vous ai-je dit qui permette l'interprétation et c'est en cela que je n'arrive plus dans ma technique à c'qu'elle tienne je n'suis pas assez poète je n'suis pas poète assez.

---

Mayette  
Viltard

### *Un nouvel amour*

Alors, encore une fois, Lacan maltraite Dante, sans prendre garde que leur chute sera commune. Le 8 mars, il commente :

Dante a commencé à cette occasion à l'occasion de ladite poésie amoureuse, a commencé à bouffonner. Il a créé non pas c'que j'n'ai pas créé à savoir un métalangage, il a créé c'qu'on peut appeler une nouvelle langue... c'qu'on pourrait appeler une métalangue parce qu'après tout toute langue nouvelle c'est une métalangue. Mais comme toutes les langues nouvelles elles se forment sur le modèle des anciennes c'est-à-dire qu'elle est ratée. Qu'est-ce qu'il y a comme fatalité qui fait que quel que soit le, le génie de quelqu'un il recommence dans le même rail dans c'rail qui fait que la langue est ratée, que en somme c'est une bouffonnerie de langue. La langue française n'est pas moins bouffonne que les autres, euh ... c'est uniquement parce que nous en avons le goût, euh ... la pratique, que nous la considérons comme supérieure elle n'a rien de supérieur à quoi que ce soit elle est exactement comme l'algonquin ou le coyote elle vaut pas mieux. (*tousse*) Si elle valait mieux on pourrait en dire ce qu'énonce quelque part Dante il énonce ça dans un écrit qu'il a fait en latin et il l'appelle *nomina sunt* on prononce «sont» en français *consequentia* la conséquence,

conséquence voulant dire en l'occas... en l'occasion quoi? Ça ne peut vouloir dire que conséquence réelle mais y'a pas d'conséquence réelle puisque l'réel comme je l'ai symbolisé par le noeud borroméen le réel s'évanouit en (*pousse un bref soupir*) en une poussière de tore.

Et que fait-il ? Une confusion. Confusion de langue, confusion d'écriture, il produit sans y prendre garde un nouveau discours analytique, un discours qui ne tourne pas en rond.

Voilà j'suis bien fâché de, d'vous avoir entretenu aujourd'hui de cette espèce d'extrême, il faudrait quand même qu'ça prenne une autre tournure, j'veux dire que de déboucher sur, sur l'idée que, qu'il n'y a d'réel que ce qui exclut toute espèce de sens est exactement le contraire de notre pratique. Car notre pratique nage dans cette espèce de précise indication (*soupire*) que non seulement les noms mais simplement les mots ont une portée. Je n'vois pas, je ne vois pas comment expliquer ça. Si les *nomina* ne tiennent pas d'une façon quelconque aux choses comment est-ce que la psychanalyse est possible? La psychanalyse s'rait d'une certaine façon c'qu'on pourrait appeler du chiqué, j'veux dire du semblant. C'est tout d'même comme ça que j'ai situé dans l'énoncé de mes différents discours la seule façon pensable d'articuler ce qu'on appelle le discours psychanalytique. Je vous rappelle (va *au tableau*) que la place du semblant où j'ai mis l'objet a

— *Plus fort!*

a que la place du semblant n'est pas celle

— *Plus fort, on n'entend pas très bien!*

que (*revient*) j'ai articulée de la vérité. Comment est-ce qu'un sujet puisque c'est comme ça que, que je désigne le S avec la barre, comment est-ce qu'un sujet, un sujet avec toute sa faiblesse, sa débilité, peut tenir la place de la vérité, et même (*repart*) faire que ça ait des résultats?

St

s2

Il s'y place de cette façon, à savoir que (*revient*) un savoir, hein?

*Voix de Jacques-Alain Miller, inaudible.*

— C'est pas comme ça que j'l'ai écrit à l'époque?

*Le public — Non! Non! (brouhaha)*

*Une voix — Non c'est tout inversé.*

— C'est comme ça, c'est tout à fait exact.

*Jacques-Alain Miller — S barré à la place de Si*

*Une voix — C'est mieux, c'est mieux (rires)*

*Jacques-Alain Miller — Si à la place de S2 et S2 à la place de S barré (rires du public)*

*Brouhaha*

— Ah!!!

*Jacques-Alain Miller — S2 là! .. S2! ... 2!...2!*

*Une voix — 2!*

*Lacan rit*

— Eh ben!

(*Revient*) Vous voyez qu'il y a de quoi s'embrouiller...(rires et *brouhaha* ; *quelqu'un dans les premiers rangs : Un nouveau discours, c'est le cinquième !*) oui c'est incontestablement mieux comme ça (*rires*) c'est incontestablement mieux comme ça mais c'est encore plus troublant comme ça (*rires*) J'veux dire que la faille entre S1 et S2 est plus que frappante. Parce que ici (*repart au tableau*) y'a, y'a quelque chose d'interrompu. Et qu'en somme le S1 ça n'est que le commencement du savoir mais un savoir qui ... qui ... qui... qui se contente de toujours commencer comme on dit ça n'arrive à rien

De la pluie  
de feu  
au nouvel amour.  
La Comédie  
de Lacan

Son public ne l'entend pas de cette oreille, Lacan ne va pas changer ce qu'il avait dit auparavant, il est prié de revenir en arrière, on ne bouge pas, silence.

Sans y prendre garde, sans penser à Ponge, sans penser à Rimbaud, juste avec cette fichue *Comédie*, c'est la chute, Lacan vient de changer de réson. Les lettres des quatre discours ne tournent plus en rond, le « nouveau » discours analytique fait obstacle... Voilà Lacan, nous voilà nous-même également, avec un nouvel amour.

A la séance suivante, Lacan confirme : « je crois tout au moins savoir c'que je voulais dire. J'veis essayer aujourd'hui de vous expliquer quoi ». Et il va tenter, dans les trois dernières séances, de cerner une définition de l'amour, jusqu'à soupirer, à propos de Polylogue : « j'aime beaucoup ce texte ». Ce texte ? En voilà quelques mouvements éparés :

L'homme a tendance à se laisser ensevelir sous les mots parce qu'il ne sait pas encore les mots enterrer les mots — erreur d' « Homme » que le « poète », instruit par l'hystérique, ne fera pas.

Lamour ? je veux voir les gens jouir en cherchant pourquoi. Sans quoi, c'est encore Dieu, le négatif « exilé », la fusion mythique.

l'hypothèse du big bang [...] voilà l'impression qu'il faut demander au cois sans quoi quelle barbe le coup d'la fusion de la captation la crèche l'étable le meuh meuh d'la belle et la bête

Je propose de prévoir dès maintenant une région centrale de reproduction avec constitution jusqu'à l'os des intérêts féminins assemblées nationales des pères baratin bourse des noms propres[...] avec normalisation des diverses pratiques homosexuelles [...] sgic sodome gomorrhe international council.

Une forme de vie a vieilli c'est cuit amenez la suivante.

Puisque le corps vivant fait qu'on parle, en usant de façon vivante de lalangue morte, puisque ce corps vivant est ce qui fait obstacle au compte juste du signifiant dans le symbolique, à la transparence de l'échange, à la communication, ce qui nous contraint à aboyer après le langage, puisque l'hystérique est phallus, passion du signifiant, trique, qu'elle est l'élosion vivante, élosion de l'o, qu'elle est t(o)rique, elle est un guide pour la pratique sans valeur, elle maintient la non réversibilité, la dissymétrie, grâce à l'amour qu'elle a pour son père dévalorisé, elle ne fera pas Un avec lui. Dans le discours analytique new look que Lacan fabrique avant de nous quitter, Lacan parie sur l'hystérique pour rendre le psychanalyste assez poète.

17 mai 1977 *amphi de la fac de droit place du Panthéon, dernière séance*

Comme la dernière fois des gens n'entendaient pas au milieu j'aimerais que, qu'on m'dise cette fois-ci si on m'entend. C'n'est pas que c'que j'ai à dire ait une extrême importance

— Est-ce qu'on m'entend?

(*Vague rumeur de ``oui*)

— Est-ce que quelqu'un veut bien dire si on n'm'entend pas par hasard ?

*(Brouhaha et rires)*

— Bon! Alors pour dire les choses par ordre d'importance croissante j'ai eu l'plaisir de m'apercevoir que mon enseignement a atteint *Lecho des savanes* .

*(Rire general et brouhaha)*

Je ne vous en citerai que deux lignes : *(ton de référence erudite)* "ça n'est pas plus compliqué qu'ça, la psychanalyse, enfin ça c'est la théorie d' Lacan". Voilà ! *Lecho des savanes* n° 30 (rire général) Vous pourrez lire ce texte hein, et quand même un peu porno (rires) Que j'ai réussi enfin j'ai réussi j'ai pas fait exprès qu'j'ai réussi à pousser jusqu'au porno c'est, c'est quand même, c'est quand même c'qu'on appelle un succès (rires). Bon! Voilà. Je r'cueille toujours soigneusement le, l'écho des savanes comme si je, comme si je n'avais attendu qu'ça mais c'est évidemment pas l'cas.

Au dernier jour de son séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile d mourre*, en guise d'adieu, Lacan refile narquoisement à l'auditoire qui n'y voit goutte, dans un rire général à ses dépens, sa nouvelle définition de l'amour « de transfert ».

*J'ai réussi*

c'est affirmer qu'il est possible de réussir, l'analyse peut avoir une fin.

*J'ai pas fait exprès.*

Réussir sans le faire exprès, dans les sixties, quand l'accent était mis sur le langage, la linguistique, la définition du signifiant, le symbolique, c'était Picasso, je ne cherche pas je trouve, ainsi que les trouveurs, les poètes courtois. Dans les seventies, quand il s'est agi de la matérialité du signifiant, de la langue, du poids de la sémiotique, c'était je n'trouve pas tant que je ne cherche<sup>28</sup>, j'me casse la tête. Il en manque un peu au psychanalyste pour être « poète assez ». Pour que sa pratique tienne, il faut l'appoint de l'écho, celui des savanes aux multiples langues.

*Pousser jusqu'au porno*

C'est ce que « doit » réussir l'amour de transfert, arracher par l'érotisme l'amour au narcissisme.

*C'est un succès*

Einsuccès de cette maladie mentale qu'est l'inconscient, c'est le nouvel amour.

Et son succès, à ce nouvel amour, est de savoir la mourre, la somme du savoir de deux inconscients comme, on va la voir, au jeu de la mourre, point de rencontre produisant la confusion. Ce savoir permet de refuser d'aimer son inconscient, il n'entretient pas le tournage en rond, il entre dans la roue, à la fois chute et pouvoir extrême.

*je recueille soigneusement l'écho des savanes*

Pour être poète, il faut nécessairement recueillir de l'écho des savanes chaque lettre à sa place sans en rater une.

---

*De la pluie  
de feu  
au nouvel amour.  
La Comédie  
de Lacan*

---

28. Cinsu *que sait...*, séance du 15 mars 1977

*Comme si je n'attendais que ça*

Le « comme si » de la religion. Dans l'église, j'attends ça, comme si je savais la fin, comme si je décidais de réussir un poème, petit, petit, viens que je te...la vache, il a foutu le camp

*Mais ce n'est évidemment pas le cas.*

Evidemment, évidons., je n'attends rien, tout m'étonne, je ne sais pas la mourre, pour savoir la mourre, je dois avoir recours à elle, une aile qui s'aile à mourre.

*Jeu de la mourre et du hasard.*

En 1965, quand Lacan a présenté le jeu de pierre, ciseaux, papier, jeu de main et de doigts qui se joue en silence main fermée, doigts en V, main ouverte, il l'a appelé jeu de la mourre<sup>29</sup> (morra transformée illico par la sténotypie en pot d'Amora). Il voyait dans ce jeu un jeu de dominance tournante. La pierre casse les ciseaux, les ciseaux coupent le papier, le papier enveloppe la pierre, ce qu'il commentait ainsi le sujet s'indétermine dans le savoir, lequel s'arrête devant le sexe, lequel confère au sujet une nouvelle certitude, celle de prendre son gîte dans le pur défaut du sexe. Il pensait qu'un point d'équilibre était calculable, que c'était un jeu de stratégie pure, et que le joueur, en calculant ce point, gagnait sur celui qui jouait au hasard, le calcul du poète corrigeait le hasard. Il n'en va pas ainsi.

Le jeu de la mourre, effectivement parent du jeu pierre ciseau papier, est un jeu de doigts qui se joue en criant, en coups rapides, dans la plus grande excitation. C'est un jeu à information complète, il s'agit de crier le nombre formé par la somme des doigts, de 0 à 5, montrés par les deux joueurs, somme donc de 0 à 10, la partie se jouant en 10 coups. C'est un jeu à information imparfaite, il s'agit de crier simultanément et dans le temps même où les deux joueurs montrent simultanément leurs doigts, donc il manque toujours au joueur qui prend sa décision l'information du choix que fait son adversaire.

En théorie, pour ces jeux, les stratégies optimales<sup>39</sup> sont des répartitions probabilistes des stratégies pures, celles qui ont un point d'équilibre. La détermination mathématique de ces répartitions présupposent que les joueurs sont parfaitement rationnels et qu'ils sont capables de jouer aléatoirement, ce qui est inexact.

Il est en effet impossible à un joueur humain de générer consciemment quoi que ce soit de véritablement aléatoire, impossible de se jeter au sort. Aux prises avec son irrationnalité, il essaie systématiquement d'anticiper les choix de son adversaire, soit en se mettant à sa place, soit en tentant de découvrir des régularités dans la suite de ses stratégies pour les exploiter, même lorsqu'il est informé que la stratégie optimale doit être uniformément aléatoire. De plus, son adaptabilité se manifeste et le fait

---

29. J. Lacan, *Problèmes cruciaux...*, séance du 9 mai 1965.

30. Christophe Meyer et Jean-Daniel Zucker, « Mind-reading Machines », modélisation des adversaires et anticipation dans les jeux à information complète et imparfaite. Internet. 1

également réagir à la réussite ou la défaite passagère de ses séries de coups aléatoires. Enfin, sa mémoire, (sa structure, ses limites, sa pérennité) l'handicape dès que la série des coups mémorisés est importante. De ce fait, les machines, *Mind-reading Machines*, gagnent toujours contre les humains, et le jeu joué par les machines entre elles permet d'étudier les stratégies optimales qui mettent en lumière l'impossibilité des joueurs humains de suivre l'approche théorique de la théorie des jeux. Le joueur ne parvient pas à se livrer au hasard.

Alors, pour *trasumanar*, outrepasser l'humain, Lacan propose de soumettre l'analyste pas assez poète à l'hystérique, une aile hystorique qui telle une *mind-reading* inhumaine joue gagnant au jeu de la mourre.

---

*De la pluie  
de feu  
au nouvel amour.  
La Comédie  
de Lacan*



# Du meilleur aimé

JEAN Au.oucH

*Les lignes ci-dessous amplifient une intervention orale présentée lors du colloque « Mort du psychanalyste, fin d'analyse », (École lacanienne de psychanalyse, Paris les 14 et 15 juin 2003). Elles bénéficient du concours involontaire et néanmoins actif de David Halperin. A lui de dire si ses propos... en pâtissent. Cette intervention fut précédée d'une annonce, réécrite ainsi :*

Être calomnie et roussi au feu de l'amour  
avec lequel nous opérons, ce sont les risques du métier.

**FREUD'**

---

Du  
meilleur  
aimé

*Chaque psychanalyse effective est une liaison, nul n'en doute. Et qui comporte, elle aussi, son poids de parasitage (au sens, positif s'il en est, d'un Lucien de Samosate<sup>2</sup>). De ce point de vue, la mort du psychanalyste comme événement emportant un certain nombre d'incalculables conséquences se laisse ranger (si quelque mort que ce soit « se laisse ranger », ce qui est certes, et pour le dire a minima, questionnable) comme celle qui survient, sauvage rupture, dans une liaison.*

*Si pourtant il y a, comme on le montrera, une spécificité de la liaison analytique (précisément : du psychanalyste comme meilleur aimé), conséquemment, les effets de la mort du psychanalyste tandis qu'une analyse est en cours s'avèreront, eux aussi spécifiques.*

*On tentera de cerner cette spécificité en confrontant ce qui se passe alors avec ce qui peut advenir en fin d'analyse.*

*« Eurydice ne fut jamais de la moindre utilité d quiconque quand elle était vivante » (Halperin). Et d'ajouter carrément : « Qui donc voudrait d'un amour vivant quand il peut en avoir un mort ? » Comme le permet le français depuis le xix<sup>e</sup> siècle, « amour » est ici d'entendre au sens non pas du lien mais de l'objet aimé. Et « mort » non pas au sens de seconde mort, plutôt d'endormi.*

*On montrera que, tel Eurydice, le psychanalyste offre d l'analysant, ouvre pour l'analysant, la possibilité (qui tient d l'aimé) de vivre le plus grand amour — ce qu'il n'y a aucune raison d'identifier au plus sentimentalement intense. Lequel a son terme. Dont est privé l'analysant lorsque, d'aventure, décède le psychanalyste.*

---

1. Sigmund Freud, lettre à Jung, 1909.

2. L. de Samosate, *Éloge du parasite*, traduit du grec et présentée par Claude Terreaux, Paris, Arléa, 2001.

## DU MEILLEUR AIMÉ

Pour ceux qui ignorent cet état,  
qu'ils se représentent d'après les amours d'ici-bas,  
ce que peut être la rencontre de l'être le plus aimé [...].  
PLOTIN<sup>3</sup>

Vais-je mourir ? Scientifique, je penserai la chose probable. Maître, j'en aurai couru le risque. Universitaire, la question me sera épargnée par l'éternisation du savoir. Psychanalyste, je me serai trouvé (la chose n'est repérable, dicible que par après) loger la mort dans l'amour.

Ce plagiat éhonté d'un moment de «Létourdit»<sup>4</sup> (un des écrits quasi illisibles de Jacques Lacan), rien ne m'interdit d'en prolonger la liste : hindouiste, je deviendrai Brahma ; héros grec, mes hauts faits seront chantés par ma cité et je bénéficierai d'une sépulture différente du commun ; juif, je m'effacerai pour la survie de Son peuple ; chrétien, musulman, une vie éternelle m'attend. Plus trivialement : politique, j'inscrirai mon nom dans l'histoire ; père, je me prolongerai dans mes enfants ; amant dans le souvenir de l'aimée ; auteur dans mon oeuvre ; quidam... Eh bien, quoi quidam ? Rien de tout cela, sans doute... Rien qui, pour moi, vienne tamponner l'espace de l'entre-deux-morts, rien qui fasse barrage à ce que ma mort physique ne soit, aussitôt ou presque, absorbée dans la disparition de toutes les traces qu'aura pu laisser mon parcours de vivant. Ou, plus exactement, ces traces ne seront bientôt plus en rien référées à moi (plus personne ne sait en quoi je prolonge mes arrière-grands-parents dont je ne sais moi-même pratiquement rien). Il se pourrait bien — n'est-ce pas ? — que « quidam » soit le terme le plus approprié pour dire au plus près l'acuité du rapport moderne du sujet à la mort.

Mais c'est de psychanalyse qu'il va s'agir ici. Ou du moins, on peut l'envisager, sinon le croire, car il est désormais bien des endroits où, sous couvert de psychanalyse, on sert à qui voudra telle de ces sauces à l'instant évoquée. Il s'agit de psychanalyse et donc de ce dispositif au sein duquel la mort, disais-je avec Lacan, est logée dans l'amour.

---

3. Cité par Pierre Hadot, *Plotin ou la simplicité du regard*, Paris, Gallimard, Folio essais, 1997, p. 93.

4. J. Lacan, «Létourdit», in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 475. Voici ce texte :

« Nous en sommes au règne du discours scientifique et je vais le faire sentir. Sentir de là où se confirme ma critique, plus haut de l'universel de ce que "l'homme soit mortel".

Sa traduction dans le discours scientifique, c'est l'assurance-vie. La mort, dans le dire scientifique, est affaire de calcul des probabilités. C'est, dans ce discours, ce qu'elle a de vrai.

Il y a néanmoins, de notre temps, des gens qui se refusent à contracter une assurance-vie. C'est qu'ils veulent de la mort une autre vérité qu'assurent déjà d'autres discours. Celui du maître par exemple qui, à en croire Hegel, se fonderait de la mort prise comme risque ; celui de l'universitaire, qui jouerait de mémoire « éternelle » du savoir.

Ces vérités, comme ces discours, sont contestées, d'être contestables éminemment. Un autre discours est venu au jour, celui de Freud, pour quoi la mort, c'est l'amour ».

## MISE EN ÉCHEC DE LA MÉTAPHORE DE L'AMOUR

Le transfert amoureux fit, dans l'analyse, une entrée imprévue. Il aura suffi que Sigmund Freud se soit positionné à l'endroit de l'hystérique comme ne sachant pas, tout en lui offrant un dispositif où se présentait à l'horizon un possible, singulier et salvateur savoir (précisons : salvateur quant au symptôme, car, pour ce qu'il en est de l'âme... voir plus loin), pour que l'amour y trouve un champ favorable à décocher ses flèches. Il aura fallu quelques lustres, ensuite, pour que la question de l'amour ainsi posée dans l'agir (*l'agieren* de Freud<sup>5</sup>) soit référée, non pas, comme on pouvait l'attendre, à ce non savoir, pas non plus au savoir entre-temps accumulé, mais au sujet *supposé savoir*. Je tiens qu'on n'a pas mesuré le décisif de ce pas.

Quelle sorte singulière d'objet aimé est donc le psychanalyste ? Qu'est-il spécifiquement, en tant qu'aimé, pour que Lacan plusieurs fois en ait fait l'occasion d'un cri de conquête à l'endroit de l'amour ? La phrase de Freud ici choisie pour exergue, dont il serait erroné de négliger qu'elle fut écrite dans une correspondance privée, résonne dans certains propos de Lacan, eux aussi tenus (pudeur ? décence ?) en marge sinon en dehors du dire disons « régulier » du séminaire et des écrits publiés. On notera pourtant, de Freud à Lacan, le pas accompli. tandis que la phrase de Freud paraît indiquer une contingence (« être calomnié et roussi au feu de l'amour », donc en tant qu'aimé, ce sont « les risques du métier »), chez Lacan, on va le lire, il s'agirait non d'une potentialité (un risque éventuel) mais de l'analyse elle-même, d'un inévitable, d'un exercice érotique auquel le psychanalyste ne saurait se soustraire. Le 30 mars 1974, Lacan confie à ses auditeurs pour la plupart non avertis, lors d'une conférence à la *Scuola freudiana*, ce qui lui paraît devoir être la pertinente réponse du psychanalyste pris comme objet aimé. Ne négligeons pas, là encore, que cette déclaration est d'un monsieur qui a soixante-douze ans, et donc bien des choses derrière lui, notamment quelques décennies de pratique psychanalytique.

Enfin, il est certain que s'il y a quelque chose qu'ils lid. est : *les psychanalystes*] préfèrent ne pas savoir, c'est à quoi ils servent.

Donc, moi je ne vous l'ai absolument pas même laissé entrevoir qu'au milieu de ce noeud, que vous soyez libres de quoi que ce soit — si ce n'est d'en choir en vous offrant comme pâture à l'amour : car c'est ça l'analyste, hein ! — c'est quelqu'un qui se fait consommer...

... il y en a à qui ça platt parce que ça rapporte. Freud avait trouvé ça : quand même, on pouvait bien se donner en communion comme ça, il fallait que ça paye : mais en réalité... rien paye ça.

S'offrir comme objet d'amour — car c'est bien de ça qu'il s'agit dans l'analyse, n'est-ce pas ? — s'apercevoir qu'au nom de ceci que vous attachez, que vous collez à la question du savoir, que ça déclenche l'amour, jamais ça n'a été vraiment élucidé.

---

5. Cf. S. Freud, « Remémoration, répétition, élaboration », in *De la technique psychanalytique*, Paris, Puf, 1953.

6. Je ponctue la dernière phrase autrement que le transcripteur.

La métaphore est si insistante dans la culture, qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que Freud, et puis Lacan aient pris appui sur *le feu* de l'amour. Qu'on se souvienne ici du mythe « de la main qui se tend vers la bûche », comme Lacan, son inventeur, le nommez. Mais, justement, il n'est nul psychanalyste, de quelque école qu'il se veuille, pour dire que la réponse de l'analyste au feu de l'amour de transfert doit être de lui-même s'enflammer. D'ailleurs, dès le séminaire *Le Transfert...*, Lacan ne manque pas de souligner que, comme pour Socrate (lui-même pris comme modèle de la position du psychanalyste) avec Alcibiade, Phèdre et quelques autres, il y a, dans l'analyse, une mise en échec de la métaphore de l'amour (autrement dit de ce que Lacan construit alors sans cependant l'écrire sous forme de mathème : l'amour comme métaphore)<sup>8</sup>

*Ce qui fait qu'il [id est : Socrate] n'aime pas, que la métaphore de l'amour ne peut pas se produire, c'est que la substitution de l'erastès à l'erômenos (le fait qu'il se manifeste comme erastès à la place où il y avait l'erômenos) est ce à quoi il ne peut que se refuser, parce que, pour lui, il n'y a rien en lui qui soit aimable, parce que son essence est cet ouden, ce vide, ce creux (pour employer un terme qui a été utilisé ultérieurement dans la méditation néoplatonicienne et augustinienne), cette henôsis qui représente la position centrale de Socrate.*

Mais alors quoi ? Quelle réponse conviendrait étant donné ce désamorçage analytique de cette métaphore ? Le « se faire consommer » nous met sur la voie, pour autant toutefois que cette « consommation » serait non pas tant de l'ordre de la bûche

---

7. Il en fournit même deux versions. Tout d'abord le 7 décembre 1961 (*Le transfert...*) : « Ce désir pour l'objet aimé si je voulais imaginer, je comparerais à la main qui s'avance pour atteindre le fruit quand il est mûr, pour attirer la rose qui s'est ouverte, pour attiser la bûche qui s'allume soudain. [...] Cene main qui se tend vers le fruit, vers la rose, vers la bûche qui soudain flambe [...] son geste d'atteindre, attirer, attiser est étroitement solidaire de la maturation du fruit, de la beauté de la fleur, du flamboiement de la bûche [...] Quand dans ce mouvement d'atteindre, attirer, attiser, la main a été vers l'objet, assez loin, si du fruit, de la fleur, de la bûche une main sort qui se tend à la rencontre de la main qui est la vôtre et qu'à ce moment-là c'est votre main qui se fige dans la plénitude fermée du fruit ouverte de la fleur dans l'explosion d'une main qui flambe, ce qui se produit là alors c'est l'amour ! ». Autre version le 28 juin 1963 : « Ici est le point central autour de quoi se joue ce que nous avons à penser de la fonction de a, [...] le mythe que j'ai fabriqué pour vous [...] de la main qui se tend vers la bûche. Quelle étrange chaleur, cette main devrait-elle porter avec elle pour que le mythe soit vrai, pour qu'à son approche jaillisse cette flamme par quoi l'objet prend feu, miracle pur [...] elle est l'image tout idéal, c'est un phénomène rêvé comme celui de l'amour. Chacun sait que le feu de l'amour ne brûle qu'à bas bruit, chacun sait que la poutre humide peut longtemps le contenir sans que rien n'en soit révélé au dehors, chacun sait pour tout dire, ce qu'il est chargé dans le *Banquet* au plus gentiment bêta d'articuler de façon quasi dérisoire que la nature de l'amour est la nature de l'humide, ce qui veut dire [...] la même chose que ce qui est là au tableau : que le réservoir de l'amour objectal, en tant qu'il est amour du vivant, c'est justement cette *Schatten*, cette ombre narcissique ».

Ajoutons : cette main tendue n'est pas moins active dans le discours du maître, Foucault produisant, lui, à son propos, non un mythe mais le néologisme « éduction » (cf. Michel Foucault, *L'herméneutique du sujet, Cours au Collège de France 1981-1982*, Hautes études, Gallimard, Seuil, Paris, 2001, p. 126-130).

8. Conclusion formulée par Danielle Arnoux dans sa relecture récente du commentaire lacanien du *Banquet* de Platon.

qui se *consomme* en brûlant mais qui se *consume* en ne brûlant pas (peut-être ce que Freud appelle « être roussi »). Lacan, d'ailleurs, à des catholiques de pointe à Bruxelles, ira jusqu'à avouer ce qu'il ne pouvait sans doute pas dire frontalement à ses élèves : que sa place de psychanalyste est celle où se *consume* sa vie<sup>9</sup>. Pas moins !

Ce feu de la consommation, Lacan, le 16 mars 1976 (séminaire *Le sinthome*), l'appellera, quitte à jouer d'un oxymore, un « feu froid » :

La métaphore n'indique que ça : le rapport sexuel. A ceci près qu'elle prouve de fait, du fait qu'elle existe, que le rapport sexuel c'est prendre une vessie pour une lanterne, à condition de mettre le feu à l'intérieur, mais tant qu'il n'y a pas de feu ce n'est pas une lanterne. D'où vient le feu ? Le feu, c'est le réel. Ça met le feu à tout le réel. Mais c'est un feu froid. Le feu qui brûle est un masque, si je puis dire, du réel.

Quel rapport cette consommation du psychanalyste, ce devenir cendre (la cendre : une figure de l'objet petit a) entretiennent-ils avec la mort logée dans l'amour ?

#### DE NOS MONSTRES ANALYSTES COMME DITS-AMANTS

Nous eûmes droit, tout récemment, à une preuve que la cendre, moyennant quelques opérations, peut parfaitement valoir comme objet petit a. En effet, comme l'objet petit a, *la tenture* (qu'on pardonne ce néologisme) de la cendre peut virer au summum du brillant. Ainsi une florissante entreprise nord-américaine t<sup>0</sup> propose-t-elle désormais aux endeuillés, pour 2 299 dollars exactement, de transformer en diamant les cendres du cher disparu. Monté sur une bague, porté au doigt, le diamant pourra être cet interlocuteur privilégié, en permanence disponible, qu'enfin à bon escient l'endeuillé, d'un de ces mots crétins et tendres qu'affectionne l'amour, appellera « mon bijou ».

---

Du  
meilleur  
aimé

---

9. Conférences des 9 et 10 mars 1960 à l'université Saint Louis (Bruxelles). Finauds, avertis, les cathos susdits n'ont pas manqué d'intituler « A cette place, je souhaite qu'achève de se consumer ma vie » la première de ces deux conférences. Voici le propos de Lacan : « De ces vies que donc depuis près de 4 septénaires j'écoute s'avouer devant moi, je ne suis rien pour peser le mérite. Et l'une des fins du silence qui constitue la règle de mon écoute, est justement *de taire* l'amour. Je ne trahirai donc pas leurs secrets triviaux et sans pareils. Mais il est quelque chose dont je voudrais témoigner. A cette place, je souhaite qu'achève de se consumer ma vie. C'est *ceci*. C'est cette interrogation, si je puis dire innocente, et même ce scandale qui, je crois, restera palpitant après moi, comme un déchet, à la place que j'aurai occupée et qui se formule à peu près ainsi : parmi ces hommes, ces voisins, bons ou incommodes, qui sont jetés dans cette affaire à laquelle la tradition a donné des noms divers, dont celui d'existence est le dernier venu dans la philosophie, dans cette affaire, dont nous dirons que *ce* qu'elle a de boiteux est bien ce qui reste le plus avéré, comment se fait-il que ces hommes, support tous et chacun d'un certain savoir ou supporté par lui, comment se fait-il que ces hommes s'abandonnent les uns les autres, en proie à la capture de ces mirages par quoi leur vie, gaspillant l'occasion laisse fuir son *essence*, par quoi leur passion est jouée, par quoi leur etre, au meilleur cas, n'atteint qu'à *ce* peu de réalité qui ne s'affirme que de n'avoir jamais été déçu ? ».

10. Cf. Jean-Paul Dubois, « Le brillant de la mon », in *Le nouvel observateur* du 24 au 24 avril 2003.



Le site [www.mylifegem.com](http://www.mylifegem.com) propose une animation où s'enchaînent les phrases suivantes : *I'll be here when you're sleeping, I'll be here when you awake, I'll be here when you're laughing, I'll be here when you need me most, I'll be here for ever.* Un vrai bonheur de poésie. On relèvera aussi que, grand consommateur de morts, le capitalisme industriel internationaliste fonctionne là à plein régime : après une crémation spécifique où l'on évite que le carbone ne se transforme en dioxyde de carbone, les cendres partent en Pennsylvanie. Une usine y transforme ce carbone en graphite, lequel graphite est ensuite envoyé en Russie, où une autre usine transforme ce cristal en diamant. Mais quel psychanalyste négligerait que cette opération, tel le sacrifice hindouiste — voir les travaux de Charles Malamoud —, n'est pas sans reste ? La grande majorité du carbone n'est en effet pas utilisée, mais conservée dans une banque pour... au cas z'ou. Z'ou le diamant serait égaré, z'ou l'on en redemanderait. Comment l'entreprise caractérise-t-elle ses clients ? On le donne en mille : par « l'amour qu'ils portent aux autres » — ce dont, les clients répondant en nombre à l'offre, il n'y a aucune raison de douter.

Chaque psychanalysant (devenu ou non psychanalyste) serait-il appelé à porter son psychanalyste, ou tel monstre de la psychanalyse (« monstre » apparaît plus juste que « maître »), sous forme de brillant monté en anneau au doigt ? Couvrons-nous de cendres, car les cas ne manquent pas. Ainsi cette charmante et délicieuse personne qui, après quelque temps d'analyse chez Lacan, en est sortie en emportant avec elle... le prénom d'une fille de Lacan ! Elle s'en porte, apparemment, fort bien. Ou cet autre, certes moins drôle, issu du divan de Lacan avec ce qu'il présente vingt ans plus tard comme un certificat d'adoption par Lacan. On mesurera à quel point certains lacaniens sont égarés à seulement apprendre qu'ils accueillent ce témoignage prétendument filial comme un témoignage d'analyse accomplie, voire de passe. Mais Sigmund Freud n'est pas en reste, qu'on se souvienne seulement de cet épisode « historique » du mouvement freudien, de cette distribution d'anneaux marquant l'insertion des « heureux » bénéficiaires dans le comité secret de sa garde prétorienne et rapprochée, un épisode qui fleure une religiosité d'autant plus obscène qu'elle est sans théologie. Une affaire d'anax ?

Manifestement, à l'endroit du transfert en jeu dans chaque psychanalyse, de son possible bouclage, cette façon de porter Freud ou Lacan en diamant au doigt signale une difficulté. En tout cas quelque chose là — puisqu'il y a lieu de parler ici en première personne — ne *me* convient pas. Mais quoi ? Pour distinguer cette inconvenance, voyons ce que pourrait être une éthique psychanalytique, ou plutôt (pour dire la chose carrément), une éthique de l'objet petit *a*.

### ÉTHIQUE DE L'OBJET PETIT *a*

Confierai-je ici que je ne goûte guère le trop fameux « *Wo Es war, soll Ich werden* » ? qui néglige, tout simplement néglige, le pas kantien dans l'éthique, qui ramène et même ravale l'éthique dans le « pathologique ». Je ne vois en effet pas de différence essentielle entre ce commandement et, par exemple, ce que l'on entend chaque jour à la radio, quelque chose du genre : « Automobilistes, souriez ! », ce qui peut aussi « freudiennement » se dire : « Là où vous conduisez, votre sourire doit advenir. »

Comme il le fit souvent à propos de bien des autocorrections qu'il devait s'infliger du fait même de l'avancée de son parcours et des modifications y attenantes, Lacan, discrètement, mais laissant pourtant être visible son geste, revint lui-même sur ce « *Wo Es war, soll Ich werden* » qu'il avait tellement et si diversement promu, qui avait tant plu à ses élèves (règle actuelle de lecture de Lacan : considérer comme spécialement suspect tout ce qui, venant de lui, a été reçu avec enthousiasme). Ainsi peut-on lire, dans la séance du séminaire *L'unebêvue* du 11 janvier 1977 (transcription AFI, modifiée) :

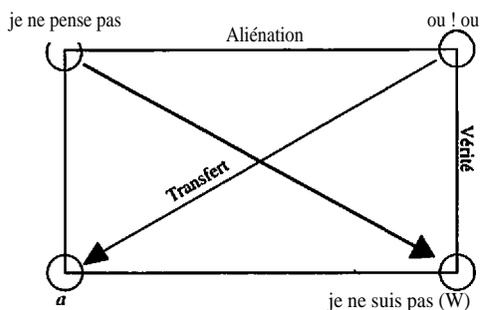
1...I je n'aime pas tellement la seconde topique, je veux dire celle où Freud s'est laissé entraîner par Groddeck. Bien sûr, on ne peut pas faire autrement, ces mises à plat, le Ça avec le gros oeil qui est le Moi. Le Ça, c'est..., tout se met à plat. Mais enfin ce Moi — qui d'ailleurs en allemand ne s'appelle pas le Moi, s'appelle *Ich* — *Wo Es war*, «là où c'était » : on ne sait pas du tout ce qu'il y avait dans la boule de ce Groddeck pour soutenir le Ça, cet « *Es* ».

S'il faut absolument un commandement, préférons plutôt un vers de notre « plus-grand-poète-hélas », le cher Hugo donc, qui, dans *La fin de Satan*, écrivait : « Ne jetez pas ce qui n'est pas tombé ». C'est vrai pour tout, pour l'amour, pour la baise, pour la fin de l'analyse (interrompre intempestivement une analyse, c'est jeter ce qui n'est pas tombé), pour une oeuvre en cours de réalisation, pour le deuil, and *so on*. Lisons :

Or, près des cieux, au bord du gouffre où rien ne change  
Une plume échappée à l'aile de l'Archange  
Était restée, et pure et blanche, frissonnait.  
Lange au front de qui l'aube éblouissante naît  
La vit, la prit, et dit, l'oeil sur le ciel sublime :  
— Seigneur, faut-il qu'elle aille, elle aussi dans l'abîme ?  
Il leva la main, Lui par la vie absorbé,  
Et dit : — Ne jetez pas ce qui n'est pas tombé.

C'est donc une divine parole, et qui offre au moins ce sensible avantage, sur le « *Wo Es war, soll Ich werden* », de ne rien exiger de positif. Il s'agit ici d'une éthique négative, comme on parle de théologie négative, la seule envisageable si nous réglons l'éthique sur petit *a*, autrement dit sur le désirant.

Un mot de Lacan, lui humain *trop* humain, vient entériner ce propos. Il prend appui sur le graphe cf-dessous, qui transcrit la logique de l'acte psychanalytique.



Ainsi, comme il est à attendre, il est conforme à toute notion de structure que la fonction de l'aliénation qui était au départ et qui faisait que nous partions du sommet en haut à gauche, d'un sujet aliéné, se retrouve à la fin égale à elle-même, si je puis dire, en ce sens que le sujet s'est réalisé dans sa castration par la voie d'une opération logique, voie aliénée, remet à l'Autre, se décharge — et c'est la fonction de l'analyste — de cet objet perdu d'où, dans la genèse, nous pouvons concevoir que s'origine toute la structure.

Boucler une psychanalyse, c'est jeter le psychanalyste qui est tombé.

Que se passe-t-il quand meurt un psychanalyste tandis qu'une analyse est en cours ? Cette mort prive l'analysant de jamais pouvoir jeter son psychanalyste. Pour quelle raison ? Réponse, quasi triviale : parce que la façon qu'aura eue le psychanalyste de défaillir, eh bien... n'est pas la bonne.

*Déchoir n'est pas tomber*, tout au moins distinguons-les, même si le verbe « déchoir », qui d'ailleurs tient, dans sa conjugaison, à se distinguer de « choir », penche vers « tomber »<sup>12</sup>. Un psychanalyste peut déchoir de bien des façons, par exemple en manifestant à l'analysant (une phrase, un mot, un geste suffit) qu'il règle son action sur le *velle bonum alicui*. L'analysant alors, tout au moins dans le meilleur des cas, peut le quitter. L'analyste est-il pour autant tombé ? Justement pas, la chose est alors évitée. Il en va de même lorsque meurt un analyste. Il ne tombe pas. Pourquoi non ?

*Parce que les morts certes n'existent plus, mais ceci ne les empêche nullement d'être*, de persévérer dans l'être, ce que rend, jusqu'à la caricature, notre dit-amant. Et donc *d'apparaître*, même si leur apparaître en fait apparemment des êtres à part. Qu'on songe seulement aux cauchemars de l'endeuille où, régulièrement, un discret indice (un visage pâle par exemple<sup>13</sup>) vient signaler au rêveur que le cher disparu, ainsi réapparu, n'est pas à proprement parler un vivant. Les morts (ceux dont le décès endeuille) *sont* morts ; comme morts, ils sont. Ils le sont quand bien même leur deuil serait aussi pleinement accompli qu'on peut l'imaginer. Il s'en déduit que le bouclage

11. J. Lacan, *Latte psychanalytique*, séance du 17 janvier 1968.

12. On dit « nous déchoyons », « vous déchoyez », on ne dit pas « nous choyons », et pas non plus « vous choyez ». Merci à Guy Le Gaufey de m'avoir signalé cette singularité.

13. L'exemple choisi vient au-devant de la célèbre formule nord-américaine : « Un bon Indien est un Indien mort ».

d'une analyse ne peut en aucune façon relever d'un deuil, formule pourtant bien rebattue.

TOMBER, DE CETRE...<sup>14</sup>

Or la « fin de partie », tout au moins telle que la problématise Lacan avec sa « Proposition d'octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », telle que la construit le concept d'acte psychanalytique, ne laisse précisément pas intact, inentamé l'être du psychanalyste. Lacan invente un concept à ce propos, celui de « désêtre », désêtre qu'après l'avoir un temps imputé à l'analysant il réfère au psychanalyste, tandis que l'analysant se trouve, lui, en ce moment temporellement limité, habité par ce que Lacan corrélativement invente et qu'il appelle « destitution subjective ». Ce désêtre, Lacan ira même jusqu'à le conjuguer : « je désuis ». Lequel « désuis » n'a rien à voir avec la déception provoquée par le psychanalyste dès lors qu'il ne tient pas sa position, qu'il en déchoit. Si un autre terme devait lui être associé comme lui étant proche, sans doute serait-ce le remarquable « déchanter »<sup>15</sup>.

Comment, dans l'analyse, peut donc être atteint ce point de rupture où se clivent, se séparent destitution subjective côté analysant et désêtre côté psychanalyste ? Réponse lacanienne (qui n'est *pas toute* la réponse, mais qui fait une réponse cependant) : par l'amour, ou, plus exactement, selon les voies complexes de la *trilogie lacanienne des passions bouddhiques de l'être* que constituent, avec l'amour, la haine et l'ignorance (sur laquelle Lacan fait porter l'accent car elle est liée au sujet supposé savoir - la passion de l'ignorance et la subsistance du sujet supposé savoir se confortant mutuellement). «Bouddhique», disons-nous, car Lacan, sans donner ses références, signale cependant, dans son intervention à Rome en 1953, l'avoir reçue du bouddhisme. Oui certes, du Grand Véhicule plus exactement, mais non sans en avoir plus que sensiblement modifié la teneur. La « Roue de la vie » qui, pour des yeux non avertis, « orne » l'entrée des temples tibétains (qui, plus qu'un ornement, est un guide de vie), comporte en effet, en son centre, trois figurines d'animaux d'ailleurs liées entre elles, et comme faisant la ronde.

---

Du  
meilleur  
aimé

---

14. Un mot reste sous-entendu dans ce sous-titre, que son équivoque cependant indique.

15. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, repris dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

16. « Freud, rappelons-le, touchant les sentiments qu'on rapporte au transfert, insistait sur la nécessité d'y distinguer un facteur de réalité, et ce serait, concluait-il, abuser de la docilité du sujet que de vouloir le persuader en tous les cas que ces sentiments sont une simple répétition transférentielle de la névrose. Dès lors, comme ces sentiments réels se manifestent comme primaires et que le charme propre de nos personnes reste un facteur aléatoire, il peut sembler qu'il y ait là quelque mystère.

Mais ce mystère s'éclaircit à l'envisager dans la phénoménologie du sujet, en tant que le sujet se constitue dans la recherche de la vérité. Il n'est que de recourir aux données traditionnelles que les bouddhistes ne seront pas seuls à nous fournir, pour reconnaître dans cette forme du transfert l'erreur propre de l'existence, et sous trois chefs dont ils font le compte ainsi : l'amour, la haine et l'ignorance. C'est donc comme contre effet du mouvement analytique que nous comprendrons leur équivalence dans ce qu'on appelle un transfert positif à l'origine — chacun trouvant à s'éclaircir des deux autres sous cet aspect existentiel, si l'on n'en excepte pas le troisième généralement omis pour sa proximité du sujet ». J. Lacan, *Écrits* 1, éd. Poche, Paris, Seuil, 1991, p. 191-192.



Roue de la vie

La Roue de la vie est solidement tenue par Yama, Dieu hindouiste de la mort, dont Charles Malamoud a récemment et merveilleusement déplié pour nous les avatars de ses amours sororales et « incestueuses »<sup>17</sup>. Quant aux Trois Poisons de base de la « vie humaine » (*Samsara*, aujourd'hui en Occident le nom d'un parfum), Lacan en fait des... passions. La proximité signifiante de ces deux termes aurait-elle joué ? Quoi qu'il en soit, cette substitution permet la dénomination « passions de l'être » que Lacan, à la différence du bouddhisme, n'assimile pas à autant de poisons. Là où Lacan parle de l'être, le bouddhisme



Les trois poisons

tibétain use du mot *bDag-zin*, souvent traduit par « *ego* ».

Un bouddhiste accepterait-il ce glissement ? Il me semble : justement pas. D'autant moins qu'il n'y a nul « être » dans le bouddhisme, pas plus que de réalité. Autre « distorsion » (car faute d'archive, nous ne pouvons savoir sur quel texte traduit Lacan prend ses appuis), les termes eux-mêmes : amour, haine, ignorance. *Dod-chags*, le coq, c'est, m'apprend le texte apologétique mais néanmoins érudit que j'ai en main<sup>18</sup>, « le désir, l'avidité, l'attachement ». *Zhe-sdang*, le serpent, serait l'aversion, la haine, l'agressivité. Et *gil-mug*, le cochon, l'illusion, l'ignorance, la confusion. Bouddha (pauvre Bouddha qui lui aussi eut des problèmes de transcription de ses séminaires, pauvre Aranda qui, usant de sa prodigieuse mémoire, dicta les sutras de son maître à l'assemblée) déclare que l'homme

...l se consume à travers le feu de l'illusion, le feu de l'attachement et le feu de la haine ; il brûle à travers le feu de la naissance du vieillissement et de la mort ; il se détruit par la souffrance, les plaintes, les lamentations, la douleur, l'ennui et le désespoir.

Revoici donc la consommation.

Lacan, on le constate, *ontologise* l'affaire. Il en écarte le désir<sup>19</sup>, comme pour le laisser à l'abri du traitement que lui inflige le bouddhisme :

Il n'y a pire feu que le désir, pire griffe que la haine.

Aucun filet n'attrape comme l'illusion.

**Aucun fleuve n'emporte comme l'avidité<sup>20</sup>.**

17. Ch. Malamoud, *Le Jumeau solaire*, Paris, Seuil, avril 2002.

18. Jean-Claude Sergent, Hervé Denonain, *La roue de la vie, Image populaire et emblématique du bouddhisme tibétain*, Paris, Guy Trédaniel éd., 1999. Que soit ici remercié qui aura su, au bon moment, m'offrir cet ouvrage. Et remercié également Oscar del Barco qui a si généreusement accepté ma demande d'un contrôle des propos ci-dessus tenus.

19. Rodolfo Marcos me signalait récemment une opération inverse, Lacan, le 9 juin 1954, traduisant « *love* » par « *désir* » dans le célèbre vers « *I am the love that dare not speak its name* ».

20. *Dhammapada, La voie de Bouddha*, Version française, introduction et notes par Le Dong, Paris, Points Seuil, 2002, verset 251.

Il lui substitue l'amour. Il les distinguera clairement, aussi clairement que Yukio Mishima<sup>21</sup>, par exemple dans la séance du 22 février 1962 de *L'identification* :

1..1 on n'est pas sujet de l'amour : on est ordinairement, on est normalement sa victime. C'est tout à fait différent.

Cette distinction, notons-le, n'est pas aussi extrémiste qu'un regard anhistorique pourrait l'imaginer. Michel Foucault conclut son cours du 13 janvier 1982 en disant :

Enfin va se poser aussi, pendant des siècles, la question du rapport entre souci de soi et relation amoureuse : est-ce que le souci de soi, qui se forme et ne peut se former que dans une référence à l'Autre, doit passer aussi par la relation amoureuse ? Et là alors, on va avoir un très long travail, à l'échelle même de toute l'histoire de la civilisation grecque, hellénistique et romaine, qui va petit à petit déconnecter le souci de soi de l'érotique, et qui va laisser tomber l'érotique du côté d'une pratique singulière, douteuse, inquiétante, peut-être même condamnable, dans la mesure même où le souci de soi deviendra un des thèmes majeurs de cette même culture<sup>22</sup>.

Référée à cette analyse, la découverte du transfert amoureux se situe comme un mouvement régressif, réincorporant l'amour dans cette manière inédite de souci de soi qu'est l'exercice analysant, remettant ensemble ce qui avait été séparé.

En revanche, Lacan restera proche de la pensée bouddhique tibétaine en ne cessant de souligner que le plus grand poison (la plus grande passion) est l'ignorance (*ma rig pa* : « ne pas savoir »), dont le but, selon la pensée susdite, est d'ôter toute réalité à la mort.

Mais, pire que toutes les impuretés,  
Il y a l'ignorance, la plus grande de toutes les impuretés.  
Abandonnez cette impureté, ô bhikkhus !  
Délivrez-vous de toute impureté<sup>23</sup>.

---

Du  
meilleur  
aimé

Cependant, là aussi se glisse un sensible écart. Tandis que, chez Lacan, cette ignorance renvoie contrapunctuellement au savoir inconscient, formel, c'est à la Réalisation Suprême qu'elle s'oppose dans le bouddhisme, à l'Illumination. Les registres, c'est le moins que l'on puisse dire, différent, différent autant que, chez Jaspers (repris par Lacan dès sa thèse), la compréhension et l'explication. Aussi ne saurait-on retrouver chez Lacan telle quelle la conception d'une double ignorance, l'une liée à

---

21. Y. Mishima *Une matinée d'amour* pur, Nouvelles choisies et traduites par Ryôji Nakamura et René de Ceccaty, Paris, Gallimard, 2003. La dernière nouvelle, qui donne son titre au recueil, est carrément divisée en deux parties, la première dit le pur amour, la seconde le dispositif qui fait le désir donner son soubassement à ce pur amour. En plus ramassé encore, on trouve à l'oeuvre cette distinction dans la chansonnette : « Un petit poisson, un petit oiseau s'aimaient d'amour tendre (voici l'amour, puis le désir :), mais comment s'y prendre, quand on est dans l'eau ? » Autre référence chez Lacan : *RSI*, séance du 11 février 1975 (Lacan commente le livre de Lytton Strachey sur la reine Victoria, en voie de traduction au Seuil :) « Je crois que ce livre me semble devoir nous rendre très sensible ceci, enfin, sensible avec un particulier relief, sensible que l'amour n'a rien à faire avec le rapport sexuel (...1. »

22. M. Foucault, *L'herméneutique du sujet*, op. cit., p. 59.

23. *Dhammapada, La voie de Bouddha*, op. cit., verset 243. «Bhikkhus» est le nom des moines mendiants, vivant uniquement d'aumônes.

l'incompréhension des relations de cause à effet, l'autre, plus fondamentale, réalisation suprême, sans finalité, ne pouvant être réalisée que par le parcours des vies successives.

Mais retenons ici surtout l'ontologisation de la problématique de référence et la



l'ego, aveugle,  
tirailé par la  
double ignorance

substitution **de l'amour** (absent du bouddhisme, ou présent seulement négativement, le bouddhisme lui préférant la compassion) au désir. Que l'on ait tant tenu, à une époque, dans le mouvement lacanien, à promouvoir ladite « traversée du fantasme »<sup>24</sup>, que l'on tienne tant, aujourd'hui en certains lieux, à prendre en compte l'économie de la jouissance (ce qui, en soi,

ne manque pas de pertinence, mais c'est la manière qui importe), n'était-ce, n'est-ce pas là une façon d'écarter la « fin de partie » analytique en tant que *question ontologique*, ou plutôt en tant qu'un certain traitement s'y trouve effectué de la question ontologique qui est celle du « qui suis-je ? », de l'identité, du narcissisme ? Lacan (remarque cruciale, et bien d'un psychanalyste) :

Jean  
Allouch

Eamour, lui [à la *différence du sadisme, indique le contexte*], vise l'être, et il faut bien dire que, comme l'a très bien dit, accentué, marqué Freud « Eamour est narcissique », parce qu'il n'y a pas d'autre support à donner au terme d'être<sup>25</sup>.

S'étonnera-t-on de cette résurgence (si elle a jamais cessé d'être présente chez Lacan) de l'ontologie ? Il faudrait alors non moins s'étonner de celle de l'intersubjectivité, écartée dès le séminaire *Le Transfert...* mais discrètement réapparue dans le mathème du transfert (« Proposition d'octobre 1967 »), puis ouvertement, dans les ultimes abords lacaniens de l'amour. Comment la psychanalyse pourrait-elle ne pas se constituer comme un certain traitement, pour chacun, de la question ontologique dès lors qu'avec Lacan elle situe l'ontologie comme « la grimace de l'un »<sup>26</sup>, dès lors qu'il s'agit, cet Un, de ne plus le mettre à la commande, de produire **un** sujet divisé ?

24. J'ai, dans *La psychanalyse une érotologie de passage* (Cahiers de Eunebévue, Paris, Epel, 1998) montré comment les élèves avaient construit ce qui est presque une chimère.

25. J. Lacan, « Excursus », Intervention lors d'une réunion de la *Scuola freudiana* à Milan le 4 février 1973. Je modifie la ponctuation d'un texte dont l'établissement n'a sans doute pas été revu par Lacan. Pas tout Lacan.

26. J. Lacan, *ou pire*, séance du 21 juin 1972.

La question que nous nous posons se laisse maintenant ainsi formuler : quel genre d'objet aimé doit donc être le psychanalyste pour en venir à être frappé de désêtre par une analyse se bouclant ? Et, si nous admettons avec Lacan que le discours psychanalytique loge la mort dans l'amour, cette question devient : en quel genre de mort aimé doit donc se constituer le psychanalyste pour finir par offrir à l'analysant la seule chose susceptible de le sortir de son pétrin, à savoir sa destitution subjective ?

## DU MORTAÏMÉ

Il fut un temps où, dans l'École freudienne de Paris, l'idée courait selon laquelle, dans le jeu psychanalytique, le psychanalyste tenait « la place du mort »<sup>27</sup> (un « la » pour le moins présomptueux, n'est-ce pas déjà croire maîtriser la grande faucheuse que de lui assigner une place ?). Lacan lui-même a déployé cette métaphorisation de l'analyse par le bridge, laquelle a coloré certaines pratiques d'un grisâtre pas toujours bienvenu. Dans « La direction de la cure... », il assigne, il convoque à cette place du mort précisément les *sentiments* du psychanalyste à l'endroit de l'analysant (donc ledit « contre-transfert »). Le psychanalyste est mort en tant qu'il aimerait, hairait, ignorerait. Comment réussit-il cette performance ? Je répondrai : c'est son affaire, à commencer par celle de sa propre analyse. Il se trouve cependant que cette performance n'est pas aussi étrange ou impensable qu'il peut le sembler à première vue. Notamment s'agissant de l'amour. L'amour en effet, fort classiquement en Occident et sans doute ailleurs, trouve sa pâture dans un objet aimé dont le mode d'être, parfaitement mis en oeuvre et analysé par Breton dans *L'Amour fou*, est celui de l'apparition. Un mode d'être spectral, caractéristique des morts<sup>28</sup>. L'amour est nécrophile.

---

Du  
meilleur  
aimé

---

27. « On ne saurait raisonner de ce que l'analyse fait supporter de ses fantasmes à la personne de l'analyste, comme de ce qu'un joueur idéal suppose des intentions de son adversaire. Sans doute y a-t-il là aussi stratégie, mais qu'on ne se trompe pas à la métaphore du miroir pour autant qu'elle convienne à la surface unie que présente au patient l'analyste. Visage clos et bouche cousue n'ont point ici le même but qu'au bridge. Plutôt par la l'analyste s'adjoint-il l'aide de ce qu'on appelle à ce jeu le mort, mais c'est pour faire surgir le quatrième qui de l'analysé va être ici le partenaire, et dont l'analyste va par ses coups s'efforcer de lui faire deviner la main : tel est le lien, disons d'abnégation, qu'impose à l'analyste l'enjeu de la partie dans l'analyse.

On pourrait poursuivre la métaphore en déduisant de la son jeu selon qu'il se place « à droite » ou « à gauche » du patient, c'est-à-dire en posture de jouer après ou avant la quatrième, c'est-à-dire de jouer avant ou après celui-ci avec le mort.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que les sentiments de l'analyste n'ont qu'une place possible dans ce jeu, celle du mort ; et qu'a le ranimer, le jeu se poursuit sans qu'on sache qui le conduit ». « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », in *Écrits II*, Paris, Seuil, 1999, p. 66. On a bien lu : en tant qu'il s'agirait de ses sentiments, le psychanalyste tient la place du mort.

28. Pour une présentation critique de cette « apparition » et de son incidence aussi bien dans l'amour grec pédérastique que dans le « stade du miroir » de Lacan, voir « Le stade du miroir revisité », chapitre nt de mon livre *Le sexe du maître*, Paris, Exils, 2001, en particulier les pages 168 et suivantes. Il y est rappelé que chacune des trois versions du mythe de Narcisse présente l'image du petit autre comme étant celle d'un mort.

Voici, de Mallarmé, le poème «Apparition» :

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs  
Rêvant, l'archet aux doigts dans le calme des fleurs  
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes  
De blancs sanglots tirant sur l'azur des corolles  
— C'était le jour béni de ton premier baiser.  
Ma songerie aimant à me martyriser  
S'enivrait savamment du parfum de tristesse  
Que même sans regret et sans déboire laisse  
La cueillaison d'un Rêve au coeur qui l'a cueilli.  
J'errais donc, l'oeil rivé sur le pavé vieilli  
Quand avec du soleil aux cheveux, dans la rue  
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue  
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté  
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté  
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées  
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

S'il est une raison au fait d'attendre de l'aimé qu'il parle (cf. : « Oh, je t'en prie, je t'en prie, dis-moi quelque chose ! »), et au fait, conjoint, que cette attente n'est jamais satisfaite, que sa vanité elle-même l'alimente, cette raison est à chercher dans la proximité, pas seulement signifiante, de la nécrophilie et de la nécromancie. Horus, autrement dit ce qu'incarne chaque pharaon, naît de l'amour nécrophile d'Isis pour Osiris. L'amour est le nom de ce lieu ou, comme l'écrit Jean-Jacques Pauvert dans sa préface à l'ouvrage de Gabrielle Wittkop *Le Nécrophile*<sup>29</sup>, « La vie et la mort, qui répugnent l'une à l'autre, s'accordent souterrainement ». De là l'importance de la remarque linguistique de Lacan<sup>30</sup> selon laquelle, en anglais, le cadavre se dit *corpse*, tandis que, vivant, le corps se dit *body* : l'amour est réglé sur le *corpse*, non pas le *corpse* des médecins, mais un *corpse* intouchable, insaisissable, une pure apparition. On peut s'amouracher d'une poupée : « l'homme de sable » (E. T. A. Hoffman) a frappé les esprits créateurs au point de se trouver repris à la fois par Freud dans l'article « Einquétante étrangeté » et par Offenbach (*Les Contes d'Hoffmann*). Ou, si l'on préfère, que l'on songe seulement à l'Arnold de Jensen, épris d'une apparition, *Gradiva*, dont le nom viendra en titre d'un autre et non moins célèbre article de Freud. Nul ne saurait toucher l'aime(e) (mais est-ce seulement possible ?) sans ipso facto le/la perdre comme aimé(e) — quelques attestations seront apportées plus loin. Il ne croit pas si bien dire, le poète viennois déplorant que, chez les femmes honnêtes de sa ville, « l'amour n'est pas descendu plus bas que la ligne des hanches »<sup>31</sup>,

29. G. Wittkop, *Le nécrophile*, suivi de *Necropolis* de E de Gaudenzi, Lectures amoureuses de Jean-Jacques Pauvert, ed. La Musardine, Paris, 1998. Dans sa préface, Pauvert cite le narrateur : « Rien n'est plus propre qu'un mort et il le devient de plus en plus au fur et à mesure que passe le temps et jusqu'à la pureté finale de cette grande poupée d'ivoire au rire muet, aux jambes perpétuellement écartées qui est en chacun de nous ».

30. J. Lacan, *Les non dupes errent*, séance du 11 juin 1974, version N. Sels, p. 176.

31. Miguel Couffon, Peter Altenberg, *Érotisme et vie de bohème d Vienne*, Paris, PUF, 1999, p. 132.

puisque, tout crûment, ce n'est jamais le cas — l'honnêteté n'ayant rien à voir en l'affaire. Dit encore autrement : l'amour possessif n'existe pas. Il y a antinomie entre posséder et aimer.

Considérons maintenant la formule selon laquelle *il n'y a rien de mieux, dans l'érotique occidentale, pour cristalliser l'amour, qu'une apparition*. Que dis-je ? l'amour n'a jamais affaire, dans l'objet aimé, qu'à une apparition<sup>32</sup>. Ce trait vaut également pour l'image propitiatoire de l'identification imaginaire du miroir. C'est, là aussi, d'une apparition qu'il s'agit (la jubilation consécutive signe que cette apparition est illusoirement reçue comme une victoire contre la mort). C'est ainsi sur cette figure d'un mort aimé (écrivons « mortaimé ») que se construiront toutes celles de l'idéalité. L'identification imaginaire est une idolâtrie.

A laquelle le corps est convié, quitte à s'y trouver « mentalisé » :

Il n'y a pas d'autres faits que ceux que le parlêtre reconnaît comme tels en les disant. Il n'y a de fait que d'artifice. Et c'est un fait qu'il ment. C'est-à-dire qu'il instaure, dans la reconnaissance, de faux faits. Ceci parce qu'il a de la mentalité. C'est-à-dire de l'amour propre. C'est le principe de l'imagination. Il adore son corps. Il l'adore. Parce qu'il croit qu'il l'a. En réalité il l'a pas. Mais son corps est sa seule consistance — mentale bien entendu. Son corps fout le camp à tout instant<sup>33</sup>.

Peut-être, de là, pourrions-nous mieux entendre certains mots (je les souligne) qui figurent dans le texte de 1949 sur « Le stade du miroir » :

Ainsi cette *Gestalt* dont la prégnance doit être considérée comme liée à l'espèce, bien que son style moteur soit encore méconnaissable, par ces deux aspects de son appa-  
rition symbolise la permanence mentale du *je en* même temps qu'elle préfigure sa destination aliénante ; elle est grosse encore des correspondances qui unissent le *je à la statue* où l'homme se projette comme aux fantômes qui le dominent, à l'automate enfin où dans un rapport ambigu tend à s'achever le monde de sa fabrication.

Ici, une amusante précision. Ce mortaimé que j'introduis évoque la figure des... Mortimer. Lacan mentionne bien tard les Mortimer de Cocteau<sup>34</sup>, exactement le 11 juin 1974 (séminaire *Les non-dupes errent*). « Bien tard », car les affinités ne manquent pas de sauter aux yeux entre *Le Potomak*, publié en 1924, qui fut, dit-on, à Cocteau ce que *Paludes* fut à Gide, et certains termes désormais liés au nom de Lacan, ainsi par exemple rien de moins que « la Chose ».

---

32. Concept qu'on ne peut évoquer sans mentionner le très remarquable ouvrage de Georges Didi-Huberman, *Phasmes*, Paris, éd. de Minuit, 1998.

33. J. Lacan, *Le Sinthome*, séance du 13 janvier 1976.

34. Jean Cocteau, *Le Potomak*, 1913-1914, précédé d'un prospectus de 1916. Texte définitif, Paris, Delamain et Boutelleau, 1924. L'ouvrage contient la suite des dessins : « Albums des Eugènes ». *Le Potomak*, orné de 95 dessins de l'auteur, Paris, Société Littéraire de France, 1919. Réédition Paris, Passage du Marais, 2000.

« Ne cherche pas les Mortimer, sauf en toi-même », écrit Cocteau. Que serait donc ce qui serait en chacun comme son double ? Un couple, et n'ayant qu'un seul coeur. Cocteau dessine cet étrange phénomène :



„NNN, „



„W,ß, r WW...W.

Et Lacan le relève pour indiquer que le psychanalyste, aussi covibrant soit-il avec tel trait sémantique de l'inconscient de l'analysant, ne saurait s'en tenir à aimer celui-ci de cette unitaire façon.

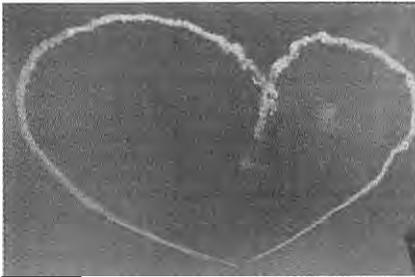
Ce n'est pas de cela qu'il devrait s'agir. Il doit s'agir d'élaborer, de permettre à celui que j'appelle l'analysant d'élaborer ce savoir inconscient qui est en lui comme un chancre, pas comme une profondeur, comme un chancre.

Un seul coeur, un « même rêve », oui, cela se peut, admet Lacan. Et certes, toute une tradition historique vient là conforter ce point de vue, quitte à attester des apories qu'implique cette unicité de coeur. Une unicité que le catholicisme n'a pas manqué d'exploiter :



Le coeur de Jésus. Patricio Morlette Ruiz, xvnte siècle.

Mais l'État aussi bien :



Ciel de New York, 1970.

Comment peut-on en arriver là, à cet unique battement ?

Pour cette raison qu'un coeur... cela se donne :



L'offrande du coeur. Boîtier de miroir, ivoire.  
Paris. Vers 1320.



Pierre Scala présente son coeur à une  
marguerite. Lyon. Vers 1500.

Par l'amour, les amants deviennent un (seul coeur) :

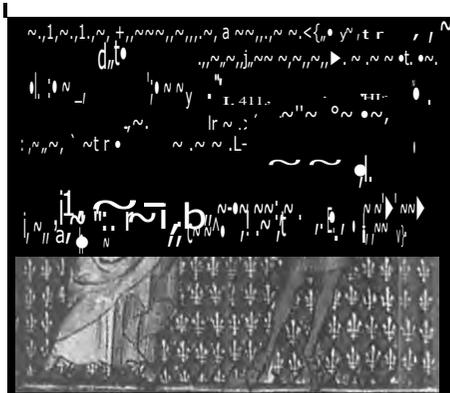


Des amants réunis en une seule et même personne *Li Ars d'Amour*, vers 1300.

---

Du  
meilleur  
aimé

On ne saurait pourtant négliger  
 que ce même coeur qui s'offre est aussi  
 un coeur susceptible de se verrouiller :



Le dieu Amour ferme le coeur de l'amant,  
*Roman de la rose*, vers 1380.

Et pas non plus que le lien ainsi  
 instauré, s'il ne rencontre pas son  
 terme, s'avère dissymétrique :



La « femme au-dessus », Aristote et Phyllis. Bronze, vers 1400.

Tant et si bien que si les amants se trouvent dans une bulle :



Jérôme Bosch,  
Le jardin des  
délices,  
vers 1510.  
Détail

Il ne saurait s'ensuivre que cette bulle soit un lieu de non tension.

Un seul coeur donc mais avec, tout de même, quelques difficultés. Qui, d'aventure, de nos jours, conduisent l'amant, ou l'aimé, en analyse. Laquelle ne sera possible, selon la veine ici suivie, que si a lieu, côté psychanalyste, la substitution, en acte, du mortaimé au Mortimer. Ainsi cette substitution apparaît-elle comme une condition de possibilité de l'acte psychanalytique (une position aux antipodes de la pratique psychanalytique d'un Winnicott, telle qu'en témoigne Margaret Little<sup>35</sup>).

---

Du  
meilleur  
aimé

#### DU MEILLEUR AIMÉ

Soit maintenant un certain nombre de notations que je tiens de David Halperin. Elles se sténographient dans la formule : *There's no lover like a dead lover*. Déclinons cette proposition en trois thèses : I aimer un(e) mort(e), II aimer un(e) endormi(e), III aimer une âme (du corps comme obstacle à l'amour).

#### Aimer *un(e) mort(e)*

Ce trait se trouve clairement à l'oeuvre dans un certain nombre des grandes figures de l'amour, de celles qui sont activement présentes quand on se surprend amour... eux (mais « euse », quel que soit le sexe de l'amant(e), conviendrait sans doute bien mieux).

- Eurydice vivante n'a inspiré nul poète, écrivain, ni compositeur. Morte, on s'en est donné à coeur, à coeur joie.

---

35. Cf. l'étude, en cours, de Gloria Leff.

- [Othello de Shakespeare dit à Desdémone :  
— « 1...1 je vais te tuer, et je t'aimerai après<sup>36</sup> ».

Halperin commente : Othello ne fait qu'explicitement brutalement la logique qui traverse toute la tradition européenne de l'érotique masculine<sup>37</sup>. C'est qu'il y a grand avantage, ajoute-t-il, pour l'amour, à ce que l'aimée soit morte. C'est aussi que la plupart des êtres aimés ne sont pas suffisamment morts, tandis que la plupart des amants ne sont pas hommes à agir par eux-mêmes pour enfin disposer leur aimé en pareil état, préférant attendre d'une intervention extérieure, divine ou naturelle, qu'elle fasse le geste à leur place et pour eux.

- Saint Augustin aura bénéficié, avec son jeune amant, d'une telle divine intervention. « Son tout premier ouvrage, note Georges Didi-Huberman, traitait de la beauté corporelle comme d'un accès privilégié à la vérité de l'être »<sup>38</sup>. Il le reniera plus tard, l'égarera et trouvera en saint Paul un bien-aimé dont le statut de mort est, à l'époque déjà, assez largement confirmé par le temps. Comment pourrait-on aimer un mortel ? Autant se jeter droit dans le mur !

- Halperin dit aussi comment l'épidémie du sida est venue solliciter, chez les gays, ces amours d'outre-tombe. En témoignent une grande pan des réponses anis-tiques les plus éloquents à l'épidémie.

- Avec *bistrée* de Céladon, « [...] le plus long et le plus aimable suspense érotique de toute la littérature universelle », selon Gérard Genette, paru vingt ans après la mort de Montaigne, lu durant deux siècles comme le manuel des bonnes manières sentimentales, le culte de la Dame sait ne pas aller au-delà de ce point où le sexe vient brouiller le jeu amoureux. Céladon, déguisé en druidesse, ayant pris le nom féminin d'Alexis, parvient ainsi par ruse, s'insinuant au milieu des bergères, à s'approcher de son aimée. Il la regarde se déshabiller pour se mettre au lit

Jamais la neige n'égalait la blancheur du tétin, jamais pomme ne se vit plus belle dans les vergers d'amour, et jamais amour ne fit de si profondes blessures dans le cœur de Céladon qu'à cette fois dans celui d'Alexis. Combien de fois faillit-elle, cette feinte druide, de laisser le personnage de fille pour reprendre celui de berger et combien de fois se reprit-elle de cette outrecuidance<sup>39</sup> !

Sérieusement tenu, l'amour ne franchit pas cette limite qui se déplace ici bien plus haut que la ceinture. On a là aussi une belle confirmation de la remarque, due à Lacan, selon laquelle un homme n'est aimant qu'en tant que féminisé par cet amour même.

---

36. Shakespeare, *Othello*, trad. F.-V. Hugo, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1959, acte v, scène n.

37. « Masculine », Halperin y insiste, cenes avec raison. Ce qui, à mes yeux, accentue la question : y en a-t-il une autre ? Dont les occurrences auraient, comme la masculine, constitué un réseau si serré qu'on pourrait parler d'une tradition ?

38. G. Didi-Huberman, *Phasmes*, op. cit., p. 122.

39. Cité par Michel Jeanneret, *Eros rebelle*, Paris, Seuil, 2003, p. 72.

Aimer un(e) endormi (e)

*There's no lover like a dead lover.* La chose joue aussi en mineur, avec ce formidable appel de l'amour que suscite l'endormi(e).

- Il y a, bien sûr, de Perrault, *La Belle au Bois Dormant*.
- Othello, pour revenir à lui, se pâme devant le corps endormi de Desdémone :

Pourtant je ne veux pas faire couler son sang, ni faire de cicatrice à cette peau plus blanche que la neige et aussi lisse que l'albâtre monumental.

- Properce, rentrant ivre chez lui, *fait* l'amour à sa maîtresse endormie. Le reproche qu'elle lui adresse en se réveillant ne sera qu'une répétition générale de celui qu'elle lui infligera d'outre tombe, exerçant post *mortem* sur lui son empire (*Sunt aliquid manes*, IV, 7).

- David Copperfield observe avec ravissement Steerforth endormi,

...I étendu au clair de lune, son beau visage renversé et sa tête reposant tranquillement sur son bras.

- Albertine éveille l'amour surtout lorsqu'elle dort.

Par là, son sommeil réalisait, dans une certaine mesure, la possibilité de l'amour ; seul, je pouvais penser à elle, mais elle me manquait, je ne la possédais pas. Présente, je lui parlais, mais j'étais trop absent de moi-même pour pouvoir penser. Quand elle dormait, je n'avais plus à parler, je savais que je n'étais plus regardé par elle, je n'avais plus besoin de vivre à la surface de moi-même.

En fermant les yeux, en perdant la conscience, Albertine avait dépouillé, l'un après l'autre, ses différents caractères d'humanité qui m'avaient déçu depuis le jour où j'avais fait sa connaissance. Elle n'était plus animée que de la vie inconsciente des végétaux, des arbres, vie plus différente *de* la mienne, plus étrange, et qui cependant m'appartenait davantage (...I j'avais cette impression de la posséder tout entière que je n'avais pas quand elle était réveillée. [...] Il me semblait, à ces moments-là, [après avoir fait l'amour *avec* son corps en sommeil] que je venais de la posséder plus complètement, comme une chose inconsciente et sans résistance de la muette nature<sup>40</sup>).

Ce statut de l'aimé rejoint parfaitement la définition lacanienne (et tardive) de l'analyse comme étant une « hypnose à l'envers ».

Que dit l'amour ? Littéralement, par la voie de Rilke, l'injonction nietzschéenne :

Veuille la métamorphose. O sois plein d'enthousiasme pour la flamme où une chose se déroba à toi, qui resplendit *avec* ses transformations<sup>41</sup>.

---

40. La *Prisonnière*, édition de 1920-1921 de la *Recherche*, t. XI, pp. 84 et 88.

41. Lallemand permet de lire le jeu entre *Wandlung et Verwandlungen*, la proximité signifiante de ces deux termes, mais aussi la différence de leurs registres (factuel et spirituel) : *Wolle die Wandlung. O sei für die Flamme begeistert, drin sich ein Ding dir enWeht, das mit Verwandlungen prunkt.*

Recoupant la lecture bersanienne de Baudelaire<sup>42</sup>, Halperin interprète cette érotique comme visant l'éloignement de l'objet aimé par (et de) qui l'aime ; plus précisément encore, comme visant son absorption dans un monde qui lui serait propre, restituant ainsi à cet aimé son altérité, sa distance, son étrangeté, son inaccessibilité. Pourrions-nous trouver une plus pertinente, une plus juste, une plus radicale confirmation du caractère fondamentalement narcissique de l'amour ? Hormis l'hindouisme, je n'en vois pas. Quelle autre raison, si ce n'est le caractère fondamentalement narcissique de l'amour (une décisive conquête freudienne, selon Lacan), pousserait-elle l'aimant à si impérieusement devoir créer de l'altérité ?

### *Du corps comme obstacle à l'amour*

Si l'aime a bien ce statut d'apparition, de mortaimé, on peut attendre qu'au regard de la réalisation de l'amour, son corps, sa chair soit un obstacle. Eh bien, rien n'est mieux avéré, comme déjà l'indiquait *LAstrée*. Et rien n'est plus opposé à ce positionnement du corps que la tentative récente de Jean-Luc Marion qui, pour cela même, mérite tout notre intérêt<sup>43</sup>.

- On songe, bien sûr en premier, à Platon (auquel Freud réfère explicitement et d'une manière partiellement erronée son Éros). Si les traits qui suscitent l'amour ne sont d'abord accessibles que par le corps, ils n'en restent pas moins des traits, des idéalités, et celui-ci devient bientôt un obstacle pour la pleine réalisation de l'amour. Selon le Socrate de *La République*, l'amant qui prend pour objet un corps humain poursuit une apparition, est un idolâtre.

Cette voie platonicienne du beau garçon au beau, du beau à l'idée du beau, de l'idée du beau à l'Idée, trouve un sérieux appui dans le fait, dur comme pierre, que les corps s'avèrent proprement inaptes à l'amour. Les corps imposent à l'amour d'intolérables limites. Juste quelques indications.

- Dans « La Bouquinade »<sup>44</sup>, deux cents vers truculents et lascifs, non publiés par Ronsard de son vivant et dont l'attribution à Ronsard fait d'ailleurs l'objet de discussions, on lit

Pressez et eschauffés d'une extatique flame  
Ils veulent, mais en vain, s'entresucer leur âme  
Ils travaillent en vain, en vain font leurs efforts  
De penser faire entrer un corps dedans un corps

- Soit la métonymie du baiser. Il est impossible d'embrasser l'aimé(e) et de le/la regarder en même temps. Kierkegaard, ou plus exactement son personnage du séducteur, tente de résoudre la difficulté en appelant à la rescousse la mémoire. Sans mémoire, qui aime

---

42. Leo Bersani, *Baudelaire et Freud*, Paris, Seuil, 1981. Je discute quelques thèses de cet ouvrage dans *Le sexe du martre*, op. cit., ch. VI.

43. J.-L. Marion, *Le Phénomène érotique*, Paris, Grasset, 2003.

44. Cite par Michel Jeanneret, op. cit., p. 67.

[...I devrait désirer en être toujours éloigné, et jamais trop proche pour voir la beauté de ce qu'il serre dans ses bras, et qu'il ne voit plus, mais qu'il pourrait revoir en s'éloignant et qui, au moment où il ne peut pas voir l'objet parce qu'il est proche de lui, au moment où les lèvres se joignent pour le baiser, sera tout de même visible pour les yeux de son âme<sup>45</sup>...

La mémoire offre-t-elle une effective solution ? On peut d'autant plus en douter que cette « solution » fut imaginée par celui qui, justement, c'est là son intervention majeure dans l'affaire amoureuse, a pensé l'amour non plus tourné vers la réminiscence mais comme répétition.

• Le premier baiser à Albertine est loin d'être présenté par Marcel comme l'expérience d'un point culminant :

...I l'homme [...] manque [...] d'un certain nombre d'organes essentiels, et notamment n'en possède aucun qui serve au baiser. A cet organe absent il supplée par les lèvres, et par là arrive-t-il peut-être à un résultat un peu plus satisfaisant que s'il était réduit à caresser la bien-aimée avec une défense de come. Mais les lèvres, faites pour amener au palais la saveur de ce qui les tente, doivent *se* contenter, sans comprendre leur erreur et sans avouer leur déception, de vaguer à la surface et de se heurter à la clôture de la joue impénétrable et désirée. D'ailleurs, à ce moment-là, au contact même de la chair, les lèvres, [...] ne pourraient sans doute pas goûter davantage la saveur que la nature les empêche actuellement de saisir, car dans cette zone désolée où elles ne peuvent trouver leur nourriture, elles sont seules, le regard puis l'odorat les ont abandonnées depuis longtemps. D'abord au fur et à mesure que ma bouche commença à s'approcher des joues que mes regards lui avaient proposé d'embrasser, ceux-ci se déplaçant virent des joues nouvelles. [...] dans ce court trajet de mes lèvres vers sa joue, c'est dix Albertines que je vis ; cette seule jeune fille étant comme une déesse à plusieurs têtes, celle que j'avais vue en dernier, si je tentais de m'approcher d'elle, faisait place à une autre. Du moins tant que je ne l'avais pas touchée, cette tête, je la voyais, un léger parfum venait d'elle jusqu'à moi. Mais hélas ! — car pour le baiser, nos narines et nos yeux sont aussi mal placés que nos lèvres sont mal faites — tout d'un coup, mes yeux cessèrent de voir, à son tour mon nez s'écrasant ne perçut plus aucune odeur, et sans connaître pour cela davantage le goût du rose désiré, j'appris à ces détestables signes qu'enfin j'étais en train d'embrasser la joue d'Albertine<sup>46</sup>.

---

Du  
meilleur  
aimé

Le corps de l'aime, malencontreusement, s'interpose entre l'amant et son objet, dit Halperin. Une indication qui trouve son pendant chez Lacan, peut-être mis sur la voie pour avoir repéré, en la Madeleine de Gide, Morella, « femme de l'au-delà, reniée en sa fille, laquelle meurt quand Poe l'appelle par son nom qu'il fallait taire »<sup>41</sup>. Nous trouvons cette indication dans la transcription de l'intervention à la *Scuola freudiana*, où Lacan, questionné sur ledit « langage du corps » par un qui semblait y tenir, après avoir mentionné Freud situant l'obstacle à l'amour dans l'O=dipe (dans le fait que l'objet serait toujours substitutif), répond :

---

45. Kierkegaard, *Ou bien... ou bien*, trad. du danois par E. et O. Prior, Paris, Gallimard, 1943, p. 246.

46. *Le Caté de Guermantes*, H, dans l'édition 1920-1921 d'A la recherche du temps perdu, t. VII, pp. 232 à 234.

47. J. Lacan, «Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir», in *Écrits*, op. cit., p. 233.

Ma position a ceci de plus radical que je pense que, au niveau de la parole il y a déjà — la parole est du langage, mais ce n'est pas pareil — il y a déjà quelque chose qui fait que le « partenaire » entre guillemets, est en lui-même Autre, Autre avec un grand A. Il n'est pas l'autre, justement, le partenaire, *l'alter*, il est *alius*. On a, Dieu merci, en latin deux mots pour distinguer *l'alter*, c'est-à-dire celui dont on est déjà en compagnie, n'est-ce pas, alors que le sexe est Autre, et la mère est là, si j'ose m'exprimer ainsi, en trompe-l'oeil. Il est Autre, si on peut dire, de par la structure de langage. De sorte que votre langage corporel..., il est clair qu'il est du côté de l'obstacle. Ce qui fait après tout un des plus grands obstacles à l'amour, c'est justement le corps...

## DE LAME

Le psychanalyste est le meilleur aimé pour cette raison notamment qui peut se formuler de deux façons différentes : 1) il loge la mort dans l'amour (il est mort à l'endroit de ses sentiments) ; ou bien, 2) aimé, il s'exclut comme corps.

« Mortaimé » le psychanalyste porte l'amour de transfert non pas jusqu'au désintéressé, sublime et impossible « pur amour » (le lien narcissique apparaît tout ce que l'on voudra sauf désintéressé), mais jusqu'à réaliser cet amour en sa pureté, laquelle, ici redéfinie, consiste à *le laisser être, à le réaliser conforme à ce qu'il est*. Ainsi pourra-t-on lire ces lignes comme une réplique à l'éblouissant ouvrage de Jacques Le Brun<sup>48</sup>. En effet, différent en cela de la réponse en acte du psychanalyste à l'amour de transfert, le pur amour fénélonien ne porte pas atteinte à l'existence de l'Autre, de Celui dont dépend, fût-ce jusqu'à l'éternelle malédiction, le sort de l'aimant.

S'exclure comme corps, *être là* comme corps exclu (Lacan figurera la chose en parlant d'« enveloppe vide<sup>49</sup> »), un mort ne peut pas le faire. Un mort peut certes être aimé. Mais un mort ne saurait se constituer avec résolution, assiduité, obstination et de manière répétitive, scandée, comme corps absent, consacrant sa présence au seul service de son absence en tant que corps, levant ainsi cette hypothèque de la corporéité qui, par son inconvenance au regard de l'amour, interdit à quiconque de s'y retrouver — autrement dit de s'y perdre.

Mais soyons plus précis encore, s'agissant de l'amour du psychanalyste. Comment, quand s'exclut-il comme corps ? C'est là, selon Lacan, ce dont il s'agit dans les entretiens préliminaires, dont la fonction n'est pas, comme l'exige si ridiculement une pratique médicalisée de la psychanalyse : faire un diagnostic pour savoir si l'on va ou non allonger le patient. Justement, c'est ce geste qui compte, qui importe :

---

48. Jacques Le Brun, *Le pur amour de Platon à Lacan*, Paris, Seuil, 2003. Jacques Le Brun convient parfaitement, il nous l'a confirmé lors d'une intervention dans mon séminaire, que son ouvrage a pour objet, comme d'ailleurs l'indique son titre, *le pur amour* (de Platon à Lacan) et non pas l'amour chez Platon ou chez Lacan.

49. Dans la première version de sa « Proposition d'octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école ».

...l quand quelqu'un vient me voir à mon cabinet, pour la première fois, et que je scande notre entrée dans l'affaire de quelques entretiens préliminaires, ce qui est important, c'est ça, c'est cette confrontation de corps. C'est justement parce que c'est de là que ça part, cette rencontre *de* corps, qu'à partir du moment où on entre dans le discours analytique, il n'en sera plus question<sup>50</sup>.

Il n'en sera plus question, oui, sauf... à la fin. Autre citation (à lire avec le graphe régulateur de la problématique de l'acte analytique ci-dessus reproduit) :

C'est pour autant que celui qui donne le support au transfert, qui, lui, sait d'où il part (non pas qu'il y soit, il le sait trop bien qu'il n'y est pas, qu'il n'est pas le sujet supposé savoir) mais qu'il est rejoint par le désêtre que subit le sujet supposé savoir, qu'à la fin c'est lui, l'analyste, qui *donne corps* [je souligne] à ce que ce sujet devient sous la forme de l'objet petit a<sup>51</sup>.

Une erreur serait de lire ce « donne corps » comme une métaphore. La séparation dont il s'agit, bouclage de l'analyse, est réelle. Mais *quid* du corps *de* l'analyste lorsque, entre ces deux moments, il n'en est plus question ? Quel statut « physique », dirais-je, peut-on donner au psychanalyste comme objet aimé, comme apparition ? Nul besoin, ici, d'en appeler à l'hallucination négative. Limage réelle, comme la nomment les médecins, suffit — cette image dont Lacan usa dans son schéma du bouquet renversé. On est saisi d'un sentiment d'étrangeté lorsque, pour la toute première fois, l'on se trouve confronté à une image réelle<sup>52</sup>. Elle nous offre, tel n'importe quel objet phénoménal, la possibilité de la voir sous différents angles, acceptant gentiment d'apparaître différente quand se déplace notre regard. Et pourtant, tendant la main pour la toucher, nous ne touchons... rien ! Aucun contact n'a lieu. Pas moyen d'en jouir comme on le fait d'un corps, alors même qu'elle se présente, telle un corps, en trois dimensions.

Peut-être n'y a-t-il aujourd'hui, hormis certaines affaires particulières, qu'un psychanalyste pour ouvrir si largement l'avenue de l'amour, pour laisser être son advenue, pour faire en sorte que l'amour ait lieu, ait lieu en son lieu, lequel lieu, disons-le maintenant, a un nom : l'âme.

Cottfontaine, je suis à vous ! Prends et fais de moi ce que tu veux.  
Soit que je sois une épouse, soit que déjà plus loin que la vie, là où le corps ne sert plus,  
Nos âmes l'une à l'autre se soudent sans aucun alliage 153

---

50. J. Lacan... ou pire, séance du 21 juin 1972.

51. Nul ne doutera que cette phrase soit de Lacan. Me voici dans l'incapacité, cependant, d'en retrouver la référence.

52. Albert Fontaine, si prématurément décédé, si regretté, avait construit le schéma optique de Lacan, offrant ainsi, à quelques-uns, cette première expérience d'une image réelle ci-dessus évoquée. La balade dite « des pirates » de Disneyland use d'images réelles de fantômes et autres squelettes pour effrayer, mais point trop, les enfants.

53. Paul Claudel, Lotage, *acte I. scène i*, p. 35, éd. Gallimard, «Folio», 1978 (1911).

Par cette citation de Sygne dans *L'Otage*, Lacan entame la séance du 17 mai 1961 du séminaire *Le transfert*, où il présente, suivant Claudel, le thème de la capture des âmes, de l'échange des âmes, de la fusion des âmes comme étant « l'aspiration suprême de l'amour ». L'amour, chez Claudel, est union des âmes (une situation de l'amour qui n'a rien d'exceptionnel).

Je n'envisagerai pas ici les successives définitions de l'âme que nous pouvons (ou pourrions, car le travail, à ma connaissance, n'a pas été fait) lire chez Lacan, et ainsi la problématiser. Dans le séminaire *Encore*, l'âme est présentée comme liée à « la pensée du manche<sup>54</sup> », laquelle élabore « des pensées sur le corps ». Ces remarques annoncent et préparent la définition de l'âme rhétoriquement introduite sous une forme faussement interrogative :

Qui ne voit que l'âme, ce n'est rien d'autre que son identité supposée, à ce corps, avec tout ce qu'on pense pour l'expliquer ? Bref, l'âme, c'est ce qu'on pense à propos du corps - du côté du manche<sup>55</sup>.

Que l'âme soit « du côté du manche », qu'elle soit essentielle à la tenue de ce discours qui élève 1, le phallus symbolique, au rang d'un  $S_1$  mis en position d'agent (lire : le discours du maître<sup>56</sup>), que l'âme soit une notion que ce discours devra régulièrement revisiter pour assurer sa survie en dépit des difficultés, voire des impossibilités, auxquelles cette survie se heurte<sup>57</sup>, chaque page de *L'herméneutique du sujet* de Foucault le confirme, et au plus concret des textes analysés. Exemple à cet égard apparaît le « Groupe de Thérapeutes », qu'évoque Philon d'Alexandrie dans le *De vita contemplativa*<sup>58</sup>. Foucault remarque que leur pratique est *therapeutiké* et non pas seulement iatriké en ce qu'ils prennent soin non seulement de leur corps mais aussi de leur âme. « Ce sont les Thérapeutes, ils viennent se guérir » écrit Foucault en songeant peut-être à ses contemporains psychanalystes, eux aussi, comme l'étaient les Thérapeutes d'Alexandrie, inscrits en une école, eux aussi (avec la psychanalyse dite « didactique ») prenant soin d'eux-mêmes. Foucault remarque encore qu'« ils soignent l'Être et ils soignent leur âme » et même que

1...1 c'est dans la corrélation entre le soin de l'Être et le soin de l'âme qu'ils peuvent s'intituler « les Thérapeutes ».

---

54. A « l'érotique masculine » (Halperin). Voir Jean Allouch, *Le sexe du maître*, Paris, Exils, 2002.

55. J. Lacan, *Encore*, séminaire de l'année 1972-1973, Paris, Seuil, 1981, p. 99-100 (texte établi par Jacques-Alain Miller, séance du 8 mai 1973). Lacan ne paraît guère tenir cette  $\zeta$ me en haute estime. Un an plus tard, il en fera... un crabe (*Les non-dupes errent*, séance du 11 juin 1974, *op. cit.*, p. 181).

56. J. Lacan, *RSI*, séance du 11 mars 1975 : « Il y a pour le mental de l'homme, c'est-à-dire l'imaginaire, l'aphliction du réel phallique à cause de quoi il se sait n'être que semblant de pouvoir. Le réel, c'est le sens en blanc, autrement dit le sens-blanc par quoi le corps fait semblant, semblant dont se fonde tout discours, au premier rang le discours du maître qui du phallus fait signifiant indice 1 ». Pour une explicitation de ce  $S_1$  mis en position d'agent, on devra aller visiter les textes de Lacan présentant sa doctrine de la discursivité.

57. Ainsi par exemple la célèbre règle éthique recommandant à chacun de distinguer ce qui est en son pouvoir et ce qui, y échappant, n'aurait aucune raison d'affecter le sujet, se laisse-t-elle situer comme un délestage dont la visée serait la préservation de la position du maître.

58. M. Foucault, *L'herméneutique du sujet*, *op. cit.*, p. 95-96 et 112-114.

Qu'est-ce qui est ainsi visé ? Foucault l'inscrit aussi :

...] ce qu'ils cherchent avant tout, c'est *l'eghrateia* (la maîtrise de soi sur soi) qu'ils considèrent comme étant la base et le fondement de toutes les autres venus.

Le discours psychanalytique, dernier venu dans l'ordre des discours selon Lacan, ne rejettera pas l'antique lien entre Être, âme et, ajoutons : amour. Son pari sera de faire jouer ces termes dans une autre visée que celle de *l'eghrateia*.

Un pari qui pose la question suivante : mais que pense-t-on de l'âme, du côté du manque ? Lacan le dira bientôt. Notons pourtant, avant d'y venir, que depuis un certain temps en France cette âme a refait surface au champ freudien. Ou plutôt son nom, lorsque les traducteurs de Freud aux Presses universitaires de France se sont avisés qu'il valait mieux, en certaines occurrences, traduire *Seele* non plus par « psychisme » mais par « âme »<sup>59</sup>. Ils retrouvent ainsi un fil qui avait été laissé libre dans le prétendu vocabulaire psychanalytique, celui indiqué par Egon Friedell qui, dans *Ecce Poeta*, remarquait que la découverte de l'âme constituait (juste au moment où Freud survient) « un événement européen ». Avec Miguel Couffon<sup>60</sup>, on peut mentionner, outre Freud, les noms de Charcot, Breuer, Strindberg, mais aussi les « écrivains psychologues », français pour nombre d'entre eux. Strindberg écrit (cité par Couffon) :

Pour les hommes d'aujourd'hui, c'est le déroulement psychologique qui importe ; nos esprits curieux ne se contentent pas de voir qu'il se passe quelque chose, ils veulent aussi savoir comment. Nous voulons voir les fils (*que n'a-t-il connu Lacan et son noeud borroméen !*), la machinerie (*que n'a-t-il connu Deleuze et Guattari !*), explorer la boîte à double fond (*que n'a-t-il lu La chambre claire !*), toucher l'anneau magique pour trouver le sommeil, glisser un regard dans les cartes pour voir qu'elles ont bien été truquées.

Tout à la fin du séminaire *Encore*, cessant de parler d'amour, s'abstenant du jouir que comporte ce « parler d'amour », Lacan lit à son public une lettre écrite à son adresse. Sa geste s'avérera conforme à ses énoncés. Que disent-ils ?

] tame en français, au point où j'en suis, je ne peux m'en servir qu'a dire que c'est ce qu'on Ame : feue, tu âmes, il âme, vous voyez là que nous ne pouvons nous servir que de l'écriture, même a y inclure jamais j'dmais.

Son existence donc à l'âme peut être cenes mise en cause, c'est le terme propre à se demander si ce n'est pas un effet de l'amour. Tant en effet que l'ame âme l'âme, il n'y a pas de sexe dans l'affaire, le sexe n'y compte pas. télaboration dont elle résulte est *homme avec deux m, hommosexuelle*, comme cela est parfaitement lisible dans l'histoire. [...]

---

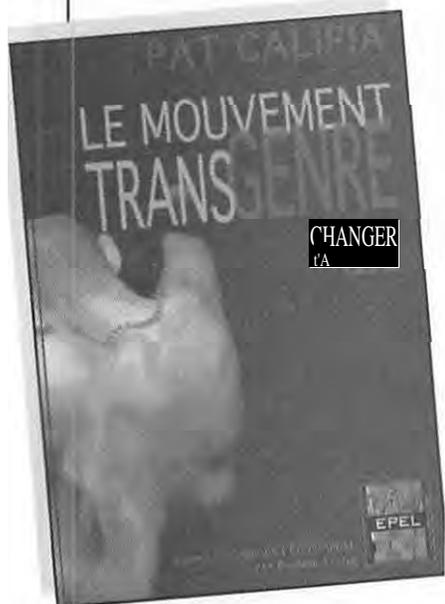
<sup>59</sup>.cf. le très remarquable ouvrage de Janine Altounian : *Ecriture de Freud, Traversée traumatique et traduction*, Paris, PUF, 2003. Nulle discussion sérieuse des partis pris par les traducteurs des *Ouvres complètes* de Freud en cours de parution chez ce même éditeur ne saurait se dispenser (si elle devait avoir lieu, car on attend encore qu'un germaniste élève de Lacan s'y consacre) d'une discussion critique de cet ouvrage.

<sup>60</sup>. M. Couffon, *Peter Altenberg, Érotisme et vie de bohème d Vienne, op. cit.*, p. 138-139.

Ensemble, geste et texte de la lettre furent à Lacan un « âmusement ». Le *trans-*mour (appelons-le ainsi, tirons ainsi la conséquence de ce fait que, si « le transfert c'est l'amour», on ne saurait plus longtemps parler d'amour de transfert) a bien un objet aimé, rien d'autre donc que l'âme du psychanalyste. Boucler une analyse, en finir avec le transmour, revient, selon cette voie que je ne qualifie certes pas de « logique » (même si Lacan tentait, non sans prudence et modération, de la logifier), à enfin délaisser cette âme du psychanalyste en jetant ce qui faisait son charme, sa brillance, le corps de cet objet petit *a* dès lors qu'il serait tombé. Un tel acte met en question l'existence comme telle de l'âme (*psyché*), a fortiori celle de cette âme « scientifiquement » ravalée qui fut nommée « appareil psychique ».

Dans la fin de partie analytique, désêtre et destitution subjective se répondent au lieu ontologique de l'âme. Laisser là, dans le consultoire, un corps désormais sans âme, voici ce que réalise, en ce moment évanescent, le psychanalysant. Il ne sera pas Brahmâ (déstitution subjective) ; Brahmâ ne sera pas (désêtre). C'en est fini « des jaculations de l'amour». C'en est fini... pour un nouvel amour ?

PARUTIONS RÉCENTES



Pat Califia

Le mouvement transgenre.  
Changer de sexe

*Traduction française*  
Patrick Ythier

EPEL, 384 pages, 24 €

Ines Rieder, Diana Voigt

Sidonie Csillag,  
homosexuelle chez Freud  
lesbienne dans le siècle

*Traduction Française*  
Thomas Gindele

EPEL, 400 pages, 29 €



## Cahiers de l'Unebévée

<b>L'éthitication de la psychanalyse</b> <i>Jean Allouch</i>	18,29 €
<b>A propos de Rose Minarsky</b> <i>Alain Neddam</i> adapté de Louis Wolfson	18,29 €
<b>Lacan et le miroir sophianique de Boehme</b> <i>Dany-Robert Dufour</i>	18,29 €
<b>Les sept mots de Whitehead ou l'Aventure de l'Être</b> <i>Jean-Claude Dumoncel</i>	29,72 €
<b>La psychanalyse : une érotologie de passage</b> <i>Jean Allouch</i>	18,29 €
<b>Le sexe de la vérité. Érotologie analytique II</b> <i>Jean Allouch</i>	18,29 €
<b>Le rectum est-il une tombe ?</b> <i>Leo Bersani</i>	9,90 €
<b>Le Pendule du Docteur Deleuze</b> <i>Jean-Claude Dumoncel</i>	18,29 €
<b>Erra tu m'...</b> Erratique érotique de Marcel Duchamp <i>George H. Bauer</i>	9,90 €
<b>Platon et la réciprocité érotique</b> <i>David M. Halperin.</i>	9,14 €
<b>Le cas Nietzsche-Wagner</b> <i>Max Graf</i>	9,14 €
<b>Les p'tits mathèmes de Lacan</b> <i>Jean Louis Sous.</i>	18,29 €
<b>Raymond Roussel à la Une</b> <i>Janine Germond.</i>	9,14 €
<b>Une école du balbutiement, masochisme, lettre et répétition</b> <i>Isabelle Mangou.</i>	18,29 €
<b>Ça de Kant, Cas de Sade. Érotologie analytique III</b> <i>Jean Allouch.</i>	18,29 €
<b>Constructions</b> <i>John Rajchman.</i>	20,00 €
<b>La tradition de la Mathesis Universalis Platon, Leibniz, Russell</b> <i>Jean-Claude Dumoncel.</i>	20,00 €

# L'UNEBE V UE-ÉDITEUR

## Bulletin d'abonnement et de commande

à renvoyer à *L'UNEBÉVUE - Éditeur*

29, rue Madame, 75006 Paris

Télécopie - 01 44 49 98 79

Email - unebevue@wanadoo.fr

X

Nom et prénom

Adresse

digeilejllCttf.l

pour 3 numéros et 3 suppléments : 90 €  
(+22,86 € étranger hors CEE-Suisse-Autriche)

à partir du N°19    à partir du N°20    à partir du N°21    à partir du N°22

D Ci-joint un chèque de 90 € (ou 112,86 € étranger, par chèque bancaire uniquement)  
à l'ordre de *L'UNEBÉVUE*

### N OS ISO

- |   |        |
|---|--------|
| <input type="checkbox"/> N°1. Freud ou la raison depuis Lacan                                     | 21,34€ |
| <input type="checkbox"/> N°2. L'élangue   | 21,34€ |
| <input type="checkbox"/> N°3. artifice psychanalytique  | 21,34€ |
| <input type="checkbox"/> N°4. Une discipline du nom   | 21,34€ |
| <input type="checkbox"/> N°5. Parler aux murs   | 21,34€ |
| <input type="checkbox"/> N°6. Totem et tabou, un produit névrotique                               | 21,34€ |
| <input type="checkbox"/> N°7. Le défaut d'unité. Analycité de la psychanalyse                     | 21,34€ |
| <input type="checkbox"/> N°8/9. Il n'y a pas de père symbolique.                                  | 33,53€ |
| <input type="checkbox"/> N°10. Critique de la psychanalyse et de ses détracteurs                  | 21,34€ |
| <input type="checkbox"/> N°11. L'opacité sexuelle. I - Le sexe du maître                          | 21,34€ |
| <input type="checkbox"/> N°12. L'opacité sexuelle. II - Dispositifs, agencements, montages        | 21,34€ |
| <input type="checkbox"/> N°13. Le corps de la langue  | 21,34€ |
| <input type="checkbox"/> N°14. Éros érogène   | 21,34€ |
| <input type="checkbox"/> N°15. Les communautés électives<br>I. Une subjectivation <i>queer</i> ?  | 21,34€ |
| <input type="checkbox"/> N°16. Les communautés électives<br>II. Ils parlent de l'amitié           | 21,34€ |
| <input type="checkbox"/> N°17. Les bigarrures de Jacques Lacan                                    | 21,34€ |
| <input type="checkbox"/> Grammaire et inconscient   | 10,36€ |
| <input type="checkbox"/> Mémoires d'un homme invisible  | 10,37€ |
| <input type="checkbox"/> Écrits inspirés et langue fondamentale                                   | 10,36€ |
| <input type="checkbox"/> Frege-Russell. Correspondance  | 19,51€ |
| <input type="checkbox"/> N°18. Il n'y a pas de rapport sexuel                                     | 21,34€ |
| <input type="checkbox"/> N°19. Follement extravagant. Le psychanalyste, un <i>cas</i> de nymphé ? | 22,00€ |
| <input type="checkbox"/> N°20. Robopsy. Des lois pour les âmes. Des âmes pour les lois            | 22,00€ |
| <input type="checkbox"/> N°21. Psychanalystes sous la pluie de feu                                | 22,00€ |

## Cahiers de l'Unebëvue

<b>D</b>	<b>L'éthification de la psychanalyse</b> , Jean Allouch	<b>18,29 €</b>
<b>D</b>	<b>A propos de Rose Minarsky</b> , adapté de Louis Wolfson <i>Alain Neddam</i>	<b>15,24 €</b>
<input type="checkbox"/>	<b>Lacan et le miroir sophianique de Boehme</b> , <i>Dany-Robert Dufour</i>	18,29 €
<input type="checkbox"/>	<b>Les sept mots de Whitehead ou l'Aventure de l'Être</b> , <i>Jean-Claude Dumoncel</i>	29,73 €
<b>D</b>	<b>La psychanalyse : une érotologie de passage</b> , <i>Jean Allouch</i>	<b>18,29 €</b>
<input type="checkbox"/>	<b>Le sexe de la vérité. Erotologie analytique II</b> , <i>Jean Allouch</i>	18,29 €
<b>D</b>	<b>Le rectum est-il une tombe ?</b> <i>Leo Bersani</i>	9,91 €
<b>D</b>	<b>Le Pendule du Docteur Deleuze</b> , <i>Jean-Claude Dumoncel</i>	18,29 €
<b>D</b>	<b>Erra tu'm</b> , Erratique érotique de Marcel Duchamp <i>George H. Bauer</i>	9,91 €
<b>D</b>	<b>Platon et la réciprocité érotique</b> , <i>David M. Halperin</i>	<b>9,15 €</b>
<input type="checkbox"/>	<b>Le cas Nietzsche-Wagner</b> , Max Graf	9,15 €
<input type="checkbox"/>	<b>Les p'tits mathèmes de Lacan</b> , <i>Jean Louis Sous</i>	18,29 €
<b>D</b>	<b>Raymond Roussel à la Une</b> , <i>Janine Germond</i>	9,91 €
<b>D</b>	<b>Une école du balbutiement, masochisme, lettre et répétition</b> , <i>Isabelle Mangou...</i>	18,29 €
<b>D</b>	<b>Ça de Kant, cas de Sade, Erotologie analytique III</b> , <i>Jean Allouch</i>	18,29 €
<b>D</b>	<b>Constructions</b> , <i>John Rajchman</i>	20,00 €
<input type="checkbox"/>	<b>La Tradition de la Mathesis Universalis</b> , <i>Jean-Claude Dumoncel</i>	20,00 €
<b>D</b>	<b>L'amour de loin du Dr L.</b>	<b>22,00 €</b>

## Séries

### Première série.

- Freud ou la raison depuis Lacan. • L'inconscient. *S. Freud*. • Lélangué.
- Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (*Dementia paranoïdes*) décrit autobiographiquement. *S. Freud*. • I artifice psychanalytique. • Personnages psychopathiques sur la scène. *S. Freud*. Réminiscences du professeur Sigmund Freud. M. Graf. • La bouteille de Klein.

7 volumes

l'ensemble 92 €

### Deuxième série.

- Une discipline du nom. • Dostoïevski et la mise à mort du père. *S. Freud*. • De l'importance du père dans le destin de l'individu. *C.G. Jung*. • Parler aux murs. • Pour introduire le narcissisme. *S. Freud*. • Totem et tabou, un produit névrotique\* Sur quelques concordances de la vie psychique des sauvages et des névrosés. *S. Freud*.

7 volumes

l'ensemble 92 €

### **D** Troisième série.

- Le défaut d'unité. Analytité de la psychanalyse. • La dénégation. *S. Freud*. • Il n'y a pas de père symbolique. (*Volume double*) • Le refoulement. *S. Freud*. • Comparaison mythologique avec une représentation compulsive plastique. *S. Freud*. • Une relation entre un symbole et un symptôme. *S. Freud*. • Séance du 9 juin 1971 du séminaire *Un discours qui ne serait pas du semblant* et notes préparatoires de Jacques Lacan.

7 volumes

l'ensemble 92 €

Ci-joint un chèque d'un total de

€ à l'ordre de l'UNEBÉVUE

Date

Signature

# L'UNEBÉVUE-ÉDITEUR

## *a déjà publié*

---

### N° 1. **Freud ou la raison depuis Lacan. Automne 1992.**

Il y a de l'unebévue. *Mayette Viltard. Qui est freudien ? Ernst Federn.* Note sur «raison et cause» en psychanalyse. *Jean Allauch.* Aux bords effacés du texte freudien. *George-Henri Melenotte.* Hiatus. Le meurtre de la métaphore. *Guy Le Gaufey.* L'expérience paranoïaque du transfert. *Mayette Viltard.* La pomme acide du transfert de pensée. *Christine Toutin-Théliér.* Discussion : *Ernst Federn.* Présentation du texte de 1915, de Freud : *L'inconscient.* 121 p.

#### **L'inconscient. 1915. *Das Unbewusste.* S. Freud.**

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Eric Legroux, Christine Toutin-Théliér, Mayette Viltard. 84 p.

### N° 2. **L'élangue. Printemps 1993.**

Ce à quoi l'unebévue obvie. *Jean Allauch.* ikmergence dans la conscience. *Christine Toutin-Théliér.* Lue et vue. *George-Henri Melenotte.* Lignes de fractures. *Jacques Hassoun.* Bé-voir ? *Guy Le Gaufey.* *Scilicet.* *Mayette Viltard.* Passage à fleur de lettre. *Thierry Beaujin.* Le naïf : un savoir sans sujet ? *Xavier Leconte.* La *Bedeutung* du Phallus comme pléonasma. *Catherine Webern.* Présentation du texte de Freud de 1911: Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoides) décrit autobiographiquement. Schreber et le débat analytique. Sommaire des revues. Rapport d'O.Rank sur l'intervention de Freud à Weimar. Signification de la suite des voyelles. S.Freud. Le débat Freud Jung sur le symbole. Jung parle de Schreber. 177 p.

#### **Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoides) décrit autobiographiquement. 1911. *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia (Dementia paranoides).* S. Freud.**

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Éric Legroux, Christine Tourin-Théliér, Mayette Viltard. 152 p.

#### **Grammaire et inconscient. *J.Damourette et E.Pichon***

Supplément diffusé en librairie.

Sur la personnaison, le discordancier et le forelusif dans la négation, l'impossible traduction du *Ich* allemand par le *Je* français, etc. 67 p.

### N° 3. **L'artifice psychanalytique. Été 1993.**

De la «sensibilité artistique du professeur Freud». *François Dachet.* Artaud le Mémo sur la scène. *Françoise Le Chevallier.* Publier l'hystérie. *Michèle Duffau.* Nécrologie de Breuer. Sigmund *Freud.* Autobiographie. *Josef Breuer.* *Oh les beaux jours* du freudo-lacanisme. *Jean Allauch.* La bouteille de Klein, la passe et les publics de la psychanalyse. *Anne-Marie Ringenbach.* Présentation du texte de Freud de 1905 : Personnages psychopathiques sur la scène. *Psychopathische Personen auf der Bühne.* A partir de la phobie d'un enfant : chronologie. Bibliographie des ouvrages de Max Graf. A la librairie Heller. 148 p.

#### **Personnages psychopathiques sur la scène. S. Freud. 1905-06. *Psychopathische Personen auf der Bühne.* Réminiscences du professeur Sigmund Freud. Max Graf. 1942.**

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction: Eric Legroux, Christine Toutin-Théliér, Mayette Viltard 36 p.

#### **Mémoires d'un homme invisible. *Herbert Graf***

Présentation et traduction de *François Dachet*

Supplément d'usage en librairie.

Interview de celui qui, par deux fois, s'est adressé aux psychanalystes, en se présentant comme étant «le petit Hans». 61 p.

#### **La bouteille de Klein *Cahier de dessins***

*Anne-Marie Ringenbach, François Samson, Éric Legroux*

Supplément réservé aux abonnés 54 p.

**N° 4. Une discipline du nom.** Automne-hiver 1993.

Symbole, symbole et symbole. Guy Le *Gaufey*. MWT, Mutter. *Christine Toutin-Thélier*. Un vrai symbolisme ? George-Henri Melenotte. La *prééminence* du semblant. *Catherine Webern*. [implantation du signifiant dans le corps. *Albert Fontaine*. Du bon usage du diable... *Cécile Imbert*. Antiphysie, l'Althusser de Clément Rosset. *Françoise Jandrot-Louka*. Présentation du texte de Freud de 1928. *Dostoïevski et la mise à mort du père*. Présentation du texte de C. G. Jung de 1909. *De l'importance du père dans le destin de l'individu*. Un texte qui aurait été écrit... par un autre. *Lettres de Freud à Theodor Reizis, à Stefan Zweig, Dostoïevski, l'Ethiker*. Dostolevski, le pêcheur. Dostolevski, le converti. *Une expérience religieuse. S.Freud. 185 p.*

**Dostoïevski et la mise à mort du père. S. Freud. 1928 *Dostojewski und die Vatererbtung***

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Eric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard. 52 p.

**De l'importance du père dans le destin de l'individu. C. G. Jung. 1909 *Die Bedeutung des Vaters für das Schicksal des Einzelnen***

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Margarete Kanitzer. 31 p.

**Écrits inspirés et langue fondamentale**

*Dossier préparé par Béatrice Hérouard*

*Présentation par Béatrice Hérouard, Françoise Jandrot-Louka, Mayette Viltard.*

Supplément diffusé en librairie.

Textes de 1852 à 1930 sur les désordres du langage chez les aliénés 161 p.

**N° 5. Parler aux murs.** Printemps/été 1994

Parler aux murs. Remarques sur la matérialité du signe. *Mayette Viltard* La philosophie du signe chez les Stoïciens. *Gérard Verbeke*. Membranes, drapés, et bouteille de Klein. *Anne-Marie Ringenbach*. Plier, déplier, replier. *Jean-Paul Aribat*. Areu. *Jean Allouch*. La civilisation des Cours *comme* an de la conversation. *Carlo Ossola*. Le fondement ? C'est la raison !. Essai sur le logos lacanien. *Jean-Claude Dumoncel*. Lacan, tel que vous ne l'avez encore jamais lu. *Jean Allouch*. Présentation du texte de Freud de 1914: Pour introduire le Narcissisme. Une contribution au narcissisme. Otto Rank (1911). *Coraggio Casimiro !* 187 p.

**Pour introduire le narcissisme. S. Freud. 1914. *Zur Einführung des Narzißmus*.**

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Eric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard. 68 p.

**Gottlob Frege - Bertrand Russell. Correspondance.**

**Juin 1902-décembre 1904, mars-juin 1912**

*Traduction, introduction et notes de Catherine Webern.*

Supplément diffusé en librairie. 176 p.

**N° 6. Totem et tabou, un produit névrotique.** Printemps 1995

Freud, Jung, et le cadavre des marais. *Philippe Koepfel*. *George-Henri Melenotte*. Le complexe d'Oedipe, une affaire de vraisemblance. *Miguel Sosa*. «Devenir de la couleur des morts». Propos sur le corps du symbolique. *Mayette Viltard*. Luca Signorelli. *Platen*. *Totem et tabou* en butée logique. *Catherine Webern*. Le temps des bréviaires. Guy Le *Gaufey*. "Les textes muets peuvent parler, *d'Ifse Grubrich Simiis*". *Mark Sobus*. Avant-propos à l'édition hébraïque de Totem et tabou. *Sigmund* Freud. Nécrologie d'une "science juive". Pour saluer *Mal d'Archive* de Jacques Derrida. *Jean Allouch*. Présentation des deux essais de Freud de 1912. Sur quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés. *über einige tibetinstimmungen im Seelenleben der Wilden und der Neurotiker*. Communication de J. Honegger à Nuremberg. Chronologie de la rédaction et de la publication des quatre essais de *Totem et tabou*. Point de vue sur *Totem et tabou*. *Fritz Wittels*. 184 p.

**Sur quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés. S. Freud. 1912. *über einige Übereinstimmungen im Seelenleben der Wilden und der Neurotiker***

Supplément réservé aux abonnés

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Eric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard. 172 p.

## N° 7. Le défaut d'unité. Analyticité de la psychanalyse. Été 1996

perre deux. G. Th. Guifbaud. Géométrie du processus analytique. Freud, Wittgenstein, Lacan. *Jean-Claude Dumoncel*. Wunsch! Le symptôme comme noeud de signes. *Mayette Viltard* Les débuts «scientifiques» de Freud selon Siegfried Bemfeld. Trois analyses. *Jean Allouch*. Remarques sur la tresse borroméenne de quatre noeuds de trèfle présentée par Lacan dans le séminaire *Le sinthome*. *Odile Millot-Arrighi* h tresses de t trèfles. Eric *Legroux*. Écrire sous la contrainte. Ajar, Pérec, Wolfson. *Dominique de Liège*. Du corps comme lieu du signe. *Christiane Darnier*. Institutionnalisation de l'exception et du manque symbolique. *Charles-Henry Pradelles de la Tour*. Attention! Déviation. *George-Henri Melenotte*. Présentation du texte de Freud de 1925. La dénégation. *Die Verneinung*. Titre original du manuscrit *Die Verneinung und Verleugnung*. 252 p.

### La dénégation. *Die Verneinung*. S. Freud.

Supplément réservé aux abonnées

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Eric Legroux, Christine Toutin-Théliér, Mayette Viltard. 48 p.

## N° 8/9. Il n'y a pas de père symbolique. Printemps/été 1997.

Un drame bien parisien. *Alphonse Allais*. Le *Dasein* en objet a. *Catherine Weibern*. Les premiers pas... du père symbolique. *François Dacet*. l'homme Moïse et le noeud bo. *José Attal*. Bêtes de savoir. *Gérard Blihan*. Intolérable «Tu es ceci.. Propos clinique sur l'auto-destruction d'une psychiatrie compréhensive. *Jean Allouch*. Pas besoin de traduire? G.Th.Guilbaud. 1892-96, premières élaborations de Freud sur le refoulement. *Françoise feindra*. Pourquoi Taine plaisait-il tant à Freud? Jean-Paul *Abribat*. Johan Friedrich Herbart. Dossier préparé par *Xavier Leconte*. l'analyse des rêves. *Carl Gustav Jung*.

### Le refoulement. *Die Verdrängung*. S. Freud

Supplément réserve aux abonnées

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Eric Legroux, Christine Toutin-Théliér, Mayette Viltard.

### Comparaison mythologique avec une représentation compulsive plastique. *Mythologische Parallelen zu einer plastischen Zwangsvorstellung*. S. Freud

Supplément réservé aux abonnées

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Eric Legroux, Christine Toutin-Théliér, Mayette Viltard.

### Une relation entre un symbole et un symptôme. *Eine Beziehung zwischen einem Symbol und einem Symptom*. S. Freud

Supplément réserve aux abonnées

Texte bilingue, établi à partir de l'édition originale.

Traduction : Eric Legroux, Christine Toutin-Théliér, Mayette Viltard.

### Séance du 9 juin 1971 du séminaire D'un discours qui ne serait pas du semblant et notes préparatoires de J. Lacan

Supplément réservé aux abonnées

## N°10. Critique de la Psychanalyse et de ses détracteurs.

La vie : l'expérience et la science. *Michel Foucault*. Vérité, mensonge... *Fernando Pessoa*. Un siècle de psychanalyse : Critique rétrospective et perspectives. *Adolf Grünbaum*. Probablement. Petit problème amusant. Faut-il naturaliser l'inconscient. *Jodit Pronst*. Les fondements fictionnels du freudisme ou le secret de Socrate le Silène. *Jean-Claude Dumoncel*. *Adolf Grünbaum* lecteur de Freud : d'une juste critique en porte-à-faux. *Jean Allouch*. Y a-t-il des paradigmes en psychanalyse? *Renato Mezan*. Des tresses étonnamment monotones et lasses. Eric Legroux. Le poinçonneur de p'tit a. *Jean-Louis Sous*.

### Une difficulté de la psychanalyse *Eine Schwierigkeit der Psychoanalyse*, S. Freud

Supplément réserve aux abonnées

## N°11. L'opacité sexuelle. Le sexe du maître. Automne 1998

La solitude. *Pier Paolo Pasolini*. Note sur la sexualité dans l'oeuvre de Michel Foucault. *Frédéric Gros*. Pour introduire le sexe du maître. *Jean Allouch*. Artaud-Gide, *James Miller*. Salo ou les 120 journées de Sodome. *Mayette Viltard*. Booz et la «pattermité» ou la condensation freudienne assignée à résidence métaphorique. *Jean-Louis Sous*. La politique de l'orgasme. *David Cooper*. Ernst Wagner déclare : *Ich bin Sodomit!*. *Anne-Marie Vindras*. Accueillir les gay and lesbian studies. *Jean Allouch*

**Le rectum est-il une tombe ?** *Leo Bersani*

Traduit de l'américain par Guy Le Gaufey

Supplément pour les abonnés

Cahiers de l'Unebévue.

**N° 12. L'opacité sexuelle. II. Dispositifs, agencement, montages. Printemps 1999**

Qu'est-ce qu'un dispositif ? *Gilles Deleuze*. Lettre de Lacan à Foucault. La leçon des Ménines. *Mayette Viltard*. Traitement héroïque ! User avec la langue, ou la langue-saignement *Roussel*. *Yan Pélessier* Masculin et féminin en conjonction. *Marie-Claude Thomas*. Les tours de magies de l'écrivain, ou les fruits de l'exploitation. *François Dachet* tévidence du Même ou une expérience du labyrinthe. *Claude Mercier*. Un inconnu fait signe. *Guy Le Gaufey*. Pages choisies, présentation de A. N. Whitehead.

**Le Pendule du Docteur Deleuze.** *Jean-Claude Dumoncel*

Supplément pour les abonnés

Cahiers de l'Unebévue.

**N° 13. Le corps de la langue. Automne 1999**

Un peu de matière textuelle..., *isabelle Mangou*. Le désir de l'Autre : un artifice franco-latin, *Anne-Marie Vindras*. Lacan, lecteur de Bentham. «La vérité a structure de fiction.», *Jean-Pierre Ciéro*. Fictions, *Roman Jakobson*. Imaginer la structure de la langue. *Michele Dufau*.

**ERRA TU M'. Érotique erratique de Marcel Duchamps.** *Georges H. Bauer*

Supplément pour les abonnés

Traglais de l'anduit par Guy Le Gaufey.

Cahiers de l'Unebévue.

**N° 14. Éros Érogène ? Hiver 1999**

Le «sujet de désir» aux prises avec gros : entre Platon et la poésie mélique. *Claude Calame*. Le Stade du miroir revisité. *Jean Allouch*. Un Eromène au pays des Noumènes. *Jean-Claude Dumoncel*. Les études de la pédérasie grecque éclairent-elles nos perspectives sur la mystique affective féminine catholique ? *Jacques Maître*. Une relation sans converse. *Guy Le Gaufey*. Le théine du miroir dans l'histoire de la philosophie. *Emile Jalley*.

**Platon et la réciprocité érotique.** *David M. Halperin*

Supplément pour les abonnés

Traduit de l'anglais par Guy Le Gaufey et George-Henri Melenotte.

Cahiers de l'Unebévue.

**N° 15. Les communautés électives 1- Une subjectivation queer ? Printemps 2000**

Socialité et sexualité. *Leo Bersani*. Pasolini, Moravia, une mort sans qualités. *Mayette Viltard*. *Homosadomaso* : *Leo Bersani*, lecteur de Foucault. *Marie-Hélène Bourder* Pour reconsidérer le sujet comme un processus du soi : de Michel Foucault à Judith Butler *Man D. Schrift*. Suis-je quelqu'un, ou bien quoi ? Sur l'homosexualité du lien social. *Jean Allauch*. Trois versions de l'identité personnelle : Locke/Freud/Lacan. *Guy Le Gaufey*. Approches de l'amitié. *Maurice de Gandillac*.

**Les p'tits mathèmes de Lacan.** *Jean Louis Sous*

Supplément pour les abonnés

Cahiers de l'Unebévue.

**N° 16. Les communautés électives II - Ils parlent d'amitié Automne 2000**

Ils parlent de l'amitié - Bersani, Foucault, Bataille. *Christiane Dorno*. Des lits d'inités. *David M. Halperin*. *Ca ne se dit pas*. A propos de la traduction de *Cent ans d'homosexualité et autres essais sur l'amour grec* de *David Halperin*. *Isabelle Châtelet*. Triangle rose sur fond noir. *Dominique De Liège*. L'injure : nommer quoi ? *François Dachet*. La communauté élective ne fait pas oeuvre, elle existe. *Anne-Marie Vanbove*. *Jorge Bonino*, ou la communauté en acte. *Alicia Larramendy de Oviedo*. Le supplice comme figure de la transgression : les communautés déchirantes de Georges Bataille. *Colette Piquet* Quelques remarques sur la mon de Dieu dans *l'Expérience intérieure*. *Anne-Marie Ringenbach*.

**Raymond Roussel à la Une.** *Janine Germant*

Supplément pour les abonnés

Cahiers de l'Unebévue.

### N°17. Les bigarrures de Jacques Lacan Printemps 2001

Les bigarrures du seigneur des accords. La trame du tramail. L'écriture chez *Góngora*. *Nadine Ly*. A propos du sonnet de Lacan *Hiatus irrationalis*. *Annick Allaire-Duny*. Cerveille garçon. *Jean Allouch*. Parlez, panez, il suffit que vous paroliez, Remarque introductives a la mise en jeu du *transfert*. *Mane-Claude* Thomas. Qu'est-ce que le structuralisme (Nature et structure). *Jean-Claude Dumoncel*. Les dessins dans *Vie de Henry Brulot* de Stendhal, une écriture de l'expérience de soi... *Françoise Jandrot*. Lacan, Derrida et «Le verbier d'Abraham et Torok», *Marcelo Pasternac*. Géométrie mentale. *Nicolas Bouleau*.

#### Une école du balbutiement masochisme, lettre et répétition. *Isabelle Mangou*

Supplément pour les abonnés  
Cahiers de l'Unebevue.

### N° 18. Il n'y a pas de rapport sexuel

Trois préliminaires au non rapport sexuel. *Jean Allouch*. Le crime était presque sexuel. *Marcella Land*. Notre Eras dans ce qu'il a d'illimité. *Mayette Villard*. Justine, ou le rapport textuel. *Jean-Paul Brighelli*. Out of Australia. Pour une éthique du déchet. *David M. Halperin*. Drague et sociabilité. *Leo Bersani*. Pourquoi Juliette est-elle une femme ? *Annie Le Brun*. La Résurrection. *Leopold von Sacher-Masoch*

#### Ça de Kant, Cas de Sade. Érotologie analytique 111. *Jean Allouch*

Supplément pour les abonnés  
Cahiers de l'Unebevue.

### N° 19. Follement extravagant

*Queer Anna* *Isabelle Mangou*. *Anna Freud* et les romans à l'eau de rose. *Lynda Hart*. Le psychanalyste, un cas de nymphe. *Mayette Villard*. *Margarete Cs.* et la «La jeune homosexuelle.. de *Sigmund Freud* Perversion sexuelle et transsexualisme, Historicité des théories, variations des pratiques cliniques. *Vernon Rosario*. Travailler la chair, arracher les mots. *Cécile Recru* Le Faust polonais. *Leopold von Sacher-Masoch*. Un assassin si beau qu'il fait palir le jour. *Colette Piquet*. *She stoops to conquer* Deux histoires d'amour de Lucy Tower. *Gloria Leff*. Horizontalités du sexe. *Jean Allouch*.

#### Constructions. *John Rajchman*

Supplément pour les abonnés  
Cahiers de l'Unebevue.

### N° 20. Robopsy. Des lois pour les âmes, des âmes pour les lois

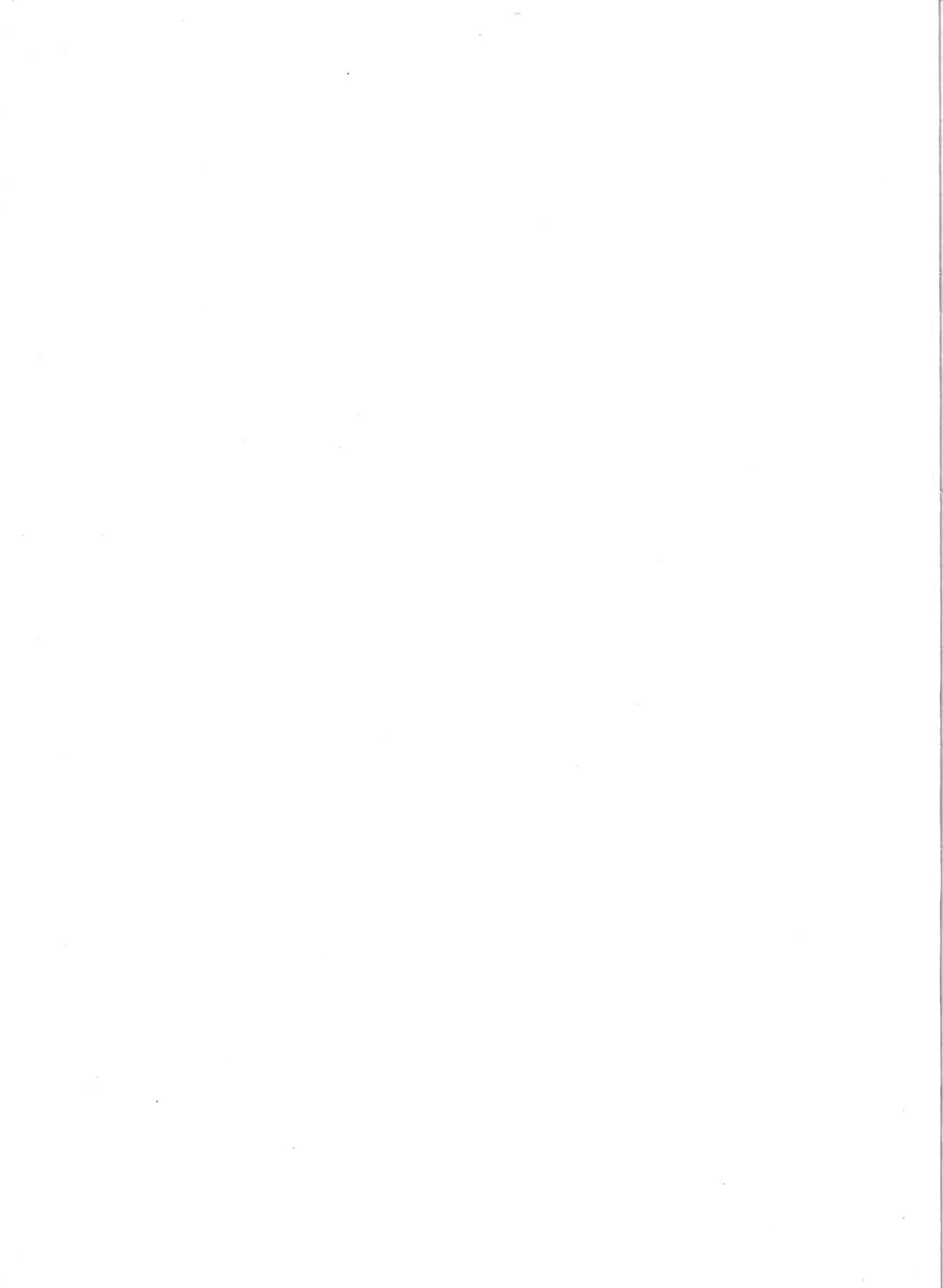
Ikspit des peines : la prétendue fonction symbolique de la loi et les transformations réelles du droit pénal en matière sexuelle. *Marcela loco*. L'expertise psychiatrique en droit pénal français : une retrospection parmi d'autres. *G. Lantéri-Laura*. Les soeurs Papin de l'an 2002. *Martine Jouannin*. La manipulation mentale, cette mauvaise soumission. *Arnaud Esquerre*. Du sujet coincé entre «homme. et «citoyen.. *Giny Le Gaufe*. Droits des assujettis, sujet du droit. *Jean Allouch*. Oit sont les avant-gardes sexuelles ? *Patrice Maniglier*.

#### La tradition de la Mathesis Universalis. Platon, Leibniz, Russel. *Jean-Claude Dumoncel*

Supplément pour les abonnés  
Cahiers de l'Unebevue.

**Achévé d'imprimer le 30 janvier 2004  
sur les presses de l'Imprimerie Rosa Bonheur  
8, rue Rosa Bonheur - 75015 Paris  
Tél. 01 43 06 57 66**

**Dépôt légal : Janvier 2004  
Imprimé en France**



SOMMAIRE

« Un p'tit filet de voix ». Entretien de Bernard Pivot avec Julia Kristeva

*Conversation Denfert*. François Dachet

*L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*. D'après Jacques Lacan

Album de photographies de *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*.

« *Nomina sunt consequentia rerum* ». André Pézard

*De la pluie de feu au nouvel amour, la Comédie de Lacan*. Mayette Viltard

*Du meilleur aimé*. Jean Allouch

